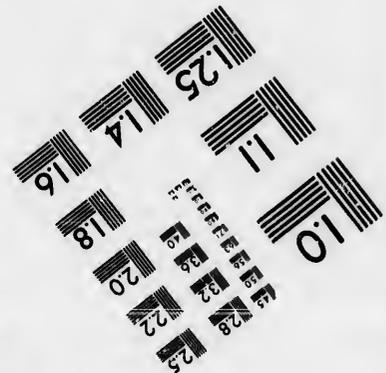
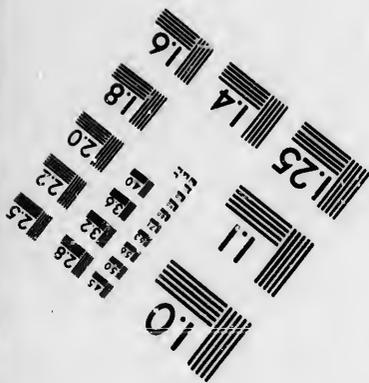
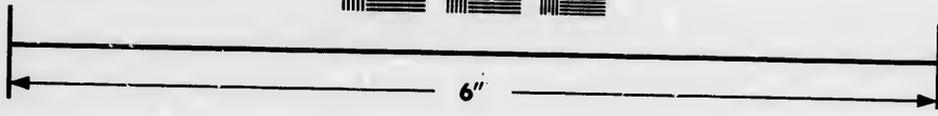
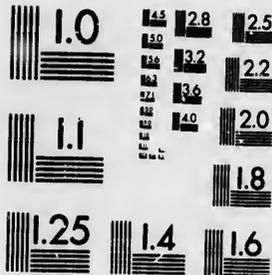


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1986**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input checked="" type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents   | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires: Il y a des plis dans le milieu des pages. Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

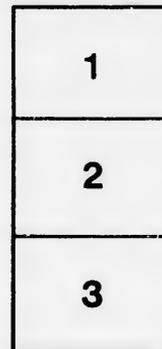
Seminary of Quebec  
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shell contains the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec  
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier feuillet et en terminant soit par le dernier page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second feuillet, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en une seule cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

L I

C

DU

T

LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME,  
TOME CINQUIÈME.

QUE

LES SINGLES

CHRETIENS

HISTOIRE

DES CHRETIENS

DE LA CHRETIENNE

2  
L  
D  
DAN  
D  
N  
me  
Chez  
Ave

243

LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME

DANS SON ÉTABLISSEMENT ET SES PROGRÈS.  
DEPUIS J. C. JUSQU'À NOS JOURS.

Par M. l'Abbé \*\*\*.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME CINQUIÈME.

*Séminaire des Missions  
Étrangères de Paris*

Chez } GUEFFIER, Imprimeur-Libraire, au  
bas de la rue de la Harpe.  
MOUTARD, Imprimeur-Libraire de  
la REINE, de MADAME, & de Mad.  
la Comtesse d'ARTOIS, rue des Ma-  
thurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



Bibliothèque,  
Le Séminaire de Québec  
3, rue de l'Université  
Québec 4, QUB

LES BONS

CONSTITUTIONS

DE LA

REPUBLICQUE

FRANCOISE

LE 20 SEPTEMBRE 1793

PAR LE CONVENT NATIONAL

ARTICLE PREMIER

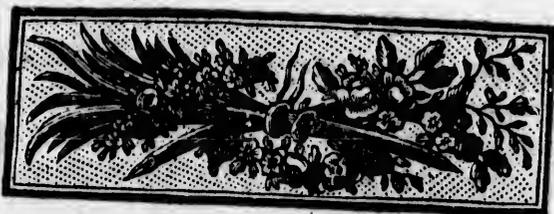
Le peuple français se constitue une assemblée nationale, libre, souveraine, indivisible, inaliénable, et responsable.

Le peuple français se constitue une assemblée nationale, libre, souveraine, indivisible, inaliénable, et responsable.

ARTICLE DEUXIEME

Le peuple français se constitue une assemblée nationale, libre, souveraine, indivisible, inaliénable, et responsable.

D  
PA  
D  
Etat  
A  
de C  
ème  
To



LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME,  
DANS SON ÉTABLISSEMENT ET  
SES PROGRÈS;

*Depuis J. C. jusqu'à nos jours.*

---

DOUZIÈME SIÈCLE.

---

ARTICLE PREMIER.

*Etat de l'Empire Grec pendant le douzième siècle.*

---

XII.  
SIÈCLE.

ALEXIS Comnène fut assis sur le Trône de Constantinople jusqu'à la dix-huitième année de ce siècle. Ce ne furent

Tome V.

A

XII.  
 S I È C L E. pas les moins brillantes de son règne. Il propofa & conclut des traités utiles avec les Princes Croifés qui s'étoient établis en Afie. Il prit les armes contre les Mahométans , & leur fit la guerre avec tant de succès , qu'il les força par fes victoires à lui demander la paix , & à restituer toutes les places dont ils s'étoient emparés depuis la captivité de l'Empereur Romain - Diogène. Lorfqu'on vit qu'Alexis approchoit de fa fin, les intrigues & les cabales s'agitèrent autour de lui , pour lui donner un fucceffeur. L'Impératrice Irène , fon époufe , l'obfèdoit continuellement , afin de l'engager à laiffer l'Empire à Nicéphore-Brienne , fon gendre , & à exclure du Trône Jean Comnène , fon fils , Prince estimable par toutes fortes de bonnes qualités , & depuis long-tems affocié à la puiffance fouveraine. Elle ne ceffoit d'importuner fon mari , exagérant dans fes vives & preffantes follicitations , les talens & la capacité de Nicéphore , décriant Jean Comnène , lui attribuant des vices qu'il n'avoit pas , & le dépouillant du mérite que tout le monde lui connoiffoit. Le motif de cette conduite étonnante dans une mère , étoit l'aveu-

gle prédilection qu'elle avoit conçue pour Anne Comnène, sa fille, épouse de Nicéphore-Brienne, qu'elle vouloit placer au premier rang, sans écouter ce que la raison & la nature, d'accord avec la politique, devoient lui dire en faveur de son fils. Alexis qui s'étoit toujours étudié à se rendre impénétrable, écoutoit les représentations de l'Impératrice, sans laisser paroître ce qu'il pensoit, ni ce qu'il comptoit faire. Mais on ne devoit pas s'attendre que ce Prince ambitieux & politique, qui avoit travaillé si long-tems à la grandeur de sa famille, consentît à perdre dans ses derniers jours le fruit de toute sa vie, en mettant la Couronne impériale sur une tête étrangère, au préjudice d'un fils qu'il avoit pris soin de former au grand art de régner. Cependant il approchoit du dernier moment, & il n'avoit répondu à l'Impératrice, que d'une manière vague, incertaine, qui ne manifestoit point ses intentions. Alors il fit approcher son fils, & lui remit, sans qu'on s'en apperçût, l'anneau qu'il portoit au doigt, c'étoit le Sceau impérial. Jean Comnène l'ayant reçu, monta promptement à cheval, suivit

**XII.** d'Isaac, son frere, & de tous ceux qui  
**SIÈCLE.** lui étoient attachés, & se rendit au  
 grand Palais pour s'y faire proclamer.  
 La Garde gagnée par l'Impératrice &  
 par sa fille, en refusa l'entrée. Il fallut  
 combattre, & cette milice insolente  
 ayant été dissipée, on enfonça les por-  
 tès, le Prince se montra au peuple, &  
 la proclamation se fit avec de grands cris  
 de joie. Peu de momens après, l'Empe-  
 reur Alexis mourut, & l'ordre fut si bien  
 maintenu dans la Ville, que cet événe-  
 ment ne causa pas le moindre trouble.

Après que Jean Comnène eut fait  
 rendre à la mémoire de son père, les  
 honneurs qui lui étoient dûs, il se livra  
 tout entier aux soins du Gouvernement.  
 Il donna les dignités à ceux dont il avoit  
 déjà éprouvé le zèle, & fit entrer dans  
 son Conseil des hommes sages, éclairés  
 & capables de partager avec lui le  
 poids des affaires. La Princesse Anne qui  
 n'avoit pas renoncé à l'espérance de faire  
 monter son époux sur le Trône, trama  
 une conspiration contre son frere; & ce  
 Prince auroit été assassiné par ses Gar-  
 des, si Nicéphore - Brienne n'eût pas été  
 aussi timide que sa femme étoit entre-  
 prenante. Le complot fut découvert,

& l'exil fut la seule punition des coupables. Anne désespérée d'avoir été si mal secondée par son mari, se plaignoit de la nature qui ne l'avoit pas fait homme plutôt que lui. Le règne de Jean Comnène fut marqué par des victoires éclatantes sur les Turcs, par une vigilance continuelle sur toutes les parties de l'administration intérieure, par un grand zèle pour la Religion, & l'on vit dans sa conduite personnelle, une régularité de mœurs qui ne se démentit jamais. Sa sagesse & sa bonté le firent aimer de tout son peuple; son courage & ses talens militaires le rendirent formidable à ses ennemis, & s'il eût vécu plus long-tems, l'Empire Grec se seroit infailliblement relevé de ses pertes. Mais un accident imprévu l'enleva d'une manière funeste à ses sujets & à sa patrie qui commençoient à goûter les douceurs d'un Gouvernement fondé sur la justice & la Religion. Il étoit à la chasse, & venoit de frapper un sanglier monstrueux; l'animal en fureur se débattit, & fit chanceler l'Empereur; la secousse fit tomber son carquois; une flèche empoisonnée lui fit, en glissant, une blessure à la main; il la négligea, l'inflammation s'y

mit , & bientôt le mal devint incurable.

XII. Les Médecins déclarèrent qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de sauver la vie du Prince , que de lui couper le bras. Il ne voulut pas y consentir , & préférant la mort à cette cruelle opération , il s'y prépara avec une grande fermeté. De quatre fils qu'il avoit eu , deux étoient morts en bas-âge ; & des deux qui lui restoient , l'aîné, nommé Isaac, n'annonçoit que des vices, tandis que le cadet, appelé Manuel , promettoit des talens & des vertus. Le Prince mourant proposa celui-ci aux Grands & aux principaux Officiers de l'armée qu'il avoit fait assembler. Tous applaudirent à ce choix. Manuel fut salué Empereur , & on lui prêta serment de fidélité sur les SS. Evangiles. Après avoir ainsi pourvu à la tranquillité de l'Etat , & à la succession du Trône impérial dans sa famille , Jean Comnène mourut , regretté de tout l'Empire , en 1143 , âgé de cinquante-cinq ans , dont il en avoit régné avec gloire plus de vingt-quatre & demi.

Manuel étoit en Cilicie avec son frere , pendant que tout cela se passoit. Il envoya sans délai un Officier de con-

fiance à Constantinople pour prévenir les mouvemens que le Prince Isaac, son frere, pourroit se donner. Le Sénat & le Clergé instruits des dernières dispositions du feu Empereur, confirmèrent son choix, & Manuel s'étant mis en chemin pour sa Capitale, il y fut proclamé à son arrivée, par tous les Ordres de l'Etat. Le Prince Isaac fit une renonciation publique de ses droits, aimant mieux être la seconde personne de l'Empire, que d'exciter une guerre civile qui auroit fait verser beaucoup de sang, & qui n'auroit pu se terminer que par la mort de son frere ou la sienne. Dans l'année même de son avènement au Trône, Manuel déclara la guerre à Masoul, Sultan d'Iconium, & après de grands avantages remportés sur lui, il le contraignit à lui demander la paix. Mais elle dura peu, & ces deux Princes furent presque toujours armés l'un contre l'autre. Ils ne parurent unis que pour s'opposer aux projets des Princes Latins qui vinrent encore au secours des Chrétiens d'Orient, comme nous le dirons à l'Article des deux Croisades entreprises dans ce siècle.

XII.

SIÈCLE.

**XII.** & fort expérimenté dans la guerre, & politique habile, Manuel l'emportoit sur lui dans ces deux genres. Il étoit aussi grand Capitaine que son père, & aussi grand homme d'Etat que son ayeul. Mais il ne les imita ni l'un ni l'autre par la pureté de ses mœurs. Il avoit épousé Berthe, belle-sœur de Conrad II, Empereur d'Occident, Princesse d'une rare piété, à qui l'on donna le nom d'Iréne. Manuel se dégoûta d'elle peu de tems après leur union, pour se livrer à la passion qui l'attachoit à Théodora, sa nièce; commerce criminel & scandaleux, qui compromit la réputation du jeune Monarque, & lui fit perdre l'estime de ses sujets. Cependant il respecta toujours la vertu de son épouse; mais elle vivoit abandonnée & réduite aux vains honneurs de son rang.

Les étroites liaisons que Manuel entretenoit avec les Princes Musulmans, pour traverser les entreprises des Croisés, l'ont fait soupçonner d'avoir du penchant pour la Religion de Mahomet. Mais on doit rejeter cette idée injurieuse, & tout persuader que la politique seule avoit part aux intelligences

secrètes qu'il eut, pour un tems, avec des Souverains qu'il ne pouvoit regarder, que comme les ennemis naturels de l'Empire. Outre les inquiétudes que lui donnèrent les armées nombreuses des Croisés, & les projets cachés qu'il leur supposoit, il eut encore à repousser les attaques de Roger I, Roi de Sicile, qui lui enleva l'Isle de Corfou, ravagea les côtes de la Grèce, & transporta en Sicile les manufactures d'étoffes de soie qui faisoient le principal objet du commerce des Grecs. Ce fut à l'occasion de cette guerre, que Manuel, pour attirer la bénédiction de Dieu sur ses armes, donna un Edit appellé *Bulle d'or*, par lequel il confirmoit à toutes les Eglises la possession de leurs immeubles, & suppléoit à tout ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans leurs titres à cet égard. Manuel n'étoit pas fort avancé en âge, mais son application continuelle & la fatigue des marches, des combats, avoient tellement épuisé ses forces, qu'il tomba dans une langueur dont les progrès firent bientôt désespérer de ses jours. Lui seul se flattoit de prolonger sa carrière, sur la parole d'un Astrologue, qui lui promettoit

XII.

S I È C L E :

encore quatorze ans de vie. Cet espoir  
 XII. l'ayant aveuglé sur le danger de son  
 S I È C L E. état, il mourut sans avoir pris de me-  
 sures pour l'administration des affaires  
 pendant la minorité d'Alexis Comnène,  
 son fils, à peine âgé de treize ans, qui  
 alloit parvenir au Trône par sa mort.  
 Ce Prince vécut en communion avec  
 le Saint-Siège, & se montra toujours  
 bien intentionné pour la réunion des  
 deux Eglises à l'exemple de son père  
 & de son ayeul.

Le jeune Empereur Alexis II, fut  
 universellement reconnu pour successeur  
 de Manuel, sous la tutèle de l'Impé-  
 ratrice Marie, sa mère, fille de Raymond,  
 Prince d'Antioche. Cette Princesse étoit  
 ambitieuse, sans talens, & jalouse de  
 commander, quoiqu'elle n'eût aucune  
 des qualités qu'il faut posséder pour se  
 faire obéir. Elle se livra aux conseils du  
 Protosébastè, Alexis Comnène, neveu  
 du dernier Empereur, homme dur,  
 impérieux, & qui ne se servit de l'auto-  
 rité souveraine déposée dans ses mains,  
 que pour commettre impunément les  
 plus criantes vexations. La déférence de  
 la Régente aux volontés de ce Mi-  
 nistre, étoit si aveugle, qu'on la soup-

conno de cacher pour lui des sentimens  
 plus tendres que la simple confiance. XII.  
 Les ennemis de l'Impératrice & de sa famille  
 qu'on faisoit passer pour son ennemi,  
 accrédoient par leurs discours injurieux  
 un bruit que la haine & la malice  
 s'empressoient de répandre. Les mécon-  
 tentement des Grands & du peuple s'ac-  
 crut au point, que l'on conspira contre  
 la vie du Protosébaſte, & qu'on apporta  
 des assassins pour le tuer. La Princesse  
 Marie, sœur de l'Empereur, étoit à la  
 tête de ce complot. Quoique cette entre-  
 prise n'eût pas obtenu tout son effet, par  
 la mort ou la chute du favori, elle  
 fut une source de troubles à la Cour &  
 dans la Ville. La haine qu'on avoit jurée  
 au Ministre odieux qu'on vouloit perdre,  
 n'en devint que plus violente, & les  
 murmures augmentèrent encore, lorsqu'on  
 apprit que le Sultan d'Iconium  
 s'étoit emparé de plusieurs Villes, sans  
 que l'Impératrice & son Conseil se fus-  
 sent mis en peine de s'y opposer. Au mi-  
 lieu de cette agitation, le jeune Empe-  
 reur ne songeoit qu'à ses plaisirs, & ne  
 montrait aucune des qualités royales qui  
 pussent faire espérer un plus heureux  
 avenir.



XII. **Andronic**, Prince de la Maison impériale, qui sous le règne de Manuel **SIÈCLE.** avoit été contraint de se réfugier chez l'étranger, apprit dans le lieu de sa retraite tout ce qui se passoit à Constantinople. C'étoit un génie factieux, inquiet, dominé par les passions les plus vives, & qui s'étoit rendu fameux par des aventures extraordinaires. Manuel dont il étoit cousin-germain, avoit inutilement employé la rigueur & la clémence pour le rendre plus circonspect & plus modéré. L'intrigue étoit son élément, & la dissimulation qu'il portoit aussi loin qu'elle peut aller, étoit le voile dont il couvroit ses desseins perfides. A peine fut-il informé des cabales qui déchiroient la Cour, & de la mauvaise conduite de ceux qui gouvernoient sous le nom du jeune Alexis, que son ambition se réveilla, & qu'il entrevit plus de facilité que jamais à réussir dans le desir de s'élever à l'Empire, qu'il cachoit depuis long-tems. Avant de rien entreprendre, il voulut connoître la disposition des esprits. Dans cette vue, il écrivit plusieurs Lettres au jeune Empereur, au Patriarche, & aux personnes qu'il favoit être les mieux inten-

tionnées pour le bien public. Il déplorait les maux de l'Etat, & il se montrait disposé à se sacrifier lui-même, s'il le falloit, pour y remédier. Cet artifice lui réussit; on admira son zèle, sa générosité, & l'on se persuada que personne n'étoit plus capable que lui, d'empêcher la ruine totale de l'Empire, par ses talens & son expérience. On l'invitoit à venir promptement au secours de la patrie.

Les choses étant ainsi préparées, il partit, & dans sa route il ramassa quelques troupes avec lesquelles il se présenta aux portes de Constantinople. On l'y reçut comme un libérateur qui venoit laver la honte du Trône, & abattre la tyrannie. Le jeune Empereur incapable de juger de ce que demandoient ses véritables intérêts dans une pareille conjoncture; touché d'ailleurs par les protestations pleines de respect, & par les larmes d'Andronic, lui abandonna tout son pouvoir. Le premier usage qu'il en fit, fut de condamner le Protosébastes à perdre la vie, & l'Impératrice d'abord à l'exil, ensuite à la mort. Disposant de tout, il trouva des partisans en assez grand nombre, pour se livrer à l'exécu-

**XII.** tion de ses projets ambitieux. Le poison le débarrassa peu à peu de tous ceux qui pouvoient lui faire obstacle. Alors cessant de dissimuler, il se fit proclamer Empereur, non, disoit-il, pour régner seul, mais pour servir de guide & d'appui au jeune Alexis. Tout le monde fut trompé par ce langage. Mais on dut commencer à connoître le nouveau Maître qu'on venoit de se donner, lorsqu'on apprit le lendemain de son couronnement, qu'il avoit fait étrangler dans la nuit & jeter dans la mer, son infortuné Collègue, pour lequel il avoit marqué la veille un intérêt si tendre.

Un monstre tel qu'Andronic ne pouvoit jouir long-tems du fruit de ses crimes, ni posséder le souverain pouvoir, sans en commettre tous les jours de nouveaux. Sa cruauté, ses soupçons jaloux; qui lui faisoient voir des ennemis armés contre ses jours, dans tous ceux qui avoient quelque rang; ses vengeances barbares, en un mot sa tyrannie, qui ne pouvoit s'éteindre dans tout le sang qu'il répandoit chaque jour, le rendirent pour tout le monde un objet d'exécration & d'horreur. On espéroit d'autant moins de lui voir prendre des sentimens plus

. Le poison  
us ceux qui  
Alors cessant  
ner Empe-  
égner seul,  
d'appui au  
fut trompé  
commencer  
nêtre qu'on  
u'on apprit  
ment, qu'il  
ait & jeter  
Collègue,  
a veille un

ic ne pou-  
de ses cri-  
pouvoir,  
urs de nou-  
ns jaloux ;  
mis armés  
s ceux qui  
engeances  
ie, qui ne  
sang qu'il  
lirent pour  
cration &  
ant moins  
mens plus

humains, qu'il étoit plus que septuagé-  
naire, & qu'à cet âge un naturel féroce  
& cruel ne s'adoucit plus. Il joignoit à la  
soif du sang, un autre vice des tyrans,  
la superstition. Toujours inquiet & trem-  
blant pour sa vie, il eut recours à un  
Magicien pour savoir quel seroit son suc-  
cesseur. Le Devin lui fit voir dans le vase  
où il faisoit ses opérations magiques,  
les premières lettres du nom d'Isaac.  
Aussi-tôt on fit tomber les soupçons du  
tyran sur Isaac-l'Ange, arrière-petit-  
fils d'Alexis I, & sa perte fut résolue.  
Mais il la prévint, en tombant le sabre  
à la main sur Etienne, premier Minis-  
tre d'Andronic, qui étoit entré chez lui  
avec des soldats, pour le conduire au  
Palais. Après ce coup généreux, il se ré-  
fugia dans l'Eglise de sainte Sophie, où  
le peuple s'étant attroupé, on lui mit  
sur la tête la couronne de Constantin,  
qui étoit suspendue au-dessus du grand  
Autel. La révolution fut aussi funeste au  
tyran, qu'elle avoit été subite. On l'ar-  
rêta, & après lui avoir fait tous les ou-  
trages qu'un peuple mutiné peut inven-  
ter dans sa fureur, on le fit mourir.  
Digne prix des forfaits dont il s'étoit  
rendu coupable, & du sang innocent

XII.

S I È C L E

**XII.** qu'il avoit répandu avec tant de bar-  
barie.

**SIÈCLE.** Les commencemens d'Isaac - l'Ange firent concevoir l'espérance d'un gouvernement juste & sage. Il rappella les exilés , & rétablit dans leurs biens ceux qu'Andronic en avoit injustement dépouillés. La première année de son règne fut signalée par une victoire qu'il remporta sur les Siciliens , & par une paix glorieuse qu'il conclut avec Guillaume II leur Roi. Il dut ces premiers succès à la valeur d'Uranus , son Général. Mais le même bonheur n'accompagna pas ses armes dans les deux guerres qu'il eut à soutenir presque à la fois contre le Sultan d'Iconium , & contre les Valaques révoltés. Ses armées furent battues , quoiqu'il en eût pris lui-même le commandement , & qu'il ne fût pas sans talens pour la guerre. Ces revers joints aux débauches & aux impiétés dont Isaac se faisoit un amusement , aliénèrent de lui tous les cœurs , & le firent tomber dans le mépris. Il s'éleva de tout côté des imposteurs & des rebelles qui aspirèrent au Trône. Une révolte n'étoit pas plutôt dissipée qu'il en renaissoit une autre. Enfin Alexis son frere , ayant ga-

gné les principaux Officiers, forma un part  
 parti puissant dans l'Etat pour le détrô- XII  
 ner. La haine publique seconda ce nou- SIÈCLE  
 vel usurpateur. Il se fit proclamer Em-  
 pereur ; & le foible Isaac qui avoit pris  
 la fuite, au lieu de se défendre, ayant  
 été arrêté, on lui creva les yeux, & on  
 l'enferma dans une prison, d'où nous  
 le verrons sortir pour régner encore au  
 commencement du XIII<sup>e</sup>. siècle. L'évé-  
 nement qui le précipita du Trône répond  
 à l'an 1195. Nous jugeons à propos de  
 rester à cette époque, pour n'être pas  
 obligé de nous répéter.

## ARTICLE II.

*État de la puissance Musulmane sous les  
 Sarrafins & les Turcs.*

L'HISTOIRE Musulmane qui répond  
 à ce siècle, devient plus obscure & plus  
 compliquée qu'elle ne l'a pas encore été.  
 La multitude des Princes qui s'élevèrent,  
 se combattent & se détruisent tour-à-  
 tour, la variété de leurs intérêts, leurs  
 succès rapides, & leur chute souvent  
 aussi prompte que leur élévation ; leurs

——— guerres & leurs alliances, tantôt en-  
 XII. tr'eux, tantôt avec les Princes chré-  
 S I È C L E. tiens ; leurs querelles & leurs unions  
 qui se forment & qui cessent tout-à-coup,  
 selon les circonstances & la mobilité de  
 leurs intérêts ; leur puissance respective  
 qui croît ou qui s'abaisse par des causes  
 sujettes à des variations continuelles ;  
 enfin les rapports plus ou moins directs  
 des Emirs ou petits Souverains, avec les  
 grands Princes ou Sultans dont ils étoient  
 Vassaux, & de ceux-ci avec les Califes  
 de Bagdad, Chefs de la Religion, &  
 suzerains de l'Empire Musulman, qu'ils  
 plaçoient sur le Trône de Mahomet,  
 ou qu'ils en précipitoient plus souvent  
 par caprice que par des vues politiques ;  
 tout cela, disons-nous, a mis tant de  
 confusion dans les événemens, qu'il est  
 très-difficile d'en suivre la trace, & d'y  
 mettre de l'ordre, sans entrer dans une  
 foule de discussions qui ne sont point de  
 notre objet.

Nous avons vu dans le siècle précé-  
 dent, se former au sein de l'Empire  
 Musulman, trois grandes Puissances ;  
 savoir, celle des Sultans de Perse, des  
 Califes Fatimites en Egypte, & des  
 Sultans d'Iconium en Natolie ; deux au-

tres moins considérables ; savoir, celle des Sultans d'Alep , & celle des Sultans de Damas en Syrie, & une infinité de petites, qui s'étendoient ou se resserroient selon que le sort des armes leur étoit favorable ou contraire. La première Croisade avoit fait naître entre ces divers Souverains de nouveaux intérêts & de nouveaux projets d'agrandissement. Les uns se lièrent avec les Grecs, pour s'opposer aux progrès des chrétiens d'Occident ; les autres s'unirent aux Princes Croisés pour se servir d'eux contre des voisins jaloux dont ils vouloient contenir l'ambition, ou contre des Maîtres puissans dont ils cherchoient à secouer le joug ; plusieurs enfin touchés du bien commun, & animés par le zèle de la Religion, se liguèrent entr'eux dans le dessein généreux d'opposer une forte barrière à tous les ennemis de l'Islamisme. On ne peut guère dire quels furent les principes du système que les uns & les autres adoptèrent, au milieu des guerres & des révolutions dont ces tems orageux furent témoins. On approcheroit peut-être davantage du vrai, en pensant qu'ils n'en eurent aucuns, & que pour former leurs alliances, ou pour les rompre,

**XII.** ils ne se décidèrent que par le hazard  
**SIÈCLE.** des circonstances & l'intérêt du moment.  
 C'est en effet ce qui influe le plus puissamment sur les révolutions & la destinée des peuples, qui n'ont d'autre loi que la force & le droit de l'épée.

Lorsque les Princes Croisés eurent commencé à faire des établissemens durables dans l'Asie, les affaires prirent une autre face, & il dut naître, tant du côté des Chrétiens, que de la part des Musulmans, un nouveau plan de conduite plus décidé, plus conforme à l'intérêt commun de chaque Nation, & plus fidèlement suivi par les uns & par les autres. Il semble que les Princes Latins unis entr'eux par le motif de la gloire nationale, joint à celui de la Religion, ne devoient former qu'une seule & même puissance, sous la direction du Roi de Jérusalem, leur Chef suprême; & que les Mahométans de leur côté, faisant cesser leurs divisions & leurs rivalités, n'avoient pas de meilleur parti à prendre, que de concourir tous ensemble à la destruction des Souverainetés encore mal affermies, dont les Occidentaux venoient de jeter les fondemens. Mais l'Histoire nous apprend que

ni les uns ni les autres ne se réglèrent presque jamais sur une politique dont la raison, la prudence & le besoin devoient leur faire sentir la nécessité. Guidés par une vue générale d'ambition, & entraînés par les événemens, ils consultoient peu les règles immuables d'un gouvernement éclairé, & jettoient rarement les yeux sur l'avenir, pour diriger leurs entreprises vers un but fixe & utile à la postérité.

Ainsi les Princes chrétiens, qui n'auroient dû former qu'une seule République, animée du même esprit & conduite par les mêmes vues, se divisoient souvent sur des prétextes étrangers à l'intérêt commun, s'attaquoient, se nuisoient & mettoient une fausse gloire à se tenir les uns à l'égard des autres dans un état de défiance & de crainte. Le motif de l'honneur & de la Religion étoit l'unique lien qui les rapprochoit quelquefois, & qui suspendoit les effets de cette rivalité soupçonneuse, dont l'expérience la plus funeste ne pouvoit les guérir. Encore falloit-il que le danger fût évident, & les circonstances de nature à réveiller l'enthousiasme, pour qu'on les vît occupés de la cause commune, & rassemblés

XII.

SIÈCLE.

**XII.** **SI È C L E.** pour quelque tems sous les mêmes drapeaux. Ce défaut d'harmonie fut la principale cause de leurs revers. Il arrêta leurs progrès, rendit leur fortune incertaine & chancelante, égara leur valeur en la détournant de son véritable objet, & devint plus d'une fois le salut des Turcs & des Sarrafins.

Ceux-ci de leur côté n'avoient pas des vues plus justes, ni un plan de conduite mieux raisonné. Ils agissoient au hazard, sans dessein, changeant d'amis & d'ennemis sans consulter ni le bien public, ni l'intérêt général, tournant leurs armes aujourd'hui contre un Prince de leur Nation, demain contre un autre, ne prenant conseil que du caprice, ou d'un intérêt momentané; tantôt soumis au Sultan de Perse, & recevant ses ordres, tantôt agissant de concert avec celui d'Iconium, & combattant pour étendre sa puissance; zélés défenseurs du Calife de Bagdad par un sentiment de respect pour sa dignité, & bientôt après l'assiégeant dans sa Capitale, pillant ses trésors, & traitant sa personne avec le dernier mépris. Telle étoit la confusion qui régnoit parmi ces Princes, toujours inquiets & jaloux les uns des autres, tou-

les mêmes dra-  
nie fut la prin-  
vers. Il arrêta  
fortune incer-  
ra leur valeur  
véritable objet,  
s le salut des

avoient pas des  
an de conduite  
ent au hazard,  
l'amis & d'en-  
e bien public,  
ant leurs armes  
Prince de leur  
un autre, ne  
price, ou d'un  
ôt soumis au  
nt ses ordres,  
avec celui d'I-  
pour étendre  
eurs du Calife  
ent de respect  
ôt après l'affi-  
illant ses tré-  
ne avec le der-  
confusion qui  
, toujours in-  
s autres, tou-

jours prêts à détruire ceux qu'ils avoient  
élevés, & ne suivant d'autre impulsion  
que celle d'un courage impétueux, mal  
réglé, qui sembloit n'avoir pour objet  
que le ravage & la destruction. Cette dé-  
sunion & ce peu de concert, contribua  
plus que tout le reste à soutenir la puis-  
sance des Princes Latins qui s'étoient fait  
des Etats en Asie.

Dans les premières années de ce siè-  
cle, le Sultan de Perse conçut le dessein  
de ramener à la dépendance tous les  
Emirs qui s'y étoient soustraits à l'exem-  
ple les uns des autres. Depuis que les  
Turcs avoient dépouillé les Califes des  
vastes régions dont ces conquérans s'é-  
voient fait un patrimoine par le droit  
des armes, les Souverains dont elles re-  
connoissoient la domination, avoient  
toujours en la supériorité de pouvoir &  
de grandeur sur tous les Princes Musul-  
mans. Mohamed qui envahit le Trône  
de Perse sur Maleck-Schah son neveu,  
en 1104, se mit en devoir d'exécuter  
le sage & difficile projet d'abaisser les  
Emirs & les Atabekes, en les faisant  
rentrer dans l'obéissance dont ils avoient  
secoué le joug. L'entreprise étoit digne  
d'un grand Prince; mais il falloit pour

y réussir une politique ferme, une conduite  
 soutenue, & des forces proportionnées à  
 XII. celles que tous les Vassaux de l'Empire  
 S I È C L E. Musulman alloient réunir contre lui. Il  
 n'employa que ce dernier moyen qui ne  
 suffisoit pas sans les autres, & cette ten-  
 tative, malgré le nombre de troupes  
 qu'il mit sur pied, malgré la valeur &  
 l'expérience des Généraux auxquels il en  
 confia le commandement, n'aboutit qu'à  
 faire verser beaucoup de sang, & ne  
 changea rien à la situation des choses.

Après avoir inutilement combattu ses  
 Vassaux, Mohamed ouvrit enfin les  
 yeux sur les progrès que faisoient les  
 Chrétiens, à la faveur des troubles qui  
 divisoient l'empire, & sur le danger  
 qui menaçoit la Religion Mahométane.  
 Cette considération dont il n'avoit pas  
 été frappé jusques-là, lui fit abandon-  
 ner son premier dessein, & tourner son  
 activité contre les ennemis de son culte.  
 Tout ce qu'il y avoit de Princes zélés  
 pour la Loi de Mahomet, vint se ran-  
 ger sous ses enseignes, & bientôt son  
 armée se trouva forte de deux cens mille  
 hommes. Une armée si nombreuse, &  
 que l'enthousiasme religieux rendoit  
 encore plus formidable, auroit dû sans  
 doute

doute engloûtir & ruiner à jamais tous les établissemens des Latins d'Asie, avec toutes les forces qu'ils pouvoient y opposer. Mais il manquoit à cette multitude des Chefs capables de la conduire. Ce n'est pas que les Généraux de l'armée Musulmane fussent sans valeur & sans capacité ; mais ils n'avoient pas ces vues combinées, ni ces plans d'opérations réfléchis & calculés qui sont nécessaires au succès des expéditions militaires, dont on veut que les suites soient durables. Il arriva donc ce qu'on avoit déjà vu plus d'une fois dans ces mêmes contrées. L'appareil de cette armée terrible ne produisit qu'une épouvante passagère. On enleva quelques forteresses, on livra quelques combats nullement décisifs, on pilla des Villes, on dévasta des Campagnes, on dressa des pièges qui réussirent, d'autres qui furent évités ; c'est-à-dire qu'on perdit à peu près autant de monde qu'on en fit perdre, & qu'après un long choc, les Turcs & les Chrétiens, vainqueurs & vaincus tour-à-tour, étoient presque renfermés dans les mêmes bornes qu'avant la guerre.

Parmi cette foule de Souverains qui

*Tome V.*

B

s'entre-disputoient les débris de l'Empire  
 XII. fondé par Mahomet, & devenu si vaste,  
 SI È C L E. si puissant par les conquêtes de ses suc-  
 cesseurs, l'Histoire en distingue deux  
 qui furent la gloire du nom Musulman,  
 & la terreur des Chrétiens d'Asie pen-  
 dant ce siècle. On voit que nous vou-  
 lons parler de Noradin & de Saladin,  
 Princes illustres, braves guerriers, &  
 grands hommes tous les deux. Leurs  
 exploits militaires, leurs succès rapides,  
 leurs qualités personnelles & le rôle  
 important qu'ils ont joué dans l'Orient  
 à l'époque où nous en sommes, exigent  
 de nous que nous les fassions connoître  
 par quelques détails de leurs actions,  
 & par quelques traits de leur caractère.

Noradin ou Noreddin, fils d'Em-  
 deddin-Zenghi, Sultan de Mouffoul &  
 d'Alep, surpassa la réputation de son  
 père, quoique les Ecrivains Arabes &  
 Chrétiens se soient accordés à le regar-  
 der comme un des plus grands Capitai-  
 nes de son tems. À la mort de Zenghi,  
 Noradin partagea ses Etats avec un de  
 ses frères. Mais ce Prince nourri dans le  
 métier des armes, avoit trop d'ambition,  
 & brûloit d'un desir trop vif d'acquérir  
 de la gloire, pour s'en tenir à la Prin-

cipauté  
 se livra  
 & à l'ex  
 voient  
 guer &  
 qui règn  
 telligen  
 tience lu  
 les plus  
 il vint à  
 tems la  
 quels il  
 d'Iconiur  
 n'obtint  
 donner u  
 payer tri  
 divint pa  
 Courtena  
 nombre c  
 gypte fut  
 foule des  
 moient sa  
 Jérusalem  
 montra di  
 pable d'an  
 fut assez  
 & les tale  
 qui venoit  
 apprit sa

cipauté d'Alep, qui lui étoit échue. Il se livra donc à l'ardeur de son courage, & à l'exemple des Conquérens qui l'avoient précédé, il entreprit de subjuguier & les Emirs, & les Princes Latins qui règnoient dans ces climats. Son intelligence égalant sa valeur, & sa patience lui faisant supporter constamment les plus grandes fatigues de la guerre, il vint à bout de soumettre en peu de tems la plupart des Princes contre lesquels il tourna ses armes. Le Sultan d'Iconium fut vaincu; celui de Damas n'obtint la paix qu'en se soumettant à donner une grosse somme d'argent & à payer tribut; la Principauté d'Edesse devint partie de ses Etats; Toffelin de Courtenai qui la possédoit, se vit au nombre de ses captifs, & le Calife d'Egypte fut au moment de venir grossir la foule des Souverains détrônés qui formoient sa Cour. Baudoin III, Roi de Jérusalem, fut le seul ennemi qui se montra digne de le combattre, & capable d'arrêter ses conquêtes. Noradin fut assez juste pour estimer la valeur & les talens militaires dans un Prince qui venoit de le vaincre; & quand il apprit sa mort, il fut assez généreux

pour le regretter & pour refuser d'attaquer ses Etats dans les premiers mois de la douleur où une si grande perte avoit jetté les Chrétiens. Attentif à la conservation de ses conquêtes, & sensible aux malheurs du peuple, il fit réparer un grand nombre de Villes presque ruinées par des tremblemens de terre, & les édifices publics que la violence des secousses avoit ou renversés ou endommagés. Religieux & fidèle dans ses engagemens à l'égard de tous & même de ses ennemis, il exigeoit une égale fidélité de la part de ceux qui traitoient avec lui, & les Francs ayant mal observé les conditions d'une trêve qu'ils avoient conclue ensemble, il prit les armes pour en punir l'infraction. Défenseur de l'Egypte, après en avoir été le vainqueur, il repoussa les corps de troupes que différens Princes Latins y avoient conduits, & les contraignit à se retirer, sans avoir rien exécuté sur une Province qui faisoit partie de son Empire. Il se préparoit à de nouvelles entreprises, lorsqu'une esquinancie l'enleva tout-à-coup au milieu de ses succès en 1173. Ce Prince également admiré des Musulmans & des Chrétiens, s'étoit

fait une grande réputation par sa justice & son désintéressement, autant que par sa valeur & ses conquêtes. Exact observateur de la Loi Mahométane, il en avoit rempli tous les devoirs avec tant de piété, que les Turcs honorent encore aujourd'hui sa mémoire, & le regardent comme un de leurs saints. A sa mort, son Empire comprenoit, outre Mousoul & ses dépendances, la Cilicie, la Syrie, la Mésopotamie, le Diarbek, l'Egypte & l'Yémen.

A la mort de Noradin, Salaheddin, que nous appellons Saladin, fils de Nodgémédin-Ayond, & Curde de nation, étoit déjà un Prince puissant & un conquérant fameux, formé dans l'art de la guerre sous Noradin lui-même qui l'avoit fait son Lieutenant en Egypte, & sous le Général Syracon, dont il étoit neveu. L'ambition dont il étoit dévoré, étoit jointe en lui à toutes les qualités brillantes & solides qui font les grandes réputations. Il étoit, par caractère, équitable, généreux & humain; cependant il devint injuste, perfide & cruel par politique. L'intérêt de sa grandeur & de sa gloire fut l'unique règle de sa conduite; & il compta pour rien la

justice & la reconnoissance , toutes les  
 XII. fois qu'elles ne s'accordoient pas avec  
 S I È C L E . ses projets. Lorsque Noradin , qui avoit  
 pénétré ses vues ambitieuses , fut sur-  
 pris par une mort inopinée , il songeoit  
 à le rappeler auprès de lui pour éclair-  
 rer ses démarches. Dans ce moment  
 Saladin étoit en Egypte , où il exerçoit  
 la souveraine autorité sous le nom de  
 Noradin qui lui avoit donné le com-  
 mandement de ses troupes. Ce Prince  
 n'avoit laissé en mourant qu'un fils à  
 peine parvenu à sa douzième année.  
 Saladin se déclara tuteur du jeune Sul-  
 tan , afin de le dépouiller avec plus de  
 facilité. Ayant les armées à ses ordres ,  
 & jouissant de la confiance des Capitai-  
 nes & des Soldats , il lui fut aisé d'en-  
 vahir les Etats de son pupille. Mais ce  
 n'étoit pas encore assez pour contenter  
 son ambition , il vouloit réunir le  
 Royaume de Jérusalem avec toutes les  
 possessions des Princes Chrétiens en  
 Asie , à l'Egypte & aux autres pays dont  
 il s'étoit déjà emparé.

Saladin dirigea toutes ses vues à l'e-  
 xécution de ce grand dessein. Des trou-  
 pes nombreuses & aussi bien discipli-  
 nées qu'il étoit possible , des Généraux

hal  
 ten  
 pou  
 ver  
 gra  
 par  
 der  
 éto  
 fon  
 lad  
 ton  
 n'a  
 de  
 reta  
 peir  
 ent  
 Am  
 five  
 Lat  
 pide  
 qui  
 Sala  
 tre  
 tant  
 lée  
 rava  
 Mec  
 reco  
 deur

habiles & dont il savoit guider ou contenir l'ardour, une activité que rien ne pouvoit ralentir, une constance qui venoit à bout de surmonter les plus grands obstacles, une prudence qui reparoit à l'instant les fautes ou les accidens qu'elle n'avoit pu prévoir; tels étoient les moyens sur lesquels Saladin fondeoit l'espérance du succès. Une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, & une défaite que son armée n'auroit pas essuyée, s'il eût été en état de la commander, apportèrent quelque retardement à son entreprise. Mais à peine fut-il rétabli, qu'il s'y livra tout entier. Roha, Edesse, Racca, Neciben, Amide & enfin Alep tombèrent successivement en sa puissance. Les Princes Latins effrayés par des conquêtes si rapides, & par l'accroissement du pouvoir qui en étoit le fruit, proposèrent à Saladin une trêve. Il l'accorda pour quatre ans; mais les Chrétiens qui avoient tant d'intérêt à l'observer, l'ayant violée, en pillant & en maltraitant les caravanes des pèlerins qui alloient à la Mecque, Saladin irrité de leur perfidie, recommença la guerre avec plus d'ardeur que jamais. La victoire complete

qu'il remporta sur les Princes Latins  
 .XII. auprès du lac de Tibériade en 1187,  
 S I È C L E. mit le comble à sa gloire. Événement  
 d'autant plus funeste pour les Chré-  
 tiens, qu'outre la perte de leurs meil-  
 leurs troupes, il entraîna celle de toutes  
 les Villes qu'ils possédoient encore dans  
 la Syrie & la Palestine. Elles reçurent  
 la loi du vainqueur, & Jérusalem fut  
 de ce nombre. Lorsque cette Ville passa  
 sous le joug des Musulmans, il y avoit  
 quatre-vingt-dix ans qu'elle étoit au pou-  
 voir des Chrétiens. Après cette perte,  
 il ne leur restoit plus que trois places  
 considérables en Orient : Antioche, Tyr  
 & Tripoli, avec quelques Châteaux.

Depuis ce moment, toutes les années  
 de Saladin furent marquées par de nou-  
 veaux triomphes. Mais les nouveaux se-  
 cours que les Chrétiens reçurent d'Oc-  
 cident, par l'arrivée des Rois de France  
 & d'Angleterre, Philippe-Auguste &  
 Richard, les mirent en état de s'oppo-  
 ser enfin aux progrès de ce conquérant.  
 La Ville d'Acre ou de Ptolémaïs reprise  
 par les deux Monarques; une victoire  
 complète remportée sur l'armée Musul-  
 mane par Richard, après le départ de  
 Philippe; Césarée & Jaffa soumises;

enfin d'autres succès des Croisés qui pouvoient avoir encore de plus grandes suites, firent croire à Saladin que la fortune se laissoit de le favoriser, & le déterminèrent à conclure une trêve de trois ans. Elle lui assuroit une partie de ses conquêtes, & lui donnoit le temps de se préparer à de nouvelles expéditions qu'il méditoit. Mais lorsqu'il commençoit à jouir de quelque repos, après une vie agitée, la mort vint terminer sa carrière en 1192. Il étoit dans la cinquante-huitième année de son âge. Depuis les premiers fondateurs de la puissance Musulmane, il n'avoit point encore paru de héros semblable à lui. Il réunissoit dans le plus haut degré toutes les qualités qui font les grands Princes & les grands hommes. Il pouffoit le désintéressement si loin, que malgré les revenus immenses qu'il tiroit de ses vastes Etats, & les richesses innombrables qui étoient le fruit de ses victoires, il ne laissa ni trésors, ni meubles précieux. Il avoit un grand nombre d'enfans; trois partagèrent son Empire; les autres eurent des Villes, des Gouvernemens, ainsi que la plupart de ses parens: mais la discorde se mit parmi eux, & les guerres qu'elle fit

naître, démembrent cette grande Monarchie qui avoit coûté tant de travaux à Saladin, & tant de sang à la Nation Turque.

---

### A R T I C L E I I I.

*État des Monarchies & de la Société politique en Occident.*

**P** A R M I les Monarchies plus ou moins étendues qui partageoient l'Europe, celle des Rois de Germanie étoit la plus vaste & la plus formidable; c'étoit aussi la plus agitée par les discordes civiles & les guerres étrangères. La puissance de ces Princes qui avoient tant d'autres Princes pour sujets & pour vassaux, étoit formée des droits attachés à la Couronne d'Allemagne, & de ceux que le Sceptre impérial y ajoutoit. Mais les uns étoient souvent combattus par l'ambition & l'indépendance des Grands, qui, sous différents titres de Ducs, de Comtes & de Barons, exerçoient la souveraineté dans leurs petits Etats; les autres étoient ou méconnus ou resserrés par les Papes, par les Princes d'Italie, & par les Villes qui

tendoient à devenir libres, toutes les fois que les Empereurs, occupés au loin, n'avoient pas des armées sur pied pour les soutenir. XII.  
S I E C L E.

Henri IV n'étoit plus. Ce Prince qui avoit fait trembler l'Europe, & qui s'étoit trouvé à soixante-six batailles, toujours vainqueur lorsqu'il ne fut point trahi, étoit mort à Liège dans la misère & l'abandon. Poursuivi jusqu'au-delà du tombeau par un fils dénaturé qui l'avoit chassé du Trône, on lui refusa les honneurs de la sépulture chrétienne, sans que ce fils, auteur de ses derniers revers, se mît en peine d'empêcher l'outrage fait à sa cendre. Henri V ouvrit son règne en 1107, sous des auspices qui n'annonçoient pas à l'Eglise & à l'Empire plus de repos qu'elles n'avoient goûté sous celui de Henri IV son père. A peine se vit-il tranquille possesseur de la Couronne, qu'il persécuta les Princes qui avoient été fidèles au dernier Empereur, & qu'il leur déclara la guerre. Ensuite il tourna ses vues du côté de l'Italie, soutint avec une extrême chaleur les prétentions qui avoient excité de si grands troubles sous le règne de Henri IV, & si cruellement

XII.  
S I È C L E.

traversé les jours de ce Prince infortuné. La querelle des investitures se ralluma & devint plus vive qu'elle n'avoit encore été. Les Papes, à l'exemple de Grégoire VII, crurent l'honneur du Sacerdoce, & les droits sacrés de l'autorité spirituelle, blessés par la tradition du bâton pastoral & de l'anneau donné aux Evêques par un Prince séculier. Pascal II, Gélafe II & Callixte II déployerent toute l'activité de leur zèle, & tout l'appareil des censures ecclésiastiques, pour forcer Henri V à renoncer à des prétentions qu'il paroissoit plus jaloux de soutenir & de conserver qu'aucun de ses prédécesseurs. Les anathèmes dont les Pontifes le frapperent, & qu'il voulut braver, souleverent contre lui une partie des Seigneurs & des Evêques d'Allemagne. Ces troubles qui pouvoient occasionner une révolte générale, firent comprendre à Henri combien il étoit intéressant pour lui de se réconcilier avec le Saint-Siège. Il assembla donc une Diète à Worms, dans laquelle il renonça, du consentement des Etats, à la nomination des Evêques & des Abbés, laissant aux Chapitres & aux Monastères la liberté des élections, & promet-

tant de ne plus investir les Prélats de leurs biens temporels, par la crosse & l'anneau, mais par le Sceptre, pour marquer que ces biens étoient des concessions du Prince qui en conservoit la suzeraineté. Après cet accord, Henri fut admis au baiser de paix par les Légats du Pape. Il termina ses jours à Utrecht en 1125, dans la quarante-quatrième année de son âge, & la dix-neuvième de son règne, à compter depuis la mort de son père.

Par la mort de Henri V, le Sceptre impérial fortit de la Maison de France, où il étoit depuis plus d'un siècle. Les Princes & les Prélats d'Allemagne s'assemblerent à Mayence pour donner un Chef à la Nation Germanique & à l'Empire. Il y avoit plusieurs prétendans, & chacun d'eux étoit porté à cette première dignité de l'Occident par un parti considérable : mais le plus grand nombre des suffrages se réunit en faveur de Lothaire, Duc de Saxe. Frédéric, Duc de Souabe, avoit eu plusieurs voix, & Conrad son frère, qui aspiroit à la Couronne de Lombardie, soutenu par quelques partisans, qu'il s'étoit attachés, fit une ligue avec lui, pour refuser à Lo-

thaire l'obeissance & l'hommage qu'ils  
 lui devoient comme au Chef du Corps  
 XII. Germanique. Frédéric prit donc le titre  
 S I È C L E. de Roi d'Allemagne, & Conrad étant  
 passé en Italie, se fit sacrer Roi de Lom-  
 bardie par l'Archevêque de Milan. La  
 révolte de ces deux Princes obligea Lo-  
 thaire à prendre les armes pour les sou-  
 mettre. Il avoit pour lui toutes les for-  
 ces de l'Empire, & ses ennemis ne pou-  
 voient lui opposer qu'une foible défense.  
 Leur perte étoit inévitable, s'ils se fus-  
 sent obstinés à soutenir des prétentions  
 chimériques, contre un Souverain à qui  
 tout le monde obéissoit. Ils prirent le  
 sage parti de prévenir les malheurs dont  
 ils étoient menacés, par une soumission  
 volontaire. L'Empereur satisfait de les  
 voir rentrer d'eux-mêmes dans le devoir,  
 les reçut en grace, & tourna ses armes  
 contre Roger, Roi de Sicile, qui s'étoit  
 emparé des terres du Saint-Siège. Cette  
 nouvelle guerre dont le motif faisoit  
 honneur à la piété de Lothaire, fut en-  
 core heureusement terminée: mais ce  
 Prince ne jouit pas long-tems de la gloire  
 qu'il s'y étoit acquise. Il retournoit en  
 Allemagne, lorsqu'il fut attaqué de la  
 maladie dont il mourut en 1137, après

avoir  
de tro

Les  
à May  
à Loth  
sans n  
surnom  
de Sax  
Emper  
for &  
vint à  
puissan  
nombre  
d'orgu  
roit pa  
du Co  
ter ses  
ches c  
ces, C  
Cobler  
sacrer  
conie,  
avoit u  
die. C  
puyé pa  
réclam  
geoit le  
s'élever  
tenir fa

avoir régné douze ans & un peu plus 

---

 de trois mois.

XII.

Les Etats d'Allemagne s'assemblerent SIÈCLE. à Mayence , pour donner un successeur à Lothaire qui n'avoit point laissé d'enfans mâles. On craignoit que Henri , surnommé le superbe , Duc de Bavière , de Saxe & de Foscane , gendre du feu Empereur , qui s'étoit emparé du trésor & des ornemens impériaux , ne parvint à se faire élire. C'étoit un Prince puissant par ses grandes possessions & le nombre de ses vassaux , ambitieux , plein d'orgueil , & dont le gouvernement n'auroit pas manqué d'être funeste à la liberté du Corps Germanique. Pour déconcerter ses projets , & prévenir les démarches qu'il faisoit déjà , plusieurs Princes , Comtes , & Prélats assemblés à Coblents , se hâterent d'élire & de faire sacrer ce même Conrad , Duc de Franconie , qui sous le règne de Lothaire avoit usurpé la Couronne de Lombardie. Cependant Henri le superbe appuyé par un grand nombre de Seigneurs , réclama contre une élection qui dérangeoit les mesures qu'il avoit prises pour s'élever à l'Empire , & se prépara à soutenir sa réclamation les armes à la main.

Mais il fut déclaré ennemi de l'Etat dans une Assemblée des Princes & des Grands, & l'on prononça la confiscation de ses Duchés & de tous ses autres fiefs. Il armoit puissamment dans le dessein de tirer vengeance de cet affront, lorsqu'il mourut, les uns disent de chagrin, les autres de poison. Cette mort fut suivie de quelques guerres particulières, occasionnées par les prétentions de divers Princes, aux différentes portions de la riche succession qu'elle laissoit vacante. La sagesse & la valeur de Conrad les terminerent toutes heureusement. Ce Prince qui s'étoit croisé avec un grand nombre d'autres, animés par les vives exhortations de S. Bernard, mourut à son retour de la Terre-sainte en 1152, après avoir régné près de quatorze ans. On rapporte au tems de cet Empereur l'origine des noms si fameux dans la suite, de Guelphes & de Gibelins. Le nom de Guelf ou Welf, étoit celui du Duc de Bavière qui avoit pris les armes contre Conrad, & servoit de cri de guerre à ses troupes; celui des impériaux étoit Weiblingen, nom d'un Village où Frédéric, Duc de Suabe, frère de Conrad, avoit été

élevé  
 par  
 de G  
 parti  
 res c  
 magn  
 de C  
 reurs  
 enne

Ce  
 pellé  
 bour  
 du C  
 feillé  
 pour  
 Suabe  
 rouffé  
 be,  
 perso  
 allian  
 & de  
 Tous  
 faveu  
 Franc  
 Rien  
 portra  
 les H  
 Ecriva  
 ça été

élevé. Ces deux noms qui se changerent par corruption en ceux de Guelphes & de Gibelins, servirent à désigner les deux partis ; & de-là vint que dans les guerres qui désolèrent si long-tems l'Allemagne & l'Italie, on donna le nom de Gibelins aux partisans des Empereurs, & celui de Guelphes à leurs ennemis.

---

XII.  
SIÈCLE.

Conrad III ne laissoit qu'un fils, appelé dans la suite Frédéric de Rothenbourg, trop jeune pour soutenir le poids du Gouvernement. Il avoit donc conseillé aux Princes d'Allemagne d'élire pour son successeur Frédéric, Duc de Suabe, son frère, surnommé Barbe-rouffe, à cause de la couleur de sa barbe, Prince qui joignoit à son mérite personnel, l'avantage de tenir par ses alliances aux deux partis des Guelphes & des Gibelins qui divisoient l'Empire. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur dans la Diète qui fut tenue à Francfort au mois de Mars de l'an 1152. Rien ne peut être plus opposé que les portraits de cet Empereur, tracés par les Historiens Allemands, & par les Ecrivains d'Italie. Selon les premiers, ça été un des plus grands Princes qui

XII. ~~\_\_\_\_\_~~ soient montés sur le Trône de Germa-  
 nie. A la plus brillante valeur, il joignoit  
 une fermeté d'ame inébranlable, une  
 adresse merveilleuse à s'insinuer dans les  
 esprits, & à gagner les cœurs, une élo-  
 quence naturelle & persuasive. Il savoit  
 récompenser & punir à propos, & pos-  
 fédoit tous les talens propres à conduire  
 ses vastes projets, & à déconcerter ceux  
 de ses ennemis. Les seconds, au con-  
 traire, le représentent comme un tyran  
 dur & impitoyable, un ambitieux qui  
 vouloit tout engloutir, & mettre tous  
 les Souverains au rang de ses vassaux ;  
 un Prince sans foi, qui se jouoit des pro-  
 messes & des traités, qui ne respectoit  
 rien quand sa grandeur ou ses intérêts  
 étoient compromis, & qui sacrifioit le  
 repos de l'Europe, au desir qu'il avoit  
 de dominer en Maître absolu, des extré-  
 mités du Nord au fond de l'Italie. La  
 rigueur peut-être excessive avec laquelle  
 il châtia les révoltes fréquentes & l'in-  
 docilité opiniâtre des Lombards, ses  
 longs démêlés avec les Papes, & le schis-  
 me scandaleux dont il fut l'auteur & le  
 principal appui, tels ont sans doute été  
 les motifs qui ont rendu la plume des  
 Auteurs ultramontains si sévère, pour

ne pas dire si injuste , à son égard.

Mais l'Histoire qui juge les Princes & le Roi sans partialité, parce qu'elle est sans passion & sans intérêt, comptera toujours Frédéric I parmi les grands hommes & les héros. Il n'y avoit point eu d'Empereurs avant lui, qui connussent mieux les droits du Trône, & qui fussent mieux les faire respecter. Son caractère étoit élevé, son ame noble & fière; son courage incapable de céder aux revers, sa politique éclairée, quoique peut-être trop ambitieuse & trop peu flexible; s'il poussa quelquefois trop loin la sévérité de ses vengeances, il faut avouer aussi que les rebelles qu'il eut à réduire, irritèrent sa fierté par des outrages qu'un Prince moins jaloux de son pouvoir, auroit eu de la peine à ne pas punir d'une manière propre à servir d'exemple, & à contenir des factieux toujours prêts à reprendre les armes. Nul Prince ne fut plus actif, plus appliqué aux affaires, plus attentif à profiter des événemens, & à ramener toutes les conjonctures au plan qu'il s'étoit tracé. Toujours en action, on le vit presque à la fois commander ses armées, livrer des batailles, assiéger & prendre

XII.

S I È C L E .

des Villes , négocier avec les Papes ;  
 XII. & dicter des loix aux Princes d'Alle-  
 SIÈCLE. magne dans les Diètes où les différens  
 Ordres du Corps Germanique sem-  
 bloient n'être assemblés que pour souf-  
 crire à ses volontés.

Frédéric trouva dans les Papes Adrien IV & Alexandre III , deux adverfaires dignes de lui. Mais après avoir long-tems lutté contre eux , il fut cependant obligé de céder à l'ascendant qu'une politique ferme , constante & couverte du voile sacré de la Religion , donnoit à ces Pontifes sur un Prince qui mettoit toute sa confiance dans ses armes & son courage. Par le traité qu'il fit avec le dernier de ces deux Papes , l'an 1177 , il renonça au droit des investitures , cause de tant de guerres & de malheurs. Il y fut déterminé par les avantages que les rebelles d'Italie si souvent & si sévèrement châtiés , mais toujours indomptables , avoient remportés sur lui ; par le caractère inflexible d'Alexandre III , qui se monroit plus fier & plus absolu dans la disgrâce que dans la prospérité ; & enfin par la honte d'être regardé dans toute l'Europe chrétienne comme le persécuteur du Chef de la Religion. À toutes

3  
 ec les Papes ;  
 Princes d'Alle-  
 où les différens  
 manique sem-  
 que pour souf-

Papes Adrien  
 ux adversaires  
 ès avoir long-  
 fut cependant  
 endant qu'une  
 e & couverte  
 ion, donnoit  
 ce qui mettoit  
 s armes & son  
 il fit avec le  
 l'an 1177, il  
 titures, cause  
 malheurs. Il y  
 ntages que les  
 & si sévère-  
 ous indompta-  
 lui ; par le ca-  
 dre III, qui se  
 bsolu dans la  
 érité ; & enfin  
 lé dans toute  
 e le persécu-  
 on. A toutes

ces raisons se joignoit encore un motif  
 d'intérêt & de politique ; c'étoit d'unir  
 à jamais la Sicile à ses autres Etats, en  
 faisant entrer ce Royaume dans sa fa-  
 mille, par le mariage du Prince Henri  
 son fils, qui fut son successeur à l'Em-  
 pire, avec Constance, tante & unique  
 héritière du Roi Guillaume II. Le Royau-  
 me de Sicile étant feudataire du Saint-  
 Siège, l'agrément du Pape étoit néces-  
 saire pour assurer le fruit de cette alian-  
 ce. Ce fut le motif des ménagemens &  
 des complaisances auxquels Frédéric crut  
 devoir descendre. Ce Prince, dont le  
 courage ne pouvoit être sans objet,  
 n'ayant plus d'ennemis en Europe, alla  
 chercher de nouveaux hazards au-delà  
 des mers. Trahi par les Grecs, égaré  
 dans des routes dangereuses par la per-  
 fidie de ses guides, & continuellement  
 harcelé par les Turcs, il dut plus d'une  
 fois son salut à son épée. L'Asie, qui fut  
 témoin des prodiges de valeur, par les-  
 quels il se signala, tant contre les Grecs,  
 que contre les infidèles, devint son tom-  
 beau. Il se noya dans le fleuve Salef où  
 il se baignoit. On place à l'an 1190 la  
 fin malheureuse de ce grand Prince. Il  
 étoit âgé de soixante-neuf ans, & en  
 avoit régné trente-neuf.

XII.

SIÈCLE

Les Etats d'Allemagne ne s'assemblerent point pour donner un nouveau

**XII.** Chef au Corps Germanique , parce que

**SIÈCLE.** Henri , fils de Frédéric , avoit été couronné Roi des Romains en 1169 , & par-là désigné son successeur au Trône. Après avoir terminé quelques guerres peu importantes en Allemagne ; il passa en Italie avec une armée nombreuse , pour faire valoir les droits de Constance , son épouse , sur la Sicile & les autres Etats du Roi Guillaume II , qui venoit de mourir. Les Siciliens craignant la domination d'un Prince étranger , s'étoient donné un Souverain de leur Nation , dans la personne de Trancrede , fils naturel de Roger , Duc de la Pouille , & petit-fils de Roger II , premier Roi de Sicile , Prince aimable & vaillant , qui avoit captivé les cœurs de tous ses sujets par les belles qualités dont il étoit doué. Il étoit soutenu par le Pape Clément III , qui ne craignoit pas moins que les Siciliens , l'union du Royaume de Sicile aux autres Etats de la Maison impériale. Henri VI marcha contre ce rival , & répandit par-tout la terreur , par le traitement rigoureux qu'il fit subir aux Villes qui tomberent en son

pou  
 cette  
 enle  
 mor  
 tout  
 core  
 avan  
 la  
 Trô  
 sous  
 mère  
 & la  
 tus c  
 H  
 rend  
 La f  
 gré  
 cour  
 cours  
 venin  
 gnée  
 de to  
 entre  
 son f  
 de ce  
 sa bar  
 tous  
 fidèle  
 reur.

pouvoir. Dès le commencement de cette guerre, le Roi Trancrède avoit été enlevé à l'amour de son peuple par une mort prématurée. Il ne laissoit pour tout espoir aux Siciliens qu'un fils encore enfant, qu'il avoit fait couronner avant sa mort, & qui fut reconnu par la Nation pour légitime héritier du Trône, dont il fut mis en possession, sous la tutèle de la Reine Sibille, sa mère, Princesse qui joignoit le courage & la fermeté des héros à toutes les vertus de son sexe.

Henri VI ne négligea rien pour se rendre maître de la mère & du fils. La force ne lui ayant pas réussi, malgré le succès de ses armes & le découragement des Siciliens, il eut recours à la ruse & à la perfidie pour venir à bout de son dessein. Sybille gagnée par ses promesses, & destituée de toutes ressources, vint se remettre entre ses mains avec le jeune Roi, son fils. Il ne se vit pas plutôt maître de cette proie, que se livrant à toute sa barbarie, il traita la mère, le fils & tous les Seigneurs qui leur avoient été fidèles, avec une cruauté qui fait horreur. Les gibets, les bûchers & les sup-

XII.

SIÈCLE.

---

 XII.  
 S I È C L E.

plices ordinaires ne suffisoient pas à sa rage ; il en inventa de nouveaux , & porta l'atrocité jusqu'à faire déterrer les deux derniers Rois , pour ôter à leurs cadavres les marques de la souveraineté qu'on avoit mis sur leur tête. Henri VI après avoir exterminé tous ceux dont il redoutoit le courage & le devouement à leurs maîtres légitimes , se préparoit à faire la guerre à l'Empereur d'Orient , lorsqu'il mourut à Messine en 1197 , dans la trente-deuxième année de son âge , & la neuvième de son règne. Sa cruauté , sa soif du sang , & son manque de foi , ont rendu sa mémoire odieuse , & l'ont fait mettre au nombre des tyrans qui n'ont vécu que pour le malheur des peuples & la honte du Trône.

Tandis que l'Allemagne & l'Italie étoient en proie aux guerres & aux factions enfantées par l'éternelle rivalité des Papes & des Empereurs , la France désolée par tous les malheurs de l'Anarchie féodale , commençoit à faire de foibles efforts pour se mettre en équilibre avec les Puissances qui l'environnoient. Au commencement de ce siècle elle étoit gouvernée par Louis VI,

dit

 dit  
 plus  
 vues  
 de  
 conc  
 cour  
 de  
 vinr  
 entre  
 tracé  
 exem  
 royal  
 qu'il  
 pour  
 Seign  
 teau  
 a fo  
 voir  
 l'île  
 contre  
 con  
 plufie  
 ans &  
 Ce fu  
 e la  
 outen  
 es en  
 mença  
 el de  
 dit  
 Ton

ient pas à fa-  
nouveaux, &  
e déterrer les  
ôter à leurs  
souveraineté  
tête. Henri  
ous ceux dont  
z le devoue-  
imes, se pré-  
à l'Empereur  
ut à Messine  
deuxième an-  
vième de son  
f du sang, &  
nt rendu sa  
nt fait mettre  
ui n'ont vécu  
peuples & la

ne & l'Italie  
es & aux fac-  
nelle rivalité  
rs, la France  
heurs de l'A-  
ençoit à faire  
se mettre en  
es qui l'envi-  
ement de ce  
par Louis VI,  
dit

dit le Gros, Prince actif, courageux,  
plus politique & plus réfléchi dans ses  
vues, qu'il n'étoit donné aux Princes  
de son tems de l'être. Il jetta par sa  
conduite ferme & soutenue, par son  
courage & son habileté, les fondemens  
de la puissance où ses successeurs par-  
vinrent après bien des travaux & des  
entreprises difficiles, dont il leur avoit  
tracé le plan. On peut juger par un seul  
exemple du triste état où l'autorité  
royale se trouvoit alors réduite; c'est  
qu'il fallut à Louis VI plusieurs années  
pour réduire avec toutes ses forces un  
Seigneur du Puiset, qui dans un Châ-  
teau de la Beausse bravoit insolemment  
la foible armée de son Maître. Après  
avoir subjugué tous les petits tyrans de  
l'Isle de France, il tourna ses desseins  
contre les grands Vassaux aussi difficiles  
à contenir qu'à soumettre, parce que  
plusieurs d'entr'eux étoient plus puis-  
sants & plus redoutés que leurs Souverains.  
Ce fut sous ce règne, & à l'occasion  
de la guerre que Louis le Gros eut à  
soutenir contre l'Empereur ligué avec  
ses ennemis de la France, que com-  
mença l'usage d'aller prendre sur l'Au-  
el de S. Denis, le fameux étendard ap-

pellé l'oriflamme, qui étoit porté dans  
 XII. les combats par le Comte de Vexin,  
 SIÈCLE. avoué de cette Abbaye.

L'Abbé Suger, Religieux édifiant dans le Cloître, fujet fidèle, bon Citoyen, & politique habile dans le Gouvernement, avoit fécondé Louis VI dans les sages projets dont ce grand Prince avoit été occupé toute fa vie. Il foutint le poids des affaires fous Louis VII dit le Jeune, qui monta fur le Trône des François en 1137. Ce ministre éclairé conferva au Royaume la confidération qu'il avoit acquife par la prudence & le courage du Monarque qu'on venoit de perdre. Il prévint ou répara les maux que l'incapacité, la foibleffe & la dévotion mal réglée du nouveau Prince cauferent à l'Etat. S'il en eût été cru, le Roi n'auroit point abandonné les foins du gouvernement, dans un tems où fa présence étoit néceffaire, pour aller promener fon inquiétude en Afie, pendant que les grands Vaffaux, humiliés par fon père, fongeoient à fecouer un joug qui bleffoit leur orgueil & referroit leur ambition. Louis VII, Prince courageux, mais imprudent & léger, ne fut pas goûter les confeils d'un hom-

me bl  
 noiff  
 téréts  
 fainte  
 Eléon  
 dre me  
 une co  
 il fit  
 ces C  
 Cert  
 antre. I  
 joint a  
 pudier  
 coupab  
 Il lui  
 qu'elle  
 héri tier  
 feur de  
 rent bi  
 reux de  
 ger qui  
 vorce,  
 vécu,  
 de ce gr  
 Louis V  
 que tou  
 empêche  
 fource in  
 l'Anglet

me blanchi dans les affaires, & qui connoissoit mieux que lui les véritables intérêts de l'Etat. Il partit pour la Terre-sainte, & conduisant avec lui son épouse Eléonore d'Aquitaine, qu'il aimoit tendrement, & qui le déshonoroit par une conduite au moins très-équivoque, il fit éclater aux yeux de tous les Princes Croisés ses soupçons & sa honte.

Cette première faute en entraîna une autre. La jalousie & sans doute le dégoût joint au mécontentement, lui firent répudier cette Reine qui n'étoit peut-être coupable que de quelque imprudence. Il lui rendit l'Aquitaine & le Poitou qu'elle avoit apportés en dot, comme héritière de Guillaume, dernier possesseur de ces belles Provinces, qui passèrent bientôt au rival le plus dangereux de la France. Le sage Abbé Suger qui prévoyoit les suites de ce divorce, s'y étoit opposé tant qu'il avoit vécu, & ce ne fut qu'après la mort de ce grand homme arrivée en 1152, que Louis VII le consumma. Cette faute que toutes sortes de raisons devoient empêcher, fut pour le Royaume une source inépuisable de malheurs, & pour l'Angleterre un principe de puissance

qui la rendit si long-tems redoutable  
 aux Monarques & aux peuples Fran-  
 çois. Eléonore se remaria au Prince  
**XII.**  
**SIÈCLE.** Henri Comte d'Anjou & Duc de Nor-  
 mandie, qui régna peu de tems après  
 en Angleterre sous le nom de Henri II,  
 & qui par-là vit sous ses Loix une moi-  
 tié de la France. Le règne de Louis VII  
 s'étendit jusqu'à l'an 1180. Il mourut  
 à la suite d'un pèlerinage qu'il fit en  
 Angleterre au tombeau de S. Thomas  
 de Cantorbéri dont il avoit été le pro-  
 tecteur & l'ami. Il étoit âgé de soixante  
 ans & en avoit régné plus de quarante-  
 trois. Il auroit été un grand Roi, si  
 les qualités de l'esprit eussent répondu  
 en lui à celles du cœur qu'il avoit plein  
 de droiture & de franchise. Quelques  
 Auteurs ont prétendu que le surnom  
 de Jeune ne lui avoit pas été donné,  
 parce qu'il n'avoit que dix-huit ans  
 lorsqu'il parvint à la Couronne, mais  
 parce qu'il avoit rendu la Guienne  
 & le Poitou en répudiant Eléonore,  
 action qu'on regarda comme un trait  
 de jeunesse, ou pour mieux dire,  
 d'imprudence & de légèreté.

A peine Philippe II, fils de Louis  
 VII, fut-il sur le Trône, que la France

entr  
 jeun  
 de  
 siècle  
 & l  
 méri  
 génie  
 profo  
 rendo  
 & au  
 Scien  
 d'ame  
 res &  
 tout  
 Cour  
 Son r  
 est un  
 rables  
 évener  
 les réu  
 dirent  
 fidérah  
 dépou  
 & de  
 tête un  
 dévelo  
 noble  
 industr  
 son att

entrevit dans les belles qualités de ce jeune Roi, le principe du bonheur & de la gloire dont elle alloit jouir. Son siècle lui donna le surnom d'Auguste, & la postérité le lui a confirmé. Il le mérita par sa valeur brillante, par son génie vaste & ferme, par sa politique profonde & sûre, par ses talens qui le rendoient également propre à la guerre & aux affaires, par son amour pour les Sciences & les Arts, par sa grandeur d'ame & sa générosité, par ses victoires & ses conquêtes, en un mot par tout ce qu'il fit pour l'honneur de sa Couronne & la prospérité de son peuple. Son règne qui fut de quarante-trois ans, est un des plus beaux & des plus mémorables de notre Histoire, par les grands événemens qu'il vit éclore, sur-tout par les réunions qui s'y opérèrent, & qui rendirent à la Majesté royale une partie considérable du pouvoir dont elle avoit été dépouillée dans un tems de foiblesse & de confusion. La Nation voyant à sa tête un Chef digne de la commander, développa sous ce Prince son caractère noble & généreux, son courage, son industrie, son amour pour la gloire, son attachement pour ses Maîtres, &

XII.

S I È C L E ,

toutes les autres qualités brillantes &  
 XII. solides qui la rendent capable des plus  
 grandes choses quand elle est conduite  
 S I È C L E. selon son génie.

Si Philippe commit quelques fautes ;  
 s'il manqua de politique & même d'é-  
 quité, en chassant les Juifs du Royaume  
 dont tout le commerce, & par consé-  
 quent la plus grande partie des richesses  
 mobilières, étoient entre leurs mains, &  
 en déclarant leurs débiteurs absous de  
 ce qu'ils leur devoient; s'il oublia pendant  
 la troisième Croisade le serment qu'il  
 avoit fait à Richard, Roi d'Angleterre,  
 de ne point attaquer ses Etats tandis  
 qu'il seroit occupé à combattre les infi-  
 dèles en Asie; s'il se commit trop légè-  
 rement avec Rome, en répudiant la Reine  
 Ingerburge qu'il fut obligé de repren-  
 dre; enfin s'il fut entraîné par quelques-  
 unes de ces foiblesses dont les plus grands  
 hommes ne sont pas exempts, par com-  
 bien de belles actions ne racheta-t-il  
 pas ces erreurs, plus pardonnables encore  
 dans un siècle à demi-barbare, où la  
 raison étoit si loin de sa perfection,  
 & où les droits de la justice & de l'hu-  
 manité étoient si souvent méconnus?  
 La victoire de Bouvines remportée sur

l'E  
 12  
 de  
 l'él  
 de  
 les  
 foin  
 ber  
 étoit  
 fuit  
 sisté  
 fuit  
 man  
 d'A  
 misé  
 Prin  
 rain  
 l'Au  
 & p  
 porta  
 au d  
 ceint  
 Paris  
 cette  
 comp  
 ques-  
 gulièr  
 doye  
 exécu

l'Empereur & ses alliés le 27 Juillet ~~1214~~ **XII**  
 1214, à jamais célèbre dans les fastes de la Nation, où Philippe secondé par **S** l'élite de la Noblesse, fit des prodiges de valeur; la fixation d'un dépôt où les titres de la Couronne gardés avec soin, ne seroient plus exposés à tomber au pouvoir de l'ennemi, comme il étoit arrivé tout récemment, par une suite de l'usage dangereux qui avoit subsisté jusqu'alors, de les conduire à la suite du Roi étant à l'armée; la Normandie & les autres terres que le Roi d'Angleterre possédoit en France, remises sous l'autorité immédiate du Prince par un Arrêt solennel; la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, l'Auvergne, l'Artois, le Vermandois & plusieurs autres fiefs de moindre importance, réunis en diverses manières au domaine de la Couronne; une enceinte de muraille élevée autour de Paris pour l'ornement & la défense de cette Capitale, déjà fort étendue, en comparaison de ce qu'elle avoit été jusques-là; l'établissement d'une milice régulière & permanente que le Prince soude, & qui se tient toujours prête à exécuter ses ordres; enfin plusieurs

autres institutions également utiles , qui  
 ont été le fruit de sa sagesse & de sa  
 politique ; tels sont les titres qui doi-  
 vent assurer à Philippe-Auguste la re-  
 connoissance des François & les éloges  
 de la postérité. Il laissa la France agran-  
 die de moitié , tant par ses conquêtes  
 que par ses réunions , & respectable à  
 route l'Europe. On doit le regarder  
 comme un second fondateur de la Mo-  
 narchie , & nos Rois en particulier lui  
 sont redevables de cette autorité qui n'a  
 fait que s'étendre & s'affermir depuis.

L'Angleterre avoit gémi sous le dur  
 gouvernement de l'impérieux & farou-  
 che Guillaume-le-Roux , mort la der-  
 nière année du onzième siècle , sans  
 laisser d'enfans légitimes , n'ayant point  
 été marié. Henri I son frère , troisième  
 fils de Guillaume le Conquérant , s'em-  
 para du Trône , au préjudice de Robert,  
 Duc de Normandie , son aîné , qui n'é-  
 toit pas encore revenu de l'expédition  
 sainte où il s'étoit engagé quelques an-  
 nées auparavant , & qui se trouva une  
 seconde fois exclus de la Couronne. Ce  
 Prince brave & généreux , à qui l'on  
 devoit en partie les succès de la première  
 Croisade , fit d'inutiles efforts pour chaf-

fer son frère du Royaume d'Angleterre, usurpé sur lui. Il se vit même encore dépouillé de ses Etats du Continent par l'ambitieux Henri qui, violant sur des prétextes frivoles le traité qu'il avoit conclu avec lui, fondit sur la Normandie, & s'en rendit le Maître par la sanglante bataille de Tinchebrai. Les démêlés de Henri avec les Evêques de son Royaume au sujet des investitures, mirent le trouble dans l'Eglise d'Angleterre. Sa dureté envers les Prélats qui lui résisterent, & la persécution qu'il fit souffrir à S. Anselme le plus courageux de tous, comme le plus éclairé, font une tache à sa mémoire. Du reste, ce Prince fut valeureux, habile dans l'art du Gouvernement, humain envers ses sujets, & savant pour son tems, ce qui lui fit donner le surnom de Beauclerc. Il abolit la loi gênante & tyrannique du couvre-feu, établie par Guillaume-le-Roux, & donna en faveur du peuple une Charte remplie de privilèges; Loi précieuse à la Nation Angloise pour qui elle fut l'origine des libertés dont elle se montra dès-lors si jalouse, & qui furent portées si loin dans la suite.

**XII.** Henri I se voyant sans enfans mâles ,  
**SIÈCLE.** avoit pris des mesures avant sa mort  
 arrivée en 1135 , pour assurer la Cou-  
 ronne d'Angleterre à sa fille Mathilde ,  
 veuve de l'Empereur Henri V , & re-  
 mariée à Geoffroi Plantagenet , Comte  
 d'Anjou. Mais Etienne , petit-fils de  
 Guillaume le Conquérant , par sa mère  
 Adèle , épouse d'Etienne , Comte de  
 Blois , s'étant emparé des trésors du feu  
 Roi , s'en servit utilement pour gagner  
 les suffrages des Grands & l'affection  
 du peuple. L'Evêque de Winchester ,  
 son frère , puissant par sa naissance &  
 par sa dignité , mais plus encore par sa  
 qualité de Légat du Saint-Siège , mit le  
 Clergé dans ses intérêts , tellement qu'à  
 son arrivée à Londres , il fut proclamé  
 Roi d'Angleterre sans le moindre obsta-  
 cle. Cependant Mathilde secondée par  
 le Comte de Gloucester , son frère , se pré-  
 paroît à faire valoir ses droits sur un Trô-  
 ne auquel sa naissance & la dernière vo-  
 lonté de son père l'appelloient également.  
 D'abord les Anglois ne témoignèrent pas  
 une grande chaleur pour les intérêts de  
 cette Princesse , parce qu'ils ne vouloient  
 pas être gouvernés par un Roi d'une  
 famille étrangère. Ils préféroient Etien-

ne , qui étoit du fang de Guillaume le Conquérant , & qui joignoit la clémence, l'affabilité, la valeur & les talens militaires , à une taille majestueuse & à un extérieur prévenant.

XII.  
SIÈCLE.

Deux fautes essentielles lui firent perdre l'avantage qu'il pouvoit tirer de cet attachement de la Nation , qui lui promettoit un règne paisible & glorieux ; la première fut de permettre aux Seigneurs de fortifier leurs Châteaux , condescendance trop favorable à l'esprit de faction & d'indépendance , pour qu'il n'en abusât point. Il y eut en peu de tems dans les Etats d'Etienne plus de onze cens de ces forteresses , qui servoient d'asyle à autant de petits tyrans. La seconde faute que ce Prince commit , fut de se brouiller avec le Clergé , qui lui avoit été d'un si grand secours pour monter sur le Trône , & dont il avoit juré de conserver les privilèges. Les Evêques irrités des procédés violens qu'il avoit eu contre quelques-uns de leurs collègues soupçonnés de favoriser la Princesse Mathilde , se déclarerent contre lui , & l'Evêque de Winchester , son propre frère , se mit à leur tête. Le peuple épousa la querelle de ses Pas-

reurs , & bientôt Mathilde se vit maîtresse  
 XII. de Londres , où elle fut reçue & procla-  
 Si è c l e mée Reine avec les solemnités ordina-  
 res. Rien ne manquoit à son triom-  
 phe , Etienne étant devenu son prison-  
 nier à la bataille de Lincoln , que le  
 Comte de Glocester venoit de gagner  
 pour elle. Mais cette Princesse ne jouit  
 pas long-tems de sa prospérité. Elle  
 perdit par sa hauteur & sa dureté ce  
 qu'elle n'avoit acquis que par l'impru-  
 dence de son rival. Etienne avoit recou-  
 vré sa liberté. Le mécontentement des  
 Grands & l'aversion du peuple , indi-  
 gnés du mépris que la nouvelle Sou-  
 veraine faisoit d'eux , lui fournirent un  
 parti puissant , & le reportèrent sur le  
 Trône où Mathilde avoit à peine eu le  
 tems de s'asseoir. Etienne , instruit par  
 l'adversité , se conduisit avec tant de  
 prudence & de circonspection , qu'en  
 peu de tems il ramena à lui tous les  
 cœurs. Ses derniers jours furent empoi-  
 sonnés par la perte du Prince Eustache,  
 son fils , âgé de dix - huit ans , qu'il  
 avoit fait couronner & reconnoître pour  
 son successeur. Cette mort inspira au  
 jeune Henri Plantagenet , fils de Ma-  
 thilde , le dessein de faire revivre les

dro  
 alle  
 jam  
 mé  
 nou  
 tièn  
 &  
 Trô  
 115  
 leme  
 Con  
 tage  
 Rois  
 H  
 catio  
 un I  
 Son  
 reux  
 qu'il  
 gloire  
 dans  
 çoit a  
 les hé  
 de ju  
 qui fo  
 nemer  
 gletern  
 dans s  
 volont

droits de sa mère ; & la guerre civile alloit se rallumer plus vivement que jamais : mais les Prélats se rendirent médiateurs entre le Roi Etienne & ce nouveau Compétiteur. Il fut réglé qu'Etienne adopteroit Henri pour son fils & son successeur , en conservant le Trône jusqu'à sa mort. Elle arriva en 1154. Ainsi la Couronne passa tranquillement de la famille de Guillaume le Conquérant , dans la Maison des Plantagenets , qui donna une longue suite de Rois à l'Angleterre.

Henri II avoit reçu la meilleure éducation qu'il étoit possible de donner à un Prince dans le siècle où il vivoit. Son règne commença sous les plus heureux auspices , & les Anglois espéroient qu'il gouverneroit avec sagesse & avec gloire. Il s'étoit déjà fait une réputation dans le métier des armes , & il annonçoit avec les qualités brillantes qui font les héros , le mérite solide , la maturité de jugement , & la politique éclairée qui font les grands Rois. Il auroit pleinement rempli les espérances de l'Angleterre , s'il eût été moins impétueux dans ses passions , moins absolu dans ses volontés , & moins prompt à s'enflam-

**XII.**  
**SIÈCLE.** mer contre ceux qui lui faisoient obstacle. Tous ses malheurs & ceux de son peuple vinrent de cette ardeur de caractère, & de ce penchant au despotisme qu'il ne fut jamais contenir dans de justes bornes. La fougue de ses premiers mouvemens, jointe à une ambition démesurée, l'entraîna souvent plus loin qu'il ne vouloit aller, & lui fit commettre une infinité de fautes dont il se repentit presque toujours trop tard. Aussi pendant l'espace de trente-trois ans qu'il régna sur l'Angleterre, ne fut-il presque jamais sans guerre & sans agitation.

Les fâcheux démêlés de ce Prince avec Thomas Béquet, qui, de Chancelier du Royaume, étoit devenu Archevêque de Cantorbéri, & par l'éminence de son Siège, Chef de l'Eglise d'Angleterre, furent la principale cause des troubles dont tout son Royaume fut la proie. Les immunités ecclésiastiques que Henri entreprit d'anéantir, & qu'il auroit dû se contenter de restreindre par des moyens sages & paisibles, furent le sujet de ces démêlés. Thomas respectable par ses mœurs, intéressant par la persécution qu'il souffroit, trouva un asyle en France,

& d  
 Sa c  
 & c  
 time  
 être  
 voit  
 par t  
 com  
 ceux  
 Dep  
 ne f  
 disgr  
 de to  
 prise  
 & tr  
 la ha  
 jures  
 honte  
 pour  
 siren  
 plian  
 reçu  
 consc  
 foible  
 qui f  
 velles  
 été b  
 rébell  
 la pai

& des amis dans tous les Gens de bien. Sa cause devint celle de toute l'Eglise ; & quand il eut été immolé au ressentiment de son maître , qui avoit peut-être souhaité sa mort , mais qui ne l'avoit point ordonnée , sa sainteté éclata par tant de miracles , que Henri regardé comme son bourreau , devint odieux à ceux que la Religion touche le moins. Depuis cet événement , la vie de Henri ne fut qu'une suite de traverses & de disgraces humiliantes. La guerre s'alluma de tout côté dans ses Etats ; ses enfans prirent tour-à-tour les armes contre lui , & trouvèrent des partisans animés par la haine & le desir de venger leurs injures personnelles. Le remords & la honte de passer dans l'opinion publique pour le meurtrier d'un Saint , le conduisirent nus pieds & en posture de suppliant , au tombeau du Martyr , où il reçut la pénitence. Quelques succès le consolèrent au milieu de ses revers , foibles rayons de son ancienne gloire , qui furent bientôt éclipsés par de nouvelles infortunes. Le Roi d'Ecosse avoit été battu & fait prisonnier ; les Princes rebelles étoient rentrés dans le devoir ; la paix avoit été conclue avec la France ,

XII.

S I È C L E .

& le calme paroïssoit du moins rétabli  
 XII. au-dehors, tandis que le cœur de Henri  
 S I È C L E. étoit déchiré par le dépit & la douleur.  
 Mais Philippe-Auguste recommença la  
 guerre, & Richard devenu l'héritier  
 présomptif du Trône d'Angleterre,  
 abandonna son père, & s'unit à son  
 ennemi. Le malheureux Henri, visi-  
 blement poursuivi par la vengeance du  
 Ciel, étant battu de toutes parts &  
 abandonné de ses sujets, fut obligé de  
 se soumettre aux conditions les plus hu-  
 miliantes & les plus dures, pour obte-  
 nir la paix. Le chagrin dont il étoit dé-  
 voré, ne le laissa pas survivre long-  
 tems à cette dernière épreuve. Il mou-  
 rut au mois de Juillet 1189, en don-  
 nant sa malédiction à ses enfans; & en  
 doutant si la postérité le compteroit  
 parmi les grands Rois, ou parmi les  
 persécuteurs de la vertu.

Richard I, que son courage intrépide  
 & ses beaux exploits ont fait surnommer  
 Cœur-de-Lyon, devint Roi d'Angle-  
 terre en 1189 par la mort de Henri II,  
 son père. La justice & la bienfaisance  
 signalèrent les commencemens de son  
 règne, qui dans le court espace de dix  
 années, fut rempli par les événemens les

plus  
 plus  
 de sa  
 fiafm  
 res,  
 héros  
 aucu  
 & n'  
 lans.  
 pour  
 en ch  
 place  
 lui à  
 furen  
 ou se  
 déro  
 résista  
 le hér  
 les Pr  
 comm  
 en R  
 que lu  
 le Sul  
 action  
 son R  
 vaïse  
 confié  
 sence,  
 favoit

plus extraordinaires. L'Asie fut pendant plus de deux ans le théâtre de sa gloire & de ses triomphes. Depuis que l'enthousiasme & le goût des aventures singulières, conduisoient en Orient une foule de héros tout à la fois dévots & galans, aucun n'avoit égalé ce Prince en valeur, & n'avoit obtenu des succès plus brillans. Il ne lui fallut presque qu'un instant pour conquérir le Royaume de Chypre en chemin. Acre, l'une des plus fortes places de la Palestine, tomba devant lui à son arrivée; plusieurs autres Villes furent emportées avec la même vigueur, ou se soumirent d'elles-mêmes, pour se dérober à la fureur de ce Prince que la résistance rendit quelquefois cruel. Enfin le héros de l'Orient, Saladin avec qui les Princes chrétiens n'osoient plus se commettre, fut obligé de reconnoître en Richard un Capitaine plus habile que lui. La victoire qu'il remporta sur le Sultan fut la dernière de ses belles actions en Asie. Les désordres auxquels son Royaume étoit en proie par la mauvaise conduite de ceux à qui il en avoit confié le gouvernement pendant son absence, le rappelloient en Europe. Il ne savoit pas qu'en y retournant chargé de

XII.

SIÈCLE.

**XII.**  
**S I È C L E.** Lauriers, il y trouveroit des fers, & qu'il seroit obligé d'accabler ses sujets, pour acheter sa liberté. Rendu à lui-même & aux fonctions de la royauté qu'il avoit abandonnées trop long-tems, il trouva l'Angleterre épuisée d'argent & troublée par des factions que la dureté de ses ministres avoit fait naître, & qui s'étoient fortifiées pendant sa longue absence. Cependant il lui falloit des troupes & des fonds pour soutenir deux nouvelles guerres, l'une civile contre Jean, son frere, l'autre étrangère contre Philippe-Auguste. Il y déploya le même courage & la même habileté dont il avoit donné tant de preuves dans ses autres expéditions. Il venoit de signer la paix avec Philippe, & sans doute il en auroit profité pour réparer les maux de tout genre dont son Royaume étoit accablé, lorsqu'il mourut des suites d'une blessure qu'il reçut en faisant le siège d'un petit Château du Limousin, l'an 1199. Il étoit âgé de quarante-deux ans. Jean Sans-Terre, son frere dont nous parlerons dans l'histoire du treizième siècle, lui succéda.

En Espagne la différence des cultes fut dans ce siècle, comme dans les pré-

cé  
de  
M  
fut  
Pri  
les  
la g  
des  
Roi  
Roi  
Ray  
Hen  
douz  
Sanc  
la n  
père  
céléb  
Mau  
qui  
qu'in  
seroie  
remen  
l'amb  
euren  
pas fa  
nemi  
gion,  
contre  
Pen

cédens , une cause toujours subsistante de guerres entre les Chrétiens & les Musulmans. Cette partie de l'Europe fut plus que jamais féconde en grands Princes & en héros. Quatre Rois entre les autres , tous du même nom , furent la gloire de leur Nation , & la terreur des Arabes. C'étoient Alphonse VI , Roi de Castille & de Léon , Alphonse I , Roi de Navarre & d'Aragon , Alphonse-Raymond , Roi de Castille , & Alphonse-Henriquez , Roi de Portugal à la fin du douzième siècle, auxquels l'Histoire joint Sanche I , aussi Roi de Portugal après la mort d'Alphonse - Henriquez , son père. Tous ces Princes acquirent de la célébrité par leurs conquêtes sur les Maures , & par les victoires multipliées qui firent périr une multitude presque innombrable de ces infidèles. Ils seroient venus à bout d'en purger entièrement l'Espagne , si les querelles que l'ambition & les droits respectifs qu'ils eurent à régler entr'eux , ne leur eussent pas fait abandonner la poursuite de l'ennemi commun de l'Etat & de la Religion , pour tourner leurs armes les uns contre les autres.

Pendant ces guerres nationales les

**XII.** Maures travailloient à réparer leurs per-  
**SIÈCLE.** tes & se préparoient à repousser les nou-  
 velles attaques que les Princes Chrétiens  
 ne tarديوient pas à leur livrer, sitôt que  
 les intérêts qui les avoient divisés, ve-  
 noient à se concilier. Dès que les Mo-  
 narques Espagnols se réunissoient con-  
 tre les infidèles, la puissance Musulmane  
 s'abaissoit devant eux, ou les Villes de sa  
 domination devenoient leur proie; expé-  
 rience qui leur auroit fait sentir le prix  
 de cette union, si le patriotisme & la Re-  
 ligion eussent toujours dirigé leur politi-  
 que, ou si l'intérêt personnel n'avoit  
 pas coutume d'étouffer tous les autres  
 sentimens, plus encore dans l'ame des  
 Souverains, que chez les simples parti-  
 culiers. L'Afrique continuoit de fournir  
 des secours aux Sarrasins d'Espagne,  
 & leurs armées étant constamment re-  
 crutées par ces nouveaux renforts, on  
 ne s'appercevoit presque pas de ce qu'ils  
 perdoient dans les sièges, dans les ba-  
 tailles & dans les occasions de moindre  
 importance. Le Roi de Maroc étoit  
 l'allié le plus utile que les Mahométans  
 d'Espagne eussent au-delà du détroit. Il  
 avoit toujours les yeux ouverts sur les évé-  
 nemens prospères ou funestes qui intéres-

foien  
 gion  
 voye  
 lui-m  
 leurs  
 Lors  
 Princ  
 obten  
 gran  
 voien  
 quan  
 ou pr  
 plus  
 fidéra  
 tiens  
 Or  
 des d  
 religi  
 allian  
 glise  
 Princ  
 toient  
 des P  
 leurs  
 deven  
 triotes  
 cœurs  
 que c  
 femm

soient la Nation Musulmane & la Religion qui les unissoit. Non content d'envoyer des secours, il venoit quelquefois lui-même avec toutes ses forces, partager leurs dangers & combattre pour eux. Lorsque ces irruptions trouvoient les Princes chrétiens divisés, les Maures obtenoient l'avantage, & causoient de grands maux aux contrées qui éprouvoient le poids de leur vengeance. Mais quand les Rois Espagnols étoient unis ou préparés à recevoir l'ennemi, alors plus la multitude des infidèles étoit considérable, & plus le triomphe des chrétiens étoit complet.

On vit quelquefois entre les Chefs des deux Nations divisées par le Culte religieux & les intérêts politiques, des alliances qui furent le scandale de l'Église, sans contribuer à la prospérité des Princes & des Etats qui les contractoient. Des Rois chrétiens épousèrent des Princesses Musulmanes; séduits par leurs charmes & par leurs caresses, ils devenoient moins opposés aux compatriotes de celles qui régnoient sur leurs cœurs par un sentiment aussi puissant que celui de l'amour. D'ailleurs ces femmes étrangères, portant dans la

**XII.**  
**SI È C L E.** famille de leurs époux les préjugés de l'éducation, le zèle du Mahométisme, & l'affection si naturelle & si durable que l'on conserve toujours pour sa patrie & pour le sang dont on est formé, il étoit impossible que l'intérieur des maisons où elles entroient, ne fût troublé par ces unions mal assorties; il étoit rare aussi qu'il n'en résultât de grands inconvéniens relativement au bien public. Une Princesse Maure devenue Reine d'un peuple chrétien, n'en restoit pas moins attachée à son culte & à sa nation; il étoit donc naturel qu'elle profitât de l'ascendant que la tendresse d'un époux lui donnoit sur son cœur, afin de l'engager par des conseils artificieux, ou des sollicitations vives, à faire ce que l'intérêt de l'Etat & celui de la Religion condamnoient également. De plus il naissoit de-là des défiances, des jalousies entre les Princes & les sujets dont les suites étoient toujours nuisibles à l'harmonie qui auroit dû subsister entre eux, pour travailler avec succès à l'abaissement de la puissance Musulmane.

S'il y eut des rivalités & des guerres entre les Souverains qui régnoient dans les différentes parties de l'Espagne

chréti  
entre  
toient  
contre  
uns de  
ils ét  
s'entre  
progre  
ils se  
le pro  
voisin  
dont l  
nouve  
qui av  
tantôt  
chréti  
Nation  
ils aur  
qui fai  
ces con  
des en  
durer  
heureu  
sent bie  
ils n'au  
lés des  
teurs de  
entr'eux  
leur ru

chrétienne, il n'y en eut pas moins entre les petits Rois Maures qui s'étoient fait des Etats dans les plus belles contrées de ce riche pays. Jaloux les uns des autres, ambitieux, vindicatifs, ils étoient aussi souvent armés pour s'entre-détruire, que pour s'opposer aux progrès de l'ennemi commun. Tantôt ils se liguoient plusieurs ensemble dans le projet d'envahir les possessions d'un voilin qui leur faisoit ombrage, & dont la dépouille devenoit ensuite un nouveau sujet de querelle entre ceux qui avoient contribué à s'en emparer; tantôt ils recherchoient l'alliance des chrétiens contre ceux de leur propre Nation, fauf à rompre avec eux, quand ils auroient obtenu par leur secours ce qui faisoit l'objet de leur ambition; car ces confédérations mal combinées entre des ennemis naturels, ne pouvoient durer long-tems, ni avoir des suites heureuses. Si les Princes chrétiens eussent bien connu leurs véritables intérêts, ils n'auroient jamais pris part aux démêlés des infidèles; mais tranquilles spectateurs des guerres civiles qui s'allumoient entr'eux, & qui suffisoient pour hâter leur ruine, ils auroient attendu qu'ils

XII.

S I È C L E .

se fussent affoiblis réciproquement ;  
 XII. pour achever de les anéantir. Faute  
 S I È C L E. d'avoir eu cette politique éclairée , les  
 puissances chrétiennes eurent encore  
 long-tems à combattre les Musulmans,  
 & contribuèrent même à perpétuer l'ex-  
 istence de ces ennemis redoutables ,  
 dont ils auroient pu voir bientôt l'en-  
 tière destruction.

On ne vit en Suède , en Danemarck ,  
 en Russie , en Pologne & en Bohême ,  
 pendant tout le cours de ce siècle , que  
 des guerres opiniâtres & sanglantes ,  
 des rébellions , des massacres , des Sou-  
 verains détrônés & fugitifs , quelques  
 Princes belliqueux qui firent la guerre  
 avec succès , & très-peu qui fussent  
 assez sages & assez justes estimateurs de  
 la véritable grandeur , pour préférer la  
 gloire d'une administration paisible &  
 bienfaisante à ce vain éclat qui enorgueil-  
 lit les Conquérans & ne laisse que des  
 ruines sur leur passage. Il y eut pourtant  
 dans les divers États du Nord des Monar-  
 ques dont les noms ont mérité d'être  
 transmis avec éloge à la postérité. Tels fu-  
 rent en Suède S. Eric qui rassembla les  
 anciennes Loix du pays en un même  
 corps auxquelles il en ajouta de nouvelles  
 pour

pour su  
 n'avoier  
 tumes  
 mes av  
 qualité  
 dimir I  
 tous les  
 le sien  
 pruden  
 des tem  
 Woelder  
 qualités  
 qui arrê  
 pereur F  
 de sa C  
 de ce Pr  
 les Rugi  
 les fonde  
 Dantzick  
 protectio  
 nue depu  
 La Bo  
 puissance  
 ascendant  
 fines. Ses  
 eut des g  
 valeur ,  
 les autres  
 res d'Alle  
 Tome I

pour suppléer à ce que les premières n'avoient pas prévu, qui abolit les coutumes dangereuses, & punit les crimes avec sévérité sans avoir égard à la qualité des coupables; en Russie Woldemir II, qui remit sous sa puissance tous les petits Etats qui environnoient le sien, & qui les gouverna avec une prudence qu'on auroit admirée dans des tems plus éclairés; en Danemarck Woeldemar I, qui posséda toutes les qualités du grand homme & du héros, qui arrêta les projets ambitieux de l'Empereur Frédéric, & maintint la dignité de sa Couronne contre les prétentions de ce Prince entreprenant, qui dompta les Rugiens & les Vandales, qui jetta les fondemens de la célèbre Ville de Dantzick, & vit commencer sous sa protection ceux de Copenhague, devenue depuis la Capitale du Royaume.

La Bohême continuoit à former une puissance considérable, & conservoit un ascendant marqué sous les Nations voisines. Ses Princes, parmi lesquels il y eut des guerriers habiles & pleins de valeur, prirent plus de part que tous les autres Monarques du Nord aux affaires d'Allemagne, & aux révolutions de

XII.  
S I È C L E.

l'Empire Germanique. Ils furent presque tous, ou les alliés utiles, ou les ennemis redoutables des Empereurs, & souvent ils obligèrent ces Monarques si puissans & si fièrs, à les ménager, ou à les craindre.

La Hongrie se maintenoit dans la considération que la sagesse & les talens d'Etienne I lui avoient procurée. Elle eut dans ce siècle des Princes d'un mérite distingué, qui ne furent point distraits des soins du Gouvernement, par les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les étrangers, & par l'attention qu'exigea d'eux le naturel inquiet de ceux qui cherchoient à troubler l'Etat par des factions. Etienne II fut vainqueur des Bulgares & des Grecs; il lutta contre les Vénitiens, leur enleva la Croatie, & mit des bornes à leurs conquêtes. Béla II, quoique privé de la vue, fut dissiper les rebelles qui craignoient son ressentiment, ou qui vouloient profiter de la foiblesse qu'ils lui supposoient. Il montra par la vigueur de son esprit & la sagesse de son gouvernement, que les yeux de raison suffisoient pour régner avec bonheur & avec gloire. Géisa, fils de Béla-l'Aveugle, fut digne en tout du

fang q  
occupé  
faisant  
il ne p  
contrai  
muans.  
leur tou  
trer en  
pêcha d  
avanta  
disposés  
qui régn  
se rendi  
rage & c  
ples dan  
ric. Quo  
du con  
tion, il  
dans son  
point de  
naire des  
signal du  
épargner  
seul & fa  
Il leur p  
contenan  
noble &  
les armes  
entre les c

sang qui l'avoit fait naître. Uniquement occupé à rendre son peuple heureux en faisant régner la justice & le bon ordre, il ne prit les armes que quand il y fut contraint par des voisins jaloux & remuans. Le succès fut le prix de sa valeur toutes les fois qu'on le força d'entrer en guerre ; & sa modération l'empêcha de pousser plus loin ses premiers avantages, dès qu'il trouva ses ennemis disposés à faire la paix. Le dernier Prince qui régna sur les Hongrois dans ce siècle, se rendit célèbre par une action de courage & de fermeté dont il y a peu d'exemples dans l'Histoire. Il s'appelloit Emeric. Quoiqu'il fut monté sur le Trône, du consentement unanime de la Nation, il eut un compétiteur & un rival dans son propre frere. On étoit sur le point de combattre, & la fureur ordinaire des guerres civiles donnoit déjà le signal du carnage, lorsqu'Emeric, pour épargner le sang de ses sujets, s'avança seul & sans armes, du côté des rebelles. Il leur parla avec tant de force, & sa contenance avoit quelque chose de si noble & de si fier, qu'ils mirent bas les armes, & que la paix fut conclue entre les deux freres.

XII.

S I È C L E .

## A R T I C L E I V .

*Etat de l'esprit humain par rapport aux Sciences & aux Lettres , dans le cours du XII<sup>e</sup>. siècle.*

A U milieu des révolutions qui agitoient l'Empire d'Orient , & qui donnoient si souvent de nouveaux Souverains au Trône de Constantinople , les Sciences & les Arts étoient toujours en honneur dans cette Capitale. Si la servitude & la corruption avoient fait dégénérer les esprits ; si le goût avoit perdu de sa délicatesse & de sa pureté ; si les idées du beau & du vrai en chaque genre s'étoient altérées , on aimoit pourtant encore les bons modèles , on les étudioit avec ardeur , on en connoissoit les beautés ; & la Langue des Grecs , quoique défigurée par le bel esprit , conservoit encore une partie de ses graces , attachées aux formes primitives , & c'étoit toujours le plus beau langage , le plus varié , le plus fécond , & le plus harmonieux. Les Savans de Constantinople & des autres Villes polies de

l'Empire  
devaient  
des Lettres  
comme  
du feu  
dont il  
étincelait  
ce mé  
ples d'  
doient  
d'imagi  
ment d'  
pouvoit  
de con  
Malgré  
avoient  
rent au  
nie. Da  
ne furent  
Ils ne b  
par la fé  
la vérité  
gnassent  
ciens qui  
raire de  
mérite d  
étoient l  
ces , ils  
prendre p

l'Empire Grec, à qui l'Europe fut redevable dans la suite de la renaissance, des Lettres & du goût, se regardoient comme les possesseurs & les gardiens du feu sacré de la science & du génie, dont il ne s'étoit échappé que de foibles étincelles sur les autres Nations. De-là ce mépris qu'ils avoient pour les peuples d'Occident, auxquels ils n'accordoient ni finesse d'esprit, ni vivacité d'imagination, ni délicatesse, ni agrément dans la manière d'écrire, s'ils ne pouvoient leur refuser quelque étendue de connoissances, & quelque érudition.

Malgré cette bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Grecs ne mirent au jour aucune production de génie. Dans l'éloquence & la Poésie, ils ne furent pas au-dessus du médiocre. Ils ne brilloient ni par l'invention, ni par la fécondité, ni par la noblesse & la vérité des pensées. Quoiqu'ils témoignassent une grande estime pour les anciens qui portèrent si haut la gloire littéraire de la Grèce, & qu'ils se fissent un mérite de parler la même langue, ils étoient loin de marcher sur leurs traces, ils ne songeoient même pas à les prendre pour modèles, dans les genres

XII. **SIÈCLE.** qui exigent du feu, de l'effort, une  
 élévation soutenue & les richesses d'une  
 imagination vive, sage & abondante.  
 Toutes les conceptions qui tiennent à  
 l'énergie de l'ame, à la force du caractè-  
 re, à la grandeur des pensées & à  
 cette qualité de l'esprit qui le rend  
 capable d'effort, de courage & d'une  
 chaleur durable, une Nation avilie par  
 l'esclavage, énérvée par la mollesse, ne  
 peut y atteindre. Dans cet état, qui  
 étoit celui des Grecs dans ce siècle,  
 comme dans ceux que nous avons vu  
 s'écouler depuis la décadence de l'Em-  
 pire, on ne réussit guère que dans les  
 choses de simple agrément, dans les  
 genres où il ne faut que de la finesse,  
 des traits, des faillies. On ne peut  
 ni embrasser les grands sujets, ni con-  
 cevoir des plans vastes, ni les exécuter.  
 On n'écrit plus que par l'inspiration  
 de la flatterie, de la satyre ou de la  
 volupté.

Ce qu'il y eut de bons esprits parmi  
 les Grecs vers l'époque où nous som-  
 mes, s'attachoient à la Grammaire, à  
 la Critique des Anciens, dont ils éclair-  
 cissoient les Ecrits par des Scholies &  
 des Commentaires; à la Philosophie &

à l'H  
 & d'a  
 dans  
 vent  
 ou qu  
 méloi  
 réflex  
 du P  
 dans  
 évener  
 des pa  
 Ecrivai  
 montra  
 & par  
 trop ci  
 des Hi  
 Princes  
 dans le  
 au tém  
 tes. Il f  
 leurs in  
 avec ce  
 jouissoie  
 ce qui  
 les parti  
 tère, la  
 des Pri  
 ces préc  
 secours

à l'Histoire. Mais l'esprit de servitude & d'adulation a répandu bien des taches dans leurs Ecrits. On y voit trop souvent que la crainte arrêtoit leur plume, ou que le ressentiment & l'aigreur se mêloient dans leurs écrits & dans leurs réflexions, aux vues du Littérateur & du Philosophe. C'est principalement dans les Ouvrages historiques sur les événemens récents, que cette influence des passions & des sentimens dont les Ecrivains s'étoient laissés prévenir, se montre d'une manière plus sensible; & par cette raison, l'on ne peut être trop circonspect dans l'usage qu'on fait des Histoires publiées sous le règne des Princes dont nous allons parler, & dans le degré de confiance qu'on accorde au témoignage de ceux qui les ont écrites. Il faut examiner leurs inclinations, leurs intérêts personnels, leurs rapports avec ceux qui gouvernoient & qui jouissoient de la faveur, sur-tout dans ce qui regarde l'intérieur de la Cour, les partis qui s'y formoient, le caractère, la conduite & les mœurs privées des Princes & des Ministres. Avec ces précautions on peut tirer de grands secours des Histoires générales & par-

tçulières qui sortirent de la plume des  
 XII. Grecs dans les tems que nous parcou-  
 S I È C L E. rons, sur-tout si l'on a l'attention de  
 les comparer les uns aux autres, &  
 de rapprocher leurs témoignages pour  
 en former un résultat plus sûr & plus  
 avéré.

Les simples Littérateurs qui parurent  
 dans ce siècle parmi les Grecs, n'ont  
 point de rapport à notre objet. Tels  
 sont les Grammairiens, les Scholasti-  
 ques, les Philologues & les Auteurs  
 d'Ouvrages érotiques, tant en prose  
 qu'en vers. Nous devons nous borner  
 à remarquer que ces Ecrivains rendi-  
 rent de grands services aux Lettres, en  
 veillant à la conservation des Ouvrages  
 que les siècles éclairés avoient produits.  
 On sait de quelle utilité leurs travaux  
 ont été dans la suite pour l'intelligence  
 des Anciens, lorsqu'on sentit enfin la  
 nécessité de recourir aux sources & d'é-  
 tudier les chef-d'œuvres de l'antiquité.  
 Eustathe, Evêque de Thessalonique, est  
 le plus habile Critique & le plus sa-  
 vant Philologue dont il soit fait men-  
 tion dans le XII<sup>e</sup>. siècle. Les Com-  
 mentaires qu'il a laissés sur Homère,  
 sont encore consultés par ceux qui veu-

lent  
 des  
 tems  
 se fo  
 des I  
 Servi  
 & C  
 puisse  
 Les  
 tels q  
 Sculp  
 de tai  
 cieuse  
 gent,  
 rentes  
 plus g  
 dans le  
 pire d'  
 France  
 comme  
 Cluni &  
 tantino  
 tres, d  
 Artistes  
 le plan  
 riger. C  
 roit les  
 de soie.  
 des Gra

lent approfondir le vrai sens de ce Prince des Poëtes, & connoître les usages des tems reculés. Dans tous les âges qui se sont écoulés jusqu'à la renaissance des Lettres en Occident, il n'y a que Servius, Grammairien du IV<sup>e</sup>. siècle, & Commentateur de Virgile, qu'on puisse lui comparer.

Les Arts qui dépendent du dessin, tels que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, l'Orfèvrerie, l'Art de graver, de tailler, d'incruster les pierres précieuses, & celui de cizeler l'or & l'argent, ou de les assembler sous différentes formes, étoient cultivés avec le plus grand succès à Constantinople & dans les autres Villes opulentes de l'Empire d'Orient. Lorsqu'on entreprit en France & ailleurs de grands édifices, comme l'Eglise de S. Denys, celle de Cluni & d'autres, on fit venir de Constantinople des Architectes, des Peintres, des Sculpteurs, en un mot des Artistes de tout genre, soit pour tracer le plan des ouvrages, soit pour les diriger. C'étoit aussi des Grecs qu'on tiroit les riches broderies & les étoffes de soie. La magnificence & la vanité des Grands, des favoris, des hommes

nouveaux , avoient tourné l'industrie  
 vers les objets de luxe. Dans un pays où  
 les révolutions étoient si fréquentes, les  
 fortunes si rapides, où des hommes in-  
 connus la veille, étoient portés tout  
 d'un coup aux places les plus distin-  
 guées, il falloit qu'on pût trouver dans  
 un instant tout ce qui sert à la repré-  
 sentation, aux commodités de la vie &  
 à la volupté. Des parvenus à qui le ha-  
 zard procuroit tout-à-coup des gran-  
 deurs & des richesses, n'épargnoient  
 rien pour se relever aux yeux du peu-  
 ple, par tout ce que l'éclat extérieur &  
 la dépense ont d'imposant. Dans l'in-  
 térieur de leurs Palais, ils vouloient  
 se procurer toutes les jouissances qui  
 flattent l'amour-propre, & ce désir  
 étoit d'autant plus vif, qu'il avoit pour  
 eux tout le piquant de la nouveauté.  
 Rien ne coûtoit lorsqu'il s'agissoit de  
 contenter des goûts qui avoient l'ardeur  
 & l'impatience des passions les plus  
 vives. De-là venoit que tous les Arts  
 qui marchent à la suite du luxe, & qui  
 vivent à ses dépens, étoient comme  
 fixés dans la Capitale de l'Empire. Les  
 autres Nations chez qui l'industrie, faute  
 d'être mise en action, avoit fait moins

XII.

S I È C L E.

de prog  
 Ville la  
 choses  
 ches,  
 car la b  
 gnificen

Les c  
 tre l'Ég  
 dent, fu  
 le schif  
 les attaq  
 de part  
 l'on se  
 dre, av  
 Grecs à  
 verse. Il  
 ces, inte  
 Pères qui  
 des quest  
 on étoit  
 état d'étr  
 preuves  
 quelque  
 pondre au  
 avec que  
 d'érudition  
 de faire d  
 témoignag  
 Ces circon

de progrès, alloient chercher dans cette Ville les étoffes de prix, & les autres choses à l'usage des Grands & des Riches, qu'on ne trouvoit pas ailleurs; car la barbarie a aussi son luxe & sa magnificence.

Les disputes qui s'étoient élevées entre l'Eglise d'Orient, & celle d'Occident, sur le dogme & sur les pratiques; le schisme qui en avoit été la suite; les attaques fréquentes qu'on se livroit de part & d'autre, & la nécessité où l'on se trouvoit souvent de se défendre, avoient forcé les Théologiens Grecs à étudier les matières de controverse. Il avoit fallu recourir aux sources, interroger l'antiquité, consulter les Pères qui avoient écrit avant la naissance des questions & des usages sur lesquels on étoit partagé. Pour se mettre en état d'établir son sentiment sur des preuves qui lui donnassent au moins quelque apparence de vérité, pour répondre aux objections de ses adversaires avec quelque avantage & quelque air d'érudition, on ne pouvoit se dispenser de faire des recherches, d'assembler des témoignages, d'écrire, de raisonner. Ces circonstances tournèrent donc l'acti-

XII. **S I È C L E.** vité des Savans dans le Clergé de l'Eglise Grecque, du côté de la Critique sacrée, de la Controverse & de la Théologie polémique. La Jurisprudence canonique fut encore un des objets de leur application & de leurs travaux dans ce siècle. Les droits des Patriarches & des Métropolitains, les privilèges de certaines Eglises, & les règles de la discipline qui n'étoient pas les mêmes en Orient qu'en Occident, formoient le corps de cette Science qui se divisoit en différentes branches, selon les différens rapports sous lesquels on l'envisageoit. Nous donnerons une notice de ces Savans, de leurs talens & de leurs Ouvrages, dans l'Article des Ecrivains Ecclésiastiques qui ont fleuri dans le douzième siècle.

Quoique les Musulmans fussent presque toujours en guerre, tantôt les uns contre les autres, tantôt contre les Grecs & les Latins, les Sciences & les Arts étoient encore cultivés chez eux avec quelque succès. Les révolutions fréquentes qui faisoient tomber les Califes, les Sultans, les Visirs, pour en élever d'autres qui ne tarديوient pas à se voir précipités, n'intéressoient pas la con-

sidéra  
 les C  
 Coun  
 prédé  
 alors  
 vons  
 qu'ils  
 eux -  
 & le  
 par d  
 veaux  
 de sou  
 Il y eu  
 mètres  
 tes, d  
 toute  
 quelqu  
 civil d  
 giens  
 comba  
 & reli  
 paroiss  
 trine d  
 prirent  
 & de r  
 losoph  
 enfin t  
 cilier l  
 formée

sidération & le repos dont jouissoient  
 les Gens de Lettres dans la plupart des  
 Cours Mahométones de l'Orient. Les XII.  
 prédécesseurs des Princes qui régnoient SIÈCLE  
 alors, avoient fait, comme nous l'a-  
 vons déjà dit, en faveur des Sciences  
 qu'ils aimoient & dont ils s'occupoient  
 eux-mêmes, des établissemens fixes ;  
 & le sort des Savans se trouvoit assuré  
 par de riches fondations que les nou-  
 veaux Souverains se faisoient un devoir  
 de soutenir & une gloire d'augmenter.  
 Il y eut donc des Philosophes, des Géo-  
 mètres, des Astronomes, des Chymis-  
 tes, des Poëtes & des Théologiens dans  
 toute l'étendue de l'Empire Musulman,  
 quelque divisé qu'il fût dans l'ordre  
 civil & politique. Parmi les Théolo-  
 giens Arabes, les uns s'appliquèrent à  
 combattre les systêmes philosophiques  
 & religieux, dont les principes leur  
 paroissoient les plus opposés à la doc-  
 trine de l'Alcoran ; les autres entre-  
 prirent de justifier le Mahométisme,  
 & de répondre aux objections des Phi-  
 losophes & des Chrétiens ; les autres  
 enfin travaillèrent à réfuter ou à con-  
 cilier les différentes sectes qui s'étoient  
 formées dans le sein de l'Islamisme.

**XII.**  
**SIÈCLE.** Les Arts de luxe & d'agrément étoient aussi très-florissans dans les Cours brillantes & voluptueuses des Califes de Bagdad & du Caire, de même que dans celles des Sultans de Perse, d'Iconium, de Damas, & des Miramolins d'Espagne.

De tous les Savans qui se firent un nom parmi les Arabes, Averroës, Philosophe & Médecin, fut celui dont la réputation s'étendit plus loin, & dura plus long-tems. Il naquit à Cordoue, & mérita la protection des Princes Maures d'Espagne & d'Afrique, qui l'élevèrent à des emplois honorables. Il s'y fit estimer par sa vigilance, sa pénétration, son grand savoir & son exacte probité. L'envie troubla ses jours, comme il arrive ordinairement à ceux qui obtiennent des honneurs & des récompenses par un mérite peu commun. On rendit la Religion suspecte, à cause de certains principes empruntés des anciens Philosophes sur l'origine du monde & l'ame universelle, qu'il avoit avancés dans ses écrits & développés dans ses leçons. Il fut donc persécuté, privé de ses charges & de ses biens, errant en divers pays, & obligé de se cacher: mais le tems ayant dissipé cet orage, il

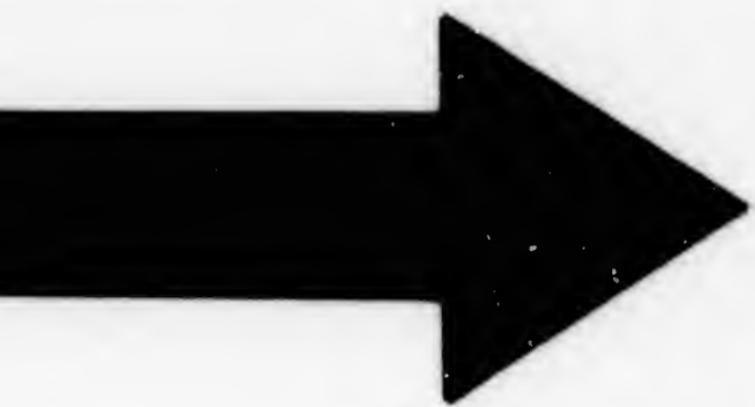
recouvra  
 dont ses  
 rendre  
 merite &  
 jour. Il  
 treizième  
 homme  
 que par  
 Ouvrages  
 taires do  
 dirent cé  
 vénération  
 phe alloi  
 comme l'  
 de la div  
 nôtre tou  
 dans aucu  
 se commu  
 Savans de  
 tems.

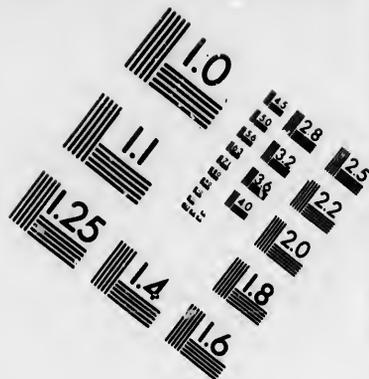
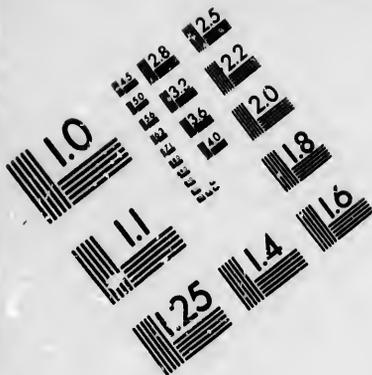
L'ardeur  
 mée en  
 dans le si  
 des Scienc  
 l'émulation  
 nèrent dar  
 plus heure  
 favorables  
 pas de nou

recouvra l'estime & la considération dont ses ennemis n'avoient fait que le rendre plus digne, en mettant son mérite & sa vertu dans un plus beau jour. Il mourut au commencement du treizième siècle, avec la réputation d'un homme aussi distingué par ses vertus que par ses talens. Sa Traduction des Ouvrages d'Aristote, & les Commentaires dont il les accompagna, le rendirent célèbre dans tout l'Occident. La vénération qu'il avoit pour ce philosophe alloit si loin, qu'il le regardoit comme l'être qui avoit le plus approché de la divinité, par le privilège de connoître toutes les vérités, & de ne tomber dans aucune erreur. Son enthousiasme se communiqua bientôt à la plupart des Savans de l'Europe, & s'y perpétua longtemps.

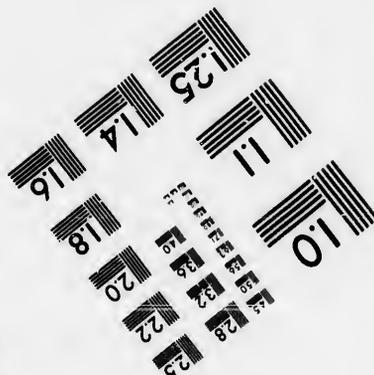
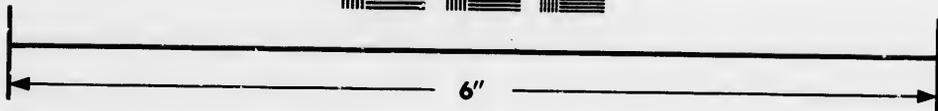
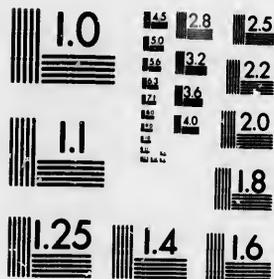
L'ardeur de l'étude, qui s'étoit allumée en diverses contrées de l'Europe dans le siècle précédent, & le goût des Sciences excité par l'exemple, par l'émulation & les récompenses, amenèrent dans celui-ci des changemens plus heureux, & des circonstances plus favorables aux Lettres. Si l'on ne fit pas de nouvelles découvertes, si l'on ne







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
16  
18  
20  
22  
25  
28  
32  
36

10  
15  
20  
25  
30

XII. **SIÈCLE.** recula point les bornes de l'esprit hu-  
 main par des efforts puissans, ou par  
 d'heureux hafards, on étendit au moins  
 la sphère des connoissances, & la lu-  
 mière qui se développoit en tout sens  
 par des travaux soutenus, embrassa un  
 horison plus vaste que jamais. Les Eco-  
 les publiques se multiplièrent; il s'en  
 établit de nouvelles en plusieurs endroits  
 où le nom des Sciences & des Lettres  
 étoit presque inconnu; & les anciennes  
 prirent une forme, une consistance  
 qui assura l'état des Savans consacrés à  
 l'instruction, & qui rendit ces établis-  
 semens fixes & durables, sous les noms  
 d'Universités, de Collèges, de mai-  
 sons uniquement destinées à l'étude;  
 car c'est à ce tems qu'on doit rapporter  
 les commencemens certains des com-  
 pagnies savantes qui présidoient à l'édu-  
 cation de la jeunesse, & qui conser-  
 voient en quelque sorte le dépôt des  
 connoissances & des lumières, quoique  
 leur première origine remonte beaucoup  
 plus haut.

Il y eut donc en Occident plus d'é-  
 mulation pour les Lettres, plus d'estime  
 pour les Savans, des Ecoles plus régu-  
 lières, des Professeurs plus célèbres, un

plus  
 leço  
 thod  
 dan  
 Les  
 voul  
 qu'e  
 ces;  
 tels  
 tré,  
 tion  
 des  
 Ecol  
 qui  
 tres  
 l'ign  
 peu  
 livra  
 Les  
 du  
 d'une  
 aupa  
 tous  
 hono  
 tion  
 leurs  
 vans  
 hom  
 ces,

plus grand concours d'Auditeurs à leurs leçons, & un cours d'études plus méthodique dans ce douzième siècle, que dans tous ceux qui l'avoient précédé. Les anciennes Maisons religieuses ne vouloient pas perdre la réputation qu'elles s'étoient acquise par les Sciences; & les Ordres nouvellement établis, tels que ceux de Cîteaux, de Prémontré, des Chanoines réguliers, ambitionnoient la gloire de produire aussi des hommes de Lettres, & d'avoir des Ecoles florissantes. Le Clergé séculier qui avoit plus souffert que tous les autres corps ecclésiastiques, des effets de l'ignorance & de la dissipation, reprit peu à peu le goût des études, & s'y livra bientôt avec une louable ardeur. Les Princes, les Seigneurs, les gens du monde, commencèrent à rougir d'une ignorance dont on avoit tiré gloire auparavant; & s'ils ne cultivèrent pas tous les Lettres & les Arts, ils les honorèrent au moins de leur protection, ils encouragèrent les talens par leurs bienfaits, ils accordèrent aux Savans des distinctions flatteuses, & les hommes de mérite parvinrent aux places, aux dignités où leurs connoissances,

XII.

SIÈCLE.

leur érudition & leurs vertus les appelloient.

XII.

S I È C L E.

Le goût des Lettres pénétra jusques dans les Monastères de filles ; la langue Latine cessant d'être l'idiôme vulgaire, & la règle étant alors établie, de ne point admettre de filles à la profession religieuse, qu'elles ne parlassent, ou du moins qu'elles n'entendissent le Latin. C'étoit pour elles un motif d'apprendre une langue qui étoit celle de la Liturgie & des autres parties de l'Office. L'étude du Latin qui étoit de nécessité pour elles, les conduisoit à celle de l'Écriture sainte & des Pères de l'Église. Plusieurs savans & pieux Écrivains de ce siècle, leur adressoient des Lettres & des Traités sur la doctrine des Livres saints & des Docteurs révérens dans l'Église, comme on le voit dans le Recueil des Œuvres de S. Bernard, de Pierre le Vénéral, d'Abailard, & de quelques autres. Elles s'appliquoient aussi à la Médecine, à la Chirurgie, & à la Pharmacie, tant pour l'utilité de leurs Maisons, que pour le soulagement des pauvres de leur sexe qu'elles soignoient dans leurs maladies. Il y en eut même un assez grand nom-

bre  
dan  
étud  
riqu  
libér  
avec  
lang  
ces l  
lèbre  
Cécil  
rant  
Emm  
& M  
d'Anj  
teyrau  
même  
dont  
noms.  
Les  
person  
à l'étu  
mes fa  
dans la  
unes d  
mais il  
parmi  
leur fo  
connoît  
Science

bre, parmi les filles consacrées à Dieu dans les saints asyles de la piété, qui étudient la Grammaire, la Rhétorique & ce qu'on appelloit alors les Arts libéraux. D'autres cultivèrent la Poésie avec succès, soit en Latin, soit en langue Romance. On met au rang de ces Religieuses savantes, outre la célèbre Héloïse, Abbessse du Paraclet, Cécile, fille de Guillaume le Conquérant, Abbessse de la Trinité à Caën; Emme, Abbessse de S. Amand à Rouen, & Marfilie qui lui succéda; Mathilde d'Anjou, seconde Abbessse de Fontevrault; Angéluce, Religieuse du même Monastère, & plusieurs autres dont il est inutile de rapporter ici les noms.

Les Religieuses ne furent pas les seules personnes de leur sexe qui s'adonnèrent à l'étude des Lettres. Il y eut des femmes savantes dans le monde, comme dans la retraite. On en vit quelques-unes dans les conditions communes; mais il en parut un plus grand nombre parmi les personnes que leur rang & leur fortune mettoient plus à portée de connoître les hommes versés dans les Sciences, & plus en état de subvenir

aux dépenses que l'amour de l'étude entraînoit alors, attendu la rareté des **XII.** Livres, & les sommes considérables **SI È C L E.** qu'il falloit employer à s'en procurer. Ainsi les monumens qui servent à l'Histoire littéraire de ce siècle, nous ont conservé les noms d'Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, & femme d'Etienne, Comte de Blois; d'Hermentgarde, fille de Foulques, Comte d'Anjou, & femme d'Alain Fergent, Duc de Bretagne; d'Adélaïde, femme de Simon, Duc de Lorraine; de Gisèle, fille du Comte de Mâcon, & première femme de l'Empereur Frédéric I; de Béatrix de Bourgogne, seconde femme du même Prince; de Mathilde, fille de Henri I, Roi d'Angleterre, & veuve de l'Empereur Henri V; de Marguerite, fille d'Etienne, Comte de Bourgogne, & femme de Gui, Dauphin de Viennois; & enfin, pour ne pas conduire plus loin cette énumération, celui d'Adèle, épouse du Roi de France, Louis le Jeune, & fille de Thibaud, Comte de Champagne.

La Poésie en langue Romance ou Provençale, faisoit l'amusement des Grands & de leurs Cours. D'abord

elle  
vères  
état  
Farce  
Châte  
vers,  
de qu  
pressi  
faltati  
galant  
étoien  
mes,  
Chan  
fit naî  
Esprit  
l'étoier  
délasse  
disting  
à la g  
dério B  
Cœur  
Henri  
sieurs a  
Seig  
ner su  
fession,  
rassemb  
tes & le  
à étaler

elle ne fut cultivée que par les Trouvères ou Jongleurs, qui étoient par état & par goût, Poètes, Musiciens & Farceurs. Ils alloient de Châteaux en Châteaux, déclamant & chantant leurs vers, accompagnant leurs voix du son de quelque instrument & de gestes expressifs, qui approchoient de l'ancienne saltation des Grecs & des Romains. La galanterie & les exploits des Chevaliers étoient le sujet ordinaire de leurs Poèmes, ou pour mieux dire, de leurs Chançons. Le plaisir de les entendre fit naître l'idée de les imiter. Les Beaux-Esprits, & même les gens de qualité qui l'étoient quelquefois, s'en firent un délassement, & les hommes les plus distingués par leur naissance aspirèrent à la gloire de bien rimer. On vit Frédéric Barberouffe, Empereur; Richard Cœur de Lion, Roi d'Angleterre; Henri & Geoffroi, ses frères, & plusieurs autres Princes; & une quantité de Seigneurs de moindre rang, marcher sur les traces des Poètes de profession, & souvent les effacer. On se rassembloit à certains jours chez les Comtes & les Châtelains, qui se plaisoient à étaler quelque magnificence & quel-

de l'étude  
rareté des  
nfidérables  
procurer.  
servent à  
e, nous  
e, fille de  
& femme  
d'Hernten-  
ante d'An-  
gent, Duc  
femme de  
de Gisèle,  
première  
éric I; de  
de femme  
de, fille  
, & veuve  
Margue-  
de Bour-  
auphin de  
pas con-  
ion, celui  
France,  
Thibaud,  
nance ou  
ment des  
D'abord

**XII.**  
**S I È C L E** que politesse dans leurs cours. Les Chevaliers qui se piquoient de joindre les talens de l'esprit à la bravoure & à la loyauté, qui étoient les vertus essentielles de leur profession, y apportoient les pièces qu'ils avoient composées. On les soumettoit à l'examen d'un tribunal dont les Dames étoient les Juges, & le vainqueur recevoit d'elles un prix qui l'excitoit à en mériter d'autres. Si les Arrêts de ce tribunal, & l'émulation qu'ils excitèrent dans la jeune Noblesse, ne firent pas éclore des chef-d'œuvres, elles servirent au moins à tirer les esprits de l'engourdissement où ils avoient été jusques-là, & contribuèrent à dépouiller peu-à-peu la langue Romance de la rudesse & de la grossièreté qui la défigurèrent trop long-tems. Elle acquit, à force d'être maniée, de la douceur & de la souplesse. Ses élémens devinrent plus simples, ses tours plus élégans, & sa marche, sans avoir encore beaucoup de régularité, suivit de plus près qu'elle n'avoit encore fait, l'ordre naturel de la pensée. Nous ne devons pas oublier de compter parmi les richesses littéraires de ce siècle, l'invention du vers Alexandrin, ainsi nommé, soit

parce  
 appell  
 emplo  
 dont le  
 sujet.

Les  
 soit pa  
 pour l  
 d'ambit  
 se born  
 sie, ni  
 un lang  
 des Scie  
 plus gra  
 dignes c  
 moit. L'  
 la Philo  
 que la D  
 de mora  
 & civile  
 sur-tout l  
 de leurs t  
 lation. L'  
 négligée,  
 n'avoit pa  
 de succès  
 la trace d  
 quité. No  
 Écrits de

parce qu'il fut imaginé par un Poète  
 appelé Alexandre, soit parce qu'il fut  
 employé la première fois dans un Poème  
 dont les victoires d'Alexandre étoient le  
 sujet.

---

 XII.  
 SIÈCLE.

Les Savans qui se dévouèrent à l'étude,  
 soit par un amour pur & désintéressé  
 pour les Lettres, soit par des motifs  
 d'ambition, & le desir de la gloire, ne  
 se bornerent pas aux charmes de la Poé-  
 sie, ni au mérite de bien écrire dans  
 un langage qui n'étoit pas encore celui  
 des Sciences. Ils s'élevoient à des objets  
 plus graves, plus intéressans & plus  
 dignes de la noble ardeur qui les ani-  
 moit. L'Histoire générale & particulière;  
 la Philosophie qui ne comprenoit alors  
 que la Dialectique & quelques élémens  
 de morale; la Jurisprudence canonique  
 & civile; la Science de l'écriture, &  
 sur-tout la Théologie, étoient la matière  
 de leurs travaux & l'objet de leur ému-  
 lation. L'Eloquence ne fut pas non plus  
 négligée, & l'art d'écrire avec élégance  
 n'avoit pas encore été cultivé avec plus  
 de succès, depuis qu'on avoit quitté  
 la trace des bons Ecrivains de l'anti-  
 quité. Nous en avons pour témoins les  
 Ecrits de S. Bernard, d'Héloïse, d'A-

**XII.**  
**S I È C L E.** bailard, d'Ives de Chartres, de Pierre de Blois & de plusieurs autres qui ont été l'ornement du douzième siècle, & qui sont encore justement estimés dans le nôtre.

Il n'en fut pas de même de la Physique & des Sciences naturelles qu'elle embrasse. Les Savans étoient à cet égard au niveau du peuple; ils partageoient ses préjugés les plus ridicules & ses imaginations les plus absurdes. Une admiration froide & une crédulité honteuse étoient les seuls sentimens que la vue des opérations de la nature excitoit chez les hommes. On croyoit la terre plate; on ne la divisoit qu'en deux parties, l'Europe & l'Asie, & on confondoit avec celle-ci l'Afrique dont on ne connoissoit que les côtes. On ignoroit le cours des Astres, & la cause des éclipses. Les hommes qui passoit pour les plus habiles, n'étoient attentifs aux phénomènes célestes, que pour en tirer des présages de l'avenir. On réduisit en Art la connoissance des pronostics, & on en formoit des Recueils de prédictions pour un certain période de tems; ce qui fut l'origine des Almanachs. On faisissoit avec avidité toutes les absurdités que l'Astrologie étoit capable

capab  
 moine  
 en la  
 pour  
 Scienc  
 donc  
 & les  
 favoir  
 Il est  
 riennen  
 qu'ils fo  
 nous vo  
 saintes  
 & de la  
 importan  
 occupère  
 de ce sièc  
 dont il fa  
 miner ce  
 ne sont au  
 écrite par  
 toujours  
 cipale où  
 ser les dog  
 la morale,  
 tipes & l  
 en un mot  
 nisme, & l  
 porte aux

Tome I

capable d'enfanter, & l'on n'avoit pas la moindre ardeur pour étudier la nature, en la prenant elle-même pour guide & pour maître. La Physique & les autres Sciences qui en dépendent, restèrent donc encore long-tems dans cet état, & les erreurs accréditées par un faux savoir, se perpétuerent dans le monde. XII. S I È C L E.

Il est trois autres genres d'étude qui tiennent de plus près à notre objet, parce qu'ils forment la Science de la Religion; nous voulons parler de l'interprétation des saintes Ecritures, de la Critique sacrée & de la Théologie. Ces trois branches importantes de l'érudition ecclésiastique, occupèrent les plus savans personnages de ce siècle, mais avec des succès divers, dont il faut donner une idée avant de terminer cet Article. Les Livres saints qui ne sont autre chose que la parole de Dieu écrite par des hommes inspirés, furent toujours regardés comme la source principale où les Docteurs devoient aller puiser les dogmes de la foi, les maximes de la morale, les règles de la vertu, les principes & les modèles de la solide piété, en un mot le véritable esprit du Christianisme, & l'ensemble des vérités qu'il importe aux hommes de connoître.

**XII.** On sentit dans ce siècle mieux qu'on n'avoit encore fait, qu'il est impossible d'acquérir l'intelligence de l'écriture, sans étudier la langue originale, & sans que la Critique travaille à épurer le texte sacré, des fautes qui s'y sont glissées par le laps du tems & l'inattention des copistes. Plusieurs Savans tournèrent leurs soins & leurs veilles vers ces deux importans objets. La Langue sainte ne leur fut plus inconnue; ils profitèrent pour s'y rendre habiles, du secours des Juifs qui avoient établi, en différentes Villes, des Académies, où l'on enseignoit tout ce qui est relatif au sens grammatical & aux difficultés de l'idiome. Tous ceux qui se firent un nom dans l'Eglise par leur savoir, avoient au moins quelque teinture d'Hébreu, & quelques-uns le possédoient assez pour entrer en lice avec les Docteurs Juifs, sur les points les plus épineux de la controverse, & sur les textes dont l'interprétation dépend uniquement de la signification propre & radicale des termes employés par les Ecrivains sacrés. Les premiers Religieux de Cîteaux facilitèrent encore l'étude si essentielle de l'écriture, par le travail qu'ils entreprirent pour donner à l'E-

glise  
recte  
avec  
vie d  
C'est  
dont  
de S.  
s'occu  
de cet  
comm  
Les  
répan  
le gra  
qu'on  
l'écritu  
vu tan  
n'étoie  
d'une é  
nombre  
ture-Sai  
plusieur  
les Pères  
avoient  
fer sur  
donner u  
profonde  
da tems  
ce qui é  
plupart c

glise & aux Sciences une édition correcte du texte sacré. Ils s'y livrèrent avec un zèle & une ardeur qui fut suivie du succès qu'on en devoit attendre. C'est la première entreprise de ce genre dont on ait conçu l'idée depuis les tems de S. Jérôme. Les Copistes de leur côté s'occupèrent à multiplier les exemplaires de cette édition, qui devint par-là aussi commune qu'elle étoit utile.

Les interprètes continuèrent aussi à répandre le goût des Livres saints par le grand nombre de Commentaires qu'on publia sur toutes les parties de l'écriture. Jamais siècle n'en avoit encore vu tant paroître que celui-ci. Mais ils n'étoient pas tous d'un égal mérite & d'une égale utilité. Car dans le grand nombre de ceux qui étudièrent l'Écriture-Sainte pour en découvrir le sens, plusieurs s'écartèrent de la route que les Pères & les anciens Commentateurs avoient tracée. L'affectation de subtiliser sur les moindres choses, pour se donner un faux air de pénétration & de profondeur, jointe au mauvais goût du tems qui attachoit peu de prix à tout ce qui étoit simple & naturel, jetta la plupart des interprètes dans un genre

XII.

S I È C L E.

d'explications plus ingénieuses que solides. Le sens littéral les attacha moins que le spirituel & le moral, parce que sous l'apparence de percer l'écorce de la Lettre, & de pénétrer jusqu'à l'esprit, on s'ouvrit une libre carrière, pour s'abandonner aux idées nouvelles & arbitraires, aux allégories, aux moralités de pure imagination, & pour se permettre une infinité de questions aussi vaines & aussi frivoles, qu'étrangères au texte dont on prenoit occasion pour les proposer. Le plus grand mal qui résulta des interprétations allégoriques, fut qu'on érigea ces allégories en principes, & qu'on se prévalut ensuite de ces faux principes pour en tirer des conséquences tout-à-fait contraires au vrai sens de l'Écriture. Un bon Commentaire qui auroit fixé le véritable sens des Livres sacrés, suivant la judicieuse remarque des savans Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, auroit empêché la multiplication de tant de mauvais Ouvrages sur l'Écriture, qu'on ne lit plus, & qui sont devenus le rebut des Bibliothèques. Mais chacun croyant ses idées plus belles ou plus neuves que celles des autres, parce

qu'elle  
faire  
de-là  
taires  
gloire  
autres  
propres  
vres di  
quefois  
cations  
L'étu  
conde f  
second  
fut pas  
celle de  
n'y eut  
ne voul  
recherch  
copioit a  
à épurer  
écrits qu  
de leur  
étoient  
recherche  
n'étoit le  
pure curi  
& d'oster  
mité des S  
elle s'en e

qu'elles étoient plus singulières, vouloit faire preuve de savoir & de sagacité: de-là ce grand nombre de Commentaires que les Savans se disputoient la gloire de publier à l'envi les uns des autres, & dont la plupart étoient moins propres à donner l'intelligence des Livres divins, qu'à les obscurcir, & quelquefois même à les avilir par des applications profanes.

L'étude des Pères de l'Eglise, seconde source de la saine Théologie, & second objet de la Critique sacrée, ne fut pas à beaucoup près si cultivée que celle de l'Ecriture sainte: cependant il n'y eut point de Bibliothèque ou l'on ne voulût avoir leurs Ouvrages. On les recherchoit avec empressement; on les copioit avec soin; on s'appliquoit même à épurer leur texte, & à distinguer les écrits qui étoient véritablement sortis de leur plume, d'avec ceux qui leur étoient faussement attribués. Mais la recherche de ces Ouvrages si précieux n'étoit le plus souvent qu'un objet de pure curiosité, ou d'une sorte de luxe & d'ostentation littéraire; dont la vanité des Savans se piquoit alors, comme elle s'en est piquée dans tous les tems.

**XII.** Les bons esprits s'attachent à cette étude ; ils y cherchoient la connoissance des vérités chrétiennes, & la méthode si solide & si lumineuse que les Anciens avoient employée pour les établir. Ils lisoient les Pères Grecs, soit dans leur Langue originale, soit dans les traductions qu'on en avoit faites. Les Pères Latins leur étoient encore plus familiers ; & entre ceux-ci, S. Augustin & S. Grégoire le Grand étoient d'un usage plus ordinaire, comme on le voit par les Ouvrages de S. Bernard, de Jean de Salisbéri, & des autres Docteurs célèbres de ce siècle. Mais il s'en falloit beaucoup que tous les Théologiens fussent aussi judicieux dans le choix des guides qu'ils suivoient. Le goût dominant des vaines subtilités, des questions curieuses & des raisonnemens humains, entraîna le plus grand nombre dans des routes entièrement opposées à celles de l'antiquité, & leur fit négliger les vraies sources de la science ecclésiastique. La lecture des Anciens demandoit beaucoup de tems, & ne satisfaisoit pas cette passion ardente de tout savoir en peu d'années, de raisonner, de disputer & d'étaler un faux savoir, par la mé-

thode  
avoient

Il f  
ces di  
rude  
classes  
vu na  
Les un  
divines  
Concil  
joigna  
démon  
les aut  
sonnem  
syllogis  
Dialect  
Théolo  
deux m  
à expos  
clair &  
les deu  
l'on don  
lastique  
qu'on y  
langage  
depuis  
régnoit  
méthode  
resse &

thode que les nouveaux Dialecticiens avoient introduite dans les Ecoles.

XII.

SIÈCLE.

Il se forma donc, en conséquence de ces différentes manières d'envisager l'étude de la Religion, deux différentes classes de Théologiens qu'on avoit déjà vu naître sur la fin du siècle précédent. Les uns traitoient la science des vérités divines par l'autorité de l'Écriture, des Conciles & des Pères de l'Église, en y joignant quelquefois des propositions démontrées par la lumière naturelle ; les autres n'y employoient que des raisonnemens philosophiques & l'art des syllogismes, selon les principes de la Dialectique contentieuse. On appella Théologie positive, la première de ces deux méthodes, parce qu'elle se bornoit à exposer & à développer dans un ordre clair & naturel ce qui est contenu dans les deux sources de la révélation ; & l'on donna le nom de Théologie scholastique à la seconde méthode, parce qu'on y avoit adopté les formes & le langage qui s'étoient emparé des Ecoles, depuis que la Dialectique d'Aristote y régnoit en souveraine. Cette dernière méthode, également favorable à la paresse & à la vanité, prévalut tellement,

**XII.**  
**SIÈCLE.**

qu'on faisoit difficulté d'appeller Théologiens le petit nombre de ceux qui suivoient encore la manière des Anciens. On n'en connoissoit point d'autre dans les Ecoles publiques ; où les Maîtres & les Étudiants procédoient toujours par la forme syllogistique. Le goût de la dispute qui nourrit celui des questions curieuses & des spéculations frivoles, devint si général , qu'il en résulta les plus grands abus. On abandonna les points les plus intéressans de la foi, & les preuves les plus solides de la vérité, pour se jeter dans une foule de recherches aussi étrangères aux dogmes qu'à l'instruction. On se proposoit des questions minutieuses ou ridicules qu'on examinoit gravement, & auxquelles on appliquoit tout l'appareil des subtilités & des raisonnemens sophistiques d'où l'on faisoit tout dépendre. Pour donner un air d'importance à ces puérités, on les couvrit d'un langage extraordinaire d'abstractions, de distinctions, en un mot de ce jargon ridicule & barbare dont nos écoles ont retenti pendant plusieurs siècles, & qui a tenu lieu de Science à un infinité d'ignorans. Enfin, comme l'esprit humain ne connoît point de bornes, lorsqu'il s'est

une fo  
veaux  
tre en  
contest  
soume  
réméra  
dispute  
la Révé  
les poi  
trine é  
qu'on v  
d'Abail  
les autre  
cours d  
source c  
ner tout  
formes c  
les autre  
combatt  
reuses n  
remarqu  
dans leur  
dés, avec  
& Abail  
fit ingénu  
On rap  
mens d'un  
gie, qu'o  
logie my

une fois abandonné à lui-même, les nouveaux Théologiens allèrent jusqu'à mettre en problème les dogmes les plus incontestables de la foi; ce qui tendoit à soumettre toutes les vérités à l'examen téméraire de la raison, à multiplier les disputes sur tous les objets contenus dans la Révélation, & à diviser les esprits sur les points les plus essentiels de la Doctrine évangélique. Ce fut en effet ce qu'on vit arriver bientôt; & les erreurs d'Abailard, de Gilbert de la Porée, & les autres qui firent tant de bruit dans le cours de ce siècle, n'eurent pas d'autre source que cette funeste manie de ramener tout aux idées de la raison, & aux formes de la Dialectique. S. Bernard & les autres Docteurs catholiques qui ont combattu avec le plus de zèle ces dangereuses nouveautés, n'ont pas oublié de remarquer l'étroite liaison qu'elles avoient dans leurs principes & dans leurs procédés, avec la méthode abusive des Ecoles; & Abailard détrompé de ses erreurs en fit ingénument l'aveu.

On rapporte à ce siècle les commencemens d'une nouvelle branche de Théologie, qu'on a désigné par le nom de Théologie mystique. Ce nom lui fut donné

XII. parce que toute occupée des choses spirituelles, elle n'a d'autre but que de conduire les ames à la perfection, & de les unir avec Dieu dans la contemplation de ses attributs, & les ardeurs de son amour. Il y avoit eu dans tous les tems de pieux & sublimes contemplatifs, qui prenant Dieu pour unique Maître, comme pour unique objet de leurs pensées & de leur étude, s'étoient élevés aux plus hauts degrés de la vertu. Mais ils s'abandonnoient à l'attrait dont ils éprouvoient l'Empire, & à la conduite de l'Esprit saint qui purifioit & enflammoit leur cœur. On ne s'étoit pas encore avisé de réduire en méthode les secrets de la vie intérieure, & de proposer aux ames des règles & des moyens pour diriger leurs pas dans ces routes mystérieuses, où il semble qu'on devroit plutôt entrer par impulsion que par choix. Les anciens maîtres de la vie spirituelle avoient proposé des maximes & des pratiques pour l'avancement des ames; mais toute leur doctrine se réduisoit à combattre les passions, à soumettre les puissances intérieures, & à régler tant les paroles & les actions, que les desirs & les pensées sur la Loi de Dieu dont ils prescrivoient, non l'étude,

mais  
 Basile  
 une é  
 S. Bru  
 gillate  
 pas d  
 Mais  
 platifs  
 leur t  
 s'étoie  
 des ro  
 Théolo  
 tingué  
 destiné  
 aux éta  
 tive. C  
 abstra  
 des tra  
 rent en  
 nouvel  
 l'erreur  
 vérité,  
 faux sp  
 honore  
 & des  
 d'aborc  
 piété,  
 les écu  
 contre

mais la méditation, à leurs disciples. S. Basile, S. Pacôme, S. Antoine, & dans une époque plus récente, S. Benoît & S. Bruno, non plus que les autres législateurs de la vie monastique, n'avoient pas d'autres idées sur la spiritualité. Mais il parut dans ce siècle des contemplatifs, qui pour former des disciples & leur transmettre les pratiques dont ils s'étoient servis avec succès, ouvrirent des routes nouvelles, & firent de la Théologie mystique, une Science distinguée de la morale ordinaire, & toute destinée à l'usage de ceux qui aspireroient aux états les plus sublimes de la vie unitive. On écrivit donc sur ces matières abstraites & mystérieuses, & on publia des traités sur la contemplation, qui furent encore développés & enrichis de nouvelles vues dans la suite. Mais comme l'erreur & l'excès touchent de près à la vérité, dans des matières si délicates, les faux spirituels ne tardèrent pas à déshonorer la Religion par l'abus des règles & des maximes, qu'on n'avoit établies d'abord que pour faciliter les progrès de la piété, en éloignant d'elle les illusions & les écueils que la foiblesse humaine rencontre dans le chemin de la vertu. Cet

abus ne fit qu'augmenter avec le tems ,  
 XII. & nous verrons les écarts monstrueux qui  
 SIÈCLE. en furent la suite.

---

A R T I C L E V.

*Etat du Christianisme dans toutes les  
 contrées du Monde.*

SI le schisme renouvelé, ou pour mieux dire, consommé au siècle précédent par Michel Cérulaire, n'eut pas continué de tenir l'Eglise Grecque séparée de l'Eglise Latine, on pourroit dire que le Christianisme étoit plus florissant à Constantinople & dans le reste de l'Empire d'Orient, qu'il ne l'avoit été depuis long-tems. Le calme y régnoit au-dedans, & aucun trouble nouveau n'agitoit la Société chrétienne. La plupart des Empereurs protégèrent l'Eglise, & procurèrent l'exécution de ses Loix. Plusieurs l'enrichirent par leurs dons, & signalèrent leur piété par de nouvelles fondations de Monastères. Quelques-uns firent des constitutions en sa faveur, & employèrent leur autorité à l'extirpation des hérésies,

fies,  
 qui t  
 form  
 ces.  
 moig  
 qui f  
 Eglif  
 mens  
 comm  
 écriv  
 des I  
 présen  
 Rome  
 d'Occ  
 Les  
 fies, r  
 avec r  
 ensem  
 dans  
 moins  
 témoig  
 quoit p  
 rappro  
 dans le  
 réunion  
 qu'on f  
 cher le  
 ensemb  
 où ceu

fies, & nommément du Manichéisme qui travailloit à se reproduire sous une forme nouvelle dans quelques Provinces. Enfin presque tous ces Princes témoignèrent des dispositions pacifiques qui firent espérer la réunion des deux Eglises; & nous savons par des monumens authentiques qu'ils vivoient en communion avec le Saint-Siège, qu'ils écrivoient aux Papes, qu'ils en recevoient des Lettres, & qu'ils envoioient des présens magnifiques aux Basiliques de Rome & à d'autres Eglises célèbres d'Occident.

Les esprits paroissent moins échauffés, moins aigris; on sembloit se voir avec moins d'aversion; on se trouvoit ensemble à la Cour des Empereurs & dans les cérémonies publiques avec moins de défiance réciproque; on se témoignoit plus d'égards, & l'on indiquoit par tout cela quelque desir de se rapprocher. Ce desir qui étoit sincère dans les cœurs droits, fit croire que la réunion n'étoit pas une chose si difficile qu'on se l'imaginoit; & pour en chercher les moyens, on convint d'avoir ensemble des conférences tranquilles, où ceux qui seroient chargés des inté-

XII.

SIÈCLE

rêts de chaque Eglise , proposeroient  
 XII. leurs difficultés , & fourniroient leurs  
 SIÈCLE. moyens. L'offre en fut acceptée de part  
 & d'autre avec un empressement & un  
 zèle pour la paix , qui firent espérer l'is-  
 sue la plus heureuse. On tint donc , avec  
 l'agrément des Princes , & en présence  
 des Officiers publics , plusieurs Collo-  
 ques à Constantinople. Tout s'y passa  
 dans le meilleur ordre ; & ceux qui par-  
 loient pour les Grecs ou pour les Latins ,  
 se communiquèrent sans aigreur les rai-  
 sons sur lesquelles on se fondoit dans les  
 reproches qu'on se faisoit mutuellement.  
 Les Grecs convinrent que le pain azyme,  
 le jeûne du Samedi , & les autres pra-  
 tiques dont les Auteurs du schisme &  
 leurs plus ardens sectateurs avoient fait  
 un grief aux Latins , étoient indiffé-  
 rentes en elles-mêmes , & que chaque  
 Eglise avoit la liberté de suivre à cet  
 égard ce qui se trouvoit établi chez  
 elle par une ancienne tradition & un  
 long usage. Mais le dogme de la pro-  
 cession du Saint-Esprit , ou plutôt l'ad-  
 dition de la particule *Filioque* faite au  
 Symbole , pour exprimer ce dogme ,  
 & le Célibat des Clercs , étoient deux  
 points sur lesquels on paroissoit aussi

loin  
 Les  
 dans  
 les  
 positio  
 retire  
 faire  
 Conci  
 deux  
 concil  
 chaîne  
 Ma  
 l'ancien  
 qui av  
 entre  
 ferme  
 occasio  
 montre  
 bien  
 ennemi  
 se prés  
 miers  
 Andron  
 nène ,  
 grand  
 donné  
 plus im  
 leurs se  
 tés. Ils

loin que jamais de pouvoir s'accorder. Les choses restèrent donc à peu près dans le même état où elles étoient avant les conférences ; & ces heureuses dispositions à la paix dont on se flattoit de retirer quelque fruit , n'aboutirent qu'à faire des vœux pour la célébration d'un Concile général , où les Pasteurs des deux Eglises travailleroient à une réconciliation qu'on avoit jugée plus prochaine.

Mais malgré ces belles apparences , l'ancien levain de haine & de rivalité , qui avoit été le germe de la division entre les Orientaux & les Occidentaux , fermentoit toujours. Il ne falloit qu'une occasion pour le développer , & pour montrer par les plus tristes effets , combien les Grecs étoient au fond des ennemis irréconciliables des Latins. Elle se présenta cette occasion dans les premiers jours du règne de l'usurpateur Andronic. L'Empereur Manuel Comnène , avoit attiré à Constantinople un grand nombre de Latins ; il leur avoit donné sa confiance dans les affaires les plus importantes , & avoit récompensé leurs services par de grandes libéralités. Ils s'étoient maintenus dans cette

faveur pendant la minorité du jeune  
 XII. Alexis, fils & successeur de Manuel.  
 S I È C L E. Mais lorsqu'Andronic, par sa dissimu-  
 lation & par ses crimes, se fut rendu  
 Maître de l'Empire, les Grecs crurent  
 que le tems étoit venu d'exterminer une  
 Nation odieuse dont la prospérité exci-  
 toit leur jalousie. Andronic, pour plaire  
 au peuple, seconda sa fureur. Ses  
 troupes attaquèrent les Latins dans leurs  
 quartiers. On massacra sans pitié tous  
 ceux qui ne s'étoient pas dérobes au car-  
 nage par la fuite. On mit le feu à leurs  
 maisons; & tout le canton qu'ils habi-  
 toient fut réduit en cendres. Ce n'étoient  
 pas seulement la vile populace & les sol-  
 dats qui se livroient à ces horribles vio-  
 lences; les Prêtres & les Moines étoient  
 les plus acharnés; ils excitoient les gens  
 de guerre & le peuple à ne pas épargner  
 ces malheureuses victimes; & dans la  
 crainte qu'il n'en échappât quelques-  
 unes, ils pénétoient dans les lieux les plus  
 cachés, les enarrachotent & les livroient  
 aux meurtriers. Un Cardinal que l'Em-  
 pereur Manuel avoit demandé au Pape  
 pour travailler à la réunion des deux Egli-  
 ses, fut enveloppé dans le massacre avec  
 des circonstances d'atrocité, qui mon-

troien  
 profon  
 mains  
 aux in  
 fiés à  
 faite  
 tems fo  
 le nom  
 en escl  
 sexe &  
 bouche  
 pagnè  
 familles  
 parens  
 récipro  
 l'an 118  
 Nous  
 de Latin  
 se form  
 fuite. M  
 tement  
 voient  
 colére,  
 geance,  
 parcour  
 main, t  
 & de la  
 nes jusq  
 ce qu'ils

troient combien la haine des Grecs étoit ~~profondément~~ profondément enracinée. Les plus humains d'entr'eux vendirent aux Turcs & XII.  
aux infidèles, les Latins qui s'étoient S I È C L E .  
fiés à la promesse qu'ils leur avoient  
faite de les sauver. Les Historiens du  
tems font monter à plus de quatre mille,  
le nombre de ceux qui furent ainsi réduits  
en esclavage, sans distinction d'âge, de  
sexe & de condition. Cette horrible  
boucherie, dans laquelle les Grecs n'é-  
pargnèrent pas même ceux d'entre les  
familles Latines qui étoient devenus leurs  
parens & leurs alliés par des mariages  
réciproques, arriva au mois d'Avril de  
l'an 1182.

Nous avons dit qu'un grand nombre  
de Latins aux approches de l'orage qui  
se formoit contr'eux, avoient pris la  
fuite. Mais lorsqu'ils apprirent le trai-  
tement qu'on avoit fait à ceux qui n'a-  
voient pu les suivre, transportés de  
colère, & animés du desir de la ven-  
geance, ils revinrent sur leurs pas &  
parcoururent, le fer & la flamme à la  
main, toutes les côtes de l'Hellespont  
& de la Méditerranée, & les Isles voisi-  
nes jusqu'à la Thessalie, égorgeant tout  
ce qu'ils rencontroient, brûlant & pil-

**XII.**  
S I È C L E.

lant les Monastères , tuant les Moines & les Prêtres , & se dédommageant par un immense butin, de ce que leur fuite précipitée leur avoit fait abandonner. Telles furent les suites de l'animosité qui s'étoit allumée depuis long-tems entre les deux Nations , & que le cours des années n'avoit fait qu'augmenter. Exemple effrayant des maux dont les haines nationales sont la cause , sur-tout lorsque le faux zèle de la Religion leur sert de voile & de prétexte.

Du reste l'intérieur de l'Eglise Grecque fut assez tranquille , & l'ordre hiérachique y fut suivi avec assez de régularité , jusqu'au règne d'Isaac-l'Ange. Ce Prince d'un caractère impérieux & faux , voulut dominer sur le Clergé avec autant de tyrannie & de dureté , que sur les autres ordres de l'Etat. Il asservit les Evêques à ses caprices , exigea d'eux une aveugle complaisance , fit & défit les Patriarches à son gré , & rendit les autres Prélatures amovibles selon sa volonté , pour y élever ceux qui lui étoient agréables , & en dépouiller arbitrairement ceux qui lui déplaisoient. Il employa tour-à-tour la ruse & l'autorité pour se rendre maître

du Siè  
le pre  
due de  
qu'il c  
soient.  
régna  
du Tro  
fit suc  
patriar  
sans q  
de fav  
bien c  
que les  
plaints  
aux Lo  
remarq  
l'état d  
l'ordre  
Orient  
minatio  
tenoit e  
Entre  
de Fran  
dant le  
an si g  
par leur  
Sciences  
choisi c  
chrétien

du Siège éminent de Constantinople, le premier de tout l'Orient par l'étendue de son pouvoir & la considération qu'il donnoit à ceux qui le remplissoient. Pendant les dix années qu'il régna, jusqu'à la révolution qui le priva du Trône, on compte cinq Prélats qu'il fit successivement élever sur la Chaire patriarcale, & qu'il en fit descendre, sans que les motifs de ces alternatives de faveur & de disgrâce nous soient bien connus. Cependant on ne voit pas que les Evêques & le Clergé se soient plaints d'une conduite si contraire aux Loix de l'Eglise. Nous faisons cette remarque, pour donner une idée de l'état de servitude & de dépendance où l'ordre ecclésiastique étoit tombé en Orient, même dans les pays où la domination des Princes Chrétiens se soutenoit encore.

Entre les Eglises d'Occident, celle de France brilla du plus vif éclat pendant le douzième siècle. Elle produisit un si grand nombre d'hommes illustres par leurs vertus & leurs talens, que les Sciences & la piété sembloient avoir choisi cette portion de la République chrétienne, pour en faire leur séjour.

**XII.**  
**SIÈCLE.** Les Princes qui règnerent sur les François pendant cette époque, aimèrent la Religion, & ne connurent pas de meilleur usage de leur autorité, que de la faire servir à protéger l'Eglise, à féconder le zèle des Pasteurs, & à réprimer autant qu'il dépendoit d'eux, les abus qui intéressoient les mœurs & la piété. On ne doit pas même excepter de cet éloge, Philippe-Auguste, malgré ses démêles avec Rome, & quoique son caractère le portât plutôt vers les entreprises guerrières & vers la politique, que vers la pratique des vertus chrétiennes. Son ayeul, Louis le Gros, fut un Prince religieux, exact observateur de tous les devoirs extérieurs de la piété, libéral envers les Eglises & les pauvres; Louis le Jeune, son père, édifia les peuples par une vie pure & innocente, il éloigna de sa Cour les vices & les scandales; il eut un grand respect pour les hommes de bien, & témoigna toujours une crainte vive & religieuse des jugemens de Dieu. Philippe qui avoit l'ame d'un héros, ne fut pas moins attaché à la Religion, que son père & son ayeul, quoiqu'il n'eût pas autant qu'eux les dehors de

la dé  
 jusque  
 son c  
 ses ve  
 jours  
 mens  
 che co  
 donna  
 qu'il p  
 le vit  
 terné  
 mes,  
 armes  
 comme  
 La  
 Gens d  
 que pe  
 s'y refus  
 aux ma  
 & tant  
 quels a  
 pes qu  
 vinssent  
 leurs pr  
 aux Fra  
 trouvoit  
 reux qui  
 peuples  
 Chefs d

la dévotion. Ce Prince qui fut grand XII.  
 jusques dans ses foiblesses, imprima SIÈCLE;  
 son caractère à ses défauts, comme à  
 ses vertus. Sa piété dont il conserva tou-  
 jours le fonds jusques dans les égare-  
 mens de son cœur, étoit noble & fran-  
 che comme ses autres sentimens. Il en  
 donna une preuve bien éclatante, lors-  
 qu'il partit pour la guerre sainte. On  
 le vit dans l'Eglise de S. Denis, prof-  
 terné sur le pavé, & fondant en lar-  
 mes, supplier le Ciel de protéger ses  
 armes dans une cause qu'il regardoit  
 comme celle de la Religion.

La France étoit toujours l'asyle des  
 Gens de bien que l'envie ou la politi-  
 que persécutoit chez eux. Les Papes  
 s'y refugioient, tantôt pour se dérober  
 aux mauvais desseins de leurs ennemis,  
 & tantôt pour éviter les outrages aux-  
 quels auroient pu se porter les Antipa-  
 pes qu'on leur opposoit. Quoiqu'ils  
 vinssent quelquefois armés de toutes  
 leurs prétentions, & qu'ils présentassent  
 aux François des chaînes odieuses, ils  
 trouvoient chez nous des Princes géné-  
 reux qui les combloient d'honneurs, & des  
 peuples fidèles qui révéroient en eux les  
 Chefs de la Religion. Les schismes qui

partagerent l'Italie & l'Allemagne, ne causerent aucun trouble en France. La **XII.** Nation éclairée par ses Pasteurs, & guidée **SI È C L E.** par la sagesse de ses Rois, demeura inviolablement attachée aux Pontifes légitimes. Dans les tems mêmes les plus orageux, ni le ressentiment que Philippe-Auguste avoit dans le cœur contre Innocent II; ni la peine que lui causoit l'interdit mis sur tout le Royaume par le Légat du Saint-Siège; ni la rigueur avec laquelle cet interdit fut gardé par le Clergé de France, ne purent lui faire méconnoître le successeur de S. Pierre dans un Pontife qui le traitoit si mal.

Lorsque S. Thomas de Cantorbéry fuyoit devant la haine du Roi d'Angleterre, ce fut en France qu'il trouva une retraite. Henri II, son Souverain, en fut mécontent, & s'en plaignit à Louis VII, lui reprochant comme une chose contraire au droit commun des Princes, la protection qu'il accordoit à un sujet rébelle; c'étoit ainsi que ce Prince violent & superbe appelloit le saint Archevêque, parce qu'il ne vouloit pas descendre à ses injustes volontés. Louis répondit au Roi d'Angleterre, que s'il

ne  
qu'il  
cesse  
rés &  
res à  
être  
cœur  
privil  
cence  
tems  
mes  
afyle  
Répon  
piété  
généro  
La  
ou plut  
Pascal  
renouv  
lemagn  
avoit c  
de Hen  
Romain  
ce Prin  
tes ses  
tures.  
d'Italie,  
lousé pa  
usurpati

ne vouloit pas renoncer à des coutumes qu'il disoit avoir reçues de ses prédécesseurs, quoique des hommes très-éclairés & très-pieux les jugeassent contraires à la Loi de Dieu, il ne devoit pas être étonné qu'un Roi de France eût à cœur de conserver un des plus beaux privilèges de son Royaume, où l'innocence opprimée avoit trouvé de tout tems une protection ouverte, & les hommes de bien exilés pour la justice, un asyle assuré contre leurs persécuteurs. Réponse digne tout à la fois & de la piété courageuse de Louis VII, & de la générosité d'un Monarque François.

La querelle des investitures assoupie, ou plutôt suspendue par le traité du Pape Pascal II avec l'Empereur Henri V, se renouvela bientôt, & jetta l'Eglise d'Allemagne dans des troubles dont elle avoit cru voir la fin. Pascal prisonnier de Henri avec une partie du Clergé Romain, avoit été forcé d'accorder à ce Prince une Bulle qui consacroit toutes ses prétentions touchant les investitures. Mais les Evêques de France & d'Italie, qui regardoient ce droit si jalosé par les Empereurs, comme une usurpation & même comme une hérésie

XII.

SIÈCLE.

**XII.**  
**S I È C L E.** sie, se récrierent contre la Bulle extorquée au Pape. Il étoit manifeste que c'étoit l'ouvrage de la surprise & de la violence. Henri ne pouvoit s'en prévaloir sans rappeler à tout le monde les moyens odieux qu'il avoit employés pour l'obtenir. Elle fut révoquée dans plusieurs Conciles, & l'Empereur frappé d'un nouvel anathème, parce qu'il avoit abusé de la captivité du Pape pour lui arracher un titre dont il n'auroit pas eu besoin, s'il avoit cru lui-même ses droits aussi bien fondés qu'il l'assuroit. Ainsi les maux & les désordres que cette malheureuse affaire causoit depuis si long-tems, continuoient toujours à désoler l'Allemagne & l'Italie.

Dans les dernières années de Henri V, les esprits parurent disposés à une réconciliation solide. Le Pape Calixte II fit avec ce Prince un nouvel accord, qu'on avoit préparé avec plus de réflexion, & où les droits respectifs du Sacerdoce & de l'Empire étoient fixés d'une manière assez juste & assez claire pour prévenir les difficultés qui pouvoient s'élever encore. On y distingua ce qu'on avoit trop long-tems affecté de confondre. L'Empereur rendit aux Eglises

Eglise  
 & le  
 Prince  
 sur le  
 ne voi  
 pu ou  
 cune e  
 Lothair  
 paroît  
 l'autori  
 cident,  
 en parti  
 que l'E  
 dont ell  
 le Trôn  
 Lothaire  
 rendre l  
 Abbé l'  
 se désist  
 mençoit  
 avoit de  
 pression  
 Mais l  
 gne eut p  
 les chose  
 face. Ce  
 lous de la  
 les préten  
 l'employ  
 Tome I

Eglises l'entière liberté des élections, & le Pape reconnut les droits que ce Prince avoit comme Chef de l'Etat, sur le temporel des Ecclésiastiques. On ne voit pas que cet accord ait été rompu ou affoibli par aucun acte, ni aucune entreprise, sous les régnes du pieux Lothaire II & du sage Conrad III. Il paroît que ce fut à S. Bernard, dont l'autorité étoit si grande dans tout l'Occident, & pour qui ces deux Princes en particulier avoient un respect infini, que l'Eglise d'Allemagne dut le calme dont elle jouit tandis qu'ils occupèrent le Trône. Du moins est-il certain que Lothaire ayant sollicité le Pape de lui rendre le droit des investitures, le saint Abbé l'engagea par ses exhortations à se désister de cette demande, qui commençoit déjà, malgré le désir qu'on avoit de maintenir la paix, à faire impression sur l'esprit des Romains.

Mais lorsque la Couronne d'Allemagne eut passé sur la tête de Frédéric I, les choses changerent tout-à-coup de face. Ce Prince, né fier, emporté, jaloux de la domination, fit revivre toutes les prétentions de ses prédécesseurs, & employa tous les ressorts de la poli-

---

 XII.

S I È C L E.

rique & toute la terreur des armes pour les soutenir. Il entreprit de soumettre les Romains, & de mettre les Papes sous sa dépendance. Sa hauteur excita d'abord des plaintes, ensuite des révoltes. On ne chercha qu'à s'offenser de part & d'autre, lorsqu'on ne pouvoit pas se nuire. Les anciennes plaies se rouvrirent, de nouvelles injures rappellerent celles qu'on s'étoit pardonnées. L'Allemagne, l'Italie & la Sicile furent en feu. Il s'y commit des violences qu'on auroit peine à pardonner à des peuples barbares qui auroient les plus justes motifs de faire la guerre. Mais le Pape Alexandre III eut la gloire d'humilier ce Prince, qui vouloit donner des fers à toute l'Italie, & dépouiller le Saint-Siège de toutes ses possessions temporelles. Frédéric accepta toutes les conditions qu'on lui imposa, & rendit au Pontife de Rome des honneurs qui devoient coûter infiniment à son orgueil. Le calme sembla renaitre, sur-tout après que Frédéric eut pris la résolution d'aller en Orient, joindre son courage à celui des autres Princes Croisés, contre les ennemis du nom Chrétien. Il trouva la mort dans cette expédition; & son

fils, I  
 préten  
 nouvel  
 querell  
 pire,  
 dales &

L'Al  
 les seul  
 fantées  
 vile ar  
 se pass  
 moins d  
 joignoit  
 violer. ce  
 réprimer  
 tre l'hor  
 éclairé  
 estimoit  
 chevêque  
 sévérité d  
 peu vu de  
 d'un zél  
 tenoit à  
 dignité. I  
 les immu  
 une posse  
 sujet de l  
 Prince &  
 toutes les

filz, Henri VI, qui adopta toutes ses prétentions, sans avoir les talens, renouvela les troubles, en réveillant la querelle funeste du Sacerdoce & de l'Empire, qui avoit déjà causé tant de scandales & tant d'horribles désordres.

L'Allemagne & l'Italie n'étoient pas les seuls théâtres des tristes scènes, enfantées par la rivalité de puissance civile armée contre les Pasteurs. Ce qui se passoit en Angleterre n'étoit pas moins déplorable. Henri II, Prince qui joignoit plusieurs belles qualités à une violence de caractère qu'il ne fut jamais réprimer, déploya tout son pouvoir contre l'homme le plus vertueux, le plus éclairé de son Royaume, & qu'il estimoit le plus. C'étoit Thomas, Archevêque de Cantorbéry, Prélat d'une sévérité de mœurs, telles qu'on en avoit peu vu depuis les tems apostoliques, & d'un zèle inflexible dans tout ce qui tenoit à ses devoirs & aux droits de sa dignité. La Jurisdiction ecclésiastique & les immunités du Clergé, fondées sur une possession immémoriale, furent le sujet de la division qui se mit entre le Prince & l'Archevêque. Henri s'irritoit toutes les fois qu'il rencontroit de la

résistance, & Thomas étoit incapable de céder dans les choses qu'il voyoit liées avec les intérêts de l'Eglise, qui étoient pour lui la cause même de Dieu. Toute l'Eglise d'Angleterre prit part à cette malheureuse querelle. Les intrigues & les violences, les exils & les confiscations furent mis en usage par le Roi Henri, pour se venger d'un Prélat qu'il regardoit comme un féditieux & un rebelle. Mais rien ne put ébranler la fermeté de celui-ci; & la mort seule qui lui fut donnée par des meurtriers, fit cesser ce combat, dont toute la gloire fut pour celui qui parut succomber.

Cependant le Christianisme faisoit des progrès merveilleux dans les pays voisins de l'Allemagne. La Poméranie que Boleslas, Duc de Pologne, avoit subjuguée, fut éclairée des lumières de la foi par la prédication de S. Otton, Evêque de Bamberg, qui se consacra à cette mission avec un zèle vraiment apostolique. Ce ne fut pas sans de grandes fatigues & de grands dangers, que le saint homme réussit dans cette entreprise. Il éprouva de la part des Prêtres Idolâtres, & des zélés partisans du Paganisme, tout ce que l'intérêt

& les  
d'obst  
Mais  
rendir  
Nation  
écoute  
princip  
tin &  
des fau  
habitan  
pas à s  
saint M  
Poméran  
cette b  
du Chr  
contrées  
tivité de  
toient f  
La R  
les jours  
du Nord  
du Roi S  
bienfaisa  
travailloi  
idolâtres  
l'ardeur d  
tageoit le  
devoirs d  
une gran

& les préjugés peuvent faire naître d'obstacles à la conversion des peuples. Mais sa patience & sa générosité lui rendirent favorables les Chefs de la Nation, & par eux il parvint à se faire écouter du peuple. Lorsque les Villes principales, savoir Pirits, Camin, Stetin & Wollin eurent abandonné le culte des faux Dieux, les bourgades & les habitans de la campagne ne tarderent pas à suivre cet exemple. Il ne fallut au saint Missionnaire que deux voyages en Poméranie pour conquérir à J. C. toute cette belle Province, d'où la lumière du Christianisme se communiqua aux contrées voisines par les travaux & l'activité des hommes apostoliques qui s'étoient formés sous les yeux de S. Otton.

La Religion Chrétienne devenoit tous les jours plus florissante dans les États du Nord. La Suède eut dans la personne du Roi S. Eric, un Prince juste, pieux, bienfaisant, & un zélé Missionnaire. Il travailloit lui-même à la conversion des idolâtres, & soutenoit par son exemple l'ardeur des Missionnaires, dont il partageoit les fatigues, sans négliger les devoirs de la Royauté. Ayant remporté une grande victoire sur les Finlandois

encore payens , il se prosterna sur le  
 XII. champ de bataille , moins pour rendre  
 SI È C L E. graces au Ciel du succès de ses armes ,  
 que pour déplorer la perte des ames à  
 qui son triomphe avoit coûté la vie.  
 Touché de cette pensée , il accorda la  
 paix aux ennemis , à condition qu'ils  
 écouteront les Prédicateurs chargés de  
 leur annoncer l'Evangile. Ils acceptè-  
 rent avec joie cette condition. On les  
 instruisit , après quoi un grand nombre  
 reçurent le Baptême. On bâtit des Egli-  
 ses , auxquelles on attacha des Prêtres ;  
 & Henri , Evêque d'Upsal , qui s'étoit  
 mis à la tête de cette bonne œuvre ,  
 resta avec les nouveaux Chrétiens pour  
 les affermir dans la foi & dans la piété.  
 Le zèle de ce saint Apôtre de la Fin-  
 lande fut récompensé par la couronne  
 du martyr. Un pécheur scandaleux  
 qu'il avoit voulu soumettre à la pénit-  
 tence , se révolta contre lui & le tua.  
 Le vertueux Monarque Eric eut aussi le  
 même sort. Il fut percé de coups par  
 des scélérats , pendant qu'il entendoit la  
 Messe , le jour de l'Ascension de N. S.  
 Les miracles qui s'opérèrent au tom-  
 beau du Prélat & du Prince , console-  
 rent les fidèles de leur perte , & furent

aux  
 auth  
 La  
 Finla  
 prem  
 les so  
 nom  
 que ,  
 des p  
 plusie  
 gue ,  
 Quan  
 & qu  
 dans  
 favora  
 à préc  
 trie. I  
 & les  
 lui le  
 qu'il f  
 Eglise  
 de lui  
 Missio  
 cette n  
 à deve  
 Slaves  
 lâtre , e  
 même  
 soins d

aux yeux du peuple des témoignages authentiques de leur sainteté.

XII.

La Livonie, Province voisine de la SIECLE. Finlande, reçut aussi dans ce siècle les premières leçons du Christianisme, par les soins d'un Chanoine de Sigeberg, nommé Meinard. Ce pieux Ecclésiastique, avant d'entreprendre la conversion des peuples de Livonie, fit chez eux plusieurs voyages pour étudier leur langue, leur caractère & leurs mœurs. Quand il fut bien au fait de tout cela, & que les liaisons qu'il avoit formées dans le pays lui firent espérer d'y être favorablement accueilli, il commença à prêcher J. C. & à combattre l'idolâtrie. Dieu bénit tellement son travail, & les ouvriers qui vinrent se joindre à lui le seconderent avec tant d'ardeur, qu'il fut bientôt en état de fonder une Eglise à Riga, Capitale du pays, & de lui donner un Clergé. Le vertueux Missionnaire fut le premier Evêque de cette nouvelle Eglise, qui ne tarda pas à devenir nombreuse. La Nation des Slaves Rugiens, qui étoit encore idolâtre, embrassa le Christianisme vers le même tems. Elle dut sa conversion aux soins de Valdemar I, Roi de Dane-

**marck**, Prince religieux, qui s'appliquoit également à procurer la propagation de la foi & la prospérité de l'Etat.

**S I È C L E.**

L'état du Christianisme en Espagne étoit tel que nous l'avons vu au siècle précédent. La rivalité des Chrétiens & des Musulmans, qui occasionnoit beaucoup de maux, produisoit aussi quelques bons effets. Elle obligeoit les fidèles à s'instruire, pour se mettre en état de disputer contre les Mahométans, de répondre à leurs objections, & de relever les absurdités de l'Alcoran. Elle mettoit les Pasteurs dans la nécessité de veiller sur leurs troupeaux, pour en écarter la séduction, & de les éclairer par de fréquentes exhortations, afin de les fortifier sur les points qui étoient le sujet ordinaire des controverses entre les sectateurs de Mahomet, & les adorateurs de J. C. Continuellement observés par des ennemis jaloux & clairvoyans, les Chrétiens se trouvoient forcés par-là de vivre dans une plus grande retenue, & d'honorer leur foi par la régularité de leur conduite. C'est sans doute à ces circonstances qu'on doit attribuer le zèle, la lumière & la pureté des mœurs qu'on vit briller dans

les dif-  
pagné.  
ouvert.  
sur cet  
pire C  
acquis  
pontific  
damme  
avoient  
firer la  
Maures  
vailler  
la suite  
Croisés.

*Considér  
& sur  
ses P*

**L'EGL**  
sur la C  
de, des  
qui la c  
étoit tro  
cles préc  
le Saint-

les différentes parties de l'Eglise d'Espagne. Les Papes eurent aussi les yeux ouverts d'une façon toute particulière sur cette importante portion de l'Empire Chrétien, où leur autorité avoit acquis une grande influence depuis le pontificat de Grégoire VII. Indépendamment des intérêts de la foi, ils avoient de puissantes raisons pour desirer la conversion ou l'expulsion des Maures. Aussi les verrons-nous y travailler avec ardeur, & tourner dans la suite vers cet objet l'activité des Croisés.

XII.  
SIÈCLE.

---

#### ARTICLE VI.

*Considérations sur l'Eglise de Rome ;  
& sur le caractère de quelques-uns de  
ses Pontifes, au XII<sup>e</sup>. siècle.*

L'EGLISE n'eut pas la douleur de voir sur la Chaire de S. Pierre dans ce siècle, des Pontifes scandaleux & dissolus qui la déshonorassent, comme il s'en étoit trouvé quelques-uns dans les siècles précédens. Seize Papes occuperent le Saint-Siège dans cet espace de tems ;

XII.  
S I È C L E.

tous furent irréprochables dans leurs mœurs, plusieurs posséderent des qualités qui les rendoient propres à bien gouverner la République chrétienne, & quelques-uns furent également recommandables par leurs talens & leurs vertus; il y en eut même parmi ces derniers, qui montrèrent dans les conjonctures les plus difficiles, une supériorité de lumières & de courage dignes du rang suprême où ils étoient élevés. S'ils ne développèrent pas tout le zèle qu'on étoit en droit d'attendre d'eux, contre les abus qui seroient de prétexte aux ennemis de l'Eglise pour s'élever contre elle; s'ils parurent fermer les yeux sur ceux qui régnoient dans la Cour Romaine; ce ne fut pas sans doute faute de sentir ce que les devoirs de leur place exigeoient d'eux à cet égard. Mais le malheur des tems, la nature des circonstances, l'embarras des affaires, & le besoin qu'ils avoient de s'appuyer sur ceux qui les environnoient, & par conséquent de les ménager, les porterent à une condescendance qui leur sembla nécessaire à leurs intérêts & à leur sûreté. On voudroit seulement que ces Pontifes, plus occupés des maux

de l'Eglise du  
les du  
d'attente  
depuis  
les Pape  
vertueu  
deur de  
des dro  
toient a  
De-là  
des Pape  
touchant  
qu'on ap  
re, & a  
raineté  
les Prin  
Pouille,  
qu'on re  
Saint-Siè  
fance qu  
fes les m  
d'abus q  
cette ava  
cette ma  
à leur C  
pour mie  
les rendo  
levoient  
dité des

de l'Eglise, & des obligations essentielles du Sacerdoce, eussent moins donné d'attention aux choses temporelles. Mais depuis Grégoire VII, l'objet de tous les Papes, sans en exempter les plus vertueux & les plus sages, fut la grandeur de leur Siège, & la conservation des droits que leurs prédécesseurs s'étoient attribués.

De-là les contestations perpétuelles des Papes d'une part avec les Empereurs, touchant les investitures & les domaines qu'on appelloit le patrimoine de S. Pierre, & avec les Romains pour la souveraineté de la Ville; d'autre part avec les Princes Normands au sujet de la Pouille, de la Calabre & de la Sicile qu'on regardoit comme des fiefs du Saint-Siège; de-là encore la complaisance qui faisoit dissimuler aux Pontifes les mieux intentionnés, cette foule d'abus qui subsistoient autour d'eux, cette avarice des Cardinaux, ce faste & cette magnificence profane qu'on étaloit à leur Cour. La même indifférence, ou pour mieux dire, la même politique, les rendoit sourds aux plaintes qui s'élevoient de toutes parts contre l'avidité des Officiers Romains. Pour juger

des abus qui s'étoient introduits à la  
 XII. Cour de Rome, du luxe où l'on y vi-  
 S I È C L E. voit, & des exactions qu'on exerçoit  
 pour entretenir la dépense des Grands,  
 il faut lire les Lettres de S. Bernard  
 au Pape Eugène III, & sur-tout ses  
 Livres de la Considération, adressés au  
 même Pontife. Ce saint Docteur y  
 peint des couleurs les plus fortes & les  
 plus vraies la voracité d'une multitude  
 presque innombrable d'Avocats, de  
 Procureurs, de Greffiers & d'autres gens  
 d'affaires qui vivoient aux dépens de  
 ceux qu'on voyoit arriver chaque jour  
 de toutes les parties du Monde chrétien,  
 pour défendre leurs causes au tribunal  
 du Pape. Il entre dans le détail des in-  
 trigues, des chicanes & des vexations  
 qui étoient l'unique étude de ces sortes  
 de gens. Il représente leurs cris, leurs  
 mouvemens, le tumulte & la confusion  
 qu'ils occasionnoient. Il décrit la foule  
 des plaideurs & des sollicitateurs, em-  
 pressés autour du Pontife & de ceux  
 qu'il chargeoit sous lui du soin des affai-  
 res. Il fait voir toutes les passions acti-  
 ves & frémissantes, qui s'agitent, se  
 heurtent, prennent toutes les formes,  
 & se replient dans tous les sens, pour

surpren  
 délirent.  
 Rome  
 théâtre-  
 nalité,  
 toute he  
 tes, &  
 quitté le  
 dans un  
 l'esprit  
 étrangèr  
 modestie

Tous  
 tems par  
 trassent p  
 rancié de  
 Pierre le  
 Pierre de  
 qu'il y a  
 vains foli  
 voient c  
 peignoier  
 leurs. M  
 ble & p  
 tretien de  
 Adrien I  
 Adrien,  
 mis la Vi  
 à Bénéve

surprendre ou pour arracher ce qu'elles désirent. Il conclut de tout cela, que Rome est un séjour de trouble, un théâtre où la brigue, l'intérêt, la vénalité, la mauvaise foi renouvellent à toute heure les scènes les plus révoltantes, & il plaint son disciple d'avoir quitté le calme de la solitude pour vivre dans un lieu où la piété, l'innocence & l'esprit du Christianisme étoient aussi étrangères que le désintéressement, la modestie & la probité.

Tous les saints Personnages de ce tems parloient de même, quoiqu'ils n'entraissent pas dans un examen aussi circonstancié de ce qui se passoit à Rome. Pierre le Vénérable, Abbé de Cluni, Pierre de Blois, & en général tout ce qu'il y avoit alors en Occident d'Écrivains solides & d'hommes pieux, s'élevoient contre les mêmes abus, & les peignoient à peu près des mêmes couleurs. Mais rien n'est plus remarquable & plus fort en ce genre, que l'entretien de Jean de Salisbéri avec le Pape Adrien IV, son compatriote & son ami. Adrien, mécontent des Romains, avoit mis la Ville en interdit, & s'étoit retiré à Bénévent. Jean de Salisbéri vint l'y

XII.

SIÈCLE.

trouver & resta trois mois auprès de lui.  
 XII. Dans une de leurs conversations particulières, Adrien demanda à son ami ce qu'on disoit de l'Eglise de Rome, & de lui-même qui en étoit le Chef. Jean lui répondit avec une franchise & une liberté qui faisoit honneur à leur amitié réciproque : on dit hautement, lui déclara-t-il, que l'Eglise de Rome se montre moins la mère que la marâtre des autres Eglises ; qu'on y voit des gens vains & ambitieux, qui sont plus jaloux de dominer sur le Clergé, que de se rendre l'exemple du troupeau, qui ne sont occupés qu'à amasser beaucoup d'or & d'argent, & qui semblent ne faire consister leur Religion que dans l'amour des richesses périssables ; que tout est vénal dans cette Ville, jusqu'aux choses les plus saintes & à la justice même ; que le Pape lui-même est à charge à toutes les Eglises, par les sommes qu'il en exige pour entretenir le faste de sa Cour, & fournir à l'avidité des hommes insatiables qui l'environnent. C'étoit ainsi qu'un des plus vertueux & des plus savans Prélats de l'Eglise de France, traçoit le tableau de la Cour Romaine, en parlant à un des

Papes de  
 grandeur  
 sur la C  
 Les so  
 à l'Antip  
 qui suivir  
 vien & d  
 d'Alexand  
 révolte,  
 & les dé  
 primoient  
 les ennem  
 les motifs  
 les faisoie  
 Papes le  
 suite non  
 de meubl  
 Courtisan  
 les maniè  
 gats, & l  
 loit autou  
 naire des  
 naud de  
 Grecs ne  
 mes chose  
 l'Eglise I  
 deur & c  
 prochent  
 s'égalier a

Papes de ce siècle qui porta le plus de grandeur d'ame & de qualités estimables sur la Chaire pontificale.

XII.

SIÈCLE.

Les schismatiques qui s'attachèrent à l'Antipape Grégoire VIII, & ceux qui suivirent le parti du Cardinal Octavien & de ses deux successeurs, au tems d'Alexandre III, s'autorisoient dans la révolte, en déclamant contre les abus & les désordres que les Pontifes ne réprimoiient pas. C'étoit le prétexte dont les ennemis du Saint-Siège couvroient les motifs de haine ou d'ambition qui les faisoient agir. On reprochoit aux Papes leurs vastes Domaines, leur suite nombreuse, leurs Palais remplis de meubles précieux, le faste de leurs Courtisans, la hauteur de leurs Officiers, les manières impérieuses de leurs Légats, & la pompe mondaine qui brilloit autour d'eux. C'étoit le sujet ordinaire des indécentes déclamations d'Arnaud de Bresse & de ses partisans. Les Grecs ne cessoient de répéter les mêmes choses; & dans leurs écrits contre l'Eglise Latine, l'affectation de grandeur & d'autorité par laquelle ils reprochent aux Pontifes Romains de s'égalier aux Rois de la terre, est le

**XII.** **SIÈCLE.** sujet ordinaire de leurs plaintes. Les Grands de Rome, de leur côté, à la tête des factions qui déchiroient la Ville, ne cherchoient qu'à susciter chaque jour de nouvelles affaires aux Pontifes, pour retarder les progrès de leur puissance qu'ils jalousoient. Ils s'étoient bâtis des espèces de forteresses dans les divers quartiers de Rome. Ils s'y tenoient en armes avec ceux de leur parti, toujours prêts à faire irruption, pour attaquer les pèlerins, piller les Eglises, traverser les élections, lorsque le Saint-Siège étoit vacant, procurer celle d'un sujet qui leur fût agréable, chasser & poursuivre les Pontifes dont ils craignoient le zèle & la fermeté.

Ainsi l'Eglise de Rome, centre de l'unité catholique, chef & maîtresse de toutes les Eglises, par l'étendue de sa Jurisdiction, comme par la pureté de sa doctrine, étoit dans une agitation continuelle. Quelle habileté, quels talents, quelle aptitude aux affaires, quel assemblage des qualités les plus rares ne falloit-il pas avoir, pour occuper un poste exposé à tant d'orages? Comment suffire à tant d'affaires, décider tant de questions, régler tous les diffé-

rends, se  
 Puissances  
 mis, emb  
 République  
 si éloignée  
 de toutes l  
 jours le m  
 de plus en  
 quoit de to  
 qu'on cher  
 nes? Ce ch  
 de la sage  
 tant plus é  
 vernemens  
 cipes fixes  
 stration int  
 duite au-  
 encore ici  
 système si p  
 xactitude p  
 étoit électi  
 Mais s'il y  
 habiles ou  
 circonstanc  
 un génie é  
 des affaires  
 suivre & à  
 prédécesseu  
 commencé.

rends, se balancer contre toutes les Puissances, résister à une foule d'ennemis, embrasser toutes les parties de la République chrétienne à des distances si éloignées, & pourvoir aux besoins de toutes les Eglises, en suivant toujours le même plan, & en affermissant de plus en plus le pouvoir qu'on invoquoit de toutes parts, dans le tems même qu'on cherchoit à lui donner des bornes? Ce chef-d'œuvre de politique, fruit de la sagesse & de la constance, est d'autant plus étonnant, que les autres Gouvernemens n'avoient pas encore de principes fixes & certains dans leur administration intérieure, & dans leur conduite au-dehors. Ce qui augmente encore ici la surprise, c'est de voir un système si profond, suivi avec tant d'exactitude par une Cour dont le Chef étoit électif, & changeoit si souvent. Mais s'il y eut quelques Papes moins habiles ou moins attentifs à profiter des circonstances, il y en eut aussi qui par un génie élevé, & par un grand usage des affaires, étoient bien propres à suivre & à perfectionner ce que leurs prédécesseurs avoient si heureusement commencé.

——— Pascal II qui remplissoit la Chaire  
 XII. apostolique au commencement de ce  
 S I È C L E. siècle, s'étoit formé sous Grégoire VII,  
 & avoit pris ses principes. Il ne fut  
 pas moins zélé pour la discipline, qu'ha-  
 bile dans les affaires. Plus flexible que  
 son maître, il sut s'accommoder aux  
 circonstances ; & un pontificat de plus  
 de dix-huit ans, le mit en état d'affermir  
 & d'étendre par la pratique, des  
 maximes qui étoient devenues en quel-  
 que sorte le droit public de l'Europe.  
 L'Empereur Henri V qui le tenoit cap-  
 tif, obtint de lui tout ce qu'il voulut,  
 tant qu'il fut en son pouvoir. Mais quel  
 avantage ce Prince prétendoit-il tirer  
 d'un titre que la force arrachoit à son  
 prisonnier, & qu'il devoit s'attendre à  
 voir contesté, annullé, comme il le fut  
 en effet, dès qu'on pourroit le désa-  
 vouer & le rétracter impunément ? Par  
 cette conduite, Henri ne sembloit il  
 pas annoncer qu'il doutoit lui-même de  
 la légitimité d'un droit qui avoit besoin  
 d'être appuyé par des actes extorqués ?  
 Ce qu'Henri devoit prévoir arriva. Le  
 décret que Pascal lui avoit accordé pour  
 prix de sa liberté, ayant été jugé nul &  
 abusif, par le conseil du Pontife, &

par les Evêques  
 trer la foiblesse  
 sur de sembler  
 ration publi  
 fit, devint  
 les investitur  
 fut tourner  
 tions, le t  
 avoir acqui  
 Gélafe I  
 Pascal, fut  
 piété, d'u  
 d'une pati  
 épreuves qu  
 tion des Fra  
 pereur, n'a  
 tion, résolu  
 cat, par to  
 gue & la vi  
 Les séditieu  
 ter le Pape  
 voient élu,  
 à s'enfuir d  
 les secondo  
 commencé,  
 auquel il do  
 VIII. Géla  
 ayant plusie  
 ber entre l

par les Evêques, ne servit qu'à mon-  
 trer la foiblesse d'une cause qui s'étoit  
 sur de semblables moyens. La rétrac-  
 tion publique & solemnelle qu'on en  
 fit, devint un nouveau préjugé contre  
 les investitures, & la Cour de Rome  
 fut tourner en preuve de ses préten-  
 tions, le titre que l'Empereur croyoit  
 avoir acquis contre elle.

Gélase II, successeur immédiat de  
 Pascal, fut un Pontife d'une édifiante  
 piété, d'un caractère pacifique, &  
 d'une patience admirable dans les  
 épreuves qu'il eut à soutenir. La fac-  
 tion des Frangipanes, dévouée à l'Em-  
 pereur, n'ayant pu empêcher son élec-  
 tion, résolut de troubler son pontifi-  
 cat, par tous les moyens que l'intri-  
 gue & la violence purent leur suggérer.  
 Les séditieux, non contens de maltrai-  
 ter le Pape & les Cardinaux qui l'a-  
 voient élu, vinrent à bout de l'obliger  
 à s'enfuir de Rome, & Henri V qui  
 les secondoit, acheva ce qu'ils avoient  
 commencé, en faisant élire un Antipape  
 auquel il donna le nom de Grégoire  
 VIII. Gélase persécuté en Italie, &  
 ayant plusieurs fois couru risque de tom-  
 ber entre les mains de ses ennemis,

XII.

S I È C L E.

**XII.**  
**SIÈCLE.** après bien des fatigues & des périls ; trouva , comme plusieurs de ses préceffeurs , un aſyle en France. Il mourut à Cluni dans les ſentimens de piété ; qu'il avoit toujours fait paroître au milieu des peines dont ſa vie n'avoit pas ceſſé d'être traversée depuis ſon exaltation.

Caliſte II qui monta ſur le Saint-Siège dans ce tems de troubles & de factions , fut allier les qualités d'un grand homme , aux vertus d'un ſage Pontife. Il étoit Archevêque de Vienne en Dauphiné , lorsqu'on le choiſit pour remplir la Chaire apoſtolique. Sa naiſſance étoit illuſtre , puisſqu'il avoit pour parens l'Empereur , le Roi de France , & celui d'Angleterre. Mais ſon courage & ſa fermeté jointes à l'élevation de ſon ame , le mettoient encore au-deſſus d'une ſi noble extraction. Son entrée dans la Capitale du Monde Chrétien fut , un vrai triomphe. La haute idée qu'on avoit de ſon mérite , l'y fit recevoir comme un libérateur , qui venoit rétablir le bon ordre , & faire rentrer dans le devoir ceux qui le troubloient. Il juſtifa par ſa bonne conduite & ſon habileté , l'opinion qu'on avoit conçue de

lui. Les fauſſes  
 tipape fut  
 avoit uſur  
 leur crédi  
 fortifiés ;  
 imitoient  
 réduire ,  
 parurent c  
 ditieux ſer  
 toujours.

Les po  
 nocent II  
 II, furent  
 d'autre é  
 le ſchiſm  
 ſous le m  
 la Chaire  
 la plupart  
 Chrétien  
 légitime  
 clet , s'éta  
 toute préte  
 viſion qu'i  
 tems dans  
 terminée.

Après c  
 à la vertu  
 conſeils de  
 Siège apo

lui. Les factions furent dissipées, l'Antipape fut dépouillé de l'autorité qu'il avoit usurpée, les Frangipanes perdirent leur crédit, avec les tours où ils s'étoient fortifiés; les autres petits tyrans qui les imitoient, apprirent qu'on pouvoit les réduire, & le calme avec la sûreté reparurent dans la Ville, d'où tant de séditieux sembloient les avoir bannis pour toujours.

Les pontificats d'Honorius II, d'Innocent II, de Célestin II & de Lucius II, furent courts, & ne nous offrent d'autre événement remarquable, que le schisme de Pierre de Léon, connu sous le nom d'Anaclet II, qui disputa la Chaire pontificale à Innocent II. Mais la plupart des Souverains de l'Europe Chrétienne ayant reconnu Innocent pour légitime Pape, & le successeur d'Anaclet, s'étant volontairement délisté de toute prétention au Saint-Siège, la division qu'il y avoit eu pendant quelque tems dans l'Eglise fut heureusement terminée.

Après ces Papes, un Solitaire formé à la vertu, sous la conduite & par les conseils de S. Bernard, fut porté sur le Siège apostolique; c'étoit Eugène III,

**XII.**  
**SI È C L E.** Abbé de S. Anastase de Rome. Au tems de son élection, il eut, comme la plupart de ses prédécesseurs, de grands démêlés avec les Romains, toujours rebelles, & conduits par des factieux qui les entretenoient, dans l'espérance chimérique de voir bientôt rétablir le gouvernement républicain. Les Chefs de la rébellion échauffoient les esprits par leurs discours, en rappelant sans cesse au peuple la valeur & les exploits des anciens Romains, auxquels ceux d'alors étoient si loin de ressembler. On ne parloit que de rebâtir le Capitole, de rétablir le Sénat, l'Ordre équestre, les Consuls & les autres Magistrats de la République. Les séditieux échauffés par les discours d'Arnaud de Bresse, qui prêchoit la révolte avec une audace dont on n'avoit point encore vu d'exemple, remplirent la Ville de troubles & de violences. Ils forcerent les maisons des Cardinaux & des autres Ecclésiastiques, les pillèrent comme dans un tems de guerre, obligèrent les pèlerins à leur livrer les offrandes qu'ils apportoient, & en tuèrent un grand nombre. Quoiqu'Eugène par sa prudence & sa fermeté eût appaisé ces desordres & réduit les

Romains  
 jour de  
 qu'il ré  
 France  
 Jeune &  
 d'honne  
 verains-  
 d'y trou  
 Dame  
 forma l  
 ci, & y  
 S. Victo  
 avoit ét  
 où il a  
 il donn  
 munaut  
 lité, qu  
 de la si  
 compos  
 l'ayant  
 dernière  
 autant  
 avoient  
 rut à T  
 Parm  
 la plupa  
 furent c  
 norerent  
 talens &

Romains à lui demander la paix, le séjour de Rome lui devint si désagréable, qu'il résolut de s'en éloigner. Il vint en France où il fut reçu par le Roi Louis le Jeune & par les Prélats, avec les marques d'honneur & de respect que les Souverains-Pontifes étoient toujours sûrs d'y trouver. Il visita les Eglises de Notre-Dame & de sainte GENEVIÈVE. Il réforma le Clergé peu exemplaire de celle-ci, & y mit des Chanoines Réguliers de S. Victor. Il alla aussi à Clairvaux dont il avoit été Moine, & dans ce saint lieu où il avoit puisé le goût de la piété, il donna autant d'édification à la Communauté par sa modestie & son humilité, qu'il en reçut du recueillement & de la simplicité des Religieux qui la composoient. Les affaires de l'Eglise l'ayant rappelé en Italie, il y passa les dernières années de son pontificat, avec autant de tranquillité que les autres avoient été pénibles & agitées. Il mourut à Tivoli en 1153.

Parmi les successeurs d'Eugène III, la plupart, si l'on en excepte Lucius III, furent des hommes de mérite, qui honorèrent la Chaire apostolique par leurs talens & l'exemple de leurs vertus. L'His-

toire nous peint entre autres sous ces  
 XII. beaux traits Urbain III, pieux, chari-  
 SIÈCLE. table, édifiant dans ses mœurs & plein  
 de sagesse dans sa conduite; Grégoire  
 VIII, savant, d'une vie pure & irré-  
 prochable, mais qui ne siégea pas assez  
 long-tems pour faire le bien qu'on at-  
 tendoit de lui; Clément III, habile &  
 sage dans le gouvernement, & qui brû-  
 loit de zèle pour le recouvrement de  
 la Terre-sainte; & Célestin III, en qui  
 la plus haute piété se trouvoit réunie à  
 l'expérience la plus consommée dans la  
 conduite des affaires. Mais les plus cé-  
 lèbres & les plus dignes d'être connus  
 à cause de leurs grandes qualités & de  
 leurs génies élevés, furent Adrien IV  
 & Alexandre III.

Adrien, né dans l'obscurité, ne dut  
 son élévation qu'à son mérite. L'Angle-  
 terre étoit sa patrie; l'extrême pauvreté  
 de ses parens ne lui laissa d'autre res-  
 source dans son enfance, que de se met-  
 tre au service d'une Communauté de  
 Chanoines Réguliers de S. Ruf. Ce fut  
 là qu'il apprit les premiers élémens des  
 Sciences. Au bout de quelques années,  
 ses talens & sa piété le firent admettre  
 au nombre des Religieux, & dans la  
 suite,

suite,  
 Eugène  
 le fit  
 d'Alba  
 & sa  
 les à  
 neman  
 lité de  
 mats é  
 déles a  
 qu'il e  
 De ret  
 sa miss  
 espoiro  
 qu'il f  
 Siège,  
 successe  
 contre  
 Chaire  
 tée plus  
 depuis s  
 du Mon  
 forêt inf  
 toujours  
 porterent  
 Cardinal  
 tir aux  
 lui dépla  
 dit, jusq  
 Tome

suite, il devint Général de l'Ordre. XII.  
 Eugène III, qui connoissoit son mérite, S I È C L E.  
 le fit Cardinal, & lui donna l'Evêché  
 d'Albano. Pour rendre encore ses talens  
 & sa capacité dans les affaires plus uti-  
 les à l'Eglise, ce Pape l'envoya en Da-  
 nemarck & en Norwège, avec la qua-  
 lité de Légat. Il travailla dans ces cli-  
 mats éloignés à la conversion des infi-  
 déles avec tant de zèle & de constance,  
 qu'il en gagna un grand nombre à J. C.  
 De retour à Rome, après avoir rempli  
 sa mission d'une manière glorieuse, il  
 espéroit jouir de quelque repos, lorsqu'il  
 fut choisi pour remplir le Saint-  
 Siège, vacant par la mort d'Anastase IV,  
 successeur immédiat d'Eugène III. Elevé  
 contre son attente & ses desirs sur la  
 Chaire pontificale, il trouva Rome agi-  
 tée plus que jamais par les factions qui  
 depuis si long-tems, rendoient la Capitale  
 du Monde chrétien moins sûre qu'une  
 forêt infestée de brigands. Les séditieux  
 toujours animés par Arnaud de Bresse,  
 porterent la violence jusqu'à blesser le  
 Cardinal Gérard. Adrien, pour faire sen-  
 tir aux Romains combien cette audace  
 lui déplaisoit, mit la Ville en inter-  
 dit, jusqu'à ce qu'on eût révoqué le

prétendu Sénat qu'on avoit osé rétablir, & qu'on eût chassé les sectateurs d'Arnaud de Bresse, auteurs de tout le mal. Il montra la même fermeté dans ses démêlés avec Guillaume II, Roi de Sicile, qu'il excommunia, jusqu'à ce que ce Prince eût restitué les biens qu'il avoit enlevés au Saint-Siège; & avec l'Empereur Frédéric I, qu'il réduisit, malgré toute sa hauteur, à lui servir de Gouverneur, avant de mettre sur sa tête la couronne impériale. Dans les conjonctures les plus délicates, il ne se démentit jamais, & quels que fussent les intérêts qu'il eût à concilier, les ennemis qu'il étoit obligé de combattre, il soutint jusqu'il eût obtenu ce caractère de force & de sagesse qui fait la véritable grandeur de ceux que la Providence choisit pour commander aux autres hommes.

Alexandre III, qui monta sur le Siège de S. Pierre, sitôt que la mort d'Adrien l'eût rendu vacant, eut encore de plus grandes affaires à discuter que son prédécesseur, & des adversaires plus formidables à dissiper ou à réduire. Armé d'un génie vaste & puissant, esprit orné des plus rares talens, enrichi par toutes les Sciences, il se montra plus

digne du  
qu'aucun  
avoit plac  
dure, &  
goire VI  
avoit d'es  
dans le  
des conj  
avec des  
versé par  
niffoit un  
l'intérêt  
méconnoi  
l'oracle d  
vouloient  
Chef. En  
nus par l'  
lui contes  
droits qu  
ferent du  
breux; il  
ameua le  
roit, par  
il vit les  
nom de  
voient ja  
de son él  
rivaux, a  
vint tomb

digne du rang sublime où il étoit assis, qu'aucun de ceux que la Providence y avoit placés avant lui. Sans avoir la fierté dure, & la rigueur inflexible de Grégoire VII, il posséda tout ce qu'il y avoit d'estimable & de vraiment grand dans le caractère de ce Pontife. Dans des conjonctures plus embarrassantes, avec des ennemis plus redoutables, traversé par un schisme puissant, qui fournissoit un prétexte plausible à ceux que l'intérêt ou la vengeance portoient à le méconnoître, il fut par ses décisions l'oracle de l'Eglise dont ses envieux ne vouloient pas convenir qu'il étoit le Chef. Envain trois Antipapes, soutenus par l'Empereur & le Roi de Sicile, lui contestèrent sa dignité, envain les droits qu'on opposoit au sien s'autorisèrent du décret d'un Concile nombreux; il dissipa tous ces orages, & il amena les choses au point qu'il desiroit, par sa patience & son habileté; il vit les Princes qui lui refusoient le nom de Pape, réunis à ceux qui n'avoient jamais méconnu la canonicité de son élection; & le dernier de ses rivaux, abandonné de tout le monde, vint tomber à ses pieds, s'estimant heu-

reux d'être compté parmi les créatures  
 XII. de celui dont il s'étoit fait l'égal. La  
 S I È C L E. France qui fut encore l'Asyle d'Alexan-  
 dre , pendant qu'on lui disputoit le  
 Saint-Siège , ne contribua pas peu à son  
 triomphe , par l'exemple de soumission  
 qu'elle donna aux autres Nations Chré-  
 tiennes. Le moment le plus glorieux  
 de ce pontificat , fut celui où le superbe  
 Frédéric mit aux pieds d'Alexandre ses  
 prétentions & son orgueil , s'avoua cou-  
 pable , & reçut une absolution publique  
 de ces mêmes entreprises qu'il avoit  
 regardées comme les plus belles actions  
 de son règne. Cette heureuse fin de  
 tant de troubles , uniquement due aux  
 talens & à la sage politique d'Alexan-  
 dre , est son plus grand éloge , & la  
 meilleure preuve du mérite éminent que  
 toute l'Eglise admira dans cet illustre  
 Pontife.

La Chaire pontificale ayant été rem-  
 plie par des hommes si supérieurs en  
 lumières & en capacité , à la plupart des  
 Souverains qui gouvernoient les divers  
 Etats de l'Europe , sa Puissance déjà res-  
 pectable par la Religion , devoit s'élever  
 au-dessus de toutes les autres , & pren-  
 dre un ascendant marqué sur tous les

Princes  
 fes & l  
 duire l  
 à la fo  
 & les a  
 Occiden  
 ser vers  
 constam  
 par tou  
 la réflex  
 arriveren  
 & des tr  
 les mon  
 hâter ou  
 tems &  
 d'un cô  
 cédé de  
 que le p  
 au spiritu  
 de Rome  
 sent de c

Princes Chrétiens. La situation des choses & leur cours naturel, devoient conduire les Papes au point de se voir tout à la fois les oracles de la Chrétienté, & les arbitres de la Société politique en Occident. Tout contribuoit à les pousser vers ce terme, auquel ils tendoient constamment depuis plusieurs siècles, par tous les moyens que le hazard & la réflexion leur avoient fournis. Ils y arriverent au milieu des contradictions & des traverses, parce qu'ils surent épier les momens favorables & les saisir, hâter ou ralentir leur marche, selon les tems & les conjonctures, & reprendre d'un côté ce qu'ils paroissoient avoir cédé de l'autre. Il étoit donc impossible que le pouvoir temporel ne vint s'unir au spirituel, dans la main des Pontifes de Rome, & que l'un & l'autre ne prissent de continuels accroissemens.

XII.

SIÈCLE.



## XII.

## S I È C L E.

## A R T I C L E V I I.

*Seconde & troisieme Croisade. Etat de  
l'Eglise Latine en Orient.*

**N**OUS avons conduit l'histoire de la première Croisade jusqu'à la fin du onzième siècle. Les affaires des Princes Latins, & la situation des Eglises qu'ils avoient établies n'avoient pas changé au commencement du douzième. Le Royaume de Jérusalem gouverné par Baudoin I, étoit toujours foible; les Principautés qui s'étoient formées en Palestine & en Syrie ne l'étoient pas moins. Ces armées nombreuses qui menaçoient la Puissance Musulmane d'une ruine prochaine, avoient été englouties par les guerres sanglantes, par les effets du climat & par les débauches. La division qui régnoit entre les Princes Mahométans, étoit presque toute la force des Chrétiens. Mais ils ne furent pas profiter de ces heureuses circonstances, qui, bien ménagées, leur auroient donné le tems d'affermir leurs établissemens & d'étendre leur domination. Livrés eux-

même  
par de  
les un  
armes  
mises  
jures

Ces  
faisoie  
aux pr  
gligea  
comm  
divisés  
de tri  
occupe  
culière  
Musul  
possess  
par de  
perdu  
sein d  
brûlan  
porter  
places  
soumi  
bèrent  
Le R  
fense  
raill  
jour

mêmes à de basses jalousies, & déchirés par de funestes discordes; ils tournerent les uns contre les autres; ces mêmes armes que la Religion ne leur avoit mises à la main que pour venger ses injures & détruire ses ennemis. XII.

Ces rivalités, & les guerres qu'elles faisoient naître, étoient trop favorables aux projets des Sarasins, pour qu'ils négligeassent d'en tirer avantage. L'intérêt commun les réunit contre des Princes divisés & affoiblis dont il étoit facile de triompher, tandis qu'ils n'étoient occupés que de leurs querelles particulières & de leurs vengeances. Les Musulmans attaquèrent tour-à-tour les possessions des Latins, mal défendues par des troupes épuisées, & qui avoient perdu leur ancienne bravoure, dans le sein de la mollesse, & sous un climat brûlant, dont elles ne pouvoient supporter l'extrême chaleur. La plupart des places que la première Croisade avoit soumises au joug des Chrétiens, tombèrent au pouvoir de leurs ennemis. Le Royaume de Jérusalem, sans défense & presque renfermé dans les murailles de la Ville, approchoit chaque jour de sa ruine. La bataille que Bau-

**XII.** **S I È C L E.** doin I perdit auprès de Joppé, pour s'être engagé témérairement dans un combat, avec des forces inégales, accrut encore la supériorité des infidèles, & les rendit plus hardis dans leurs entreprises. Cependant ce Prince ayant reçu d'Occident quelques nouveaux secours, se remit un peu de ses pertes, & les affaires des Chrétiens commencent à se rétablir lorsqu'il fut enlevé par la mort en 1178.

Baudoin II qui fut alors élevé sur le Trône de Jérusalem, avoit des talens pour la guerre & pour le gouvernement. Il fut sans cesse armé contre les infidèles, mais le succès de ses expéditions ne répondit pas toujours à sa valeur & à sa capacité. Après quelques avantages remportés sur les Musulmans, il eut le malheur de tomber dans leurs fers, & il ne put recouvrer sa liberté, qu'en épuisant ses Finances. Envain chercha-t-il à effacer la honte de sa captivité par la conquête d'Alep & par d'autres entreprises. Ses armes furent presque toujours malheureuses, & il mourut sans avoir eu la satisfaction de se venger. Cependant il laissa le Royaume de Jérusalem plus étendu & plus en état de

se défendre son avé plus d'un Princes de son mune qu voit fan davantage conduit

Mais longue c jou & il succéda cilier ou que la ja qu'à les un acharment au l'Etat. assoupiés sous le 1 dinairem geances & les m suite née les Seign eux en le Chef des Barc

se défendre, qu'il ne l'avoit trouvé à son avènement au Trône. Il y avoit aussi plus d'union, plus de concert entre les Princes Chrétiens, que sous le règne de son prédécesseur, & la cause commune qui les intéressoit plus qu'elle n'avoit fait depuis long-tems, influoit davantage dans leurs résolutions & leur conduite.

Mais cette concorde ne fut pas de longue durée. Foulques, Comte d'Anjou & gendre de Baudoin II, auquel il succéda, fut souvent occupé à réconcilier ou à soumettre les Princes Latins, que la jalousie & l'intérêt divisoient jusqu'à les porter à se faire la guerre, avec un acharnement qui tournoit inévitablement au désavantage de l'Eglise & de l'Etat. Les mésintelligences à peine assoupies, renaissoient presque aussitôt sous le moindre prétexte, & c'étoit ordinairement par des insultes & des vengeances qu'elles éclatoient. Ces troubles & les maux qu'ils causoient, étoient la suite nécessaire du système féodal que les Seigneurs Croisés avoient porté avec eux en Asie. Le Roi de Jérusalem étoit le Chef & le Suzerain des Princes & des Barons qui s'étoient formé de petits

**XII.**  
**S I È C L E.** Etats dans ces contrées. En cette qualité, il étoit forcé de prendre part à leurs querelles, en se déclarant pour les uns ou pour les autres, car la voie des négociations étoit rarement heureuse, & il ne pouvoit rien entreprendre contre l'ennemi commun, sans être appuyé de leurs secours. Ainsi le Gouvernement que les Croisés avoient établi dans leurs conquêtes d'Asie, outre les inconvéniens du pays & des autres circonstances locales, avoit encore tous les vices qui rendoient les Etats d'Europe si remplis d'agitations, & si mal administrés.

Le Roi Foulques étoit plein de courage & entendoit parfaitement la guerre. Il se proposoit de rendre la Société Chrétienne en Orient, plus florissante qu'elle n'avoit jamais été, & plus respectable aux Puissances infidèles. Dans cette vue il entreprit de mettre les possessions des Francs à l'abri de toute insulte, & en assurant par-là les anciennes conquêtes, il se préparoit à en faire de nouvelles. Ce Prince auroit réussi dans un aussi beau projet, s'il eût été secondé par les Seigneurs dont la réunion l'auroit mis en état de l'exécuter. Mais il ne trouva pas en eux le zèle

qu'un  
justes  
uns a  
couv  
Chrê  
gypte  
expo  
les a  
perso  
culiè  
il éto  
la R  
conc  
trou  
prise  
com  
n'eun  
voies  
auro  
trepr  
des  
puni  
vere  
hosti  
ils a  
ces  
fren  
L  
Chr

qu'une si bonne cause & des vues si justes devoient leur inspirer. Quelques-uns à la vérité se joignirent à lui pour couvrir & protéger les Villes que les Chrétiens possédoient du côté de l'Égypte, parce qu'elles étoient les plus exposées aux attaques de l'ennemi. Mais les autres, occupés de leurs inimitiés personnelles & de leurs guerres particulières, ne sentirent même pas combien il étoit intéressant pour eux & pour toute la République chrétienne, d'agir de concert avec leur Chef, & d'unir leurs troupes aux siennes, dans une entreprise qui n'avoit pour but que la sûreté commune. Ainsi les armes de ce Prince n'eurent pas tout le succès qu'elles devoient avoir, & les Musulmans qu'il auroit pu mettre hors d'état de rien entreprendre, se répandirent sur les terres des Francs, & les ravagèrent avec impunité. Le peu de résistance qu'ils trouverent, les rendant plus hardis, leurs hostilités se multiplièrent de tous côtés, ils attaquèrent des Châteaux & des Places, ils se mirent en Campagne, & firent ouvertement la guerre.

Le plus redoutable ennemi que les Chrétiens eussent alors, étoit le célèbre

XII.

S I È C L E.

Emad-Eddin-Zenghi, que les Historiens des Croisades ont appelé Sanguin. Ce Prince, fondateur des Atabeks de Syrie, avoit été nommé par le Sultan de Perse Mahmoud, Gouverneur de Mouffoul & Commandant-Général de ses armées. Il s'étoit formé au mécier des armées sous les plus habiles Capitaines de son tems, & il étoit devenu, par sa propre expérience, autant que par leurs leçons, le plus grand homme de guerre qu'il y eut alors parmi les Musulmans. Le zèle de l'islamisme & l'amour de la gloire brûloient tout à la fois dans son cœur; animé par ces deux passions, il entreprit tout ensemble de mettre un frein à l'indépendance des Emirs, & d'enlever aux Chrétiens leurs plus belles conquêtes. Il réussit presque également dans ces deux grands desseins, & l'ascendant qu'il prit sur tous les autres Souverains de ces cantons, alla jusqu'à donner de l'ombrage au Monarque Persan qui lui auroit été le commandement de ses troupes, s'il eût eu quelque autre Général à opposer aux Chrétiens.

Zenghi étoit devenu l'ennemi du Comte d'Edesse, Joscelin de Courtenai,

dont il  
qu'ils a  
Prince  
vouloit  
des pri  
Chrétie  
momen  
de sa C  
La Vil  
plus in  
vant a  
Chrétie  
à l'activ  
portée  
donna l  
tous Ch  
Le plu  
pitié,  
Ministr  
tout ce  
peuvent  
d'Edess  
Chrétie  
grands  
la suite  
Le P  
Ce Pri  
paravan  
avoit f

dont il avoit été l'allié dans la guerre qu'ils avoient faite ensemble à Boëmond, Prince d'Antioche. Le Musulman qui vouloit dépouiller le jeune Comte d'un des principaux Etablissmens que les Chrétiens eussent en Syrie, saisit le moment où ce Prince étoit éloigné de sa Capitale, pour en faire le siège. La Ville privée de celui qui étoit le plus intéressé à la défendre, & ne recevant aucun secours des autres Princes Chrétiens, ne put résister aux forces & à l'activité de l'assiégeant. Elle fut emportée d'assaut, & le vainqueur abandonna les habitans, qui étoient presque tous Chrétiens, à la fureur du soldat. Le plus grand nombre fut égorgé sans pitié, les Eglises furent pillées, & les Ministres de la Religion éprouverent tout ce que la barbarie & le Fanatisme peuvent inspirer de cruauté. La perte d'Edesse jeta la consternation parmi les Chrétiens, & leur fit entrevoir de plus grands malheurs encore, qui seroient la suite inévitable de celui-ci.

Le Roi Foulques n'en fut pas témoin. Ce Prince étoit mort quelque tems auparavant d'une chute de cheval, qu'il avoit faite à la chasse. Baudoin III,

XII. **S I È C L E.** l'aîné de ses fils, âgé de treize ans, avoit été couronné pour lui succéder, sous la tutèle de Méseline, sa mère, fille de Baudoin II. Cette Princesse ne manquoit pas d'habileté, mais les embarras d'une minorité, l'épuisement de l'Etat, & le découragement général occasionné par les succès de Zenghi, l'obligerent de se renfermer dans les soins qu'exigeoit d'elle l'administration intérieure du Royaume de Jérusalem.

La prise d'Edesse qui fut bientôt suivie de celle de plusieurs autres Places, alarma les Chrétiens d'Asie, & leur fit craindre de voir en peu de tems toutes les Villes qu'ils possédoient encore, tomber successivement sous la domination des infidèles, à moins qu'ils ne reçussent d'Occident des secours prompts & puissans. Dans ces justes craintes, ils envoyèrent à Rome l'Evêque de Gabale en Syrie, pour représenter au Pape le triste état de l'Eglise & de toute la Société Chrétienne, dont la ruine étoit inévitable, si les Princes d'Occident les abandonnoient dans cette extrémité. Eugène III fut vivement affligé des fâcheuses nouvelles que le Prélat d'Orient lui apprit, & de la peinture touchante

qu'il  
 écrivit  
 France  
 Monar  
 ter à u  
 oppress  
 Roi ne  
 ment,  
 étoient  
 mans e  
 concer  
 promp  
 que le  
 Assemb  
 Vézela  
 qu'Eug  
 la réul  
 s'y tro  
 voit pa  
 neurs r  
 qu'il y  
 par la  
 s'étoit  
 du peu  
 il n'y  
 pour c  
 en plei  
 l'Abbé  
 de lui,

qu'il mit sous les yeux. Ce Pontife ~~\_\_\_\_\_~~  
 écrivit des Lettres pressantes au Roi de France Louis le Jeune, & aux autres Monarques Catholiques, pour les exhorter à une nouvelle expédition contre les oppresseurs du Christianisme. Le pieux Roi ne put se figurer sans attendrissement, les maux auxquels les fidèles étoient exposés de la part des Musulmans enorgueillis de leurs succès. Pour concerter les moyens d'y apporter un prompt remède & de délibérer sur celui que le Pape proposoit, il indiqua une Assemblée des Grands & des Prélats à Vézelay en Bourgogne. Saint Bernard qu'Eugène avoit chargé de travailler à la réussite du projet, ne manqua pas de s'y trouver. Depuis long-tems on n'avoit pas vu tant d'Evêques & de Seigneurs réunis dans un même lieu. Tout ce qu'il y avoit de considérable en France par la naissance, le rang & la dignité, s'étoit empressé de s'y rendre. La foule du peuple étoit innombrable, & comme il n'y avoit point d'édifice assez vaste pour contenir cette multitude, on dressa en pleine Campagne un échafaud, d'où l'Abbé de Clairvaux ayant le Roi à côté de lui, pût se faire entendre au loin.

**XII.** S. Bernard, dont le zèle étoit échauffé par l'objet de sa mission & la présence d'un auditoire aussi brillant que nombreux, répondit à ce qu'on devoit attendre de lui, dans une occasion si propre à faire briller ses talens. Il parla d'une manière si noble, si éloquente, il fit des tableaux si touchans du triste état des Eglises Latines d'Orient, qui avoient coûté tant de fatigues & de sang aux généreux guerriers dont la bravoure en avoit jetté les fondemens; il remua tellement les esprits & les cœurs, que toute cette multitude reçut les impressions qu'il vouloit lui donner. Tous ceux qui l'écoutoient versoient des larmes, & l'interrompoient avec de grands cris pour demander la Croix. Il n'y eut pas assez d'étoffe pour en donner à tant de monde, & le saint Abbé fut obligé de couper ses habits pour en faire.

L'éloquent Solitaire ne s'en tint pas à ces premiers succès. Il parcourut l'Allemagne, & s'arrêtant dans la plupart des grandes Villes, il inspira aux souverains, à la noblesse & aux peuples la même ardeur pour la Croisade. Il eut cependant beaucoup de peine à

déterminer  
 dre aux a  
 très avec  
 Souverain  
 nard & l  
 tions ne  
 répugnanc  
 Corps G  
 treprise.  
 que, il f  
 motifs de  
 ligion qu  
 pour l'ébr  
 tenir con  
 racles qui  
 opéra sou  
 si grand r  
 des Villes  
 plus perm  
 torisât, &  
 qui en ét  
 Cologne,  
 Spire, Bâ  
 d'autre V  
 voisins fu  
 dans le té  
 oculaires c  
 ni séduits.  
 si différen

déterminer l'Empereur Conrad à se joindre aux autres Princes qui étoient entrés avec tant de zèle dans les vues du Souverain-Pontife. L'éloquence de Bernard & la véhémence de ses exhortations ne suffirent pas pour vaincre la répugnance qui éloignoit le Chef du Corps Germanique de cette pieuse entreprise. Soit indifférence, soit politique, il se refusa long-tems à tous les motifs de gloire, de générosité, de religion que l'Abbé de Clairvaux employa pour l'ébranler. Mais enfin il ne put tenir contre la voix puissante des Miracles qui se fit entendre. Bernard en opéra sous ses yeux de si éclatans, & en si grand nombre, dans toutes les grandes Villes où il prêcha, qu'il ne fut plus permis de douter que le Ciel n'autorisât; & sa mission, & la guerre sainte qui en étoit l'objet. Ces miracles dont Cologne, Mayence, Francfort, Worms, Spire, Bâle, Constance, & une infinité d'autre Villes d'Allemagne & des pays voisins furent le théâtre, ont été écrits dans le tems même, par des témoins oculaires qui n'ont pu être ni séducteurs, ni séduits. D'ailleurs ces prodiges étoient si différens les uns des autres, si mul-

XII.

SIÈCLE.

~~\_\_\_\_\_~~  
 XII.  
 S I È C L E.  
 multipliés, si subitement opérés, & celui qui les faisoit en tiroit si peu de gloire pour lui-même, qu'y soupçonner de la fraude, ou douter de la sincérité de ceux qui nous en ont transmis le récit, seroit l'effet d'un Pyrrhonisme capable d'ébranler tous les fondemens de l'histoire. Une entreprise formée sous de tels auspices, ne laissoit envisager que le plus brillant avenir, & les suites les plus heureuses.

Conrad avec les Seigneurs & les autres Croisés qui composoient son armée, partit au mois de Mai 1147. Il traversa la Hongrie, la Bulgarie & la Trace, & arriva au mois de Septembre suivant à la vue de Constantinople. Louis le Jeune qui étoit parti un mois plus tard, suivi d'une Noblesse nombreuse, & d'une foule prodigieuse d'hommes de tout état, prit la même route, & joignit le Prince Allemand sur les terres de l'Empire Grec; c'étoit Manuel Comnène qui occupoit alors le Trône de Constantinople. Ces armées immenses d'Allemands & de François qui venoient fondre sur l'Orient, causèrent de terribles alarmes à ce Prince, naturellement soupçonneux & jaloux de son au-

C  
 torité. M  
 n'avoir p  
 visiter les  
 Eglises à  
 nuel leur  
 ne put se  
 la généros  
 soit agir  
 mœurs &  
 que la pi  
 principale  
 tres motif  
 nemis ca  
 sonne &  
 il cacha  
 & de l'a  
 conçue de  
 & de le  
 jamais de  
 s'unir ave  
 ses troupe

Manu  
 per les C  
 d'une fei  
 de perfid  
 entière d  
 blés de p  
 pour les  
 épargner

torité. Malgré leurs protestations, de n'avoir pas d'autre dessein que d'aller visiter les saints lieux, & arracher les Eglises à l'oppression des infidèles, Manuel leur prêta des vues plus sinistres. Il ne put se persuader que la dévotion & la générosité fussent le mobile qui faisoit agir tant de guerriers, dont les mœurs & la conduite n'annonçoient pas que la piété & l'humanité fussent leurs principales vertus. Il leur supposa d'autres motifs, & ne vit en eux que des ennemis cachés qui en vouloient à sa personne & à ses Etats. Dans cette idée, il cacha sous les dehors de la concorde & de l'amitié la résolution qu'il avoit conçue de faire échouer leur expédition, & de leur ôter l'envie d'en former jamais de pareille; dût-il pour cela s'unir avec les infidèles, & faire marcher ses troupes sous les mêmes étendarts.

Manuel fut également habile à tromper les Croisés par les démonstrations d'une feinte amitié, & à suivre le plan de perfidie qu'il s'étoit fait pour leur entière destruction. Après les avoir comblés de présens, il leur offrit des guides pour les conduire avec sûreté, & leur épargner une partie des fatigues de la

XII.

SIÈCLE.

route , en les menant , disoit-il , par le  
 XII. chemin le plus court. Sur la foi de ces  
 guides perfides , qui avoient reçu l'or-  
 SI È C L E. dre de leur Maître , & qui ne l'exé-  
 cuterent que trop bien , les Croisés  
 s'engagerent dans un pays stérile , im-  
 praticable , où ils étoient continuelle-  
 ment harcelés par les ennemis. Leur  
 embarras devint encore plus grand ,  
 lorsqu'ils s'apperçurent que leurs gui-  
 des les avoient abandonnés pendant  
 la nuit. Ils ne connoissoient ni le lieu où  
 ils étoient , ni comment ils en pourroient  
 sortir , parce qu'il n'y avoit point de  
 route tracée au milieu de ces plaines  
 désertes & brûlantes. D'un autre côté ,  
 le Sultan d'Iconium , averti par Manuel  
 du chemin qu'il avoit fait prendre à l'ar-  
 mée de Conrad , tomba sur elle au mo-  
 ment qu'on s'y attendoit le moins , &  
 la mit en déroute. Les Allemands qui  
 étoient au nombre de soixante mille  
 hommes armés , sans compter une mul-  
 titude infinie de gens de pied qui mar-  
 choient à leur suite , furent si maltraités ,  
 qu'à peine en resta-t-il dix mille après  
 cette malheureuse affaire , pour recon-  
 duire Conrad à Nicée , d'où il se ren-  
 dit à Constantinople. Les Grecs qui l'a-

voient men-  
 comble à l'  
 tant au Ro-  
 furent de re-  
 battu les in-  
 ces premie-  
 pandu la te-  
 récit empê-  
 d'aller au  
 & donna l'  
 blir encore  
 quentes &  
 fut cruelle-  
 de Conrad  
 réduite cè-  
 avoit quele-  
 une leçon  
 fut pas bie-  
 Ce Princ-  
 nétra jusq-  
 Turcs étoi-  
 pour lui di-  
 tenta heure-  
 ce , & il  
 considérabl-  
 les armées e-  
 à quelque  
 vant-garde  
 mens de l'

voient mené à la boucherie, mirent le comble à leur noire trahison, en racontant au Roi Louis le Jeune, lorsqu'ils furent de retour, que les Croisés avoient battu les infidèles, & que poursuivant ces premiers avantages, ils avoient répandu la terreur dans toute la Syrie. Ce récit empêcha le Monarque François d'aller au secours du Prince Allemand, & donna le tems aux Turcs de l'affoiblir encore dans sa retraite par de fréquentes & vives escarmouches. Louis fut cruellement détrompé par l'arrivée de Conrad, & l'état affreux où il vit réduite cette armée si florissante, il y avoit quelques mois. C'étoit pour lui une leçon qu'il sentit, mais dont il ne fut pas bien profiter.

Ce Prince s'étant mis en marche, pénétra jusqu'aux bords du Méandre. Les Turcs étoient campés de l'autre côté pour lui disputer ce passage; mais il le tenta heureusement malgré leur résistance, & il remporta sur eux un avantage considérable. C'étoit l'usage de partager les armées en trois corps, qui marchaient à quelque distance l'un de l'autre, l'avant-garde qui examinoit les mouvemens de l'ennemi, le centre de bataille

XII.

SIÈCLE

XII.  
S I È C L E.

où étoient les bagages , & l'arrière-garde qui couvroit la marche & qui veilloit contre les surprises de l'ennemi. Ils s'arrêtoient en des lieux convenus , afin qu'ils fussent à portée de s'entre-secourir en cas de besoin. L'avant-garde des François ne fut pas exacte à suivre cet ordre de marche , dicté par la prudence. Celui qui la commandoit , au lieu de camper dans l'endroit indiqué , poussa plus loin ; de sorte que les Turcs ayant attaqué le gros de l'armée où étoit le Roi , & cette avant-garde n'étant point à portée de venir à son secours , la troupe de Louis fut taillée en pièces , & ce Prince eut beaucoup de peine à se sauver. Il se rendit à Antioche avec les débris de son armée , où le Prince Raymond vouloit le retenir , dans le dessein d'employer les troupes françoises à faire le siège d'Alep , & à chasser les Turcs de la Syrie. Mais Louis qui étoit impatient d'accomplir son vœu , voulut avant de rien entreprendre aller à Jérusalem ; Conrad l'y suivit , & après avoir satisfait leur dévotion , ces deux Princes unissant leurs forces à celles de Baudoin III , Roi de Jérusalem , & de ses Barons , songerent à se signaler par

C  
quelque en

Les deux  
lémait une  
tous les Pri  
y résolut d  
& le rend  
expédition  
heureuse i  
Tous ceux  
succès du f  
& de-là l  
s'avança ve  
commence  
pointe de  
Turcs s'é  
délogea ,  
perdirent  
la place f  
extrême v  
soit inévi  
espérance  
qu'ils trou  
une partie  
ger à trah  
Francs né  
Croisade  
le plus d  
à la conse  
Ils persua

quelque entreprise utile & glorieuse.

Les deux Rois avoient indiqué à Ptolémaïs une assemblée où se trouvèrent tous les Princes Chrétiens d'Orient. On y résolut de faire le siège de Damas, & le rendez-vous général pour cette expédition, dont on se promettoit une heureuse issue, fut donné à Tibériade. Tous ceux qui devoient concourir au succès du siège de Damas s'y rendirent; & de-là l'armée formant trois corps, s'avança vers la place. Il fallut, avant de commencer les attaques, emporter à la pointe de l'épée différens postes où les Turcs s'étoient retranchés. On les en délogea, malgré leur résistance, & ils perdirent beaucoup de monde. Bientôt la place fut investie & pressée avec une extrême vigueur. Déjà la perte paroissoit inévitable, & les habitans, sans espérance, songeoient à se rendre, lorsqu'ils trouvèrent moyen de corrompre une partie des Francs, & de les engager à trahir leurs freres. C'étoient les Francs nés en Syrie depuis la première Croisade, c'est-à-dire, ceux qui avoient le plus d'intérêt à la réussite du siège & à la conservation de l'armée chrétienne. Ils persuadèrent aux deux Rois de chan-

ger l'attaque, & de la transporter d'un autre côté. On les en crut, parce qu'étant du pays, ils devoient connoître la Ville mieux que personne. Mais l'endroit qu'ils avoient marqué étoit le plus fort de la place & le mieux défendu. Les assiégeans s'y fatiguèrent inutilement. Rebutés par les obstacles, épuisés de travaux, & manquant de vivres, il fallut abandonner l'entreprise. Les deux Rois dégoûtés par ce mauvais succès, prirent la résolution de repasser en Europe, sans avoir recueilli pour fruit d'un voyage si long & si périlleux, ni gloire pour eux-mêmes, ni avantage pour les Chrétiens d'Orient qu'ils étoient venu secourir. Conrad partit le premier, & Louis VII le suivit de près.

Les Croisés rentrés en Allemagne & en France, s'en prirent à S. Bernard qui les avoit engagés dans cette expédition, en leur donnant les plus fortes assurances de la réussite ; mais le saint Abbé rejeta leurs reproches sur eux-mêmes, en alléguant pour sa justification & celle du Pape, dont il avoit été l'organe, les excès de tout genre auxquels les Croisés s'étoient abandonnés, & l'horrible dépravation de mœurs des Chrétiens d'Orient, plus

plus cor  
les infid  
deux plu  
& l'inut  
faire, la  
roient es  
Musulma  
n'avoit ja

Les re  
que trop  
donnoit c  
Croisade  
Croisés,  
soldats, s  
lution &  
tantes ; &  
Latins d'  
vie si dé  
monstrueu  
horreur au  
mentoient  
la Religio  
mes si cor  
ses qui de  
leur fonda  
en général  
réservé da  
triarchal d  
occupé par

Tome V

plus corrompus & moins religieux que les infidèles même. Après la retraite des deux plus puissans Princes d'Occident, & l'inutile tentative qu'ils venoient de faire, la condition des Latins qui restoient exposés à toutes les forces des Musulmans, devint plus fâcheuse qu'elle n'avoit jamais été.

Les reproches de S. Bernard n'étoient que trop bien fondés, & les causes qu'il donnoit de la malheureuse issue de cette Croisade, trop réelles. D'un côté, les Croisés, sans distinction de Chefs & de soldats, s'étoient plongés dans la dissolution & les débauches les plus révoltantes; & de l'autre, les mœurs des Latins d'Orient étoient si décriées, leur vie si déréglée, & leurs désordres si monstrueux, si publics, qu'ils faisoient horreur aux Musulmans même, & augmentoient la haine de ces infidèles pour la Religion que professoient des hommes si corrompus. Le Clergé des Eglises qui devoient leur rétablissement ou leur fondation aux Croisades, n'étoit en général ni moins dissolu, ni plus réservé dans sa conduite. Le Siège Patriarchal de Jérusalem avoit été d'abord occupé par Arnould, qui de Chapelain

**XII.** du Duc de Normandie avoit fu par ses  
 S I È C L E. intrigues se frayer le chemin à cette  
 dignité. Il s'en étoit rendu indigne par  
 sa vie licentieuse, avant d'y parvenir,  
 & quand il y fut élevé il ne changea  
 pas de mœurs. Ses déréglemens étoient  
 si scandaleux, qu'on en porta des plain-  
 tes au Pape Pascal II, qui envoya un  
 Légat en Syrie pour le juger. Arnould  
 fut déposé dans un Concile assemblé  
 par le Légat, & tous ceux qui avoient  
 encore quelque amour pour le bien,  
 applaudirent à cette Sentence. Mais le  
 Patriarche étant allé à Rome, trouva  
 moyen de se faire des protecteurs dans  
 cette Cour où l'or & les présens avoient  
 tant de pouvoir. Il fut donc rétabli, &  
 remonta sur son Siège, qu'il continua  
 de déshonorer par le même genre de  
 vie.

Parmi les successeurs d'Arnould, quel-  
 ques-uns eurent les vertus de leur état,  
 & s'appliquèrent à rétablir la discipline,  
 à ranimer la piété, à faire régner les  
 bonnes mœurs. Tels furent Gormond,  
 dont la vie exemplaire & la noble sim-  
 plicité rappelloient les plus beaux jours  
 de l'Eglise; Guillaume, qui, pendant  
 un épiscopat de quinze ans, employa

toutes le  
 charité p  
 peuple;  
 aux pied  
 vie licen  
 Monaco  
 soutenoit  
 ples. Mai  
 quelques  
 nould, en  
 élévation  
 Héraclius  
 & le plus  
 long-tems  
 vais Evêqu  
 d'années q  
 peuvent far  
 siècle, sou  
 Ministres,  
 soient par  
 plièrent à  
 espèce se r  
 dence que r  
 Les autre  
 Palestine n  
 tems, occ  
 choisis & de  
 tumés à la lic  
 vécu, ils se

toutes les ressources du zèle & de la charité pour instruire & corriger son peuple ; Foucher , qui porta ses plaintes aux pieds du Trône pontifical contre la vie licentieuse des Templiers ; enfin Monaco , Prélat savant & vertueux , qui soutenoit ses exhortations par ses exemples. Mais on vit aussi sur ce grand Siège quelques hommes de la trempe d'Arnould , entr'autres Amauri , qui dut son élévation aux brigues & à la faveur ; & Héraclius , l'homme le plus corrompu & le plus infame qu'on eût vu depuis long-tems ; & comme un ou deux mauvais Evêques font plus de mal en peu d'années que plusieurs bons Pasteurs ne peuvent faire de bien pendant un demi-siècle , sous l'épiscopat de ces indignes Ministres , les désordres qu'ils autorisoient par un scandale public , se multiplièrent à l'infini , & les vices de toute espèce se montrèrent avec une impudence que rien n'arrêtoit.

Les autres Sièges de la Syrie & de la Palestine n'étoient pas , la plupart du tems , occupés par des sujets mieux choisis & de mœurs plus édifiantes. Accoutumés à la licence des camps où ils avoient vécu , ils se comportoient plutôt en guer-

riers qu'en Evêques, & ils étoient dans le Sanctuaire des inclinations toutes contraires à la sainteté du Ministère & aux fonctions paisibles qu'ils avoient à remplir. Le Clergé du second ordre imitoit ses Chefs, & les laïcs que de si mauvais exemples rassuroient contre les reproches de la conscience, ne mettoient d'autres bornes à leurs passions que l'impuissance de les satisfaire. Il ne sembloit pas être dans l'ordre de la Providence, que le Ciel bénît les entreprises de ces Chrétiens si éloignés des sentimens qu'ils devoient puiser dans la morale si pure de leur Religion, & S. Bernard avoit raison d'attribuer à leurs dérèglemens les malheurs qui fondoient de toute part sur l'Eglise Latine d'Orient.

Elle en éprouva de plus funestes encore que ceux dont elle gémissoit depuis long-tems, lorsque Saladin, vainqueur de tous ses rivaux, eut tourné ses armes contre les Chrétiens. Ce Conquérant qui joignoit toutes les qualités du grand homme, à tous les talens du grand Capitaine, avoit autant de zèle pour la propagation de l'Islamisme, que d'ardeur pour la gloire. Après avoir soumis ou rendu tributaires tous les Princes Mu-

salmans  
 d'agrandir  
 à subjugu  
 qu'il regar  
 puissance  
 porta tou  
 pour met  
 rendre ses  
 où il étoit  
 plier toute  
 de ces car  
 d'autant pl  
 que ceux-  
 querelles  
 énergés d'  
 voluptueuf  
 dans l'art  
 expériment  
 combattre

Le Roya  
 par Gui d  
 affoibli au-  
 tages que l  
 portés sous  
 les avoit a  
 l'étoit pas  
 sentions qu  
 avec Raimo  
 étoit deven

salmans qui s'opposoient à ses desseins d'agrandissement, il ne lui restoit plus à subjuguier que les Princes Chrétiens, qu'il regardoit comme les ennemis de sa puissance & de sa Religion. Saladin porta toutes ses vues de ce côté-là, pour mettre le comble à sa gloire, & rendre ses autres succès utiles à la Secte où il étoit né. Le Sultan qui avoit fait plier toutes les Puissances Mahométanes de ces cantons devant la sienne, étoit d'autant plus redoutable aux Chrétiens, que ceux-ci divisés entr'eux par leurs querelles & leurs démêlés continuels, éternés d'ailleurs par une vie molle & voluptueuse, étoient aussi peu versés dans l'art de la guerre, qu'il y étoit expérimenté par une longue habitude de combattre & de vaincre.

Le Royaume de Jérusalem, gouverné par Gui de Lusignan, successivement affoibli au-dehors par de fréquens avantages que les Musulmans avoient remportés sous la conduite d'un héros qui les avoit accoutumés à la victoire, ne l'étoit pas moins au-dedans par les dissensions qui le déchiroient. Saladin uni avec Raimond Comte de Tripoli, qui étoit devenu son allié, pour se venger

du Roi de Jérusalem son ennemi, atta-  
 qua les Chrétiens avec une armée de  
 plus de cinquante mille hommes. Il as-  
 siégea la Ville de Tibériade, dont il se  
 rendit maître sans beaucoup de peine ;  
 mais la citadelle fit une si vigoureuse  
 résistance , qu'elle suspendit pour quel-  
 que tems les progrès du vainqueur. Gui  
 de Lusignan ayant joint ses forces avec  
 celles de tous les Seigneurs Latins ses  
 vassaux , s'avança pour la secourir. Sala-  
 din ayant marché au-devant d'eux , les  
 rencontra auprès d'Acra , autrement ap-  
 pellée Ptolémaïs , & leur présenta la  
 bataille. Ils l'acceptèrent , & les deux  
 armées en vinrent aux mains. Le combat  
 fut opiniâtre & sanglant de part & d'au-  
 tre ; il dura deux jours de suite : mais  
 enfin les Chrétiens excédés de lassitude  
 & abattus par la soif , cédèrent au grand  
 nombre. Le carnage fut horrible , & la  
 perte immense de leur côté. Le Roi Gui  
 de Lusignan , Renaud de Châtillon , le  
 Maître des Templiers , celui des Hos-  
 pitaliers de S. Jean , & plusieurs autres  
 Seigneurs , avec une multitude d'Offi-  
 ciers & de soldats furent faits prison-  
 niers. La citadelle de Tibériade se ren-  
 dit après cette défaite , & Saladin s'en-

XVII.

S I È C L E.

para sans  
 fortes qu  
 même, p  
 boulevard  
 sous la  
 elle fut c  
 gnan. Le  
 suite vers  
 tre , après  
 Octobre  
 les Eglise  
 de celle  
 serva pou  
 avantages  
 des Péler  
 soit. Ains  
 veau sous  
 avoir été  
 puissance  
 quête , il  
 trois place  
 Antioche  
 ils chaque  
 s'il neleur  
 d'Occiden

Lorsqu  
 ladin avo  
 Chrétiens  
 au vrai D

para sans difficulté de toutes les Villes fortes qui restoient aux Latins. A scalon même, place importante qui étoit leur boulevard du côté de l'Egypte, passa sous la domination du Sultan, à qui elle fut cédée pour la rançon de Lusignan. Le vainqueur marcha tout de suite vers Jérusalem, & s'en rendit maître, après quatorze jours de siège, le 2. Octobre de l'an 1187. Il changea toutes les Eglises en Mosquées, à la réserve de celle du Saint-Sépulcre, qu'il conserva pour ne pas priver la Ville des avantages que lui procuroit l'affluence des Pélerins que la dévotion y conduisoit. Ainsi la Ville sainte tomba de nouveau sous le joug des Musulmans, après avoir été quatre-vingt-huit ans en la puissance des Chrétiens. Après cette conquête, il ne restoit plus aux Latins que trois places importantes en Orient, Tyr, Antioche & Tripoli; encore se voyoient-ils chaque jour à la veille de les perdre, s'il ne leur venoit pas de nouveaux secours d'Occident.

Lorsqu'on apprit en Europe que Saladin avoit enlevé la Ville sainte aux Chrétiens, & que les Eglises consacrées au vrai Dieu servoient au culte de Ma-

homet, la consternation fut générale.  
 XII. Guillaume Archevêque de Tyr, étoit  
 S I È C L E. venu rendre compte au Pape de l'état  
 déplorable où se trouvoient les Chré-  
 tiens d'Asie. Urbain III, à ce triste récit,  
 fut pénétré d'une douleur si vive, qu'il  
 en mourut. Ses successeurs, Grégoire  
 VIII & Clément III, envoyèrent des  
 Légats à tous les Princes de la Chré-  
 tienté, & écrivirent des Lettres circu-  
 laires à tous les fidèles, afin de les exhor-  
 ter par les motifs les plus touchans, à  
 prendre les armes, & à faire une ligue  
 puissante pour la délivrance des Lieux  
 saints. On ordonna dans la même vue,  
 des jeûnes & des abstinences pendant  
 cinq ans, & on n'oublia rien pour exci-  
 ter le zèle des Souverains & des peuples,  
 dans une occasion où il s'agissoit de la con-  
 servation du Christianisme en Orient.  
 L'Empereur Frédéric I ayant entendu  
 les Légats & l'Archevêque de Tyr dans  
 une Diète, fut si touché de leurs dis-  
 cours, qu'il résolut de marcher en per-  
 sonne au secours de la Terre-Sainte, &  
 de consacrer le reste de ses jours à la dé-  
 fense de la Religion; pieux dessein qu'il  
 remplit fidèlement, comme nous l'avons  
 dit en traçant le caractère de ce Prince.

Philippe  
 Richard  
 en guerr  
 & se dé  
 avec tou  
 la plupa  
 d'Anglet  
 point cor  
 venu qu  
 Croix ro  
 les Flam  
 mande l'  
 jaune. O  
 tenir la p  
 les Princ  
 prévenir  
 les malh  
 falloit de  
 Croisés  
 suffisoien  
 d'ailleurs  
 conséque  
 par l'aut  
 levée de  
 siastiques  
 appliqué  
 dont la  
 impositio  
 fut appel

Philippe-Auguste, Roi de France, & Richard, Roi d'Angleterre, qui étoient en guerre, suspendirent leurs différends, & se déterminèrent à passer en Orient avec toutes leurs forces. A leur exemple, la plupart des Seigneurs de France & d'Angleterre prirent la Croix; & pour ne point confondre les Nations, il fut convenu que les François porteroient une Croix rouge, les Anglois une blanche, les Flamands une verte, que les Allemands l'auroient noire, & les Italiens jaune. On fit des Ordonnances pour maintenir la paix dans les Etats d'Europe dont les Princes alloient s'éloigner, & pour prévenir les désordres qui avoient causé les malheurs qu'on venoit d'éprouver. Il falloit des fonds pour la subsistance des Croisés; les offrandes volontaires ne suffisoient pas à une si grande dépense; d'ailleurs elles étoient casuelles, par conséquent incertaines. On assigna donc, par l'autorité du Pape Clément III, une levée de deniers sur les revenus ecclésiastiques, & le produit de cette taxe fut appliqué aux frais de cette expédition, dont la Religion étoit le motif. Cette imposition, la première de ce genre, fut appellé *Dîme Saladine*. On n'en

**XII.** **SIÈCLE.** exempta que les biens des Croisés, & ceux des Ordres de Cîteaux, des Chartreux & de Fontevraud. Les hommes judicieux & prévoyans en sentirent les conséquences, & Pierre de Blois entr'autres s'éleva fortement contre cette nouveauté, qu'il regardoit comme tout-à-fait contraire à l'immunité des biens ecclésiastiques. L'avenir justifia ses craintes, & les Papes dans la suite, se servirent de ce premier exemple pour demander au Clergé des secours extraordinaires, tantôt à l'occasion des nouvelles Croisades, tantôt sous prétexte des besoins particuliers de l'Eglise Romaine, & quelquefois pour leurs propres affaires.

Les deux Rois Philippe & Richard partirent en 1190. La rivalité qui régnoit entr'eux éclata plus d'une fois dans le cours de cette expédition, & contribua plus que tout le reste à son peu de succès. Ils firent ensemble le siège d'Acree, & s'emparèrent de cette place importante, qui protégeoit les possessions des Latins en Palestine. Ce qui releva le prix de cette conquête, fut le recouvrement de la vraie Croix qui étoit tombée au pouvoir des Mahométans à la malheureuse jour-

née de  
borna f  
& repa  
texte de  
précipit  
sa méfir

Celui  
tre les i  
son cara  
gneurs à  
pes, son  
cent mi  
s'empara  
calon, à  
en le ha  
ches. En  
rent bata  
tipatride  
putée; n  
beaucoup  
clara pou  
reur faif  
fuite, p  
renversé  
lui avoit  
crurent r  
de la co  
cette dér  
à Jérusal

née de Tibériade. Le Roi de France 

---

---

borna son entreprise à cette conquête, XII. & repassa en Europe, couvrant du pré- S I È C L E . texte de sa fanté altérée, un retour si précipité, dont la raison véritable étoit sa mésintelligence avec Richard.

Celui-ci continua seul la guerre contre les infidèles, & quoique la dureté de son caractère eût déterminé plusieurs Seigneurs à se rembarquer avec leurs troupes, son armée étoit encore d'environ cent mille hommes. Avec ces forces il s'empara de Césarée, de Joppé, & d'Ascalon, à la vue de Saladin qui le cotoyoit, en le harcelant par de vives escarmouches. Enfin ces deux guerriers se livrèrent bataille dans une plaine auprès d'Antipatride. La victoire fut long-tems disputée; mais après un combat furieux & beaucoup de sang répandu, elle se déclara pour le Monarque Anglois. La terreur saisit les Musulmans qui prirent la fuite, parce qu'ils avoient vu Saladin renversé par terre d'un coup que Richard lui avoit porté dans la mêlée, & qu'ils le crurent mort. Si Richard eût su profiter de la consternation des infidèles, après cette déroute, & qu'il eût marché droit à Jérusalem, il auroit inmanquablement

couonné ses exploits par la prise de cette  
 XII. Ville. Mais il manqua ce coup décisif ;  
 S I È C L E en laissant à Saladin & à ses troupes le  
 tems de se remettre , & quand il voulut  
 tenter cette conquête , il trouva une ré-  
 sistance qui le contraignit à l'abandonner.  
 Cette faute , jointe aux intérêts de ses  
 Etats d'Europe , qui demandoient sa  
 présence , lui firent prendre la résolution  
 de repasser la mer , après avoir conclu  
 avec Saladin une trêve de trois ans ,  
 dont les conditions étoient utiles aux  
 Chrétiens d'Orient , puisqu'elles leur  
 assuroient la possession des Villes de Cé-  
 sariée , de Jaffa ou Joppé , d'Asouf , d'A-  
 cre , d'Hiffa , & de plusieurs autres Pla-  
 ces & Châteaux du moindre importance.  
 Telle fut l'issue de la troisième Croisade ,  
 dont on avoit espéré tirer de plus grands  
 avantages , tant à cause de la puissance &  
 de l'habileté des Princes qui s'étoient mis  
 à la tête de cette entreprise , qu'à cause  
 des bonnes mesures qu'ils paroissent  
 avoir prises pour maintenir l'ordre & la  
 discipline dans leurs armées. Cette nou-  
 velle émigration des Chrétiens d'Occi-  
 dent ne produisit en Asie qu'un ébranle-  
 ment passager , & Jérusalem , dont la  
 conquête étoit l'unique but de l'expédi-

tion , con-  
 Musulma

A

Erreurs  
 tant su

L E S er-  
 douzième  
 & qui ca-  
 si violente  
 pour la f-  
 source de  
 des mœur-  
 cles préc-  
 le renouv-  
 tiplicatio-  
 répandre  
 rées de r-  
 les esprit-  
 veauté se-  
 Papes &  
 du Clerg-  
 profane  
 avoient p-  
 nature de  
 droits lég-

tion, continua d'être soumise au joug des Musulmans.

XII.

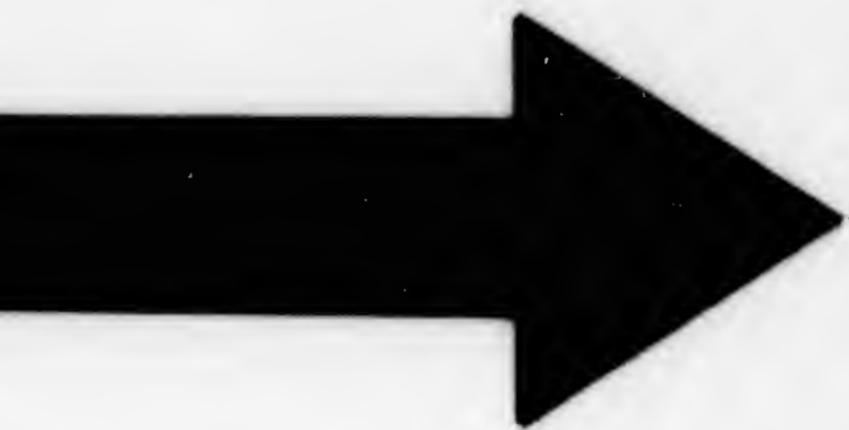
SIÈCLE.

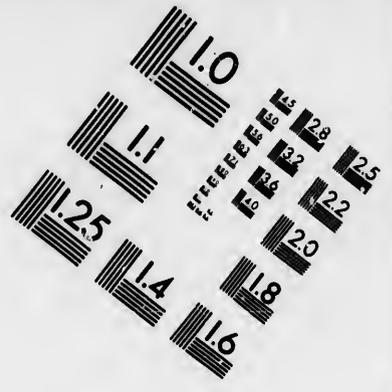
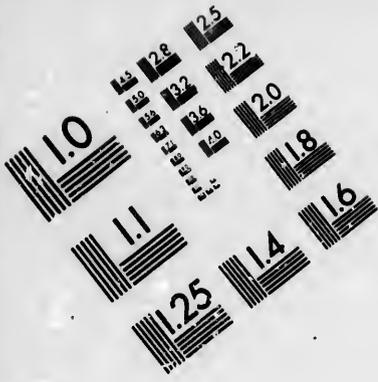
## ARTICLE VIII.

*Erreurs qui s'élevèrent au XII<sup>e</sup>. siècle, tant sur le dogme que sur la morale.*

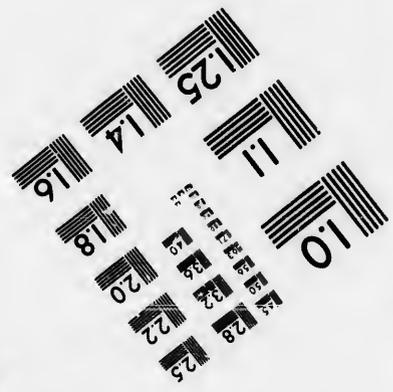
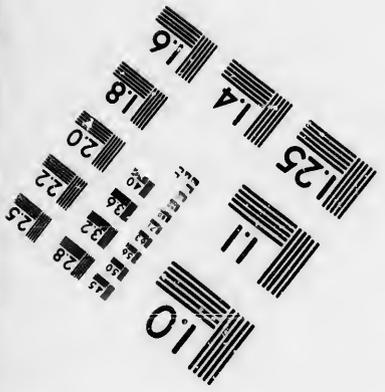
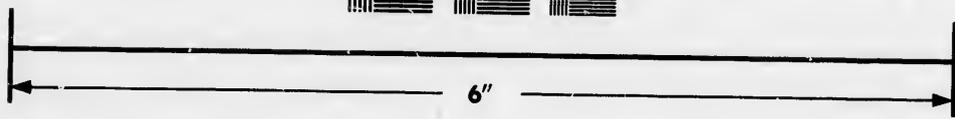
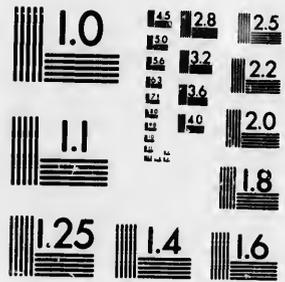
LES erreurs qui s'élevèrent dans le douzième siècle, en Occident sur-tout, & qui causèrent à l'Eglise une secousse si violente, prélude de plus grands maux pour la suite, avoient tout à la fois leur source dans l'ignorance & la corruption des mœurs, qui restoient encore des siècles précédens ; dans les lumières que le renouvellement des études & la multiplication des écoles commençoient à répandre ; & dans les idées mal digérées de réforme & de perfection dont les esprits inquiets & avides de nouveauté se repaissoient. Les démêlés des Papes & des Empereurs, les désordres du Clergé, la vie fastueuse & toute profane d'un grand nombre d'Evêques, avoient produit plusieurs écrits, où la nature de la puissance ecclésiastique, les droits légitimes du Ministère spirituel,







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



XII. & les devoirs de l'épiscopat étoient examinés. On avoit fait aussi quelques traités sur la Morale, dans lesquels, en relevant les vices & les scandales des Prélats, des Clercs & des Moines, on déclamoit contre leurs richesses & contre le mauvais usage qu'ils en faisoient. Enfin, l'objet principal de cette foule de Docteurs dont la voix retentissoit dans les Écoles, étoit de concilier les dogmes de la Foi avec les principes de la Philosophie d'Aristote, mal entendue & mal expliquée. Les connoissances que l'on avoit acquises, tenant encore aux préjugés de l'ignorance dont on n'étoit pas tout-à-fait sorti, n'étoient pas assez approfondies, assez épurées, pour qu'on fut en état de prendre le bon parti dans tous les objets qu'on entreprenoit de discuter, & les esprits n'avoit pas assez de précision pour saisir le point fixe & délicat qui sépare la vérité de l'erreur. Ainsi les nouveautés dangereuses dont les germes commencèrent à fermenter dans ce siècle, vinrent toutes de ce que le Monde Chrétien n'étant plus si grossièrement ignorant que dans les tems qui avoient précédé, n'étoit pas non plus assez éclairé ni assez circonspect dans l'usage de ses lumières.

Ce  
 preu  
 P  
 tagne  
 un c  
 que  
 non  
 gnoi  
 l'âge  
 Met  
 inut  
 qu'o  
 ni in  
 les  
 Mon  
 ples  
 Cult  
 supe  
 ligio  
 s'éta  
 seign  
 les P  
 décl  
 avec  
 & tr  
 ple  
 lenc  
 les A  
 tifo

Ce que nous allons dire , servira de preuves à ces réflexions.

XII.

Pierre de Bruys , né dans les montagnes du Dauphiné , simple laïc , fut un de ces Prédicans du douzième siècle que les prétendus-Réformés ont mis au nombre de leurs Patriarches. Il enseignoit que le Baptême est inutile avant l'âge de raison ; que le Sacrifice de la Messe n'est qu'une cérémonie vaine & inutile , sans objet & sans efficacité ; qu'on ne doit point adorer la Croix , ni invoquer les Saints ; que les prières , les offrandes & les aumônes pour les Morts ne servent à rien ; que les Temples , les Autels & les Cérémonies du Culte catholique sont l'ouvrage de la superstition ; & que pour épurer la Religion , on doit les abolir. Ce fanatique s'étant fait des sectateurs , passa de l'enseignement à l'exécution. Il parcourut les Provinces méridionales de la France , déclamant contre le Clergé , censurant avec amertume la conduite des Pasteurs , & traînant à sa suite une foule de peuple qu'il excitoit à la révolte & à la violence. Il abattoit les Eglises , renversoit les Autels , brûloit les Croix , & rebaptisoit ceux qui l'avoient été dans l'en-

SIÈCLE.

XII.  
 S I È C L E.
 
 fance. Il fit de grands progrès en Provence, en Languedoc & dans les contrées-voisines. Mais les Catholiques indignés de ses blasphêmes & de ses emportemens, se firent de lui, & le brûlèrent dans la petite Ville de S. Gilles en bas Languedoc.

Dans le grand nombre de ses disciples, Pierre de Bruys en eut un qui fit encore plus de bruit & de ravage que son maître. C'étoit un Hermite ignorant & fanatique, qui s'étoit rempli de la fausse doctrine des Pétrobrusiens, & qui se crut envoyé de Dieu pour la répandre. Pierre de Bruys avoit employé la force & les voies de fait, en attaquant ouvertement le Culte religieux, & les objets consacrés par la vénération publique. Henri, c'étoit le nom de ce fanatique, prit une autre route, plus efficace & plus sûre, l'insinuation & l'hypocrisie. Il étoit jeune, bien fait de taille, & d'une figure où toutes les passions qu'il vouloit exprimer, se peignoient d'une manière frappante. Il avoit une voix de tonnerre, dont les éclats bruyans étoient propres à remuer le peuple & à faire des impressions terribles sur tous ceux qui venoient à ses discours. Il joignoit

à tout ce  
 lier, ma  
 que ce  
 l'air dans  
 Il n'en fa  
 rer la mu  
 lui donne  
 autorité,  
 & cet or  
 avoit don  
 célébrité  
 Mans où  
 sèrent éga

Mais c  
 prit qui a  
 & le seffe  
 les imagi  
 neste d'en  
 ple échau  
 le Clergé  
 nant ave  
 les, Ecclé  
 piller leu  
 leurs ma  
 mêmes,  
 Chapitre  
 séditieux  
 municati  
 qui conv

à tout cela un genre de vie très-singulier, marchant nu pieds, ne mangeant que ce qu'on lui offroit, couchant à l'air dans des lieux solitaires & élevés. Il n'en falloit pas davantage pour attirer la multitude ignorante après lui, & lui donner la réputation d'un Saint. Son autorité, ses prédications véhémentes, & cet organe sonore que la Nature lui avoit donné, lui procurèrent une grande célébrité : on l'attira dans la Ville du Mans où le Clergé & le peuple s'empresèrent également à l'entendre.

Mais on ne tarda pas à connoître l'esprit qui animoit ce nouveau prédicateur, & les effets dangereux qu'il produisoit sur les imaginations qu'il avoit le talent funeste d'émouvoir & d'enflammer. Le peuple échauffé par ses déclamations contre le Clergé, entra en fureur, & se déchaînant avec des transports violens contre les Ecclésiastiques, il ne parloit que de piller leurs biens, de mettre le feu à leurs maisons, & de les lapider eux-mêmes, ou de les pendre. Envain le Chapitre du Mans ordonna-t-il au séditieux orateur, sous peine d'excommunication, de rentrer dans le silence qui convenoit à son état; il méprisa ses

**XII.**  
**SIÈCLE.**

ordres & ses menaces ; il n'y répondit que par de nouveaux emportemens , & la populace qui le regardoit comme un Prophète , secondoit en tout ses excès. La chaleur des esprits & la confusion qu'elle causoit étoient montées au plus haut degré , lorsqu'Hildebert , Evêque du Mans , arriva de Rome. C'étoit un des plus savans Prélats de l'Eglise de France. Mais ce ne fut pas en réfutant sérieusement les erreurs du Prédicant , que cet Evêque entreprit de dissiper l'es-pèce de prestige par lequel Henri avoit fasciné les esprits ; il se contenta de lui faire , en présence du peuple , quelques questions simples sur les pratiques les plus communes du Culte religieux , & sur les Prières les plus en usage dans l'Eglise. Son ignorance éclara par l'aveu qu'il fut obligé d'en faire lui-même , & ceux qui l'avoient le plus admiré , furent honteux d'avoir été les dupes d'un fourbe si méprisable. Chassé du Mans , l'imposteur se retira vers le Midi de la France , & prêcha ses erreurs en Provence & en Languedoc , où Pierre de Bruys avoit laissé un grand nombre de sectateurs. Ils se rallièrent auprès de Henri , & le fanatisme se ralluma dans

ces Pro  
d'un Lé  
dit, pou  
par des  
chantes.  
adversai  
toit pas  
fuite : m  
dans les  
louse , o  
S. Bern  
Cluni o  
brusiens  
mes arg  
ployés c  
& les l  
loient le  
employo  
Protesta  
vouer ce  
précurse  
Tand  
troublo  
laïc d'A  
Tanque  
dans la  
Sacreme  
des abon  
de profit

ces Provinces. S. Bernard accompagné d'un Légat du Pape Eugène III, s'y rendit, pour ramener les peuples à la vérité, par des instructions lumineuses & touchantes. Aux approches de ce redoutable adversaire, le Prédicant qui ne se sentoit pas en état de lui résister, prit la fuite : mais on l'arrêta, & il fut conduit dans les prisons de l'Archevêché de Toulouse, où il mourut quelque tems après. S. Bernard & le vénérable Pierre de Cluni ont réfuté les erreurs des Pétrobrusiens & des Henriens, par les mêmes argumens que les Pères avoient employés contre les Donatistes, Vigilance & les Iconoclastes, dont ils renouvelloient les fausses opinions, & que nous employons encore aujourd'hui contre les Protestans qui n'ont pas eu honte d'avouer ces anciens fanatiques pour leurs précurseurs.

Tandis que Pierre de Bruys & Henri trouboient le Midi de la France, un laïc d'Anvers, nommé Tanchelin ou Tanquelme, caufoit les mêmes ravages dans la Belgique. Il enseignoit que les Sacremens de l'Eglise Catholique sont des abominations, les Temples des lieux de prostitution, le Sacrifice de la Messe

XII.

S I È C L E.

une cérémonie vuide & sans utilité; que  
**XII.** les Pasteurs de l'Eglise, Papes, Evêques,  
**S I È C L E.** Prêtres, n'avoient rien de plus que les  
 simples laïcs; que la véritable Eglise  
 étoit renfermée dans la société dont il  
 étoit le Chef; & qu'il ne falloit point  
 payer la dîme au Clergé. Il ne prêcha  
 d'abord que dans les ténèbres & en se-  
 cret: mais quand il eut formé une secte  
 nombreuse qui le mit en état de ne rien  
 craindre de la part des Puissances, il pa-  
 rut en public, & débira ouvertement ses  
 erreurs. Il avoit commencé par s'élever  
 contre les vices & la corruption des  
 mœurs: alors sa morale étoit austère &  
 son extérieur mortifié; mais voyant le  
 peuple courir en foule après lui, & son  
 fanatisme ayant séduit une quantité pro-  
 digieuse d'hommes & de femmes, il  
 devint fastueux, & s'abandonna sans  
 pudeur à son penchant pour le sexe. Il  
 étoit vêtu superbement, il marchoit  
 escorté d'une troupe armée, il faisoit por-  
 ter devant lui un étendart déployé & une  
 épée nue, pour marquer sa puissance. Il  
 porta l'effronterie & l'impiété jusqu'à s'é-  
 galer à J. C. en disant qu'il étoit Dieu  
 comme lui, puisqu'il avoit reçu comme  
 lui la plénitude du S. Esprit. On lui ren-

doit les h  
 l'eau dans  
 la boire co  
 & au co  
 ment fasc  
 que les p  
 ambition  
 des marc  
 mères, le  
 étoient n  
 qu'il vou  
 à leurs fe

Ce fo  
 que vol  
 jamais af  
 lité de c  
 visa d'un  
 piété. Pe  
 Place pu  
 Image d  
 la main  
*de Dieu*  
*vous pren*  
 puis s'ad  
 fanation  
 continua  
*sainte V*  
*aux frai*  
*deux tro*

doit les honneurs divins, & on recevoit  
 l'eau dans laquelle il s'étoit baigné, pour  
 la boire comme un remède salutaire à l'ame XII.  
 & au corps. Cet imposteur avoit telle- S I È C L E.  
 ment fasciné les yeux du peuple stupide,  
 que les plus belles femmes de sa secte  
 ambitionnoient l'honneur de recevoir  
 des marques de sa passion, & que les  
 mères, les maris témoins de ses plaisirs,  
 étoient reconnoissans de la préférence  
 qu'il vouloit bien donner à leurs filles &  
 à leurs femmes.

Ce fourbe n'étoit pas moins avide  
 que voluptueux. On ne lui donnoit  
 jamais assez; & pour exciter la libéra-  
 lité de ceux qu'il avoit séduits, il s'a-  
 visa d'une stratagème digne de son im-  
 piété. Pendant qu'il prêchoit dans une  
 Place publique, il fit approcher une  
 Image de la sainte Vierge, & mettant  
 la main dans celle de la figure, *Mère*  
*de Dieu*, dit-il avec impudence, *je*  
*vous prends aujourd'hui pour mon épouse;*  
 puis s'adressant au peuple que cette pro-  
 fanation auroit dû révolter: *vous voyez,*  
 continua-t-il, *que je viens d'épouser la*  
*sainte Vierge; c'est à vous de fournir*  
*aux frais d'une si belle alliance: voilà*  
*deux troncs; que les hommes & les*

**XII.** *femmes apportent séparément leurs offrandes, afin que je puisse juger lequel des deux sexes a plus d'amitié pour moi & pour mon épouse.* Les femmes se distinguèrent par leur générosité, & se dépouillèrent de ce qu'elles avoient de plus précieux pour mettre aux pieds de l'impôseur. Par cet empire qu'il s'étoit acquis sur le peuple, il fit de grands ravages dans la Zelande, à Utrecht, dans la Flandre, & sur-tout à Anvers. Le Clergé de ces cantons, ignorant & déréglé, n'étoit point en état de lui résister. S.<sup>t</sup> Norbert fut le seul qui entreprit de le confondre. Mais le peuple étoit trop aveuglé pour souffrir qu'on le détrompât sur le compte de cet impôseur.

Tanchelin joignoit la violence à la séduction. A la tête de ses plus zélés sectateurs, il remplissoit de meurtres tous les endroits où on ne recevoit pas sa doctrine. Il osa aller à Rome avec deux de ses disciples en habit de Moine; mais il en sortit promptement, sans doute parce qu'il ne vit pas moyen d'y faire de grands progrès, & qu'il ne s'y crut pas en sûreté. Il fut arrêté à son retour par ordre de l'Archevêque de Cologne & mis en pri-

son avec  
l'accompa  
de s'évad  
qu'il abus  
dules, &  
disent en  
Après sa  
breuse &  
les autres  
étoient in  
magne &

Après  
de faire  
Bresse, M  
sur leurs  
principes  
des Evêqu  
les droits  
nombre d  
superficiel  
acquises d  
lard, quel  
& un desir  
bre, en de  
tèrent à se  
tifes. Rom  
tant à la f  
les Papes, l  
voit dével

son avec les deux autres prédicants qui l'accompagnoient. Mais il trouva moyen de s'évader. Enfin Dieu ne permit pas qu'il abusât plus long-tems les ames crédules, & il fut tué par un Prêtre, les uns disent en 1115, & les autres en 1125. Après sa mort, la secte qui étoit nombreuse & fort corrompue, se mêla avec les autres fanatiques, dont les Pays-bas étoient inondés, aussi bien que l'Allemagne & la France.

Après les sectaires que nous venons de faire connoître, parut Arnaud de Bresse, Moine séditieux, qui marchant sur leurs traces, attaqua d'après leurs principes l'autorité du Pape, le pouvoir des Evêques, les richesses de l'Eglise & les droits temporels attachés à un grand nombre de Sièges. Quelques notions superficielles de Théologie qu'il avoit acquises dans l'Ecole du fameux Abailard, quelque talent pour la prédication, & un desir immodéré de se rendre célèbre, en devenant Chef de secte, le portèrent à se déclarer aussi contre les Pontifes. Rome en proie aux factions & luttant à la fois contre les Empereurs & les Papes, lui offroit un théâtre où il pouvoit développer le malheureux talent

XII.  
S I È C L E .

qu'il avoit d'inspirer au peuple l'esprit de révolte & de sédition. Vêtu en Moine, il ameutoit la populace qui se rangeoit en foule autour de lui, invectivant contre les Papes & les Cardinaux, excitant les Romains à secouer le joug de ce qu'ils appelloient la tyrannie sacerdotale, & l'exhortant par l'exemple des anciens Romains, à rétablir une forme de Gouvernement qui avoit porté si loin autrefois la puissance & la gloire de la République.

Quoique le Pape Innocent eût condamné cet ennemi du Saint-Siège & du Clergé, dans un Concile de Latran en 1179, & qu'il eût été obligé de se réfugier dans les montagnes de Suisse, il revint dans la Capitale du Monde chrétien sous le même Pontife en 1141, & s'étant joint aux factieux qui déchiroient la Ville, il y causa de nouveaux troubles. Sa doctrine étant favorable à ceux qui s'étoient emparés des biens ecclésiastiques, ou qui songeoient à s'enrichir par cette voie, il avoit pour défenseurs tous les Seigneurs laïcs que l'Eglise traitoit de ravisseurs & de sacrilèges. Avec cet appui, il ne cessa de souffler dans

Rome

Rome le  
tificat d'  
Romains  
chasser de  
asyle chez  
qui avoient  
pes, pou  
Mais enfin  
ces Seigne  
qui après l  
l'abandonn  
le punir co  
du repos p  
plice du fe  
cendres da  
le peuple  
ne les ho  
Martyr.

A peine  
dissipée pa  
Auteur, c  
produite à  
& animée  
lons parler  
fut le Gh  
effrayans p  
sombres,  
voit tous les  
lui donna

Tome V

Rome le feu de la sédition jusqu'au pontificat d'Adrien IV. Ce Pape força les Romains par un interdit général à le chasser de leurs murailles. Il trouva un asyle chez les Seigneurs de la Campanie, qui avoient besoin d'invoquer ses principes, pour couvrir leurs usurpations. Mais enfin l'Empereur Frédéric obligea ces Seigneurs à le livrer aux Cardinaux, qui après l'avoir jugé comme hérétique, l'abandonnèrent au Préfet de Rome pour le punir comme séditieux & perturbateur du repos public. Il fut condamné au supplice du feu en 1155, & l'on jeta ses cendres dans le Tibre, par la crainte que le peuple imbécille ne les recueillît & ne les honorât comme les restes d'un Martyr.

A peine la secte des Arnaldistes étoit dissipée par la juste punition de son Auteur, qu'il s'en forma une autre, produite à peu près du même germe, & animée du même esprit. Nous voulons parler de celle dont Pierre Valdo fut le Chef. Un de ces événemens effrayans pour les imaginations vives & sombres, que le commun des hommes voit tous les jours avec trop d'indifférence, lui donna naissance. Plusieurs bourgeois

XII.  
S I È C L E.

de Lyon étoient assemblés dans un endroit, sans doute pour y traiter des affaires de commerce, lorsque l'un d'eux tomba mort à leurs pieds. Pierre Valdo, riche Négociant, fut tellement frappé de cet accident, qu'il prit la résolution de renoncer à tout, & d'embrasser la pauvreté. Il distribua son argent aux malheureux qui s'atrouperent auprès de lui; ayant quelque teinture des Lettres, il leur expliquoit l'écriture en langue vulgaire, s'attachant sur-tout aux endroits, où le détachement des richesses & le mépris des choses de la terre sont recommandés. A force de prêcher le désintéressement, il en vint à se persuader que sans la pauvreté parfaite & absolue, on ne pouvoit être disciple de J. C. Il suivoit de-là que les Evêques, les Abbés, les Ecclésiastiques & les Moines qui possédoient tous de grandes richesses, & qui vivoient la plupart dans le luxe & la molesse, étoient dans une voie d'égarement, & ne méritoient pas même le nom de Chrétiens. Ainsi Valdo se mit à déclamer contre le Clergé, à censurer les mœurs des Ecclésiastiques, & à inspirer le plus grand mépris pour eux. L'Eglise de Lyon regarda d'abord ces dis-

C  
cours de  
comme le  
qu'il feroit  
Mais la se  
censures d  
autorité qu  
devint qu  
que le M  
noit à tous  
lés dans l  
ces novate  
chaque jour  
les Villes  
toient les  
investivoie  
ils attaqu  
sance.

Les moy  
ration que  
d'abord po  
tes bornes  
Lucius III  
tiques ver  
irrités par  
tise, & b  
ils s'élevèr  
contre le p  
eux. Ils aj  
à leur pre

cours de Valdo & de ses disciples, comme les écarts d'un zèle inconsidéré XII.

Mais la secte ne vit dans les avis & les censures du Clergé, que l'usage d'une autorité qui lui étoit odieuse. Elle n'en devint que plus hardie, & prétendant que le Ministère évangélique appartenoit à tous les Chrétiens qui sont appelés dans l'Écriture, *un Sacerdoce royal*, ces novateurs dont le nombre augmentoit chaque jour, se mirent à prêcher dans les Villes & les campagnes. Ils exhortoient les Chrétiens à la pauvreté, ils investivoient contre le Clergé, dont ils attaquoient les richesses & la puissance.

Les moyens de prudence & de modération que l'Eglise de Lyon avoit pris d'abord pour les renfermer dans de justes bornes, ayant été inutiles, le Pape Lucius III les condamna comme hérétiques vers l'an 1182 ou 1183. Mais irrités par cette juste sévérité du Pontife, & bravant les foudres de l'Eglise, ils s'élevèrent avec encore plus d'audace contre le pouvoir qui s'appesantissoit sur eux. Ils ajoutèrent de nouveaux articles à leur première doctrine, prétendant

**XII.** que l'Eglise Romaine avoit cessé d'être la véritable Eglise de J. C. depuis qu'elle possédoit des biens temporels, & concluant de-là qu'eux seuls formoient cette véritable Eglise, qu'eux seuls étoient Prêtres, & avoient le droit d'instruire, droit usurpé ci-devant par les Evêques & les Pasteurs qui s'en étoient rendus indignes, en renonçant à la pauvreté que J. C. & les Apôtres avoient enseignée.

Valdo & ses disciples ayant été chassés de la Ville & du territoire de Lyon, se répandirent dans les contrées voisines, en Dauphiné, en Savoie, en Piémont, dans l'Auvergne, dans le Berri. Ils trouvèrent des protecteurs par-tout où il y avoit des Seigneurs coupables d'avoir usurpé les biens de l'Eglise. Il fallut prendre les armes & recourir à la force, pour les chasser des asyles que ces protecteurs leur avoient donnés dans leurs Terres & leurs Châteaux. Devenus furieux par ces poursuites, & ne respectant plus aucune autorité, ils s'armèrent aussi, & commirent les plus horribles violences dans les pays où ils s'étoient répandus. Ils en vinrent à tout détruire & à tout renverser dans la Religion, les

C  
cérémonie  
cation des  
ques & de  
Sacremens  
étoit à la fi  
cette secte  
vers l'an 11  
dans la f  
qu'elle ex  
Société civ  
nir, jusqu  
fonde ave  
verrons so  
d'abord les  
pauvres de  
frères autr  
lequel ils  
est resté,  
qu'ils le d  
le tirassent  
phiné où il

A peu  
c'est-à-din  
Comnène,  
secte de f  
peu différe  
tendoient à  
Un Médec  
en fut le C

cérémonies du Culte catholique, l'invo-  
 cation des Saints, la vénération des Reli-  
 ques & des Images, la hiérarchie, les Sacremens, le Ministère sacerdotal, Tel  
 étoit à la fin du douzième siècle l'état de  
 cette secte fanatique qui avoit commencé  
 vers l'an 1160. Nous en parlerons encore  
 dans la suite, les nouveaux troubles  
 qu'elle excita dans l'Eglise & dans la  
 Société civile, nous obligeant d'y reve-  
 nir, jusqu'à ce qu'elle s'unisse & se con-  
 fonde avec les autres sectes que nous  
 verrons sortir de son sein. On appella  
 d'abord les disciples de Pierre Valdo,  
 pauvres de Lyon. Ils eurent ensuite dif-  
 férens autres noms. Mais celui sous  
 lequel ils sont plus connus, & qui leur  
 est resté, est celui de Vaudois, soit  
 qu'ils le dussent à leur Chef, soit qu'ils  
 le tirassent du Village de Vaud en Dau-  
 phiné où il avoit pris naissance.

A peu près dans le même tems,  
 c'est-à-dire, sous le règne d'Alexis  
 Comnène, il avoit paru en Orient une  
 secte de fanatiques dont les principes  
 peu différens de ceux des Pauliciens,  
 tendoient à renouveler le Manichéisme.  
 Un Médecin Bulgare, nommé Basile,  
 en fut le Chef. C'étoit un vieillard d'un

— aspect vénérable & d'une vertu austère.  
 XII. Il étoit vêtu en Moine. Il avoit un air grave, & un visage mortifié. On appella ces nouveaux sectaires Bogomiles, nom composé de deux mots esclavons qui signifient implorer la miséricorde; parce qu'une de leurs pratiques ordinaires étoit de réciter sept fois le jour, & cinq fois la nuit l'Oraison dominicale, pour solliciter la miséricorde divine. Ils nioient la Trinité, condamnoient le mariage, & l'usage de la chair, rejettoient l'Eucharistie, & mettoient le culte des Saints au même rang que l'idolâtrie dont J. C. avoit purgé la terre.

Basile ne s'associa d'abord que douze disciples qu'il appella ses Apôtres. Il les instruisit de ses principes & les envoya dans différens pays pour les répandre, mais en leur ordonnant d'être circonfpects & de s'assurer de ceux qui s'offriroient pour être initiés, avant de leur découvrir le fonds de sa doctrine. L'Empereur voulut le voir & l'entretenir en particulier. Basile se prêta au desir du Prince, & lui développa librement ses opinions. Mais Alexis avoit fait cacher des Secrétaires à portée d'entendre tout ce que Basile disoit, & de l'écrire. Quel-

ques jours  
 reur assen  
 le Sénat &  
 Il fit en su  
 duisit da  
 qu'on avo  
 cours. Bas  
 d'en justif  
 de plus qu  
 tôt que d'  
 à-tour les  
 tions pou  
 inutileme  
 niâtrémen  
 damna de  
 prouva c  
 plice, on  
 podrome  
 une Croi  
 l'autre; o  
 préféra le  
 les Angès  
 qui n'arri  
 tique don  
 à former u

La doct  
 au fonds  
 & modif  
 ques nou

ques jours après cet entretien, l'Empereur ~~assembla~~ le Patriarche, le Clergé, XII.  
 le Sénat & les grands Officiers de la Cour. S I È C L E.  
 Il fit ensuite appeller Basile & on l'introduisit dans l'Assemblée. On y lut ce qu'on avoit écrit d'après ses propres discours. Basile reconnut sa doctrine & offrit d'en justifier tous les points, déclarant de plus qu'il étoit prêt à tout souffrir plutôt que d'y renoncer. On employa tour-à-tour les raisonnemens & les insinuations pour le détromper, mais ce fut inutilement. Le sectaire persista opiniâtrément dans ses erreurs. On le condamna donc au feu, & l'Empereur approuva ce jugement. Le jour du supplice, on conduisit Basile dans l'Hypodrome où l'on avoit élevé d'un côté une Croix, & allumé un bûcher de l'autre; on dit à Basile de choisir, & il préféra le bûcher, dans l'espérance que les Anges viendroient le délivrer, ce qui n'arriva point. Ainsi périt ce fanatique dont les sectateurs commençoient à former une société nombreuse.

La doctrine de toutes ces sectes n'étoit au fonds qu'un Manichéisme déguisé & modifié par le mélange de quelques nouvelles erreurs, comme on le

II. voit dans les Ecrivains qui les ont réfutées, & dans ceux qui nous en ont transmis l'Histoire. Ces différentes sociétés de fanatiques, dont la France étoit inondée, après s'être tenu isolées, chacune sous ses Chefs, se réunirent ensuite & ne firent plus qu'un même corps avec les Albigeois, ou nouveaux Manichéens qui parurent vers la fin de ce siècle. Cette nouvelle secte, la plus formidable qui eût encore paru dans le Monde, par le nombre de ceux qui la composoient, & par la fureur qui l'animoit, arma tout le Royaume pour sa défense ou pour sa destruction, causa des ravages inouis, & produisit une foule de crimes atroces, dont le souvenir fait encore frémir d'horreur. Quoique née dans ce douzième siècle, l'ordre des faits nous oblige d'en renvoyer l'Histoire au treizième où se passèrent les principaux événemens qui la concernent. Par-là nous éviterons l'inconvénient de couper la narration & de séparer des choses qui veulent être envisagées sous un même point de vue.

Passons à des erreurs moins grossières & moins révoltantes. L'abus de la Dialectique & la mauvaise application des

subtilités  
 foi, enfa  
 Gilbert  
 donner  
 exacte qu

Abaila  
 génie &  
 zième si  
 nard, m  
 Bretagne  
 1079, d  
 Les égare  
 nes, les  
 ses erreu  
 contemp  
 Sciences  
 tèrent de  
 premier  
 dont les  
 Trinité  
 aux Evê  
 gne qui  
 vint à P  
 du douz  
 ner dans  
 de Char  
 Professe  
 premier  
 carrière

subtilités scholastiques aux objets de la foi, enfantèrent celle d'Abailard & de Gilbert de la Porée, dont nous allons donner une idée aussi claire & aussi exacte qu'il nous sera possible.

Abailard qui fut peut-être le plus beau génie & l'esprit le plus pénétrant du douzième siècle, sans en excepter S. Bernard, naquit au Village de Palais en Bretagne, à trois lieues de Nantes, l'an 1079, d'une famille noble & distinguée. Les égaremens de son cœur, ses infortunes, ses talens, ses démêlés littéraires & ses erreurs l'ont rendu célèbre pour ses contemporains & pour nous. Le goût des Sciences & l'avidité du savoir se manifestèrent de bonne-heure en lui. Il eut pour premier maître Rosselin de Compiègne, dont les sentimens sur le Mystère de la Trinité avoient paru suspects d'hérésie aux Evêques du Concile de Compiègne qui les condamnèrent en 1092. Il vint à Paris dans les premières années du douzième siècle pour s'y perfectionner dans les Sciences, sous Guillaume de Champeaux, l'un des plus illustres Professeurs de cette Capitale. Dès les premiers pas que fit Abailard dans la carrière des Lettres, on remarqua en

XII.

SIÈCLE.

XII. lui un esprit curieux, inquiet, & d'une subtilité artificieuse. La Dialectique étoit la Science la plus en vogue alors. Tout le monde s'y appliquoit, parce qu'on y apprenoit en peu de tems, par le moyen de certaines formules générales & d'un usage commode, l'art de la dispute, qui étoit le goût dominant des Ecoles. Abailard qui aspiroit à se faire une réputation parmi les Docteurs dont on vantoit le savoir, en fit l'objet principal de son étude. Il y devint fort habile, & connut mieux que personne de son tems toutes les finesses de cet Art dangereux. La Théologie, qui par la méthode récemment introduite dans les Ecoles, se trouvoit étroitement liée avec la Philosophie, n'obtint de lui qu'une partie de son application. La beauté de son esprit, sa pénétration merveilleuse, & l'extrême facilité qu'il avoit de s'exprimer, l'avoient déjà fait connoître, lorsqu'il vint ouvrir une Ecole à Paris au Mont sainte Gèneviève, qui n'étoit pas encore enfermée dans l'enceinte de la Ville. Bientôt Abailard se vit entouré d'une multitude prodigieuse d'écoliers, & le produit de ses leçons, car on les payoit alors, lui

procura  
 soient le  
 Mais l'  
 de ses r  
 moyens  
 avoit pou  
 de ses li  
 & de la  
 Chanoine  
 si connu  
 & la te  
 l'honneur  
 aventure  
 tère de  
 alla cach  
 genteuil  
 de filles

La so  
 ce qui c  
 tère d'A  
 vif &  
 qui le f  
 Il trouva  
 Ecole qu  
 dépend  
 Une fo  
 rendit,  
 la fonc  
 qu'Abai

procura les deux choses qui lui plaisoient le plus, la fortune & la célébrité. **XII.**  
 Mais l'une & l'autre furent la cause **SIÈCLE,**  
 de ses malheurs, en lui fournissant les  
 moyens de satisfaire le penchant qu'il  
 avoit pour les plaisirs. On fait l'Histoire  
 de ses liaisons avec la célèbre Héloïse,  
 & de la manière barbare dont Fulbert,  
 Chanoine de Paris, oncle de cette fille  
 si connue par les charmes de son esprit  
 & la tendresse de son cœur, vengea  
 l'honneur de sa nièce. Après sa cruelle  
 aventure, Abailard se retira au Monas-  
 tère de S. Denis, tandis qu'Héloïse  
 alla cacher sa douleur dans celui d'Ar-  
 genteuil, qui étoit pour-lors une Abbaye  
 de filles.

La solitude & le silence n'étoient pas  
 ce qui convenoit à un homme du caractè-  
 re d'Abailard. Il falloit à un esprit  
 vif & ardent comme le sien, un objet  
 qui le fixât & un aliment qui le nourrit.  
 Il trouva l'un & l'autre dans la nouvelle  
 Ecole qu'il forma au Prieuré de Deuil,  
 dépendant de l'Abbaye de Saint Denis.  
 Une foule incroyable de disciples s'y  
 rendit, sitôt qu'on sut qu'il avoit repris  
 la fonction d'enseigner. Ce fut alors  
 qu'Abailard se livra tout entier à l'étude.

de la Théologie , plus convenable à  
 son état. Son but dans cette nouvelle  
 carrière qu'il s'ouvrit, fut de faire ser-  
 vir la Dialectique à la défense de la  
 Religion , & de réfuter ceux qui em-  
 pruntoient de cette Science des argu-  
 mens contre les Myſtères. Il écrivit  
 d'après ces vues un Traité de la Trinité ,  
 où l'on crut voir des ſentimens & des  
 expreſſions contraires à la foi. Mais on  
 étoit peu d'accord ſur la doctrine qu'on  
 lui reprochoit d'enseigner dans cet Ou-  
 vrage. Les uns l'accuſoient de ne pas  
 aſſez diſtinguer les trois Perſonnes divi-  
 nes , & d'inſinuer que ce n'étoient que  
 trois dénominations relatives aux diffé-  
 rens aſpects ſous leſquels on conſidéroit  
 en Dieu la puiffance , la ſageſſe & l'a-  
 mour. Les autres prétendoient au con-  
 traire qu'il démembroit la divinité , &  
 que ſa manière de parler tendoit à  
 faire penſer qu'il y a trois Dieux. Cette  
 contrariété de jugement venoit ſans  
 doute des termes obſcurs & des ſubti-  
 lités recherchées dont il ſe ſervoit pour  
 donner à ſes idées une tournure philo-  
 ſophique. Quoi qu'il en ſoit , il fut cité  
 en 1121 au Concile qui ſe tint à Soif-  
 ſons , en préſence de Conon , Evêque

de Pale  
 y comp  
 trouvoit  
 & de r  
 cer de  
 offres o  
 ordonna  
 l'Abbé  
 étroitem  
 que ten  
 de S. E  
 y prit o  
 qu'il n'a  
 Hilduin  
 ſur S.  
 Areopa  
 Abailan  
 crédulité  
 perfec  
 tude d  
 Nogen  
 toire &  
 Paracle  
 après u  
 ſolation  
 trouver  
 la réu  
 à l'Ab  
 le créc

de Palestrine , Légat du Pape. Abailard y comparut & offrit d'éclaircir ce qu'on trouvoit d'obscur dans son Ouvrage, & de rétracter ce qu'il auroit pu avancer de contraire à la foi. Malgré ces offres on condamna l'Ouvrage , & on ordonna que l'Auteur seroit confié à l'Abbé de S. Médard pour le tenir étroitement enfermé. Au bout de quelque tems il fut renvoyé au Monastère de S. Denis dont il étoit Religieux. Il y prit querelle avec les Moines , parce qu'il n'admettoit pas tout ce que l'Abbé Hilduin avoit écrit au neuvième siècle , sur S. Denis , dans son Livre , intitulé *Areopagetica*. On en fit un crime à Abailard , & on taxa sa critique d'incrédulité. Pour éviter cette nouvelle persécution , il se retira dans une solitude du Diocèse de Troyes auprès de Nogent-sur-Seine. Il y bâtit un oratoire & une cellule qu'il appella le *Paraclet* , parce que c'étoit pour lui , après une vie agitée , un lieu de consolation & de repos. Héloïse vint l'y trouver avec quelques Religieuses , après la réunion du Monastère d'Argenteuil à l'Abbaye de S. Denis , obtenue par le crédit de l'Abbé Suger. Il fut tout

ensemble le Directeur & le Maître de  
 XII. cette nouvelle Communauté, où l'on vit  
 S I È C L E R. fleurir par ses soins l'amour de l'étude  
 & la plus exacte régularité : ainsi le  
 Paraclet devint une Abbaye de filles  
 dont Héloïse prit le gouvernement. Les  
 anciens disciples d'Abailard ayant appris  
 le lieu de sa retraite, se rangèrent de  
 toutes parts auprès de lui, & la soli-  
 tude où il n'avoit cherché qu'à se cacher,  
 contribua plus que tout le reste à augmen-  
 ter sa célébrité.

La jalousie de deux anciens condiscip-  
 les vint y troubler la vie paisible qu'il  
 y menoit dans le sein des Sciences & de  
 la piété. Il avoit écrit deux Ouvrages  
 importans & d'une profonde discussion,  
 d'après les principes qu'il s'étoit faits,  
 touchant la manière d'envisager & de  
 traiter les matières théologiques. Il s'y  
 proposoit d'expliquer les Mystères &  
 les vérités de la Religion chrétienne,  
 de les rendre sensibles par des compa-  
 raisons tirées de l'ordre naturel, & de  
 combattre par la méthode des Philoso-  
 phes, les difficultés que les faux Dialecti-  
 ciens oppoient aux dogmes de la  
 foi. Telle est l'idée générale de l'in-  
 troduction à la Théologie, & de la

Théolog  
 sa retrai  
 avoient c  
 rétique  
 nèrent c  
 prévenus  
 erreurs.  
 se joign  
 intention  
 un extra  
 quatorze  
 unes n'ex  
 rement p  
 des autre  
 qu'elles  
 reurs de  
 lage. Gui  
 vrage qu  
 doctrine  
 & à S. B  
 ces, le sa  
 larme, &  
 Guillaum  
 fait des  
 vit à celu  
 ter & à  
 qui ne r  
 timens  
 efforcé c

Théologie chrétienne qu'il composa dans sa retraite. Albéric & Lotulphe qui avoient déjà traduit Abailard comme hérétique au Concile de Soissons, examinèrent ces nouveaux Ecrits avec des yeux prévenus & disposés à y découvrir des erreurs. Guillaume, Abbé de S. Thierry, se joignit à eux, sans doute avec des intentions plus épurées. Ce dernier fit un extrait des Ouvrages d'Abailard, en quatorze propositions, dont quelques-unes n'exprimoient que des opinions purement philosophiques. Mais la plupart des autres étoient condamnables, en ce qu'elles renouvelloient en partie les erreurs de Sabellius, de Nestorius & de Pélagé. Guillaume envoya cet extrait & l'Ouvrage qu'il avoit fait pour en réfuter la doctrine, à Geoffroi Evêque de Chartres, & à S. Bernard. A la lecture de ces Pièces, le savant Abbé de Clairvaux prit l'alarme, & ne doutant pas de la fidélité de Guillaume, dans l'analyse qu'il avoit fait des Ouvrages d'Abailard, il écrivit à celui-ci pour l'exhorter à se retracter & à corriger ses Livres. Abailard qui ne reconnoissoit point ses vrais sentimens dans les couleurs qu'on s'étoit efforcé de leur donner, loin de déférer

XII.

S I È C L E .

**XII.** aux avis de S. Bernard , se plaignit de lui, comme d'un ennemi qui décrioit sa doctrine , & qui travailloit à le rendre odieux. Il est certain que le saint Abbé de Clairvaux s'abandonnant à son zèle , ne ménagea pas ses expressions dans les Lettres qu'il écrivit au Pape , aux Prélats de Rome & aux Evêques de France , contre la personne & les Ecrits d'Abailard. Exemple bien propre à nous faire sentir combien nous devons être en garde contre les impressions défavorables aux autres , & lents à condamner ceux dont on travaille à rendre la foi suspecte. « Si dans une » ame aussi pure & aussi éclairée que » celle de S. Bernard , dit un sage Ecrivain que nous avons déjà cité plus d'une fois , « le zèle a été outré , combien ne » devons nous pas nous défier du nôtre , » nous qui sommes si éloignés du désintéressement & de la charité de ce » grand homme ».

La dispute qui s'étoit élevée entre le saint Abbé de Clairvaux & le savant Solitaire du Paraclét , ne pouvoit être terminée que par un jugement ecclésiastique. Elle fut portée au Concile qui s'assembla à Sens en 1140. Les

deux adversaires étoient à s'expliquer avec tant de prévenances d'appeler son nom qu'il crut devoir notifier la disposition sans rien de blâmable écrit lui rendre & ce l'on avoit por

Avant de suivre son apologie malignité qu'on lui avoit qu'il d'écrire à la foi , mer tout de condensation de l'écriture , étoit tous les soit d'av

deux adverfaires s'y rendirent. Abailard étoit dans l'intention de demander à s'expliquer ; mais S. Bernard le preffa avec tant de vivacité , & il vit les esprits fi prévenus contre lui , qu'il prit le parti d'appeller au Pape , tant pour la perfonne que pour fes Ecrits. Le Concile crut devoir fe borner à ce qui concernoit la doctrine , & condamna les propofitions extraites des Ecrits d'Abailard , fans rien prononcer contre lui. L'Assemblée écrivit au Pape Innocent II pour lui rendre compte de ce qui s'étoit paffé , & ce Pontife confirma le jugement qu'elle avoit porré.

Avant de fe rendre à Rome pour y fuivre fon appel , Abailard publia une apologie dans laquelle il attribuoit à la malignité de fes ennemis , les erreurs qu'on lui avoit imputées. Il y proteftoit qu'il n'avoit jamais eu intention d'écrire & de foutenir rien de contraire à la foi , & fe montroit difpofé à reformer tout ce qui auroit pu lui échapper de condamnable & d'inexact. La profeflion de foi , inférée dans cette apologie , étoit parfaitement catholique fur tous les points dans lesquels on l'accufoit d'avoir erré. Ayant ainfi juftifié fon

XII.

SIÈCLE.

**XII.** orthodoxie, il partit pour se rendre à Rome. Il s'arrêta en passant au Monastère de Cluni; Pierre le Vénérable qui en étoit Abbé, l'y retint & le réconcilia avec S. Bernard. Il y édifia les Religieux par sa modestie, sa douceur & sa piété. Comme sa santé altérée par ses travaux & ses chagrins, étoit devenue très-foible, on l'envoya pour la rétablir au Monastère de S. Marcel, bâti dans une situation agréable & un air pur sur la Saône. Il y mourut au mois d'Avril 1142, âgé de soixante-trois ans. Son corps fut conduit au Paraquet pour y être inhumé, comme il l'avoit désiré. Héloïse le reçut à la tête de sa Communauté, & l'Abbé Pierre écrivit à cette occasion une Lettre que nous avons encore, adressée à l'Abbesse du Paraquet, où il rend justice aux vertus & à l'érudition d'Abailard. Nous nous sommes étendus sur ce personnage que ses talens & ses malheurs rendent intéressant, parce qu'il est un exemple frappant des fautes où l'on peut tomber avec une imagination vive & un cœur sensible, quand l'une & l'autre ne sont pas réglés par la sagesse & la raison.

L'esprit de système est peut-être ce

qu'il y a  
cité de  
guidé par  
pointille  
se perm  
de conj  
de dissip  
les Myst  
font de  
Gilbert  
vine, en  
Théolog  
ses étud  
de son t  
il enseig  
gie dans  
tres end  
traordin  
l'Eglise  
pal de c  
il fut él  
plusieurs  
Comme  
les Epît  
de la cor  
théologi  
de qu'il  
dans les  
qu'on y

qu'il y a de plus contraire à la simplicité de la foi, sur-tout lorsqu'il est guidé par une Dialectique subtile & pointilleuse; alors il n'est rien qu'il ne se permette en genre de suppositions & de conjectures, pour obtenir la gloire de dissiper les ténèbres qui enveloppent les Mystères du Christianisme, & qui font de leur essence. Les erreurs de Gilbert de la Porée sur la nature divine, en font une nouvelle preuve. Ce Théologien étoit natif de Poitiers. Il fit ses études sous les plus savans Maîtres de son tems. Après les avoir terminées, il enseigna la Philosophie & la Théologie dans sa patrie & dans plusieurs autres endroits, avec une réputation extraordinaire; il devint Chanoine de l'Eglise de Poitiers, & le Siège épiscopal de cette Ville ayant vaqué en 1141, il fut élu pour le remplir. Il avoit écrit plusieurs Ouvrages, entre-autres des Commentaires sur les Pseaumes, sur les Epîtres de S. Paul, sur les Livres de la consolation de Boëce, & un Traité théologique sur la Trinité. La méthode qu'il suivoit étoit celle qui régnoit dans les Ecoles en Occident, depuis qu'on y avoit apporté les Ouvrages d'A-

XII.

SIÈCLE.

Aristote & les Commentaires d'Averroës.  
 XII. Cette méthode consistoit, comme on  
 SI È C L E. fait, à réduire les idées sous certaines  
 classes générales, & à rappeler les objets  
 dont on s'occupoit à quelques-unes de  
 ces classes qu'on appelloit la Cathégo-  
 rie, qui n'étoient proprement que des  
 nomenclatures vuides de sens, des gé-  
 néralités vagues & des notions abstra-  
 ites, dont on ne tiroit d'autre utilité  
 que de paroître habile sans avoir rien  
 approfondi. Cette méthode qu'on re-  
 gardoit comme la clef des Sciences,  
 égara Gilbert de la Porée, comme elle  
 en avoit égaré tant d'autres. Il applica  
 au Mystère de la Trinité les idées gé-  
 nérales d'essence, de nature, de subst-  
 tance, de personnes, d'attributs & de  
 propriétés; il examina les rapports &  
 les différences de tous ces objets; &  
 comme chacun d'eux avoit une défini-  
 tion propre, il conclut que l'essence di-  
 vine, la nature, les personnes, les  
 attributs & les propriétés étoient autant  
 de choses distinctes, autant de formes,  
 lesquelles prises séparément, n'étoient  
 pas Dieu. Ainsi la sagesse; la puissance,  
 la bonté, la justice & les autres attri-  
 buts divins, considérés en eux-mêmes,

C  
 n'étoient  
 nature &  
 ment par  
 tion de ce  
 rés, étoit  
 de voir &  
 y avoit c  
 Dieu, &  
 différente  
 point inc  
 sonne av  
 semblable  
 ment en  
 l'erreur d  
 Ce Th  
 serva le f  
 étudiant  
 l'entendit  
 blics, les  
 pli dans le  
 cres de l  
 furent sca  
 tendoit à  
 Mystère d  
 sous des  
 velles, de  
 servi, &  
 l'Incarnat  
 simple ap

n'étoient pas une même chose avec la nature & l'essence de l'Etre infiniment parfait, mais la seule collection de ces attributs & de ces propriétés, étoit Dieu. Il suivoit de cette façon de voir & d'expliquer le Mystère, qu'il y avoit distinction & composition en Dieu, & que la nature divine étant différente des personnes, elle ne s'étoit point incarnée, lorsque la seconde Personne avoit pris une ame & un corps semblables aux nôtres. C'étoit proprement en ces deux points que consistoit l'erreur de Gilbert de la Porée.

Ce Théologien devenu Evêque, conserva le système qu'il s'étoit formé en étudiant ces matières obscures, & on l'entendit exposer dans ses discours publics, les principes dont il s'étoit rempli dans le cabinet. Les deux Archidiaques de Poitiers, Arnaud & Calon, furent scandalisés de cette doctrine qui tendoit à donner une idée fausse du Mystère de la Trinité, en le présentant sous des expressions & des vues nouvelles, dont l'Eglise ne s'étoit jamais servi, & qui anéantissoient le Mystère de l'Incarnation, en le réduisant à une simple apparence, ou seulement à l'u-

**XII.**  
S I È C L E

nion des propriétés personnelles du Fils de Dieu avec la nature humaine. Ils déférèrent ces erreurs au Pape Eugène III qui étoit sur le point de venir en France. Lorsqu'il y fut arrivé, ce Pontife invita l'Evêque de Poitiers à se trouver à une Assemblée de Prélats qui devoit se tenir à Paris en 1147. Sa doctrine y fut examinée, mais on ne conclut rien encore, & l'on remit à discuter l'affaire plus mûrement au Concile qui fut célébré l'année suivante à Reims en présence du Pape & des Cardinaux de sa suite. S. Bernard s'y trouva & pressa vivement le Prélat accusé, qui ne dissimula point ses sentimens, parce qu'il ne les considéroit que comme une manière d'expliquer le Mystère qui n'avoit rien de repréhensible. Mais le saint Abbé de Clairvaux fit voir avec beaucoup d'éloquence & de sagacité, le danger des propositions que Gilbert avoit avancées, telles que celle-ci ; *l'essence de Dieu, sa divinité, sa nature, sa sagesse n'est pas Dieu ; & cette autre ; la nature divine ne s'est pas incarnée.* Après de longues discussions, les Cardinaux qui accompagnoient le Pape, vouloient qu'on laissât la chose indécise, dans le dessein

C

de s'en réfé-  
des Evêque  
pation de la  
Evêques dro  
opposée au  
été convai  
Pape. Eugè  
sément une  
Poitiers, q  
condamnati  
Ecrits. Sa  
yeux du C  
Ses disciple  
n'occasionne  
nière paisib  
minée, vin  
ce que les  
abstraites, t  
par un gran  
pour excite  
leur & certe  
les sectes &

de s'en réserver le-jugement, à l'exclusion des Evêques. Pour empêcher cette usurpation de leurs droits, les Archevêques & Evêques dresserent une profession de foi opposée aux erreurs dont Gilbert avoit été convaincu, & la présentèrent au Pape. Eugène l'ayant reçue, obtint aisément une rétractation de l'Evêque de Poitiers, qui soucrivit sincèrement à la condamnation de sa doctrine & de ses Ecrits. Sa docilité répara sa faute aux yeux du Concile & de toute l'Eglise. Ses disciples l'imiterent, & ses erreurs n'occasionnerent aucun trouble. La manière paisible dont cette affaire fut terminée, vint sans doute en partie, de ce que les idées de Gilbert étoient trop abstraites, trop subtiles, pour être saisies par un grand nombre de personnes, & pour exciter dans les esprits cette chaleur & cette opiniâtreté, qui forment les sectes & qui les éternisent.

---

XII.  
SIÈCLE.



XII.  
SIÈCLE.

A R T I C L E I X.

*Personnages illustres par leur sainteté ;  
fondation de quelques nouveaux Or-  
dres , tant religieux que militaires.*

LE douzième siècle , qui fut un tems de renouvellement pour les Sciences en Occident , à parler en général , quoique les ténèbres de l'ignorance couvrirent encore une partie de l'Europe , vit aussi paroître avec éclat , plusieurs Personnages illustres par des vertus éminentes & des dons extraordinaires du Ciel. La Providence les opposoit à la corruption du siècle , & à la multitude des scandales dont l'Eglise continuoit d'être inondée. Nous allons donner une idée succincte , comme nous avons déjà fait , de quelques-uns de ces hommes rares que la grace prenoit plaisir à former pour la gloire de la Religion , en rapportant les traits les plus remarquables & les plus édifiants de leur Histoire.

S. Malachie par qui nous commençons , naquit dans la Ville d'Armach en Irlande , de parens nobles , & fut élevé au même lieu dans les Sciences & la

piété,

C  
piété , sous  
me , appel  
très-austère  
retraite , de  
à son disci  
chie fit dan  
qu'il mérita  
& ensuite  
atteint l'âg  
Lorsqu'il fu  
mach , pou  
ment à son  
lui confia u  
sous le titre  
place , Ma  
che à l'inst  
ignorant , gr  
que barbare  
peu de tem  
face. La lun  
des mœurs  
dans les exe  
gion , y pri  
scandales &  
ses qui s'y  
négligence d  
Ces désor  
dans un autre  
contraire au  
Tome V.

piété, sous la conduite d'un saint homme, appelé Imarius, dont la vie étoit très-austère. Il inspira l'amour de la retraite, de la pénitence & de la prière à son disciple. Les progrès que Malachie fit dans la vertu, furent si sensibles qu'il mérita d'être élevé au Diaconat, & ensuite au Sacerdoce, avant d'avoir atteint l'âge prescrit par les Canons. Lorsqu'il fut Prêtre, l'Archevêque d'Armach, pour l'attacher plus particulièrement à son Eglise & à sa personne, lui confia une partie de son autorité, sous le titre de Vicaire. Dans cette place, Malachie travailla sans relâche à l'instruction du peuple qui étoit ignorant, grossier, superstitieux & presque barbare. Par ses soins on vit en peu de tems cette Eglise changer de face. La lumière, la piété, la pureté des mœurs, la décence & la ferveur dans les exercices publics de la Religion, y prirent la place des vices, des scandales & des pratiques superstitieuses qui s'y étoient introduites par la négligence des Pasteurs.

Ces désordres avoient pris leur source dans un autre plus condamnable & plus contraire aux saintes règles. Le Siège

XII. **S I È C L E.** d'Armach étoit devenu comme un patrimoine héréditaire dans une famille puissante qui s'y étoit maintenue depuis près de deux cens ans. L'Archevêque qui l'occupoit alors, l'avoit obtenu par une suite de cet abus; & connoissant combien il étoit condamnable, il résolut d'y mettre fin. Dans cette intention, il désigna Malachie pour son successeur, & ordonna, par l'autorité de S. Patrice, dont le nom étoit si révééré dans toute l'Irlande, qu'il fût élu après sa mort. Lorsqu'elle arriva, les volontés de l'Archevêque furent suivies; mais Malachie qui étoit déjà Evêque de Concret, ne voulut pas quitter son Eglise, & ne consentit à se charger de gouverner celle d'Armach, qu'autant de tems qu'il en faudroit pour détruire les abus, & rétablir le bon ordre. La famille qui étoit en possession de ce Siège, fit les plus grands efforts pour le conserver, & suscita consécutivement deux Compétiteurs à Malachie; mais les Evêques, les gens de bien, & en général tous ceux qui connoissoient les qualités éminentes de Malachie, dissipèrent tous les obstacles qui l'empêchoient de donner un libre cours à son zèle.

Lorsque  
 à réparer les  
 d'années, s  
 cation aux  
 part des Ev  
 & enraciner  
 procura un P  
 la réforme d  
 menée, &  
 Eglise. Il se  
 retraite, & c  
 Dieu lui avo  
 rités & la m  
 bité que ses  
 atiroit aupr  
 gieuse de p  
 venoient, le  
 sur les besoin  
 pour obtenir  
 de leurs mala  
 de Rome, e  
 à ces import  
 rendre comp  
 trouvoit l'Egl  
 en France,  
 & lia une an  
 Bernard. Son  
 édifiante solit  
 manda. comm

Lorsque ce saint homme fut parvenu à réparer les maux qu'une longue suite d'années, sans vigilance & sans application aux devoirs de l'épiscopat de la part des Evêques, avoit laissé naître & enraciner dans cette Eglise, il lui procura un Pasteur capable de continuer la réforme des mœurs qu'il y avoit commencée, & se retira dans sa première Eglise. Il se proposoit d'y vivre dans la retraite, & de se livrer à l'attrait que Dieu lui avoit donné pour les austérités & la mortification; mais la célébrité que ses vertus lui avoient acquise, attiroit auprès de lui une foule prodigieuse de personnes de tout état, qui venoient, les unes pour le consulter sur les besoins de leur ame, les autres pour obtenir par ses prières la guérison de leurs maladies. Il entreprit le voyage de Rome, en partie pour se dérober à ces importunités, & en partie pour rendre compte au Pape de l'état où se trouvoit l'Eglise d'Irlande. En passant en France, il s'arrêta à Clairvaux, & lia une amitié très-étroite avec S. Bernard. Son attachement pour cette édifiante solitude étoit si fort, qu'il demanda comme une grace spéciale au

XII.

SIÈCLE;

**XII.**  
**S I È C L E.** Pape Innocent II, la permission d'y finir ses jours. Mais le Pontife connoissant combien le zèle & les exemples d'un homme aussi rempli de l'esprit apostolique, étoient utiles aux Eglises d'Irlande, ne lui permit pas de renoncer à la conduite des ames.

Quand Malachie fut de retour dans sa patrie, le titre de Légat du Saint-Siège qu'Innocent II lui avoit donné, augmentant encore son pouvoir, il redoubla ses travaux & son ardeur pour l'extirpation des vices & le rétablissement des bonnes mœurs. Il avoit laissé à Clairvaux quelques-uns de ses disciples, pour y apprendre les usages de cette sainte maison, & s'y former aux observances monastiques. Lorsqu'ils furent bien instruits, il les rappella auprès de lui, & s'en servit pour établir le Monastère de Millifont, qui forma dans la suite plusieurs Colonies de saints Religieux en Irlande. Malachie toujours plein de ce qu'il avoit vu à Clairvaux, & s'efforçant d'imiter les grands exemples de vertu dont il y avoit été témoin, étoit le modèle des Moines les plus parfaits, par la sainteté de sa vie. Aussi jouissoit-il de toute la considération

C  
 attachée à l  
 dres comme  
 roles étoient  
 me autant

Dieu sou  
 racles & p  
 l'autorité qu  
 cellent Paste  
 S. Bernard q  
 un grand no  
 donne pour  
 laire. Il le f  
 de ce grand  
 le Pape Eug  
 avis sur plu  
 vernement d  
 duisit de no  
 là qu'il deve  
 rière & de t  
 lade quelqu  
 & tout le t  
 fut un contin  
 d'humilité,  
 ceur & de ré  
 me il l'avoit  
 de Novembr  
 reçut de la  
 ami, le just  
 étoit dû, &

attachée à la vertu. On recevoit ses or-   
dres comme ceux du Ciel, & ses pa- XII.  
roles étoient recueillies avec soin, com- SIECLE.  
me autant d'oracles.

Dieu soutenoit par le don des Mi-  
racles & par l'esprit de Prophétie,  
l'autorité qu'il avoit procurée à cet ex-  
cellent Pasteur, pour l'utilité des fidèles.  
S. Bernard qui a écrit sa Vie, en rapporte  
un grand nombre d'exemples dont il se  
donne pour garant, comme témoin ocu-  
laire. Il le fut aussi de la sainte mort  
de ce grand Evêque. Le desir de voir  
le Pape Eugène III & de prendre son  
avis sur plusieurs points relatifs au gou-  
vernement des Eglises d'Irlande, le con-  
duisit de nouveau à Clairvaux. C'étoit-  
là qu'il devoit trouver la fin de sa car-  
rière & de ses travaux. Il y tomba ma-  
lade quelques jours après son arrivée,  
& tout le tems que dura sa maladie,  
fut un continuel exercice de patience,  
d'humilité, de recueillement, de dou-  
ceur & de résignation. Il mourut, com-  
me il l'avoit prédit, le deuxième jour  
de Novembre de l'an 1148. Sa mémoire  
reçut de la bouche de S. Bernard son  
ami, le juste tribut de louanges qui lui  
étoit dû, & tous les habitans de Clair-

**XII.**  
**SIÈCLE.** vaux qui l'avoient connu & admiré , joignirent leurs éloges à ceux de leur Abbé. On a attribué à S. Malachie une Prophétie concernant les Papes , depuis Célestin II jusqu'à la fin du monde ; mais cette pièce est supposée , & l'on fait qu'elle fut fabriquée long-tems après dans un Conclave en 1590 , par les partisans d'un Cardinal nommé Simoncelli , qu'on vouloit porter sur le Saint-Siège.

L'Eglise d'Irlande produisit encore , dans ce siècle , un saint Evêque , dont les lumières & les travaux contribuèrent beaucoup à épurer la Religion , & à étendre le règne de J. C. dans sa patrie. Il s'appelloit Laurent , & son père nommé Maurice , étoit un des Seigneurs les plus distingués de l'Isle. Maurice qui avoit plusieurs enfans , voulant en consacrer un au service des Autels , pria l'Evêque de Glindalac de les tirer au sort ; mais Laurent s'écria qu'il étoit inutile d'employer cette voie , que son choix étoit fait , & qu'il se devoit à Dieu librement , pour n'avoir pas d'autre partage que lui. On éleva le jeune Laurent d'une manière conforme à sa destination , dans l'étude des Lettres & les pratiques de la piété. Ses progrès dans l'une & dans

C  
 l'autre furent  
 vingt-cinq  
 rité des M  
 de l'Eglise  
 dans cette  
 maturité  
 cette expé  
 doient si p  
 tuel , fire  
 remplir le  
 humilité  
 constamm  
 Quelque t  
 d'être élev  
 Dublin , q  
 core. Chan  
 noissoit to  
 de soins &  
 modèle de  
 que Dieu  
 ma son C  
 rité , & lu  
 noine Rég  
 Il assistoit  
 nuit , man  
 enchérissan  
 mortificati  
 il se refuso  
 tems. Tou

l'autre furent si rapides, qu'à l'âge de vingt-cinq ans on lui confia la supériorité des Moines qui formoient le Clergé de l'Eglise de Glindalac. Il se conduisit dans cette place avec la prudence & la maturité des vieillards. Cette sagesse & cette expérience anticipée qui le rendoient si propre au gouvernement spirituel, firent jeter les yeux sur lui pour remplir le Siège de Glindalac; mais son humilité lui fit refuser cette dignité si constamment, qu'on en choisit un autre. Quelque tems après, il ne put éviter d'être élevé sur la Chaire épiscopale de Dublin, quelque résistance qu'il fit encore. Chargé de ce fardeau, dont il connoissoit toute la pesanteur, il redoubla de soins & de vigilance, pour être un modèle de toutes les vertus, aux ouailles que Dieu venoit de lui confier. Il reforma son Chapitre, y établit la régularité, & lui-même prit l'habit de Chanoine Régulier, & en embrassa l'Institut. Il assistoit à tous les Offices, même de la nuit, mangeoit à la table commune, & enchérissant encore sur les pratiques de mortification ordonnées par la Règle, il se refusoit l'usage de la viande en tout tems. Tous ses momens étoient si rem-

---

XII.  
SIÈCLE.

**XII.**  
**SIÈCLE.** plis, qu'à peine en trouvoit-il pour donner à la nature un peu de repos. Sa vie étoit partagée entre l'instruction de son peuple, les devoirs de la charité & la prière, qui étoit la source de son zèle & de sa force.

La Ville de Dublin ayant été assiégée, prise & livrée au pillage; ce Pasteur compatissant & zélé, se dévoua, sans épargner ses jours, au service des pauvres & des blessés; il leur procuroit les secours & les consolations d'une charité féconde en ressources; & quand il ne pouvoit les dérober à la mort, suite affreuse & inévitable de leurs blessures ou de leur misère, il les enterroit de ses propres mains. Les affaires de son Eglise le déterminèrent à entreprendre le voyage de Rome. Il se fit admirer dans cette Capitale du Monde chrétien par sa profonde sagesse, & par l'esprit de Dieu dont il étoit rempli. Le Pape Alexandre III l'honora du titre de Légat apostolique dans toute l'Irlande, titre que S. Malachie avoit déjà porté. L'Evêque de Dublin ne se servit de cette nouvelle dignité & du pouvoir qu'elle lui donnoit, que pour travailler avec plus d'efficacité à corriger les abus, à

C  
détruire les  
à réformer  
lande fut af  
& lui proc  
déployer les  
rité. Il nou  
s'adressoient  
pouvoient d  
sans, les po  
foit recueill  
ce qui étoit  
On lui en  
furent tous  
ordres. Ce  
1181, en l  
trouver Hen  
travailler à  
avec le Roi  
action de f  
cette charit  
rale qui en

Nous avo  
de Cantorb  
mêlés avec l  
mais c'est i  
plus particu  
Thomas Bé  
pelloit, naq  
famille étoit

détruire les superstitions populaires, & à réformer le Clergé. De son tems l'Irlande fut affligée d'une horrible famine, & lui procura une nouvelle occasion de déployer les effets de son immense charité. Il nourrissoit tous les pauvres qui s'adressoient à lui. Les femmes qui ne pouvoient donner du pain à leurs enfans, les portoient à sa porté. Il les faisoit recueillir, & leur fournissoit tout ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. On lui en porta jusqu'à deux cens, qui furent tous soignés & nourris par ses ordres. Ce saint Evêque mourut l'an 1181, en Normandie, où il étoit allé trouver Henri II, Roi d'Angleterre, pour travailler à la réconciliation de ce Prince avec le Roi d'Irlande. Ainsi la dernière action de sa vie fut encore un effet de cette charité tendre & vraiment pastorale qui en avoit rempli tous les instans.

Nous avons déjà parlé de S. Thomas de Cantorbéri, à l'occasion de ses démêlés avec le Roi d'Angleterre Henri II; mais c'est ici le lieu de faire connoître plus particulièrement ce grand Evêque. Thomas Béquet, c'est ainsi qu'il s'appelloit, naquit à Londres en 1117; sa famille étoit d'une condition médiocre,

& s'il parvint aux premières Charges  
 XII. de l'Etat & de l'Eglise, il ne dut son  
 S I È C L E S . élévation qu'à son mérite. Il fut élevé  
 par sa mère dans les sentimens de la  
 piété, & d'une tendre dévotion envers  
 la sainte Vierge. Lorsqu'il eut fini ses  
 études à Oxford & à Paris, l'Archevê-  
 que de Cantorbéri, qui connoissoit les  
 excellentes qualités de l'esprit & du cœur  
 dont Thomas Béquet étoit doué, lui  
 conféra l'Archidiaconé de son Eglise,  
 pour se l'attacher, & l'employer dans le  
 gouvernement de son Diocèse. Thomas  
 fit plusieurs voyages à Rome par ordre  
 de son Supérieur, pour négocier auprès  
 du Saint-Siège diverses affaires concer-  
 nant les Eglises d'Angleterre, dont la  
 Primatie, comme on fait, étoit atta-  
 chée au Siège de Cantorbéri. Il s'attira  
 dans cette Cour beaucoup de considéra-  
 tion par sa prudence & sa capacité. Pen-  
 dant son séjour en Italie, il s'appliqua  
 à l'étude des Loix, & il revint dans sa  
 patrie plus en état de la servir, par les  
 nouvelles connoissances qu'il avoit ac-  
 quises. La dignité de Chancelier d'An-  
 gleterre étant devenue vacante, le Pri-  
 mat qui avoit beaucoup de crédit sur  
 l'esprit du Roi Henri II, lui proposa

Thomas p  
 nente. Le  
 Chancelier  
 conduite,  
 cation &  
 rails de f  
 les devoi  
 d'impartia  
 rendirent  
 bité. Viva  
 lices, il n  
 vironné d  
 & le goût  
 modestie  
 du faste  
 moins s'e  
 venoit à f  
 lable aux  
 & un am  
 caractéri  
 dans l'ex  
 ture, il  
 d'un Evê  
 Il en  
 plir. L'A  
 rut en  
 demandé  
 cesseur q  
 fu que

Thomas pour remplir cette place éminente. Le Roi l'agréa, & le nouveau Chancelier mit tant de sagesse dans sa conduite, il descendit avec tant d'application & de courage dans tous les détails de sa charge, il en remplit tous les devoirs avec tant d'exactitude & d'impartialité, que ses envieux même rendirent justice à ses talens & à sa probité. Vivant à la Cour au milieu des délices, il n'en prit point les mœurs; environné de ce qui peut inspirer l'orgueil & le goût de la volupté, il conserva la modestie, la frugalité, l'éloignement du faste & de la mollesse, sans néanmoins s'écarter de la décence qui convenoit à son rang. Une fermeté inébranlable aux plus puissantes sollicitations, & un amour inviolable de l'équité, caractérisoient toutes ses actions. Ainsi dans l'exercice de la première Magistrature, il montrait les principales vertus d'un Evêque.

Il en eut bientôt les devoirs à remplir. L'Archevêque de Cantorbéri mourut en 1161, & en mourant il avoit demandé au Roi de lui donner un successeur qui pût faire le bien qu'il n'avoit su que désirer, & remédier aux maux

XII.  
S I È C L E.

qu'il n'avoit pu guérir. Les Grands, le peuple & toute la Nation jetterent les yeux sur le Chancelier, comme le seul qui fût digne de ce grand Siège. Le Roi pensoit de même, & s'en ouvrit à Thomas. Celui-ci qui connoissoit le caractère entreprenant de Henri, & l'impossibilité qu'il y auroit pour lui de conserver l'amitié de ce Prince en faisant son devoir, s'il devenoit Archevêque & Primat, employa les plus fortes raisons pour l'engager à faire un autre choix. Henri persista, & Thomas fut sacré. Mais ce qu'il avoit prévu ne tarda pas d'arriver. Henri fit des entreprises sur les droits de l'Eglise Anglicane & sur les privilèges du Siège de Cantorbéri. Thomas résista aux injustices du Prince avec tout le courage & toute l'intrépidité d'une ame élevée, qui ne connoît d'autre règle que le devoir. Les envieux & les flatteurs dont les Cours sont remplies, profitèrent de ces commencemens de mésintelligence entre le Monarque & le Primat, pour aigrir l'un & perdre l'autre. Bientôt ce fut de la part de Henri une haine implacable, une persécution ouverte, contre Thomas & le petit nombre d'Evêques généreux qui

lui étoient  
Collègues  
jugés par  
lâchement  
fesse & l  
condamn  
qui n'av  
ce, que  
tives & l  
l'intérêt  
Mais la  
outrages  
point son  
& fouter  
pour la  
alla cher  
étrangère  
considéra  
baye de  
de retrai  
pieux ha  
me s'il r  
tions & c  
de la vi  
ennemis  
terre, &  
citèrent  
Cîteaux  
& parmi

lui étoient unis. Car la plupart de ses Collègues, esclaves de la faveur ou subjugués par la crainte, l'abandonnerent lâchement. Ils portèrent même la bassesse & l'oubli de leurs devoirs, jusqu'à condamner dans les formes, un Prélat qui n'avoit encouru la disgrâce du Prince, que pour avoir soutenu les prérogatives & les immunités de l'Eglise, dont l'intérêt leur étoit commun avec lui. Mais la défection des Evêques & les outrages des Courtisans n'ébranlèrent point son courage. Réduit à lui-même, & soutenu par la pensée qu'il souffroit pour la justice, il quitta sa patrie, & alla chercher un asyle dans une terre étrangère. La France le reçut avec la considération due à ses vertus, & l'Abbaye de Pontigni s'honora de lui servir de retraite. Thomas vécut au milieu des pieux habitans de cette solitude, comme s'il n'eût jamais eu d'autres occupations & d'autres devoirs que les exercices de la vie religieuse. Les intrigues des ennemis qu'il avoit à la Cour d'Angleterre, & les menaces du Roi, lui suscitèrent des traverses dans l'Ordre de Cîteaux, qui lui avoit ouvert son sein, & parmi les Cardinaux, dont plusieurs se

XII.

S I È C L E.

**XII.**  
**SIÈCLE.** déclarèrent contre lui : mais sa fermeté ne l'abandonna jamais, & son espérance étoit en Dieu, plus fort que toutes les Puissances de la terre.

Tout sembloit désespéré, & Thomas proscrit, décrié, sans défenseurs & sans asyle, se voyoit prêt à succomber sous le poids de la vengeance d'un Prince, qui ne savoit pas se défier de lui-même & de ceux qui le conseilloyent, lorsque sa paix fut conclue avec le Souverain, par la médiation du Roi de France & de quelques Evêques. La réconciliation parut sincère du côté de Henri, qui donna au saint Archevêque tous les témoignages d'une amitié tendre & d'une estime justement acquise. Mais cette union, dont Thomas comptoit profiter pour réparer les désordres que la division avoit introduits ou fomentés, ne dura pas long-tems. Les mêmes prétentions, renouvelées par le Prince, & la même inflexibilité dans la conduite du Prélat, remirent les choses dans un état pire qu'elles n'avoient encore été. Henri, fier & violent, s'abandonna aux emportemens dont il éprouvoit souvent les accès, & dans sa colère il s'écria, qu'il étoit bien malheureux de ne pas

trouver  
ses biens  
livrât de  
Royaume  
Henri ne  
fut un a  
Quatre  
leur for  
du Roi  
homme  
saint Ar  
dans so  
Clercs.  
homme.  
Décemb  
quante -  
& la ne  
justifia  
l'on peu  
racles c  
La pati  
son cou  
tempête  
défense  
ples qu  
cutée,  
cause de  
Un  
siècle a

trouver parmi tant de gens comblés de  
 ses bienfaits, un suje: fidèle qui le dé-  
 livrât de ce Prêtre rébelle, par qui son  
 Royaume étoit troublé. Ce mot dont  
 Henri ne sentoit pas toutes les suites,  
 fut un arrêt de mort pour le Primat.  
 Quatre Courtisans qui crurent assurer  
 leur fortune en secondant la passion  
 du Roi, & en le débarrassant d'un  
 homme odieux, arrachèrent la vie au  
 saint Archevêque, tandis qu'il prioit  
 dans son Eglise, au milieu de ses  
 Clercs. Telle fut la fin de ce grand  
 homme. Sa mort arriva au mois de  
 Décembre 1170. Il étoit dans la cin-  
 quante - quatrième année de son âge,  
 & la neuvième de son épiscopat. Dieu  
 justifia son zèle & fit son apologie, si  
 l'on peut s'exprimer ainsi, par les mi-  
 racles qui s'opérèrent à son tombeau.  
 La patience de ce grand Evêque, &  
 son courage héroïque au milieu d'une  
 tempête qui lui laissoit à peine quelques  
 défenseurs, est un des plus beaux exem-  
 ples qu'on puisse offrir à la vertu persé-  
 cutée, & à ceux qui souffrent pour la  
 cause de l'Eglise.

Un des plus grands Evêques de ce  
 siècle a été S. Pierre de Tarentaise. Il

XII.

S I È C L E.

naquit l'an 1102, dans un Village du  
 Diocèse de Vienne en Dauphiné. Ses  
 parens étoient d'une condition obscure,  
 mais d'une éminente vertu. Pierre ayant  
 fait ses études, entra dans le Clergé,  
 mais le desir d'une vie plus parfaite lui  
 fit embrasser l'état monastique à l'Ab-  
 baye de Bonnevaux de l'Ordre de Ci-  
 teaux, à cinq lieues de Vienne. Ayant  
 passé dix ans dans ce Monastère où il  
 remplit différentes charges avec sagesse  
 & édification, il fut destiné par ses  
 Supérieurs au gouvernement de l'Ab-  
 baye de Tamiés dans le Diocèse de  
 Tarentaise. Il exerça dans ce lieu, mal-  
 gré la pauvreté du Monastère, deux  
 vertus qu'il avoit hérité de ses parens,  
 l'amour des pauvres & la charité envers  
 les malades. Il avoit bâti un Hôpital  
 pour les recevoir, & il leur prodiguoit  
 les soins les plus tendres. Amédée III,  
 Comte de Savoie, qui avoit pour lui  
 une estime singulière, faisoit passer par  
 les mains du saint Abbé une partie de  
 ses aumônes, assuré qu'elles acquéroient  
 un nouveau prix devant Dieu, par le  
 sage emploi qu'il en faisoit. Le Siège  
 épiscopal de Tarentaise étant venu à  
 vaquer, l'Abbé Pierre fut élu pour le

XII.

S I È C L E.

remplir.  
 de S. Be-  
 pitre gén-  
 à se rend-  
 Clergé. L-  
 revêtu, ne  
 de vivre.  
 ses meub-  
 étoient le-  
 se dédom-  
 qu'il ne  
 des prièr-  
 s'imposoi-  
 Il trou-  
 plorable.  
 Clergé m-  
 gées, les  
 les biens  
 Temples  
 tomber e-  
 cèrent à l-  
 tems il c-  
 veilleux,  
 firent l'i-  
 velle. Se-  
 lièrement  
 les pauvr-  
 les uns,  
 autres, &

remplir. Mais il fallut toute l'autorité de S. Bernard, & les ordres du Chapitre général de Cîteaux, pour l'obliger à se rendre aux vœux du peuple & du Clergé. La dignité dont il venoit d'être revêtu, ne lui fit rien changer à sa manière de vivre. Ses habits, sa nourriture, ses meubles & tout ce qui lui servoit, étoient les mêmes qu'auparavant; & il se dédommageoit des exercices religieux qu'il ne pouvoit plus pratiquer, par des prières & des mortifications qu'il s'imposoit.

Il trouva son Eglise dans un état déplorable, un peuple mal instruit, un Clergé mal discipliné, les études négligées, les saints Offices presque abolis, les biens ecclésiastiques usurpés & les Temples en plusieurs endroits prêts à tomber en ruine. Tous ces objets exercèrent à la fois son zèle, & en peu de tems il opéra des changemens si merveilleux, que le peuple & le Clergé offrirent l'image d'une Eglise toute nouvelle. Ses soins tomboient plus particulièrement sur les ignorans, les pécheurs; les pauvres & les malades; il instruisoit les uns, il touchoit & convertissoit les autres, & sa charité féconde en ressour-

XII.

SIÈCLE.

ces, fournissoit des secours & des consolations à tous ceux qui souffroient. Le **XII.** solations à tous ceux qui souffroient. Le **SIÈCLE.** saint Prélat ne s'étoit chargé qu'à regret du gouvernement de l'Eglise de Tarentaise, & la frayeur que ce fardeau lui avoit inspiré d'abord, ne fit qu'augmenter avec le tems. La solitude avoit toujours son cœur, & il ne goûtoit de momens agréables que ceux qu'il pouvoit passer loin du tumulte & des affaires. Ce desir de la retraite devint si vif & si pressant, qu'il prit enfin la résolution de quitter son Diocèse pour se cacher dans quelque Monastère éloigné, où il pût espérer de rester inconnu. Il partit donc une nuit, à l'insçu de ses Clercs, pour effectuer ce dessein. On ignoroit ce qu'il étoit devenu, lorsqu'un jeune homme de son Diocèse, voyageant en Allemagne, ayant demandé l'hospice dans un Monastère de l'Ordre de Cîteaux, y trouva le saint Evêque confondu avec les Moines. Ce jeune homme le fit connoître pour ce qu'il étoit; aussi-tôt les Moines tombèrent à ses pieds, le regardant comme un Saint, & pleins d'admiration, ils lui firent comprendre que Dieu ne le vouloit pas au milieu d'eux. Quelque affligé qu'il fût

de cet  
sacrific  
rachant  
larmes  
Pape A  
pour lu  
travail  
déchiro  
après a  
Pontife  
zèle,  
Il tomb  
l'a 117  
au Dio  
forcé d  
treize  
Deu  
l'état  
ce sièc  
dont l  
chir,  
leur co  
Vierge  
besse  
de Ma  
qui av  
dans l  
Diocè  
rent u

de cet événement, il sentit qu'il falloit sacrifier son goût à son devoir, & s'arrachant de ce saint lieu en versant des larmes, il se rendit à son Eglise. Le Pape Alexandre III avoit tant d'estime pour lui, qu'il le fit venir en Italie pour travailler à l'extinction du schisme qui déchiroit alors l'Eglise. Le saint Evêque après avoir répondu aux intentions du Pontife, selon toute l'étendue de son zèle, voulut retourner à son Diocèse. Il tomba malade en chemin, & mourut l'a 1174 dans le Monastère de Belleval au Diocèse de Besançon, où il avoit été forcé de s'arrêter. Il étoit âgé de soixante-treize ans.

Deux filles consacrées à Dieu dans l'état religieux, furent célèbres dans ce siècle, par les dons extraordinaires dont le Saint-Esprit se plût à les enrichir, & par les lumières précieuses qu'il leur communiqua. L'une de ces illustres Vierges étoit sainte Hildegarde, Abbessé du Mont S. Ruport, au Diocèse de Mayence, & l'autre sainte Elisabeth qui avoit embrassé la vie monastique dans la Communauté de Schnouge au Diocèse de Trèves. Toutes les deux acquirent une grande réputation par les grâces

XII.

S I È C L E

XII.

SIÈCLE.

singulières que Dieu leur accorda, & par des révélations qui firent beaucoup de bruit dans l'Eglise. Celles de sainte Hildegarde, après un mûr examen, furent approuvées par S. Bernard & par le Pape Eugène III, sur le compte que le savant Abbé de Clairvaux lui en rendit. Mais il n'en fut pas de même de celles qui se répandirent sous le nom de sainte Elisabeth. Elles ne soutinrent pas également les regards de la critique, à cause de plusieurs faits contraires à la vérité de l'histoire qui s'y trouvent compris; soit qu'ils eussent été insérés parmi ses révélations par la main étrangère dont elle se servit pour les rédiger, soit qu'elle-même ne fut pas distinguer entre les opérations de l'Esprit Saint, & les effets de l'imagination. Ce fut sans doute par cette considération que dans la réformation du Martyrologe Romain, Grégoire XIII fit supprimer ce qu'on y lisoit, touchant les révélations de cette pieuse fille.

Parmi les saints Personnages que l'Eglise de France enfanta pendant le douzième siècle, il y en eut dont les travaux influèrent sur les âges postérieurs, par les Ordres religieux qu'ils institué-

rent, & ils don  
quer i  
dans le  
plan,  
sidérah  
à la R

Le  
cèse d  
que v  
& déj  
avec l  
quelq  
son, a  
prit d  
étoien  
cherch  
tiquer  
avoien  
tablir  
Dijon  
fut ap  
son é  
que le  
tude y  
fonda  
somm  
Duc  
Arche

rent, & les pieux établissemens auxquels ils donnèrent naissance. Nous allons marquer ici, en nous renfermant toujours dans les bornes qui conviennent à notre plan, ceux qui devinrent les plus considérables dans la suite, & les plus utiles à la Religion.

Le Monastère de Molefme au Diocèse de Langres, ne comptoit encore que vingt ans depuis sa fondation, & déjà le relâchement s'y étoit introduit avec les richesses. Robert, Etienne & quelques autres Religieux de cette Maison, affligés de voir que le silence, l'esprit de recueillement & de prière en étoient bannis, résolurent d'aller ailleurs chercher une retraite où ils pussent pratiquer la Règle de Saint Benoît qu'ils avoient embrassée. Ils allèrent donc s'établir dans une forêt à cinq lieues de Dijon, & y bâtirent un Monastère qui fut appelé Cîteaux, nom qui tire, dit-on, son étymologie de plusieurs cîternes que les premiers habitans de cette solitude y creusèrent pour leur usage. Cette fondation est de l'an 1098, & fut consommée par les bienfaits d'Othon I, Duc de Bourgogne, de Hugues, Archevêque de Lyon, & de Gautier,

**XII.**  
**SIÈCLE.** Evêque de Châlons. Ce nouveau Monastère étant en état de recevoir les vingt-un Religieux qui étoient sortis de Molefme avec Robert, ils le choisirent pour leur premier Abbé. S. Abéric lui succéda, & après celui-ci le B. Etienne qui avoit contribué avec tant de zèle à former ce saint établissement en devint Abbé, douze ans après la fondation, c'est-à-dire, l'an 1110. Ce fut sous le gouvernement de ce saint homme que le Monastère de Cîteaux prit une forme plus solide qu'il ne l'avoit eue d'abord, & que l'Ordre célèbre dont il fut le Chef, jeta les fondemens de cette grandeur où il parvint avec le tems. Dès-lors il commença à s'étendre par quelques Colonies qui en sortirent, & sur-tout par celle de Clairvaux dont S. Bernard fut le guide & le fondateur.

Avant l'arrivée des Religieux conduits à Cîteaux par Robert de Molefme, cette solitude étoit un désert affreux, qui n'avoit pour habitans que des reptiles & des bêtes sauvages. Il changea bientôt de face par le travail & l'activité des Religieux qui l'avoient choisi pour asyle. Mais ce n'étoit pas pour s'enrichir qu'ils le cultivoient; ils ne demandoient

à la terre  
 fruit de  
 du besoin  
 à la nourri  
 de vivre  
 pour la p  
 loin, qu  
 le saint S  
 aucune a  
 Croix ét  
 cuivre ou  
 taux de  
 le précie  
 Etienne  
 avec les  
 avec le  
 celui qu  
 tion du  
 ration d  
 Commun  
 le B. Et  
 un grand  
 gnit de v  
 que en f  
 ce qu'il  
 si S. Be  
 gnons q  
 venu rep  
 en 1114

à la terre que le pur nécessaire , & le fruit de leurs sueurs , qui alloit au-delà du besoin indispensable , étoit employé à la nourriture des pauvres. Leur manière de vivre étoit si austère , & leur amour pour la pauvreté religieuse étoit porté si loin , qu'excepté les Calices pour offrir le saint Sacrifice de la Messe , il n'y avoit aucune argenterie dans leur Eglise. Les Croix étoient de bois , les encensoirs de cuivre ou de fer , les ornemens sacerdotaux de laine ou de fil. Pour conserver le précieux trésor de la pauvreté , l'Abbé Etienne avoit rompu tout commerce avec les personnes de dehors , même avec le Duc de Bourgogne , fils de celui qui avoit contribué à la fondation du Monastère. Cette entière séparation du monde , réduisit souvent la Communauté à manquer de pain , & le B. Etienne ayant perdu par la mort un grand nombre de Religieux , il craignit de voir son Institut s'anéantir presque en sortant du berceau , & peut-être ce qu'il appréhendoit seroit-il arrivé , si S. Bernard suivi de trente Compagnons qu'il avoit gagnés à Dieu ne fût venu repeupler le Monastère de Cîteaux en 1113. Tels ont été les foibles com-

XII.

SIÈCLE.

**XII.**  
**S I È C L E** mencemens de cet Ordre qui s'est propagé depuis dans toute Eglise, & dont le Chef, malgré beaucoup de suppressions, étend encore aujourd'hui sa Jurisdiction sur dix-huit cens Monastères d'hommes, & presque autant de Communautés de filles.

L'Ordre de Fontevraud qui fut établi dans ce siècle sur un plan nouveau & singulier, doit sa naissance à S. Robert d'Arbrisselles. Ce personnage extraordinaire naquit dans un Bourg du Diocèse de Rennes dont il prit le nom. Après avoir fait ses études à Paris avec distinction, il se retira dans la Ville d'Angers où il mena une vie fort austère, n'ayant d'autre occupation que la prière & la méditation des saintes Ecritures. Il se livra ensuite au ministère de la prédication, & il l'exerça avec tant de succès, que le Pape Urbain II qui l'entendit, lui ordonna de se consacrer uniquement au talent de la sainte parole qu'il avoit reçu de Dieu, & de prêcher en tous lieux. Il avoit le don particulier d'intimider les pécheurs & de porter le trouble dans les consciences les plus endurcies. Il en venoit peu entendre ses Sermons ; qui ne fussent touchés & convertis.

vertis. N  
 la vérité  
 avec aut  
 vices des  
 siastiques  
 ple peup  
 il s'éleva  
 dans le  
 des cens  
 de ména  
 La foule  
 monde p  
 le suivoi  
 alloit, e  
 toliques.  
 fufe entra  
 à cause d  
 très-diffic  
 éviter le f  
 le sentit c  
 au mal qu  
 lut de fix  
 dans un  
 à une dif  
 vie confo  
 & de la v  
 de la Tou  
 propre à l  
 un lieu

Tome

vertis. Nul respect humain n'enchaînoit la vérité dans sa bouche. Il reprenoit avec autant de liberté que de force les vices des Prêtres & des Supérieurs Ecclésiastiques, que ceux des laïcs & du simple peuple. Le zèle courageux avec lequel il s'éleva contre les Prélats qui vivoient dans le faste & les délices, lui attira des censures assez vives, qu'un peu plus de ménagement lui auroit épargnées. La foule de ceux qui renonçoient au monde par la force de ses exhortations, le suivoit dans tous les endroits où il alloit, en continuant ses courses apostoliques. Cette suite nombreuse & confuse entraînoit de grands inconvéniens, à cause des deux sexes qu'il étoit souvent très-difficile de séparer, de manière à éviter le scandale. Le pieux Missionnaire le sentit de bonne-heure; & pour obvier au mal qui pouvoit en résulter, il résolut de fixer ses disciples des deux sexes dans un lieu où l'on pût les soumettre à une discipline exacte & à un genre de vie conforme aux Loix de la bienséance & de la vertu. Robert trouva aux confins de la Touraine & du Poitou un endroit propre à l'exécution de ce dessein. C'étoit un lieu désert, appelé Fontevraud.

**XII.**  
**SIÈCLE.** Robert ayant acheté ce terrain de ceux qui en étoient propriétaires, y jetta les fondemens du célèbre Monastère qui fut l'origine & le chef-lieu de son Institut. Il sépara les deux sexes, de manière que les femmes consacrées à la prière & aux exercices intérieurs, étoient servies par les hommes chargés des soins du dehors & de l'administration temporelle.

Dans les premiers tems le B. Robert gouverna par lui-même les différentes Maisons de son Ordre, car il s'en forma plusieurs de son vivant, sur le modèle de Fontevraud. Mais dans la suite voulant mettre la dernière main à son ouvrage, & donner une forme constante à son Institut, après avoir consulté plusieurs Evêques & Abbés qu'il avoit assemblés pour prendre leurs avis, il mit à la tête du gouvernement une Abbesse, de qui toutes les Maisons de l'Ordre devoient dépendre. Pétronille de Craon de Chemillé fut choisie pour cet emploi auquel la supériorité générale étoit attachée. Ce qu'il y eut de particulier dans cet Institut, & ce qui le distingua de tous les autres Ordres, c'est que le B. Robert voulut que les

Religi  
 ses, le  
 & se  
 xemple  
 Jésus-C  
 Vierge  
 Vierge  
 gieuses  
 celui de  
 le plan  
 tut par  
 d'Arbr  
 fan en  
 1117. S  
 pour y  
 désiré.  
 Une v  
 Robert d  
 quer d'ê  
 mondain  
 des perso  
 prit de l  
 la piété  
 mêmes pr  
 on s'étoit  
 S. Jérôme  
 sujet des  
 moins qu  
 cite qui c

Religieux fussent soumis aux Religieuses, les regardassent comme leurs mères, & se dévouassent à leur service, à l'exemple de S. Jean qui reçut ordre de Jésus-Christ expirant d'honorer la sainte Vierge comme la sienne. Ainsi la sainte Vierge devoit être le modèle des Religieuses de Fontevraud, & saint Jean celui des Religieux. Après avoir cimenté le plan & la stabilité du nouvel Institut par ces arrangemens, le B. Robert d'Arbrisselles mourut au Prieuré d'Orsan en Berry, au mois de Février 1117. Son corps fut porté à Fontevraud pour y être inhumé, comme il l'avoit désiré.

Une vertu aussi éclatante que celle de Robert d'Arbrisselles, ne pouvoit manquer d'être en butte à la malignité des mondains. Son zèle pour la conversion des personnes du sexe, & le soin qu'il prit de les conduire dans les voies de la piété, fournirent à ses envieux les mêmes prétextes de le calomnier, dont on s'étoit servi autrefois pour décrier S. Jérôme. On répandit même à son sujet des bruits qui ne tendoient à rien moins qu'à le faire passer pour un hypocrite qui cachoit une horrible corruption

XII.  
SIÈCLE.

XII.

S I È C L E

fous le masque de la vertu. Deux hommes respectables de son tems, Geoffroi, Abbé de Vendôme, & Marbode, Evêque de Rennes, lui en écrivirent, non qu'ils le crussent coupable de ce dont on l'accusoit, mais pour l'instruire du ridicule qu'on s'efforçoit de lui donner. Ces Lettres qui sont venues jusqu'à nous, ont donné lieu de renouveler de nos jours les accusations formées de son vivant par des hommes qui étoient à coup sûr, les ennemis de la vertu & de la piété, autant que les siens. Pour faire tomber cette accusation plus absurde encore qu'elle n'est odieuse, il suffit de dire que les plus grands Personnages du siècle où le pieux Fondateur a vécu, Papes, Rois, Prélats, Abbés, Ecrivains distingués, ont tous fait comme à l'envi l'éloge de ses mœurs & de sa conduite.

Le onzième siècle avoit vu naître un autre Ordre dont nous avons différé de parler jusqu'à présent, parce qu'il ne prit une forme régulière que dans le douzième, & ne reçut du Pape Adrien IV le sceau de l'approbation du Saint-Siège qu'en 1156. Etienne, fils du Vicomte de Thiers en Auvergne, en

fut l'in-  
vint au-  
en 104  
lie à l'a  
la cond  
Bénéve  
plut à  
& à dé  
tions q  
destina  
l'Eglise  
degrés d  
nat. Mi  
Rome c  
ensuite  
fait quel  
montagn  
Limoges  
ches d'an  
entrelacé  
y vivoit  
& dans  
blian fo  
& ne su  
grossier  
apportoie  
peu à pe  
chées de  
se confac

fut l'instituteur. Ce saint personnage vint au monde au Château de Thiers en 1046. Son père le conduisit en Italie à l'âge de douze ans, & le mit sous la conduite de Milon, Archevêque de Bénévent, Prélat très-vertueux, qui se plut à former le cœur de son Elève, & à développer les heureuses dispositions qu'il remarquoit en lui. Milon destina le jeune Etienne au service de l'Eglise, & le fit passer par tous les degrés de la Cléricature jusqu'au Diaconat. Milon étant mort, Etienne alla à Rome où il resta quatre ans; il revint ensuite dans sa patrie, & après y avoir fait quelque séjour, il se retira sur la montagne de Muret au Diocèse de Limoges. Il s'y fit une cabane de branches d'arbres piquées dans le rocher & entrelacées les unes dans les autres. Il y vivoit seul dans une prière continuelle & dans une pénitence très-austère, oubliant souvent les besoins de la nature, & ne subsistant que d'un peu de pain grossier que les bergers du canton lui apportent. Sa réputation se répandit peu à peu, & plusieurs personnes touchées de Dieu se joignirent à lui, & se consacrèrent au même genre de vie.

**XII.** Il les conduisoit moins par des exhortations & des préceptes que par l'exemple de ses vertus. La retraite, le silence & la pauvreté étoient la base de l'édifice de perfection qu'il travailloit à élever, & c'étoit uniquement à ces trois points qu'il ramenoit toujours les avis qu'il donnoit à ses disciples. Il passa près de cinquante ans dans la solitude de Muret sans sortir de sa cellule, & sans rompre le silence, hors les cas d'une extrême nécessité. Vers la fin de sa vie, deux Cardinaux, Légats du Saint-Siège, étant venus le visiter, lui demandèrent s'il étoit Chanoine, Moine ou Hermite. Nous ne sommes, leur répondit l'humble solitaire, que des pécheurs qui travaillons à obtenir la miséricorde de Dieu; nous ne méritons le nom ni de Chanoines, ni de Moines, ni d'Hermites, parce que nous n'en avons pas les vertus; mais ayant fui le monde & sa corruption, nous espérons que J. C. nous traitera avec indulgence au jour du Jugement. Ce saint Fondateur mourut au mois de Février de l'an 1124, âgé de soixante - dix - huit ans.

Peu de tems après la mort de ce saint homme, les Moines d'Ambazac inquié-

tèrent  
le terr  
Ces b  
rien fu  
trer en  
toute  
lieu &  
toit au  
mont.  
Corps  
que l'O  
les pre  
solitud  
& que  
rent pa  
mes &  
Fondat  
vivante  
écrit c  
& ce  
Règle  
formèr  
Grand  
gouver  
milieu  
obtint

L'O  
plia si  
ties de

tèrent ses disciples, en prétendant que le territoire de Muret leur appartenoit. Ces bons Religieux qui ne tenoient à rien sur la terre, se gardèrent bien d'entrer en contestation; mais pour éviter toute difficulté, ils abandonnèrent ce lieu & se retirèrent dans un autre. C'étoit aussi une montagne appelée Grandmont. Ils y emmenèrent avec eux le Corps de S. Etienne, & ce fut de-là que l'Ordre prit son nom. Il paroît que les premiers habitans de cette nouvelle solitude menoient la vie héréditaire, & que dans les commencemens ils n'eurent pas d'autre Règle que les sages maximes & les pieux exemples de leur saint Fondateur, conservés par une tradition vivante. Mais vers l'an 1150, on mit par écrit ce qui s'étoit pratiqué jusqu'alors, & ce recueil d'observances devint la Règle de toutes les Communautés qui se formèrent sur le modèle de celle de Grandmont. Cette Congrégation fut gouvernée par des Prieurs, jusques vers le milieu du seizième siècle, que son Chef obtint le titre & la dignité d'Abbé.

L'Ordre de Prémontré qui se multiplia si promptement dans toutes les Parties de l'Europe chrétienne, & sur-tout

**XII.**  
**S I È C L E.**  
 en Allemagne, doit aussi sa naissance au douzième siècle. S. Norbert son Fondateur, étoit d'une famille illustre & possédoit de grands biens. Il naquit à Santen dans le pays de Clèves, vers l'an 1080. Il fit ses études avec distinction, & entra dans le Clergé : mais ses vues & ses inclinations n'avoient rien de conforme à la sainteté de son état, quoiqu'il eût reçu l'Ordre de Soudiacre. Il aimoit le faste, la dissipation & les plaisirs. Cependant il refusa l'Evêché de Cambrai, que l'Empereur dont il étoit parent, lui offrit, non que ce refus lui fût inspiré par désintéressement & par esprit de Religion, mais c'étoit qu'il ne vouloit pas quitter les amusemens du siècle & renoncer à son indépendance. Sa haute naissance, ses richesses, les agrémens de son esprit & ceux de sa figure, qui étoit noble & touchante, lui fournissoient mille occasions de se perdre. Ainsi les douceurs de la vie présente l'occupoient tout entier, & les pensées de la vie future étoient les plus éloignées de son cœur. Cependant la divine Miséricorde avoit de grandes vues sur lui, & les moyens dont elle se servit pour le convertir ont bien du

rapport  
 chang  
 Apôtr  
 suivi  
 soit u  
 coup  
 le ton  
 frayan  
 son c  
 mort  
 sans  
 pensa  
 il vend  
 du con  
 ce mo  
 entière  
 servir  
 de Die  
 les dis  
 gne, il  
 & req  
 la Prêtr  
 canonic  
 zèle ne  
 mais qu  
 gré l'ab  
 lui en c  
 Norb  
 gement

rapport avec ceux qu'elle employa pour =====  
 changer S. Paul d'ennemi de J. C. en XII.  
 Apôtre. Norbert voyageoit un jour, SI È C L E.  
 suivi d'un seul domestique, & traversoit une riante prairie, lorsque tout-à-coup le Ciel se couvrit de nuages, & le tonnerre gronda d'une manière effrayante. La foudre tomba à ses pieds; son cheval s'abattit. Froissé, à demi-mort d'effroi, il resta près d'une heure sans sentiment. Revenu à lui, il ne pensa qu'en tremblant au danger d'où il venoit d'échapper, moins pour la vie du corps que pour celle de l'ame. Dès ce moment il résolut de se consacrer entièrement à la vertu, & de ne faire servir ses talens qu'à procurer la gloire de Dieu. Ayant fait part de ses nouvelles dispositions à l'Archevêque de Cologne, il lui demanda les saints Ordres, & reçut en même tems le Diaconat & la Prêtrise, par un violement des règles canoniques, que la vive ardeur de son zèle ne lui permit pas de sentir alors; mais qu'il se reprocha toute sa vie, malgré l'absolution que le Souverain-Pontife lui en donna dans la suite.

Norbert devenu par l'heureux changement qui s'étoit fait en lui un homme

tout nouveau, ne voulut rien conserver  
 de tout ce qui l'avoit attaché au siècle.  
 XII. Il se couvrit d'un habit pauvre, & s'a-  
 bandonnant à l'attrait que Dieu lui avoit  
 S I È C L E. inspiré pour la pénitence, il se refusoit  
 presque le nécessaire, pour se punir d'a-  
 voir tant abusé du superflu. On le voyoit  
 dans les hivers les plus rigoureux mar-  
 cher pieds nuds, à peine couvert d'une  
 soutane faite de peaux de moutons mal  
 assemblées, parcourant les Villes & les  
 Campagnes avec quelques Compagnons  
 qui s'étoient joints à lui, & prêchant  
 avec une force à laquelle il étoit rare  
 que les pécheurs les plus endurcis ne se  
 laissassent ébranler. Le saint Mission-  
 naire soutenant sa prédication par tou-  
 tes les vertus qui pouvoient en assurer  
 le succès, gaignoit tous les jours des  
 âmes à Dieu, & cette bénédiction que  
 le Ciel répandoit sur ses paroles, don-  
 noit une nouvelle ardeur à son zèle.

Il menoit depuis plusieurs années ce  
 genre de vie si pénible & si édifiant,  
 lorsque par les conseils de Parthélemi,  
 Evêque de Laon, qui vouloit le fixer  
 dans son Diocèse, il choisit la solitude  
 de Prémontré dans un vallon entouré  
 de bois, pour y demeurer avec ses dis-

ciples  
 mens  
 alors  
 s'en j  
 parmi  
 haute  
 de S.  
 ticuliè  
 Chan  
 bit bla  
 & qu  
 le mil  
 pauvre  
 reux,  
 fice d  
 la lect  
 jours,  
 donno  
 meil.

Le  
 prendr  
 accoi  
 huit A  
 lorsqu  
 obteni  
 nouvel  
 poit le  
 1126  
 rables

ciples. Ce fut-là qu'il jetta les fonde-  
 mens de son Ordre en 1120. Il avoit  
 alors treize Compagnons, auxquels il  
 s'en joignit bientôt un grand nombre,  
 parmi lesquels il y en eut de la plus  
 haute naissance. Il leur donna la Règle  
 de S. Augustin & des constitutions par-  
 ticulières qui les distinguèrent des autres  
 Chanoines Réguliers. Ils portoient l'ha-  
 bit blanc qui étoit alors celui des Clercs,  
 & qui continua de l'être jusque vers  
 le milieu du seizième siècle. Ils vivoient  
 pauvrement, gardoient un silence rigou-  
 reux, & jeûnoient en tout tems. L'Of-  
 fice du Chœur, le travail des mains,  
 la lecture & la prière, partageoient leurs  
 jours, & même leurs nuits, car ils ne  
 donnoient que peu d'heures au som-  
 meil.

Le saint Fondateur voyoit son œuvre  
 prendre tous les jours de nouveaux  
 accroissemens, & il avoit déjà fondé  
 huit Abbayes, outre celle de Prémontré,  
 lorsqu'il fit le voyage de Rome pour  
 obtenir du Pape la confirmation du  
 nouvel Institut. Honorius II qui occu-  
 poit le Saint-Siège, la lui accorda en  
 1126, dans les termes les plus hono-  
 rables pour lui & pour ses disciples. A

XII.  
 S I È C L E . son retour , Norbert ne songeoit qu'à perfectionner de plus en plus son Ouvrage lorsqu'il fut obligé d'aller en Allemagne avec Thibaud IV , Comte de Champagne , qui s'étoit mis sous sa conduite . Etant arrivés à Spire , ils y trouvèrent le Roi Lothaire II avec des députés du Clergé de Magdebourg , qui venoient demander à ce Prince un Evêque pour leur Eglise . La présence de Norbert détermina sur le champ tous les suffrages en sa faveur , & malgré sa résistance & ses larmes , il fut contraint de se soumettre à l'imposition des mains . Dans cette nouvelle carrière , Norbert déploya toute l'activité de son zèle . Il trouva son Eglise dans un état déplorable , un Clergé sans lumières , un peuple ignorant & corrompu , des abus monstrueux , des biens envahis ou dissipés . Il falloit tout son courage & tous ses talens pour entreprendre de remédier à tant de maux , & pour y réussir . La passion , l'intérêt , l'habitude de vivre sans règle & sans frein , lui suscitèrent mille obstacles . On osa même attenter à sa vie , mais rien ne put l'intimider , & pendant près de huit ans que dura son épiscopat , il travailla sans relâche à rem-

plir tous  
 Il mourut  
 trois ans d  
 à Magdebu  
 cette Vill  
 Luthérien  
 il fut tran

Les sou  
 boient en  
 le danger  
 renoncer  
 mauvais  
 inspira d  
 vertueux  
 dont le p  
 tion des  
 qui le zèl  
 rité avoit  
 étoient Je  
 Faucon à  
 1160 , &  
 au pays  
 Alexandr  
 gues allè  
 approuva  
 aussi utile  
 la Religie  
 de l'an  
 Jean &

plir tous les devoirs d'un bon Pasteur: 

---

 XII.  
 Il mourut en 1134, âgé de cinquante- SIÈCLE:  
 trois ans & demi. Son corps fut enterré  
 à Magdebourg dans son Eglise. Mais  
 cette Ville étant tombée au pouvoir des  
 Euthériens dans le dix-septième siècle,  
 il fut transféré à Prague en 1627.

Les souffrances des chrétiens qui tom-  
 boient entre les mains des infidèles, &  
 le danger continuel où ils étoient de  
 renoncer à la foi, pour se soustraire aux  
 mauvais traitemens qu'ils enduroient,  
 inspira dans ce siècle à deux hommes  
 vertueux l'idée d'un Ordre religieux,  
 dont le principal objet seroit la rédem-  
 tion des Captifs. Ces deux hommes en-  
 qui le zèle éclairé & conduit par la cha-  
 rité avoit fait naître ce louable dessein,  
 étoient Jean de Matha, né au bourg de  
 Faucon à l'extrémité de la Provence, en  
 1160, & Félix de Valois, né en 1127,  
 au pays dont il porta le nom. Le Pape  
 Alexandre III auquel ces pieux Collè-  
 gues allèrent faire part de leurs vues,  
 approuva une œuvre dont le but étoit  
 aussi utile à l'humanité, que glorieux à  
 la Religion. La Bulle d'approbation est  
 de l'an 1198. A leur retour de Rome,  
 Jean & Félix se fixèrent aux environs

**XII.**  
**S I È C L E.** de Meaux, dans un lieu nommé Cerfroi, que Gautier de Châtillon III<sup>e</sup>. du nom leur donna pour y bâtir un Monastère qui fut le Chef-d'ordre. On appella ce nouvel Institut l'Ordre des Trinitaires, parce qu'il fut établi sous les auspices de la très-sainte Trinité, & que toutes les Eglises des différentes Maisons devoient lui être dédiées. On ne tarda pas à recueillir les fruits de ce pieux établissement, S. Jean de Matha étant allé en Barbarie la première année du treizième siècle, & en ayant ramené cent vingt Chrétiens, dont il avoit rompu les fers. Ce saint Fondateur fut témoin des progrès de son Ordre, qui s'étendit promptement en France, en Allemagne, en Espagne, & même au-delà des mers. Il mourut au mois de Décembre 1213. S. Félix de Valois avoit fini ses jours l'année précédente.

Pour compléter l'article des Sociétés Régulières qui furent établies dans ce siècle, il nous reste à donner une idée des Ordres militaires qui prirent naissance dans l'Eglise vers cette époque. » Jusqu'au douzième siècle, dit le pieux & savant Abbé Fleury, (Sixième Disc. sur l'Hist. Eccléf. N<sup>o</sup>. X.) » on s'étoit

» conten  
 » armes  
 » patible  
 » toit pa  
 » de per  
 » vœux  
 » En eff  
 » deman  
 » tre les  
 » la soli  
 » pour é  
 » le rec  
 » vérités  
 » quente  
 » de l'an  
 » sembl  
 » tiques  
 » d'acti  
 » est co  
 » tions  
 » moins  
 Soit qu'  
 obligati  
 vie relig  
 rières d  
 sent pa  
 compati  
 fession  
 cices qu

» contenté de croire la profession des ~~armes~~  
 » armes permise aux Chrétiens, & com- XII.  
 » patible avec le salut : mais on ne s'é- S I È C L E.  
 » toit pas encore avisé d'en faire un état.  
 » de perfection, & d'y joindre les trois.  
 » vœux essentiels de la vie religieuse.  
 » En effet, l'observation de ces vœux  
 » demande de grandes précautions con-  
 » tre les tentations ordinaires de la vie ;  
 » la solitude, ou du moins la retraite,  
 » pour éloigner les occasions de péché ;  
 » le recueillement, la méditation des  
 » vérités éternelles, & la prière fré-  
 » quente, pour arriver à la tranquillité  
 » de l'ame & à la pureté de cœur. Or il  
 » semble bien difficile d'allier ces pra-  
 » tiques avec la vie militaire, toute  
 » d'action & de mouvement, où l'on  
 » est continuellement exposé aux tenta-  
 » tions les plus dangereuses, ou du  
 » moins aux passions les plus violentes ».

Soit qu'on ne fût pas assez éclairé sur les obligations & le véritable esprit de la vie religieuse, soit que les idées guerrières dont on étoit rempli ne permissent pas de faire attention au peu de compatibilité qui se trouve entre la profession des armes, & les paisibles exercices qui conviennent aux Religieux, on

**XII.** regarda l'établissement des Sociétés militaires comme une institution dont l'Eglise **S. I È C L E.** devoit tirer les plus grands avantages. Ces Ordres qui unissoient les devoirs de la piété & le renoncement au siècle, avec le tumulte des camps & la valeur guerrière, durent leur origine aux pèlerinages de la Terre-Sainte & aux Croisades.

L'Ordre de S. Jean de Jérusalem est le premier de ce genre, on en fait remonter l'origine au milieu du XI<sup>e</sup>. siècle. Des Marchands Italiens qui trafiquoient en Syrie & en Palestine, obtinrent des Califes Fathimites, Souverains de Jérusalem, la permission de bâtir auprès du Saint-Sépulcre, un Monastère où les pèlerins d'Europe que la dévotion conduisoit à la Terre-Sainte, pussent trouver l'hospitalité. On fit venir d'Occident des Religieux de l'Ordre de Saint Benoît pour occuper ce Monastère qui fut dédié à la sainte Vierge, & appelé sainte Marie des Latins. De pieux laïcs animés de l'esprit de charité, se joignirent aux Moines de cette Maison, & se consacrèrent au service des pauvres, sous la conduite & l'autorité de l'Abbé. Leur nombre ayant augmenté peu à

peu, ils furent  
vocation  
se donnèrent  
eux, qui peu  
cessa d'être  
de sainte  
Jean avoient  
la sûreté de  
les Sarrasins  
mins, autre  
par la haine  
le premier  
Bientôt les  
Religieux  
un crédit  
jusques-là.  
expédition  
venoit de  
la Palestine  
guée se fit  
profession  
port avec  
si célèbre  
l'Ordre de  
fruit de se  
les biens de  
qu'il fut  
obtinrent  
& sur-tout

peu , ils bâtirent un Hôpital sous l'in-  
 vocation de S. Jean l'Aumônier , & se donnèrent un Supérieur tiré d'entre  
 eux , qui prit le titre de Maître , & qui cessa d'être sous la dépendance de l'Abbé de sainte Marie. Les hospitaliers de S. Jean avoient été obligés de s'armer pour la sûreté des pèlerins que les Arabes & les Sarrafins molestoient dans les chemins , autant par amour du butin , que par la haine du Christianisme. Tel fut le premier état de cette institution. Bientôt les Croisades donnèrent à ces Religieux guerriers , une importance & un crédit qu'ils n'avoient pas encore eu jusques-là. Ils prirent part à toutes les expéditions des Princes Latins qui venoient d'Occident à la conquête de la Palestine. La Noblesse la plus distinguée se fit honneur d'embrasser une profession dont l'objet avoit tant de rapport avec celui de la Chevalerie , déjà si célèbre en Europe. En peu de tems l'Ordre devint fort riche , tant par le fruit de ses propres conquêtes , que par les biens qui lui furent donnés , & ceux qu'il fut en état d'acquérir. Alors ils obtinrent des Papes divers privilèges , & sur-tout celui d'être exempts pour le

XII.

S I È C L E.

spirituel & le temporel de toute autre  
 XII. Jurisdiction que celle du Saint - Siège.  
 S I È C L E. La distinction des trois classes qui com-  
 posent encore aujourd'hui cet Ordre  
 illustre , s'introduisit dans le même  
 tems, comme on le voit par les Bul-  
 les des Souverains-Pontifes. Ces trois  
 classes étoient dès-lors , & font encore  
 à présent les Chevaliers destinés aux exer-  
 cices militaires, les Clercs dévoués au  
 Culte divin & au Ministère spirituel ,  
 enfin les Frères servans attachés au service  
 des pèlerins & des malades.

Après la conquête de Jérusalem ,  
 l'Institut des Hospitaliers de S. Jean qui  
 étoit encore dans sa première ferveur ,  
 fit naître à quelques Chevaliers du  
 nombre de ceux qui avoient suivi Gode-  
 froid de Bouillon , la pensée de se con-  
 sacrer au service de la Religion , & de  
 travailler à sa gloire par leurs vertus &  
 leurs exploits , en alliant le cilice &  
 l'épée. L'an 1118 est la véritable épo-  
 que de ce nouvel établissement. La con-  
 servation des lieux saints conquis par les  
 Croisés , & la poursuite des brigands  
 qui infestoient les chemins pour enle-  
 ver & dépouiller ceux que la piété con-  
 duisoit à Jérusalem , furent son objet.

Les pre  
 fondeme  
 sa puissa  
 nombre  
 leur don  
 qu'il av  
 est venu  
 leur affig  
 subsistan  
 ces comm  
 & mort  
 les main  
 & aux t  
 ajoutère  
 s'engage  
 les infid  
 fut mili  
 que cel  
 ne le d  
 sa prem  
 Les  
 rent pa  
 La pre  
 On ou  
 pour ne  
 conquê  
 mens c  
 des Ch  
 fierté ,

Les premiers Chevaliers qui jettèrent les ~~fondemens~~ fondemens de cet Ordre si fameux par sa puissance & sa chute, n'étoient qu'au nombre de neuf. Le Roi de Jérusalem leur donna un logement dans le Palais qu'il avoit près le Temple, d'où leur est venu le nom de Templiers. On leur assigna quelques revenus pour leur subsistance & leur entretien ; car dans ces commencemens leur vie étoit pauvre & mortifiée. Ils firent profession entre les mains du Patriarche de Jérusalem, & aux trois vœux de Religion, ils en ajoutèrent un quatrième, par lequel ils s'engageoient à porter les armes contre les infidèles. Ainsi l'Ordre des Templiers fut militaire par son institution, au lieu que celui des Hospitaliers de S. Jean, ne le devint que par le changement de sa première destination.

Les Chevaliers du Temple ne tardèrent pas à devenir riches & puissans. La première ferveur diminua bientôt. On oublia le service de la Religion, pour ne songer qu'à s'agrandir par des conquêtes, & à se faire des établissemens d'un grand revenu, aux dépens des Chrétiens comme des infidèles. La fierté, l'orgueil, l'indépendance, la

**XII.**  
**SIÈCLE.** cupidité, toutes les suites d'une profession bruyante & licentieufe firent bientôt perdre de vue à ces Religieux le pieux objet de leur institution. On faisoit les mêmes reproches aux Chevaliers de S. Jean. Les uns & les autres abusoient des privilèges qu'ils avoient obtenus. Ils méprisoient les Evêques & ne profitoient par de leurs remontrances, sous prétexte qu'ils étoient exempts de leur Jurisdiction. Ils n'étoient pas plus soumis aux Papes eux-mêmes, auxquels ils n'obéissoient que dans les choses qui leur étoient favorables. Ils ne gardoient point les traités avec les infidèles, ce qui occasionnoit souvent de la part de ceux-ci des vengeances & des représailles bien funestes. Quelquefois ils s'allioient avec eux par intérêt, pour faire ensemble la guerre aux Princes Chrétiens qu'ils auroient dû secourir, comme ils y étoient obligés par leurs engagements. A peine le douzième siècle étoit-il parvenu à la moitié de son cours, que les Evêques justement offensés d'une conduite si peu convenable à des Religieux, en portèrent des plaintes amères au Saint-Siège. Foucher, Patriarche de Jérusalem, âgé de près de

cent ans  
 en 115  
 Latins c  
 se donn  
 bonnes  
 drien IV  
 pontific  
 Chevali  
 protecte  
 Patriarc  
 ges de  
 justice.

Le 1  
 que les  
 semblé  
 venoien  
 trava,  
 Chevali  
 garde c  
 pouvoir  
 Sanche  
 Abbé d  
 la dema  
 de Diég  
 nes, qu  
 ayant d  
 porté le  
 tation d  
 rent poi

cent ans , fit exprès le voyage de Rome en 1155, avec plusieurs autres Prélats Latins d'Asie. Mais ce fut en vain qu'ils se donnèrent tant de peine. Malgré les bonnes intentions & les lumières d'Adrien IV qui remplissoit alors la Chaire pontificale , l'or & les présens des Chevaliers leur firent trouver tant de protecteurs parmi les Cardinaux, que le Patriarche & ses Collègues furent obligés de repasser la mer sans avoir obtenu justice.

Le bruit s'étant répandu en 1158 que les Maures d'Espagne avoient rassemblé une armée formidable , & qu'ils venoient assiéger la petite Ville de Calatrava , dans la nouvelle Castille , les Chevaliers du Temple qui avoient la garde de cette place , désespérant de pouvoir la défendre , la remirent à D. Sanche III , Roi de Castille. Raimond , Abbé de Fitero de l'Ordre de Cîteaux , la demanda au Prince , à la persuasion de Diégo Vélasquez , l'un de ses Moines , qui étoit homme de qualité , & qui ayant d'embrasser l'état religieux , avoit porté les armes avec une grande réputation de valeur. Les Maures n'attaquèrent point la Ville ; mais parmi le grand

XII.

SIÈCLE.

**XII.** nombre de Chevaliers qui s'y étoient rendus, plusieurs embrasèrent l'Institut de Cîteaux, en joignant aux pratiques de cet Ordre, l'obligation de combattre les Arabes. Ils prirent l'habit des Cisterciens, sous une forme appropriée aux exercices militaires. Ils firent des courses contre les Infidèles, & remportèrent sur eux de grands avantages. Telle fut l'origine des Chevaliers de Calatrava. Les Papes Alexandre III & Innocent III approuvèrent cet Institut, le premier en 1164, & le second en 1169. Cet Ordre subsiste encore avec gloire, & le Roi d'Espagne en est le Chef.

Les Sarrasins infestant les grands chemins de la Province des Asturies en Espagne & des environs, incommodoient les pèlerins de S. Jacques de Compostelle, & détournoient les Chrétiens d'en faire le voyage. Treize Gentilshommes s'obligèrent en 1170 par un vœu commun, de prendre les armes pour assûrer les routes publiques contre les incursions de ces Infidèles. Cette pieuse association donna naissance à l'Ordre militaire de S. Jacques de l'Epée, l'un des plus illustres qu'il y ait dans l'Eglise. Les Chevaliers qui formèrent cet Insti-

tut, pro  
Eloi qui  
destinés  
eux, ce  
nent les  
Ordre,  
tre des C  
valiers de  
Religieux  
leur Insti  
Alexandr  
eu la per  
possède  
les titres  
rés. La  
Grand-M  
Rois d'Es  
Couronn  
L'Ord  
dont il  
sance en  
mands, c  
cre ou P  
salem un  
malades  
manique  
eu le for  
lorsque  
voir de

tut, proposèrent aux Chanoines de S. Eloi qui possédoient plusieurs Hôpitaux destinés aux pèlerins, de s'unir avec eux, ce qui fut accepté. De-là viennent les deux classes qui composent cet Ordre, l'une des Chevaliers, & l'autre des Clercs. Dans l'origine, les Chevaliers de S. Jacques étoient proprement Religieux. Il paroît que c'étoit l'état de leur Institut, lorsqu'il fut approuvé par Alexandre III en 1175. Depuis ils ont eu la permission de se marier. Cet Ordre possède des biens considérables, sous les titres de Commanderies & de Prioures. La disposition en appartenoit au Grand-Maître, ce qui a déterminé les Rois d'Espagne à réunir cette dignité à la Couronne.

L'Ordre des Chevaliers Teutoniques, dont il nous reste à parler, prit naissance en 1190, dans le camp des Allemands, devant la Ville de S. Jean-d'Acrou Ptolémaïs. Il y avoit déjà eu à Jérusalem un Hôpital destiné aux pauvres malades & pèlerins de la Nation Germanique; mais cet établissement avoit eu le sort des autres du même genre, lorsque la Ville sainte tomba au pouvoir de Saladin. La charité des Alle-

XII.

SIÈCLE;

mands se ralluma pendant le siège d'A-  
 XII. cre , en faveur de leurs compatriotes ,  
 S I È C L E . dont un grand nombre étoient tombés  
 malades , par les fatigues du siège &  
 l'influence du climat. Plusieurs Croisés  
 consacrerent leurs personnes & leurs  
 biens au soulagement de ces infortunés.  
 Pour cet effet , ils dressèrent une tente  
 avec la voile d'un Vaisseau , y reçurent  
 tous les malades & les blessés Alle-  
 mands , & les soignèrent avec toutes les  
 attentions d'une charité compatissante.  
 Des Chevaliers & des Gentilshommes de  
 la même Nation se joignirent à ces pieux  
 Hospitaliers , & partagèrent le mérite de  
 cette bonne œuvre. Le Roi de Jérusa-  
 lem , le Patriarche & les Prélats donnè-  
 rent de justes éloges à leur zèle. Frédé-  
 ric , Duc de Souabe , qui commandoit  
 les Croisés Allemands , écrivit au Roi  
 de Germanie Henri VI , son frère ,  
 pour l'engager à solliciter auprès du  
 Saint-Siège l'approbation de cet éta-  
 blissement. Le Pape Célestin III , à la  
 sollicitation de ce Prince , confirma  
 l'Institut des Chevaliers Teutoniques en  
 1191 , sous le titre de Notre - Dame  
 du Mont de Sion , ou de sainte Marie  
 de Jérusalem , avec tous les privilèges  
 accordés

C  
 accordés  
 & aux T  
 pauvres m  
 la défens  
 sainte , &  
 taires con  
 s'étendit e  
 une grand  
 sur les Pay  
 auxquels i  
 guerre. I  
 bien déch  
 quoique c  
 Noblesse d  
 que la P  
 contrée de  
 l'ont depo  
 des vastes  
 qui le ren  
 même de

accordés aux Hospitaliers de S. Jean & aux Templiers. Outre le soin des pauvres malades , leur objet étoit aussi la défense de l'Eglise & de la Terre-sainte , & par-là ils devinrent militaires comme les autres. Cet Ordre s'étendit en peu de tems , & s'éleva à une grande puissance , par ses conquêtes sur les Payens du Nord de l'Allemagne , auxquels ils furent autorisés de faire la guerre. Il subsiste encore , mais il est bien déchu de son ancienne splendeur , quoique composé de la plus illustre Noblesse d'Allemagne. Les révolutions que la Religion éprouva dans cette contrée de l'Europe au seizième siècle , l'ont dépouillé de la plus grande partie des vastes domaines qu'il possédoit , & qui le rendoient formidable aux Chefs même de l'Empire Germanique.

XII.

SIÈCLE.



---

 XII.  
 SIÈCLE.

## A R T I C L E X.

*Auteurs Ecclésiastiques qui ont fleuri dans le douzième siècle.*

CE siècle étant plus éclairé que tous ceux qui l'avoient précédé depuis la dernière décadence des Lettres, fut aussi plus fécond en Ecrivains de mérite. On étoit encore loin sans doute de l'état florissant d'où l'on étoit déchu vers la fin du sixième siècle, mais on avoit déjà commencé à laisser derrière soi une partie des ténèbres & de la barbarie qui avoient régné pendant plus de quatre cens ans sur toute l'Europe. Cependant on n'étoit pas encore arrivé au point de secouer totalement le joug de l'ignorance qui s'étoit appesanti si long-tems; mais par les efforts généreux qu'on avoit faits, par les travaux de plusieurs hommes de Lettres qui se feroient peut-être élevés à la plus haute sphère des connoissances humaines dans un âge plus favorable aux talens & au génie, on étoit du moins parvenu à lever une partie du voile épais dont presque tout

C  
 l'univers étoit  
 un si long  
 connoissoit  
 la critique  
 charmes du  
 nances, il  
 général, m  
 de l'autre s  
 dans les esp  
 connoissance  
 Ouvrages,  
 de correctio  
 Nous allons  
 tirer de la  
 ecclésiastiqu  
 bornant aux  
 une notice,  
 ces réflexions  
 Yves de C  
 qu'il fut Evê  
 successivem  
 siècle. Il app  
 premier, par  
 cond, parce  
 & recueillit l  
 homme célèb  
 dition & son  
 de la discipl  
 au Diocèse

l'univers étoit demeuré couvert pendant un si long cours d'années. Si l'on ne connoissoit pas encore les principes de la critique, les règles du goût, les charmes du style & toutes les convenances, il est pourtant certain, qu'en général, même à commencer du milieu de l'autre siècle, il y eut plus d'effort dans les esprits, plus de choix dans les connoissances, plus d'ordre dans les Ouvrages, & plus de douceur, plus de correction dans la manière d'écrire. Nous allons, suivant notre méthode, tirer de la foule quelques Ecrivains ecclésiastiques de ce siècle, en nous bornant aux plus distingués, & en tracer une notice, pour servir de preuves à ces réflexions.

Yves de Chartres, ainsi nommé parce qu'il fut Evêque de cette Ville, éclaira successivement le onzième & le douzième siècle. Il appartient à tous les deux : au premier, parce qu'il le vit naître ; au second, parce qu'il fut témoin de sa mort & recueillit le fruit de ses travaux. Cet homme célèbre par sa vertu, son érudition & son zèle pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, naquit au Diocèse de Beauvais, l'an 1040,

— l'une famille noble & riche. Il fut  
 XII. conduit dans l'étude des Sciences di-  
 S I È C L E. vines & humaines, par le fameux Lan-  
 franc, qui donnoit alors tant de lustre  
 à l'Ecole du Bec, comme nous l'avons  
 dit. Sous un Maître si habile & si  
 pieux, Yves fit de grands progrès dans  
 les Lettres & la vertu. Pendant le té-  
 jour qu'il fit au Bec, il s'appliqua d'une  
 manière spéciale à l'étude des Pères &  
 des Conciles, & dans la suite, il con-  
 tinua de s'adonner à ce genre d'éru-  
 dition, pour lequel il avoit un goût  
 tout particulier. Aussi devint-il l'homme  
 de son tems le plus versé dans la science  
 des Canons, & le mieux instruit des  
 règles de la discipline & du gouverne-  
 ment ecclésiastique. Cette profonde con-  
 noissance des Loix canoniques le mit  
 en état de rendre à l'Eglise de grands  
 services, avant & depuis son élévation  
 à l'épiscopat. Gui, Evêque de Beau-  
 vais, ayant fondé auprès de cette Ville  
 un Monastère de Chanoines-Réguliers  
 en 1075, Yves en fut nommé Supé-  
 rieur. Il mit en vigueur dans cette  
 maison les anciennes pratiques de la  
 vie canoniale, que le relâchement avoit  
 détruites ou altérées dans la plupart

des Chap  
 plus qu'un  
 qu'il gou  
 minaire  
 vant les  
 clérical,  
 sentimens  
 dans les l  
 Supérieur  
 d'être leu  
 vertu, i  
 les scienc  
 leur ensei  
 & les Ca  
 époque de  
 Recueil de  
 bientôt.

En 10  
 Géoffroi,  
 vaincu de  
 crimes, Y  
 Siège, &  
 élevées de  
 Sens au si  
 donna lu  
 nouvel E  
 Chaire ép  
 vives & tr  
 néreux &

des Chapitres où la régularité n'étoit plus qu'un vain nom. La Communauté qu'il gouvernoit devint comme un Séminaire dont les sujets, formés suivant les véritables maximes de l'esprit clérical, répandirent en France les sentimens de piété qu'ils avoient puisés dans les leçons & les exemples de leur Supérieur. Yves ne se contentoit pas d'être leur guide pour l'exercice de la vertu, il étoit aussi leur maître dans les sciences convenables à leur état; il leur enseignoit la Théologie, l'écriture & les Canons. Ce fut pendant cette époque de sa vie qu'il composa son grand Recueil de Canons, dont nous parlerons bientôt.

En 1091, Pascal II ayant déposé Geoffroi, Evêque de Chartres, convaincu de simonie & de plusieurs autres crimes, Yves fut élu pour remplir ce Siège, & quelques difficultés s'étant élevées de la part du Métropolitain de Sens au sujet de cette élection, le Pape donna lui-même l'onction sacrée au nouvel Evêque. Yves portoit sur la Chaire épiscopale des lumières trop vives & trop épurées, un zèle trop généreux & trop actif, pour n'en pas

remplir les devoirs en bon & vigilant  
**XII.** Pasteur. Mais son attachement aux sain-  
**S I È C L E.** tes règles le fit tomber dans la disgrâce  
 de son Souverain, & lui attira le blâme  
 de ses Collègues, moins éclairés &  
 moins fermes que lui. C'est qu'il ne  
 pouvoit approuver, comme l'avoient  
 fait quelques Evêques mal instruits ou  
 lâchement complaisans, le divorce du  
 Roi Philippe I avec Berthe de Hollande  
 son épouse légitime, & le mariage  
 scandaleux de ce Prince avec Bertrade  
 de Montfort. On faisoit ses revenus,  
 on le tint enfermé dans un Château,  
 mais rien ne put affoiblir son courage,  
 ni lui arracher une approbation que les  
 règles de l'Eglise ne lui permettoient  
 pas de donner. Remis en liberté, il  
 continua de gouverner son Diocèse selon  
 les mêmes principes, & de répandre  
 l'éclat de sa doctrine sur toute l'Eglise  
 Gallicane dont il étoit l'oracle. Elle le  
 perdit en 1115. Il étoit dans la soixante-  
 quinzième année de sa vie & la vingt-  
 troisième de son épiscopat.

Sa compilation des Canons qu'il pu-  
 blia sous le titre de *Décret*, étoit la  
 plus ample & la plus savante qu'on eût  
 encore faite. Il s'étoit proposé de ras-

sembler d  
 les Pères,  
 Conciles  
 avoient é  
 décisions,  
 la Foi, l  
 discipline  
 le gouver  
 de l'Eglis  
 qui avoien  
 Recueils,  
 siècle, &  
 que de V  
 étoit imp  
 les yeux t  
 sources d'  
 traites. Y  
 les fausse  
 comme a  
 jugé de s  
 & le Dig  
 connoître  
 Ouvrage  
 bue encor  
 moins co  
 Un habil  
 (M. Balu  
 tres comp  
 que voya

sembler dans cet Ouvrage , tout ce que les Pères , les Souverains-Pontifes , les Conciles & les Princes Catholiques avoient établi de maximes , donné de décisions , & formé de réglemens sur la Foi , les Sacremens , la morale , la discipline , la conduite des Clercs & le gouvernement spirituel & temporel de l'Eglise. Il s'aida du travail de ceux qui avoient fait avant lui de semblables Recueils , tels que Réginon au huitième siècle , & Bouchard ou Burchard , Evêque de Worms , au onzième ; car il étoit impossible d'avoir à la fois sous les yeux tous les originaux & toutes les sources d'où tant d'autorités étoient extraites. Yves de Chartres cite souvent les fausses décrétales qu'il regardoit comme authentiques , suivant le préjugé de son tems. Il cite aussi le Code & le Digeste que l'on commençoit à connoître en Occident. Outre ce grand Ouvrage du sâvant Prélat , on lui attribue encore un autre Recueil de Canons , moins considérable , intitulé *Panormie*. Un habile Critique du siècle dernier , (M. Baluse) prétend qu'Yves de Chartres composa d'abord la *Panormie* , & que voyant le succès de cette compila-

XII.

STÉCLER.



vertus les plus sublimes , des talens les plus rares , de l'éloquence la plus touchante & la plus persuasive. Ce Solitaire étonnant , qui fut le prodige de son siècle & l'admiration de tous les autres , naquit l'an 1091 , près de Dijon , au Bourg de Fontaines , dont son père étoit Seigneur. Il avoit reçu de la nature tout ce qui peut rendre un jeune homme de sa condition , propre à paroître avec éclat dans le monde , une figure noble & intéressante , un cœur sensible & délicat , un esprit vif & pénétrant , une ame honnête & faite pour la vertu. Les heureuses dispositions qu'il montra pour les sciences & la piété , annoncèrent de bonne heure ce qu'il devoit être un jour. Dès sa première jeunesse , il eut du goût pour la retraite & la méditation. Il n'eut pas besoin d'éprouver les dangers & la corruption du monde , pour le connoître & s'en dégoûter. Rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit le détourner de ces pensées qu'on regardoit comme peu convenables à son âge , & moins encore aux vues de fortune qu'on avoit pour lui. On tâcha sur-tout de lui inspirer des sentimens.

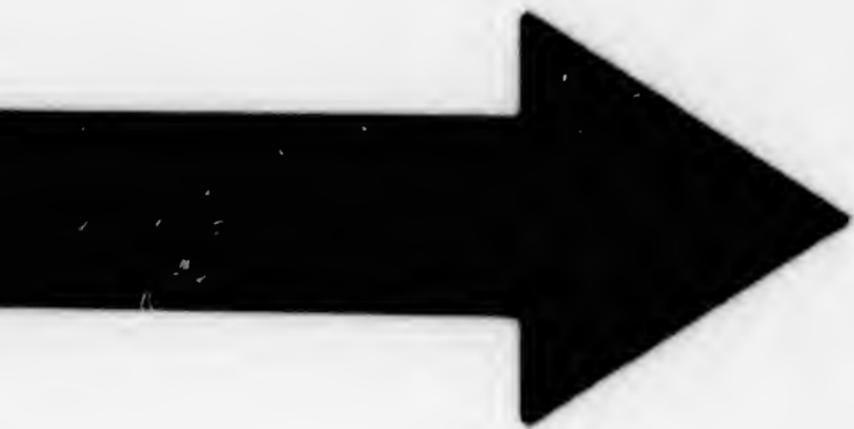
XII. d'ambition & le desir de la gloire profane. Il faillit à tomber dans ce piège, parce qu'on le tentoit par l'endroit qui le rendoit plus facile à séduire, l'amour des sciences & les talens de l'esprit. Mais Dieu lui fit la grace de résister aux flatteuses espérances qu'on faisoit briller à ses yeux. Il conçut donc le dessein de se dévouer entièrement à la piété dans quelque solitude. Ses frères, ses amis tâchoient de l'en détourner, mais il fit l'heureux essai du talent de persuader, qui le rendit si célèbre dans la suite, en les gagnant eux-mêmes à Dieu, & leur faisant partager sa pieuse résolution. Il partit de la maison paternelle en 1113 avec cinq de ses frères & plus de trente compagnons, pour se rendre à Cîteaux, & demander l'habit religieux au saint Abbé Erienne, qui faisoit alors de cette Maison l'école de toutes les vertus. Bernard n'étoit âgé que de vingt-deux ans, mais il parvint bientôt à la prudence consommée & à la maturité des vieillards.

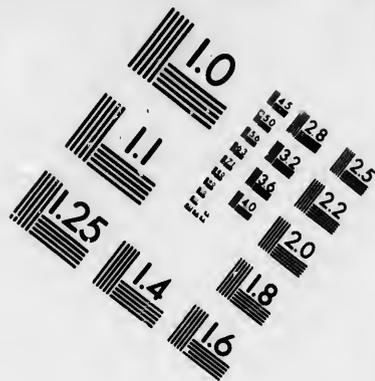
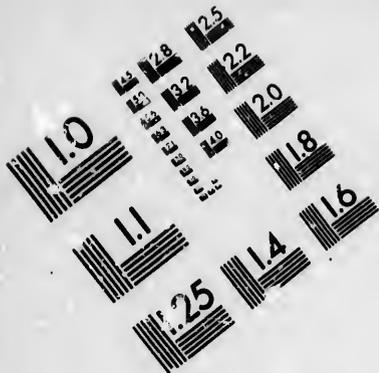
La terre de Clairvaux ayant été donnée à l'Ordre de Cîteaux par Hugues, Comte de Troyes, deux ans après la

retraite de  
 assez instr  
 avancé da  
 à la tête d  
 la condui  
 Clairvaux  
 traite de  
 image du  
 animoit t  
 la vie pu  
 étoit mo  
 Sa modest  
 lement, f  
 tère mort  
 licatesse  
 milité qu  
 plois les p  
 vertus, ét  
 yeux, où  
 de la vie  
 par lesqu  
 Dieu. On  
 part se  
 l'on com  
 de sept  
 silence de  
 point trou  
 bitans, n  
 régnoit j

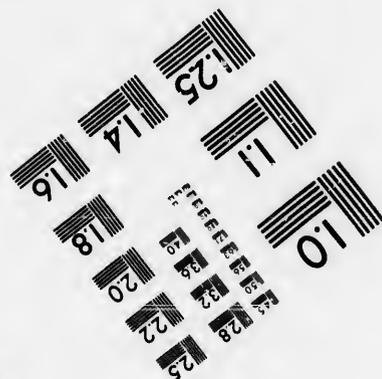
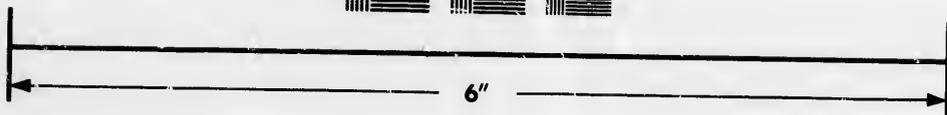
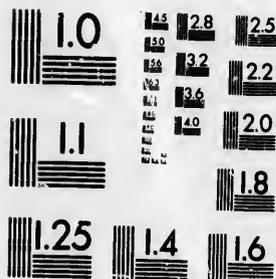
retraite de Bernard , Etienne le jugea assez instruit des voies de Dieu , & assez avancé dans la sagesse , pour le mettre à la tête de ce nouvel établissement. Sous la conduite de Bernard , la solitude de Clairvaux , qui étoit auparavant une retraite de voleurs , devint bientôt une image du Ciel , par la charité qui en animoit tous les saints habitans , & par la vie pure qu'ils y menotent. Bernard étoit moins leur Abbé que leur modèle. Sa modestie , sa douceur , son recueillement , sa prière continuelle , son austère mortification , malgré l'exécutive délicatesse de son tempérament , son humilité qui lui faisoit préférer les emplois les plus bas , en un mot toutes ses vertus , étoient un livre ouvert sous leurs yeux , où ils apprenoient tous les secrets de la vie intérieure & tous les moyens par lesquels l'ame religieuse s'unit à Dieu. On s'empressoit à venir de toute part se mettre sous sa conduite , & l'on compta bientôt à Clairvaux plus de sept cens religieux. Cependant le silence de cette heureuse solitude n'étoit point troublé par ce grand nombre d'habitans , ni même par leurs travaux. Il y régnoit jour & nuit un calme profond ;







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



Y



image de celui dont tant d'hommes réunis dans ce saint asyle jouissoient au fond de leurs cœurs.

XII.

S I È C L E.

Un mérite pareil à celui de Bernard ne pouvoit être long-tems enféveli dans la solitude de Clairvaux ; sa réputation ne tarda pas à se répandre dans toute l'Eglise. On le consulta de tous côtés sur les affaires les plus épineuses, & dès qu'il fut connu, il ne se passa plus rien d'important à quoi il ne prît part. Sans autre dignité que celle d'Abbé, sans autre autorité que cette considération attachée aux grands talens & aux grandes vertus, considération plus importante que l'autorité même, ce saint homme devint l'oracle de l'Eglise, l'ame des Conciles, le guide des Papes, des Rois & des Prélats, le fléau des hérétiques, le conciliateur des intérêts les plus compliqués, le mobile des plus grandes entreprises. Appelé à toutes les assemblées ecclésiastiques, il en dirigea les opérations, il en dicta les Jugemens. Il combattit les erreurs, il termina les schismes, il régla par ses conseils l'usage de la puissance ecclésiastique & civile. Philosophe, Théologien, Orateur, Directeur des ames, Négociateur ha-

bile,  
lens,  
perdre  
noit à  
de plu  
milieu  
serva t  
& qu  
cessa-j  
ligieur  
les G  
public  
de pl  
l'Etat  
du m  
tude.  
dans  
putati  
vinrer  
qu'Eu  
ami,  
mais  
déma  
l'hum  
toujo  
glife.  
temer  
confu  
rites.

bile, Ecrivain poli, il eut tous les talents, tous les mérites à la fois, sans perdre celui de la modestie qui convenoit à son état. Ce que la Grace opéra de plus merveilleux en lui, c'est qu'au milieu de tant d'occupations, il conserva toujours l'esprit de recueillement, & qu'avec de si brillans succès, il ne cessa jamais d'avoir l'humilité d'un Religieux. Recherché par les Princes & les Grands, réuni dans les assemblées publiques avec tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans l'Eglise & dans l'Etat, il jouissoit de la même paix & du même repos qu'au fond de sa solitude. On ne doit pas demander si, dans ce haut degré d'estime & de réputation, les Dignités & les Prélatures vinrent s'offrir à lui, sur-tout depuis qu'Eugène III, son disciple & son ami, eut été placé sur le Saint-Siège; mais il résista constamment à toutes les démarches qu'on fit pour le tirer de l'humble état de Moine, qu'il préféra toujours aux premières places de l'Eglise. Ce grand homme, qu'on a justement appelé le dernier des Pères, consumé de travaux & comblé de mérites, mourut au milieu de ses disciples

en 1153, dans la soixante-troisième  
 XII. année de sa vie & la trente-huitième  
 SIÈCLE. depuis qu'il avoit été fait Abbé de  
 Clairvaux.

Les Ouvrages de St. Bernard sont une des sources les plus pures du dogme & de la morale; tout y respire le goût & l'unction de la piété, tout y porte à Dieu & à l'amour des vrais biens. C'est toujours au cœur qu'il parle, même en traitant des sujets profonds & abstraits. Personne ne connut mieux que lui l'art d'émouvoir, de toucher, d'attendrir, quoique l'art n'eût jamais de part à ce qu'il écrivoit. Je ne fais quel sentiment doux & tendre, qui partoit du fond de l'ame, se répandoit, sans qu'il y pensât, sur tout ce qui sortoit de sa plume. On n'a jamais parlé de Dieu & des choses spirituelles avec plus de feu, d'intérêt, & si l'on peut user de cette expression, avec plus d'agrément. C'est un cœur sensible & vrai qui s'ouvre sans effort, & qui, plein de son objet, le présente sous mille formes différentes, le peint des plus touchantes couleurs, & n'a d'autre but que de faire partager ses affections, ses desirs & son amour. Si les pensées

de ce Père  
 y a dans  
 charme  
 intéressé  
 de son  
 prime c  
 vère, &  
 de Dieu  
 les passio  
 de cet h  
 éloquent  
 hément.  
 fant, il  
 qu'il tra  
 exigent  
 dire, pe  
 pensées  
 fondues  
 mens p  
 qu'il exp  
 ment s  
 manière  
 Théolog  
 celle de  
 faisoit  
 traces. S  
 de tous  
 le plus  
 tés avec

de ce Père font vives & agréables, s'il y a dans son style une douceur & un charme qui attachent, s'il plaît & s'il intéresse par les graces & la délicatesse de son pinccau, lors même qu'il exprime ce que la vérité a de plus sévère, & qu'il développe ce que la Loi de Dieu a de plus incompatible avec les passions, c'est toujours par un effet de cet heureux naturel, qui le rendoit éloquent, sans travail. Ingénieux, véhément, profond, affectueux & pressant, il est tour-à-tour ce que le sujet qu'il traite & le but qu'il se propose exigent de lui. Nourri, ou, pour mieux dire, pénétré des saintes Ecritures, les pensées des Ecrivains sacrés sont comme fondues dans les siennes; leurs sentimens paroissent avoir fait naître ceux qu'il exprime, & leurs expressions forment son style. Il n'a point adopté la manière d'écrire sèche & aride des Théologiens de son tems; il a suivi celle des Anciens, & on voit qu'il se faisoit un devoir de marcher sur leurs traces. S. Ambroise & S. Augustin étoient de tous les Pères ceux auxquels il s'étoit le plus attaché, qu'il avoit lus & médités avec le plus d'assiduité; aussi en re-

XII.

S I È C L E

— trouve-t-on dans ses Ecrits, l'esprit, la  
 XII. substance & la doctrine.

S I È C L E. On recherchoit avec empressement les Ouvrages du saint Abbé, de son vivant même. Après sa mort, les Savans les recueilloient avec soin, & avant l'invention de l'Imprimerie, on les multiplioit par les copies qui s'en faisoient par-tout où le goût des Lettres & celui de la piété s'étoient conservés. Rassemblés par les soins des plus habiles Critiques, on ne peut trop en conseiller la lecture à tous ceux qui sont chargés de l'instruction & de la conduite des ames. Les Orateurs sacrés y trouveront de ces pensées nobles & sublimes, de ces principes lumineux, & de ces détails de morale, qui sont en des mains habiles le germe des plus beaux morceaux d'éloquence; les Guides spirituels y puiseront les solides maximes de la piété, les sentimens de la charité la plus pure, & les vraies règles de conduite pour tous les états de la vie. Les bornes & le plan de cet Ouvrage ne nous permettent pas d'en donner l'analyse. Ce travail a été fait par de savans Ecrivains, & en dernier lieu par l'Auteur de la Bibliothèque portative des Pères, tom.

VII. Li  
 pose, co  
 qu'il faut  
 toire de  
 ment né  
 de ce qu  
 nous ne  
 penser o  
 ce Père  
 Considé  
 pieux C  
 Cantiqu  
 Pierre  
 Abbé d  
 vergne  
 rice, o  
 naissance  
 au Mon  
 & reçu  
 dans ce  
 élémens  
 leçons o  
 tems de  
 en état  
 plois de  
 que jeu  
 dence &  
 tinction  
 en 112

VII. Livre excellent, que le nôtre suppose, comme nous l'avons déjà dit, & XII. qu'il faut y joindre, pour avoir sur l'histoire de l'Eglise tout ce qui est absolument nécessaire. Mais indépendamment de ce qu'on y trouve sur S. Bernard, nous ne croyons pas qu'on doive se dispenser de lire dans le texte même de ce Père, ses Lettres, ses Livres de la Considération, ses Sermons, & son pieux Commentaire sur le Cantique des Cantiques. S I È C L E ,

Pierre, surnommé le Vénérable, Abbé de Cluni, étoit originaire d'Auvergne & de l'illustre Maison de Maurice, ou Mont-Boslier. On place sa naissance vers l'an 1092, il fut offert au Monastère de Cluni dans son enfance, & reçut, tant dans cette Maison que dans celle de Sancillange, les premiers élémens des Sciences, & les premières leçons de la vertu. Il y fit en peu de tems des progrès si marqués, qu'il fut en état de remplir à Vézelay, les emplois de Prieur & de Professeur. Quoique jeune, il s'en acquitta par sa prudence & ses talens, avec beaucoup de distinction. L'Abbé Hugues étant mort en 1122, Pierre fut élu pour gouverner

l'Ordre de Cluni. Il n'étoit encore âgé  
 XII. que d'environ trente ans , mais il étoit  
 S I È C L E . déjà d'une sagesse & d'une expérience  
 consommées. Les premières années de  
 son gouvernement furent troublées par  
 un schisme auquel la légéreté de l'Abbé  
 Pons , prédécesseur de Hugues , &  
 l'inquiétude de quelques Moines mécon-  
 tens , donnèrent lieu. Mais l'autorité  
 du Pape Honorius II appaisa le feu  
 de la division , & les partisans de Pons  
 étant rentrés dans le devoir , le bon  
 ordre fut rétabli. Pierre n'étant plus tra-  
 versé , donna tous ses soins à réparer  
 les désordres d'une mauvaise administra-  
 tion , à ranimer le goût des bonnes étu-  
 des , & à faire revivre la piété , la discipline  
 & la régularité , qui avoient beaucoup  
 souffert pendant les troubles excités par  
 l'Abbé Pons & ses adhérens. Les tra-  
 vaux du pieux Abbé ne furent point  
 sans succès , & l'on vit bientôt refleurir ,  
 non seulement à Cluni , mais encore  
 dans les autres Monastères de l'Ordre ,  
 les Sciences & les vertus qui en avoient  
 fait la gloire pendant plus de deux siè-  
 cles.

Il étoit en relation avec tous les  
 hommes célèbres de son tems , & sur-

tout a  
 bonne  
 Abbés  
 s'éleva  
 ceux d  
 tiques  
 deux  
 même  
 même  
 pour l  
 avoien  
 tiercien  
 mière  
 choien  
 des ch  
 peu lon  
 Benoît  
 la plun  
 attaqu  
 Bernar  
 se cha  
 Ordre  
 étoien  
 son zè  
 des L  
 Pierre  
 repro  
 sagesse  
 des us

tout avec S. Bernard. Cependant la bonne intelligence de ces deux saints Abbés fut altérée par un démêlé qui s'éleva entre les Religieux de Cluni & ceux de Cîteaux. La diversité des pratiques qui étoient en usage dans les deux Ordres, quoique soumis à la même Règle primitive, la différence même de l'habit qui les distinguoit, soit pour la couleur, soit pour la forme, avoient fait naître cette dispute. Les Cisterciens qui étoient encore dans la première ferveur de leur Institut, reprochoient aux Clunistes d'avoir énérvé par des changemens & des mortifications peu louables, l'austérité de la Règle de S. Benoît qui leur étoit commune. On prit la plume de part & d'autre, ceux-ci pour attaquer, ceux-là pour défendre. S. Bernard fut l'agresseur. L'Abbé Pierre se chargea de soutenir la cause de son Ordre. Les reproches de S. Bernard étoient animés de toute la vivacité de son zèle, pour l'observance rigoureuse des Loix monastiques; les réponses de Pierre le Vénérable détruisoient ces reproches par des raisons pleines de sagesse, en faisant voir que la diversité des usages par rapport à des choses peu

XII.

S I È C L E.

— importantes, ne doit pas détruire l'estime reciproque, encore moins altérer la charité, entre deux Ordres sortis de la même source & gouvernés par la même Règle. Il alléguoit l'exemple de l'Eglise universelle où les diverses Nations & les Sociétés particulières gardent leurs différentes pratiques, en ce qui n'est point contraire à la foi & aux mœurs, sans que l'unité ni la charité en souffrent. Il y avoit d'autres points, tels que le relâchement du travail des mains, l'augmentation de la nourriture, les exemptions, la magnificence des bâtimens, les riches Seigneuries, les procès, &c. sur lesquels l'Abbé de Cluni avoit plus de peine à justifier son Ordre. Quoi qu'il en soit, l'estime & l'amitié se rétablirent dans la suite, entre ces deux hommes faits pour se rendre justice l'un à l'autre. Ils concoururent ensemble par leur zèle & leurs lumières à l'utilité générale de l'Eglise, & au maintien de la discipline monastique. L'Abbé Pierre mourut à la fin de l'an 1156, après avoir gouverné l'Ordre de Cluni pendant trente-cinq ans.

Cet illustre Abbé est compté avec raison parmi les plus savans hommes

& les  
Il parut  
ciles ;  
de Pier  
dition c  
rans. Il  
Ordre  
pour re  
glissés.  
rendu a  
d'avoir  
l'Alcora  
bien co  
épargné  
Parmi l  
ses Let  
Savans.  
facile &  
prit, c  
des, &  
Il n'y a  
cité, de  
celles de  
d'un C  
style en  
correct.

Hild  
puis Ar  
titre èt

& les meilleurs Ecrivains de son tems. **XII.**  
 Il parut avec éclat dans plusieurs Con- **SIÈCLE:**  
 ciles ; il réfuta savamment les erreurs  
 de Pierre de Bruys. Il écrivit avec éru-  
 dition contre les Juifs & les Mahomé-  
 tans. Il rédigea les coutumes de son  
 Ordre , & dressa de sages réglemens  
 pour retrancher les abus qui s'y étoient  
 glissés. Le plus grand service qu'il ait  
 rendu aux Lettres & à la Religion , est  
 d'avoir procuré une Traduction latine de  
 l'Alcoran , Livre qui n'étoit pas encore  
 bien connu en France , & de n'avoir  
 épargné pour cela ni soins , ni dépenses.  
 Parmi les Ecrits qui nous restent de lui ,  
 ses Lettres sur-tout sont estimées des  
 Savans. Elles sont écrites d'un style pur,  
 facile & agréable. On y trouve de l'es-  
 prit , du jugement , des pensées soli-  
 des , & des raisonnemens pleins de force.  
 Il n'y a peut-être pas autant de viva-  
 cité, de graces & de brillant que dans  
 celles de S. Bernard ; mais au jugement  
 d'un Critique habile de nos jours , le  
 style en est plus mâle , plus égal & plus  
 correct.

Hildebert , d'abord Evêque du Mans ,  
 puis Archevêque de Tours , peut à juste  
 titre être regardé comme un des plus

illustres Prélats & des meilleurs Ecrivains de son tems. Il vint au monde en **SIÈCLE.** 1055, dans un lieu du Vendômois, appelé Lavardin, ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il étoit de la Maison des Comtes de Lavardin; mais s'il ne sortoit pas d'une famille aussi distinguée, il n'étoit pas non plus d'une condition si commune que d'autres l'ont pensé. Son père, gentilhomme du Vendômois, le destina, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique. L'éducation qu'il reçut fut relative à ces vues. Il eut pour maître le fameux Bérenger qui lui inspira l'amour des Lettres, mais dont il ne partagea point les erreurs. Les progrès qu'Hilbert fit dans les Sciences le rendirent capable de les enseigner à son tour. Hoël, Evêque du Mans, qui connoissoit son mérite, le choisit pour diriger l'Ecole de sa Cathédrale qui étoit alors très-florissante. Il joignit à cet emploi la dignité d'Archidiacre, & après la mort d'Hoël arrivée en 1092, il fut élevé sur le Siège épiscopal du Mans. La vie de ce zélé Pasteur étoit conforme à ses devoirs, quoique ses travaux fussent souvent traversés par les Rois d'Angleterre & le Comte du Maine, qui se dispu-

voient la  
& le dro  
sécuté to  
auroit re  
dans la  
avoit con  
route la  
réformer  
dans un  
tout ent  
lorsque l  
que de T  
mier Sur  
d'aller pr  
On conne  
qu'il avo  
Mans, de  
vernoit. I  
Siège par  
Clergé &  
xante-huit  
il ne ce  
tions les  
zèle, instr  
Diocèse &  
corrigeant  
fermeté le  
qu'à sa mo  
Hildebe

voient la propriété de la Ville du Mans, & le droit d'y mettre des Evêques. Persecuté tour-à-tour par ces Princes, il auroit renoncé à l'épiscopat pour vivre dans la retraite, si le Pape Pascal II y avoit consenti. Cependant il profita de toute la liberté dont il put jouir pour réformer son Clergé, qui étoit tombé dans un grand relâchement. Il se livroit tout entier à ces saintes occupations, lorsque la mort de Gilbert, Archevêque de Tours, l'obligea, comme premier Suffragant de cette Métropole, d'aller prendre soin de l'Eglise vacante. On connoissoit à Tours les grands biens qu'il avoit faits dans le Diocèse du Mans, depuis vingt-huit ans qu'il le gouvernoit. Il fut donc élu pour remplir ce Siège par le consentement unanime du Clergé & du peuple. Il avoit alors soixante-huit ans, & malgré cet âge avancé, il ne cessa de s'acquitter des fonctions les plus pénibles avec un grand zèle, instruisant son peuple, visitant son Diocèse & les Eglises de sa Province, corrigeant les abus, & maintenant avec fermeté les règles de la discipline, jusqu'à sa mort arrivée en 1134.

Hildebert, considéré par rapport aux

talens littéraires, occupe un rang distingué parmi les Auteurs ecclésiastiques de ce siècle. Il nous reste de lui des Sermons, des Lettres, des Traités théologiques, & quelques Poésies. « Le grand nombre de ses Sermons, disent les savans Auteurs de l'Histoire Littéraire de France, tom. XI, p. 411, » indépendamment d'un plus grand nombre encore, qui sont peut-être perdus, » marquent son zèle pour l'instruction de ceux dont Dieu lui avoit confié la conduite. Ses Lettres, ses Traités théologiques, & ses autres Ecrits, » sont des preuves de sa science & de son érudition, & des monumens de la pureté de sa doctrine sur tous les points de la Religion. On y trouve tous les dogmes de la Foi Catholique exprimés de la manière la plus claire... » On voit en les lisant que l'Auteur puise ses sentimens dans les sources pures de l'Ecriture & de la tradition. » Le texte sacré lui est aussi familier qu'à S. Bernard. On pourroit seulement lui reprocher d'en faire des applications qui s'éloignent trop de leur sens naturel. Il étoit très-versé dans la lecture des Ouvrages des Pères, sur-tout » de

» de S.  
 » Grégoire  
 » pensés  
 » les en  
 » les cir  
 » dire c  
 » & qu  
 » tems f  
 » en écri  
 » se. « A  
 debert p  
 charistie,  
 ger, & q  
 teur eccl  
 terme de  
 mer le ch  
 & du vin  
 dans ce m  
 L'orac  
 dans ce siè  
 pellé le M  
 de son L  
 parler. Ce  
 Novarre en  
 furnom de  
 dition obs  
 dia penda  
 où il y av  
 renommée  
 Tomè V

» de S. Augustin , de S. Léon & de S. Grégoire , & tellement rempli de leurs pensées & de leurs expressions , qu'il les employoit souvent , sans même les citer. Quant à son style , on peut dire qu'il fait honneur à son siècle , & qu'il y a peu d'Ecrivains de son tems sur lesquels il ne l'ait emporté , en écrivant , soit en vers , soit en prose. « Ajoutons à ces réflexions qu'Hildeberty parle très-correctement de l'Eucharistie , quoiqu'il fût élève de Bérenger , & que même il est le premier Auteur ecclésiastique qui se soit servi du terme de *transsubstantiation* , pour exprimer le changement substantiel du pain & du vin au Corps & au Sang de J. C. dans ce mystère.

L'oracle de la Théologie scholastique dans ce siècle , fut Pierre Lombard , appelé le Maître des Sentences , à cause de son Livre fameux dont nous allons parler. Cet homme célèbre naquit à Novarre en Lombardie , d'où lui vint le surnom de Lombard. Il étoit d'une condition obscure , & sans fortune. Il étudia pendant quelque tems à Bologne , où il y avoit une Ecole de Droit fort renommée , & sans doute il subsista par

Tomé V.

N

XII.  
SIÈCLE.

XII. les secours de l'Evêque de Lucques son protecteur. Ce Prélat lui donna des Lettres de recommandation pour S. Bernard, lorsqu'il vint en France, le priant de fournir à sa subsistance & à ses besoins, pendant le séjour qu'il y feroit pour étudier la Théologie. Le saint Abbé répondit aux intentions du Prélat, par lui-même, tant que Pierre Lombard étudia à Reims, & par Gilduin, Abbé de S. Victor, lorsqu'il fut à Paris. Pierre Lombard ne comptoit y rester qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour se perfectionner dans la Théologie, & prendre les degrés académiques; mais il se distingua tellement par sa pénétration, & le genre d'esprit nécessaire pour la Scholastique, qu'il devint le Docteur le plus renommé de cette première Ecole de l'Europe chrétienne. Son mérite lui procura d'abord un Canonat dans l'Eglise de Chartres: mais vers 1159, l'Evêché de Paris ayant vaqué, & le Chapitre ayant élu, pour le remplir, Philippe Archidiacre de cette Eglise, fils du Roi Louis le Gros & frère de Louis le Jeune, ce Prince refusa la dignité qu'on lui offroit, pour la procurer à Pierre Lombard, montrant

par-là  
 font pré  
 Mais il  
 élévatio  
 Pierr  
 son Ou  
 autres  
 ges des  
 un corp  
 goût du  
 divisé e  
 vre con  
 Dans le  
 de ses a  
 divines  
 des Ang  
 de la cré  
 de la g  
 ché orig  
 sième L  
 les perfe  
 pérance  
 nales, l  
 Comma  
 Sacreme  
 rapport  
 Livre. I  
 bientôt  
 les Ecol

par-là combien le savoir & les talens ~~font~~  
 font préférables à l'éclat de la naissance. XII.  
 Mais il ne jouit pas long-tems de son **SIÈCLE.**  
 élévation, étant mort en 1164.

Pierre Lombard est plus connu par son Ouvrage des Sentences, que par ses autres Ecrits. C'est un recueil de passages des Pères, dont l'ensemble forme un corps complet de Théologie, dans le goût du tems où l'Auteur vivoit. Il est divisé en quatre Livres, & chaque Livre comprend plusieurs Distinctions. Dans le premier Livre, il traite de Dieu, de ses attributs & des trois Personnes divines; dans le second, de la création des Anges, de l'ouvrage des six jours, de la création de l'homme, de sa chute, de la grace & du libre-arbitre, du péché originel & du péché actuel. Le troisième Livre a pour objet l'Incarnation, les perfections de J. C., la Foi, l'Espérance, la Charité, les vertus cardinales, les dons du Saint-Esprit, & les Commandemens de Dieu. Enfin, les Sacremens & tous les objets qui y ont rapport, font la matière du quatrième Livre. Dans cet Ouvrage qui devint bientôt le seul dont on se servit dans les Ecoles théologiques, Pierre Lom-

bard ne s'est attaché qu'à recueillir les  
 XII. sentimens des Pères, sur toutes les ques-  
 S I È C L E. tions qu'il examine. Il y ajoute peu de  
 chose du sien, si ce n'est pour concilier  
 des passages qui paroissent opposés; &  
 quand il ne peut y réussir, il laisse ordi-  
 nairement la question indécise. Il évite  
 de traiter les sujets sur lesquels les Pè-  
 res n'ont point écrit, ayant pour but de  
 ne rien avancer qui ne soit appuyé sur  
 l'autorité des saints Docteurs. Après les  
 saintes Ecritures, il n'y a point eu de  
 Livre dont on ait fait plus de Commen-  
 taires que de celui de Pierre Lombard;  
 on en compte jusqu'à deux cent qua-  
 rante, la plupart très-volumineux, &  
 sortis de la plume des plus fameux Théo-  
 logiens de chaque siècle, depuis celui  
 de l'Auteur jusqu'à ces derniers tems.  
 » Quoique l'on eût fait avant le XII<sup>e</sup>.  
 » siècle, dit M. Dupin, Biblioth. Eccl.  
 XII<sup>e</sup>, siècle, p. 737, » plusieurs Col-  
 » lections de Canons, de Décrétales;  
 » de passages des Pères sur le Droit  
 » ecclésiastique, aucune n'avoit été sui-  
 » vie, ni enseignée publiquement. Elles  
 » étoient considérées comme des Ouvra-  
 » ges de particuliers, & les décisions  
 » qu'elles contenoient, n'avoient d'au-

» torité  
 » dont  
 » avoir.  
 » Moin  
 » va en  
 » lant;  
 » fut re  
 » Canon  
 » de ten  
 » taires  
 tion de  
 étoit po  
 celle de  
 Théolog  
 plus heu  
 puis long  
 Sentenc  
 que dan  
 celui du  
 de texte  
 publique  
 oublier c  
 & même  
 récent e  
 vaillé. C  
 des Can  
 discordan  
 plus conn  
 lui a de

» torité qu'autant que les monumens  
 » dont elles étoient tirées pouvoient en  
 » avoir. La Collection que Gratien, **XII.**  
 » Moine de S. Félix de Boulogne, **SIÈCLE,**  
 » va en 1151, eut un succès plus bril-  
 » lant ; car aussi-tôt qu'elle parut, elle  
 » fut reçue si favorablement, que les  
 » Canonistes l'adoptèrent, & qu'en peu  
 » de tems on fit quantité de Commen-  
 » taires sur cet Ouvrage. « La Collec-  
 » tion de Gratien dont il est ici question,  
 » étoit pour le Droit canonique ce que  
 » celle de Pierre Lombard étoit pour la  
 » Théologie ; mais elle eut une destinée  
 » plus heureuse & plus durable ; car de-  
 » puis long-tems l'Ouvrage du Maître des  
 » Sentences a cessé d'être un Livre classi-  
 » que dans les Universités, au lieu que  
 » celui du Moine de Boulogne sert encore  
 » de texte aux explications & aux Leçons  
 » publiques des Canonistes. Ce recueil fit  
 » oublier ceux de Reginon, de Burchard,  
 » & même celui d'Yves de Chartres, plus  
 » récent encore & plus habilement tra-  
 » vaillé. Gratien l'intitula *la Concordance*  
 » *des Canons discordans*, *Concordantia*  
 » *discordantium Canonum* ; mais il est  
 » plus connu sous le Titre de *Décret* qu'on  
 » lui a donné dans les Ecoles, & sous

lequel on le cite ordinairement. Il est di-  
 visé en trois parties ; la première com-  
 prend cent Distinctions. L'Auteur y traite  
 du Droit en général, & ensuite des  
 Ministres de l'Eglise, depuis le Pape jus-  
 qu'aux Clercs du dernier rang ; la secon-  
 de, divisée en trente-six Causes, em-  
 brasse plusieurs questions relatives aux  
 loix & à la discipline canoniques, &  
 chaque question est partagée en divers  
 Chapitres, où il est traité de la simonie,  
 des appellations, des possesseurs dépouil-  
 lés de leurs bénéfices, de la qualité des  
 témoins & des accusateurs, des élec-  
 tions, du gouvernement des Eglises,  
 des censures, des testamens, des sépul-  
 tures, de l'usuré, de ce qu'il faut ob-  
 server à l'égard des furieux, des Juge-  
 mens rendus contre les formes, des  
 Moines & des Abbés, de leurs droits,  
 de ceux qui frappent les Clercs, des  
 Commandes, des sermens, de l'infrac-  
 tion des Canons, &c. La troisième par-  
 tie ne contient que cinq Distinctions,  
 & l'Auteur y parle de la consécration  
 des Eglises, de la célébration de la Messe  
 & de l'Office divin, de l'Eucharistie,  
 des Fêtes solennelles de toute l'année,  
 des Images, du Sacrement de Baptême

XII.

S I È C L E.

C

& des céré  
 la Confirm  
 des mains,  
 de disciplin  
 Gratién  
 les préten  
 fondées su  
 son Ouvrag  
 étendre le p  
 tes les entre  
 paru avant  
 cepter celle  
 rons-nous  
 Chefs de  
 avec plus  
 mais fait  
 que le Déc  
 se, accrédi  
 défaut con  
 tion, c'est  
 sous le nom  
 des Canon  
 cile ou d'  
 alors si peu  
 recevoit t  
 des Auteu  
 & la mêm  
 en crédit

& des cérémonies qu'on y observe, de ~~la~~ la Confirmation, des jeûnes, du travail XII. des mains, & de quelques autres points S I È C L E. de discipline.

Gratien favorise par-tout les nouvelles prétentions de la Cour de Rome, fondées sur les fausses Décrétales, & son Ouvrage a plus contribué lui seul à étendre le pouvoir des Papes, que toutes les entreprises des Pontifes qui avoient paru avant sa publication, sans en excepter celles de Grégoire VII. Aussi verrons-nous dans les siècles suivans, les Chefs de l'Eglise exercer leur autorité avec plus d'empire qu'ils n'avoient jamais fait. & se prévaloir des opinions que le Décret, admis dans toute l'Eglise, accrédita universellement. Un autre défaut considérable de cette Compilation, c'est que Gratien y cite souvent, sous le nom d'un Concile ou d'un Père, des Canons & des textes d'un autre Concile ou d'un autre Père. Mais on étoit alors si peu versé dans la Critique, qu'on recevoit tout sans examen sur la parole des Auteurs. C'est la même ignorance & la même inattention qui avoient mis en crédit les fausses Décrétales, si fu-

nestes à la discipline & au repos de la  
 XII. Société chrétienne.

S I È C L E. Si les bornes dans lesquelles nous devons nous renfermer, nous le permettoient, nous pourrions encore ajouter quelques autres Auteurs de ce siècle à ceux dont nous venons de parler. Tels sont Hugues & Richard de S. Victor, tous les deux habiles Théologiens & savans Ecrivains; Jean de Sarisbéri, Evêque de Chartres, Philologue d'une érudition agréable & variée; Pierre de Blois, connu par ses Lettres, ses Sermons & ses Opuscules sur divers sujets de doctrine & de morale; Otton de Friisingue, dont nous avons une Histoire chronologique depuis le commencement du monde jusqu'au milieu du XII<sup>e</sup>. siècle; l'Abbé Rupert, qui a laissé des Commentaires sur l'Ecriture-sainte; le Cardinal Robert Pullus, qui a fait un Livre des Sentences où toutes les questions sont décidées par des raisonnemens déduits du texte sacré des Ecritures; enfin Pierre Comerton, Prêtre de Troyes, dont il nous reste un Ouvrage sous le titre d'Histoire Scholastique, qui a joui de la plus grande réputation pendant

C  
 trois cens  
 & plusieurs  
 on peut c  
 des conno  
 Dupin, l  
 autres Cr  
 la partie  
 scholastique.

*Mœurs.*

L E S ré  
 ques-uns  
 déjà fait  
 tant en C  
 prava  
 les Grecs  
 volupté p  
 de corrup  
 & à leur  
 plus rech  
 leurs joui  
 délicatesse  
 étoit che  
 & sensibl

trois cens ans. Sur tous ces Ecrivains, & plusieurs autres d'un mérite inférieur, **XII.**  
 on peut consulter, si l'on veut acquérir **SIÈCLE.**  
 des connoissances plus étendues, M.  
 Dupin, D. Cellier, D. Rivet, & les  
 autres Critiques qui se sont occupés de  
 la partie littéraire de l'Histoire ecclé-  
 siastique.

---

### A R T I C L E X I.

*Mœurs. Usages. Conciles généraux.  
 Discipline.*

LES réflexions répandues dans quel-  
 ques-uns des Articles précédens, ont  
 déjà fait connoître l'état des mœurs,  
 tant en Orient qu'en Occident. La dé-  
 pravation étoit grande par-tout; mais  
 les Grecs plus fins, plus polis & d'une  
 volupté plus raffinée, avoient un genre  
 de corruption analogue à leur caractère  
 & à leur manière de sentir. Ils étoient  
 plus recherchés dans leurs plaisirs, &  
 leurs jouissances tenoient à une certaine  
 délicatesse d'esprit & de sentiment, qui  
 étoit chez eux l'effet d'un naturel vif  
 & sensible, que l'éducation avoit encore

perfectionné. Cependant il y avoit parmi eux, comme dans toutes les Nations polies & dépravées, deux classes d'hommes dont les mœurs étoient parvenues à ce point de dissolution, qui ne fait plus trouver de plaisir que dans la débauche la plus outrée, ni de joie que dans les scènes bruyantes & scandaleuses. C'étoient les Courtisans, les Seigneurs, les Riches, & sur-tout les parvenus, qui se mettoient au-dessus des préjugés & des bienséances, se permettant tout, parce qu'ils ne craignoient la censure de personne, pas même de leurs Souverains, qui étoient leurs complices; & le bas peuple que son obscurité déroboit à la sévérité des Loix, quand elles vouloient reprendre quelque vigueur, & qui se dédommageoit du mépris & de l'oppression, en se livrant à tout ce que les vices grossiers ont de plus infâme & de plus révoltant.

Le Clergé, dépositaire des vrais principes de la morale & des intérêts de la vertu, étoit le seul qui pût s'opposer au désordre, & travailler efficacement pour les mœurs. Mais le Clergé de l'Eglise Grecque, quoique plus régulier que celui d'Occident, parce qu'il ne possédoit

C  
ni Seigne  
pouvoir  
tiré des C  
d'ambitio  
tion noble  
mais une  
qui détrui  
fait crain  
ou de per  
mot, qui  
& l'ame  
Empereu  
se mainte  
tribués un  
& sur le  
ce qui le  
gré des p  
moins in  
triarches  
d'autres  
leur cap  
aux autr  
leurs M  
qui ne p  
du cord  
tinople d  
les plus  
Sièges,  
ques, q

ni Seigneuries, ni droits temporels, ni pouvoir dans l'Etat, étoit en général **XII.** tiré des Cloîtres, mal choisi & dévoré **SIÈCL. X.** d'ambition. Ce n'étoit pas cette ambition noble qui porte aux grandes choses, mais une ambition basse & rampante, qui détruit le courage & la liberté, qui fait craindre de manquer ce qu'on desire ou de perdre ce qu'on a obtenu; en un mot, qui avilit, en rendant le cœur lâche & l'ame timide & dépendante. Les Empereurs qui avoient tant de peine à se maintenir sur le Trône, s'étoient attribués une autorité absolue dans l'Eglise & sur les Evêques; ils y faisoient tout ce qui leur plaisoit; disposant à leur gré des plus grands Sièges, comme des moins importans, & destituant les Patriarches, les Prélats, pour en nommer d'autres, qu'ils chassoient encore selon leur caprice. Assez semblables en cela aux autres Despotes, qui font étrangler leurs Ministres quand il leur plaît, & qui ne peuvent se garantir eux-mêmes du cordon. On voyoit donc à Constantinople & dans les autres grandes Villes plusieurs Evêques chassés de leurs Sièges, réduits à des pensions modiques, quelquefois même privés de tout

**XII.** secours ; on en voyoit d'autres relégués dans les Monastères par ordre du Souverain, ou qui s'y retiroient d'eux-mêmes après avoir perdu leurs Eglises, n'ayant pas d'autre asyle. La dignité épiscopale étoit avilie par cette instabilité ; & ceux qui succédoient à ces Prélats destitués, craignant le même sort, vivoient dans une dépendance servile, & n'osoient faire leur devoir.

Chez les Musulmans Turcs ou Arabes, les mœurs étoient un mélange de politesse & de barbarie, de magnificence & de férocité, de licence & d'une sorte de piété ardente, crédule, qui joignoit à la simplicité des dévots, la fureur des fanatiques. Leurs passions impétueuses ne connoissoient point de frein, & c'étoit toujours par les excès & les emportemens les plus fougueux, qu'ils aimoient à satisfaire leurs desirs. Le commerce des Nations occidentales avec les Grecs & les Sarrasins d'Orient ne fit du bien ni aux uns, ni aux autres, dans l'ordre des mœurs. Ils se communiquèrent leurs vices réciproquement, sans profiter des bonnes qualités qu'ils pouvoient imiter les uns des autres. De-là vint que depuis les Croisades, la corruption

ne fit qu'a  
y connut d  
de la terre  
là, par la  
rie de ses

Les dé  
avoient fa  
dans les  
core dans  
mieux pei  
cident, &  
dans le co  
tant les pa  
que nous  
velle comp  
» mi les la  
» Héréf. T  
» que pill  
» lences. I  
» corrupti  
» les Abb  
» guerre.  
» commun  
» le concu  
» & presq  
» néfices e  
» Quelque  
» du vivan  
» les Sei

ne fit qu'augmenter en Europe, & qu'on  
 y connut des désordres dont cette portion  
 de la terre avoit été préservée jusques-  
 là, par la grossièreté même & la barba-  
 rie de ses habitans.

Les déréglemens & l'ignorance qui  
 avoient fait le malheur des hommes  
 dans les âges précédens, rènoient en-  
 core dans celui-ci. Nous ne pouvons  
 mieux peindre l'état des mœurs en Oc-  
 cident, & particulièrement en France,  
 dans le cours de ce siècle, qu'en emprun-  
 tant les paroles d'un judicieux Ecrivain,  
 que nous citons toujours avec une nou-  
 velle complaisance. " On ne voyoit par-  
 » mi les laïcs, dit-il, (Dictionnaire des  
 » Hérés. T. II. p. 590, ) que meurtres,  
 » que pillages, que rapines, que vio-  
 » lences. Le Clergé se ressentoit de la  
 » corruption générale. Les Evêques,  
 » les Abbés, les Clercs alloient à la  
 » guerre. L'usure & la simonie étoient  
 » communes, l'absolution étoit vénale,  
 » le concubinage des Clercs étoit public  
 » & presque passé en coutume. Les Bé-  
 » néfices étoient devenus héréditaires.  
 » Quelquefois on vendoit les Evêchés  
 » du vivant des Evêques; d'autre fois  
 » les Seigneurs les léguoient à leurs

» femmes par testament. Beaucoup d'Evêques disoient qu'ils n'avoient besoin ni de bons Ecclesiastiques, ni de Canonns, parce qu'ils avoient tout cela dans leur bourse ».

Ces désordres scandaleux dont on voyoit quelques traces plus ou moins considérables jusques dans les Diocèses les mieux gouvernés, étoient portés aux derniers excès dans certaines Provinces, & les coupables, soit par leur grand nombre, soit par leur rang, bravoient les peines canoniques. Ce fut la cause du crédit que tant de Prédicans fanatiques acquirent sur l'esprit du peuple, & des ravages étonnans qu'ils firent en tant de lieux. Ils investivoient contre le Clergé; ils lui reprochoient son faste, ses richesses, sa somptuosité, sa mollesse, sa vie mondaine & voluptueuse. Ces déclamations n'étoient injustes & criminelles, qu'en ce qu'elles avoient pour auteurs des hommes sans mission, qui ne tendoient par-là qu'à surprendre la crédulité du vulgaire, & à lui faire embrasser des erreurs dont le principal but étoit d'anéantir l'autorité des Evêques, en détruisant dans la Religion tout ce qui a rapport au pouvoir spi-

rituel. Il les maux tous les tout dans Loire. Les arme Eglises, dévastois jusques Si on les roient d' mêmes trières, roient ni l'amour agir. En eff des moy le procu vertueu loureux les pein ter les qui les qui doiv qui anis siècle, le de Blois tout les

rituel. Il est difficile de se représenter ~~=====~~  
 les maux qu'ils causerent dans presque XII.  
 tous les cantons de la France, & sur-tout dans les pays situés au-delà de la SIÈCLE  
 Loire. Ils les parcouroient en troupes  
 les armes à la main. Ils pilloient les  
 Eglises, attaquoient les Monastères,  
 dévastoiēt les Campagnes, & portoiēt  
 jusques dans les villes le fer & la flamme.  
 Si on les repoussoit d'un côté, ils se jet-  
 toient d'un autre, pour y commettre les  
 mêmes violences. A ces fureurs meur-  
 trières, il étoit aisé de juger que ce n'é-  
 toient ni le zèle de la gloire de Dieu, ni  
 l'amour de la Religion qui les faisoient  
 agir.

En effet, le vrai zèle se manifeste par  
 des moyens qui tendent au bien & qui  
 le procurent. Dans les âmes droites &  
 vertueuses, c'est un sentiment vif & dou-  
 loureux des maux de l'Eglise, qui ne  
 les peint avec énergie, que pour exci-  
 ter les remords dans le cœur de ceux  
 qui les causent, & la vigilance de ceux  
 qui doivent y remédier. Tel étoit le zèle  
 qui animoit les grands hommes de ce  
 siècle, les Yves de Chartres, les Pierre  
 de Blois, les Jean de Sarisbéri, & sur-  
 tout les Bernard. Ils ne dissimuloient

point les désordres qui règnoient dans le Clergé; ils en faisoient les peintures les plus fortes; ils n'épargnoient ni les premiers Pasteurs dont les mœurs étoient repréhensibles, ni les Clercs inférieurs, ni les Abbés qui vivoient en gens du monde, ni les Moines qui oublioient les devoirs de leur état, ni les Papes eux-mêmes & les abus qu'ils souffroient dans leur Cour. Mais ce n'étoit pas le desir injuste de déprimer une autorité légitime, encore moins celui d'inspirer aux fidèles l'esprit d'indépendance & de révolte, qui faisoit parler ces graves Censeurs. Ils n'avoient d'autre vue que d'exciter la sensibilité des cœurs vertueux, d'apprendre aux Chrétiens combien leurs vices étoient déshonorans pour eux & pour l'Eglise, de réveiller le zèle des Pasteurs, ou trop foibles ou trop indolens, de ranimer leur courage, & de leur rappeler ce que l'Eglise attendoit d'eux, soit comme Chefs, soit comme modèles de la Société chrétienne.

Cependant ce fut par la Religion & par ses Ministres, que toutes les erreurs contraires au repos des états, ainsi que les attroupemens & les ravages qu'elles oc-

casionnoient  
guerres par  
utilités sur  
maine; &  
que les fo  
tre la for  
grands e  
de modè  
renoncer  
périssable  
glise qu'  
du bien  
utiles, il  
ou par l  
invoquoit  
fin, si le  
fortunés  
secours  
Religion  
Les Hôp  
lerins de  
l'idée d'  
asyles po  
verent c  
des hom  
croient  
Tandis  
l'oubli d  
dales, la

casionnoient, furent prosrites; que les guerres particulières & tous les actes d'hostilités furent suspendus une partie de la se-  
 maine; que l'humanité fut protégée, & que les foibles trouverent un appui contre la force & l'oppression. S'il y eut de grands exemples de piété, de charité, de modestie, de délintéressement, de renoncement à soi-même & aux choses périssables, ce fut dans le sein de l'Eglise qu'on les vit paroître. Si l'amour du bien public inspira des réglemens utiles, ils furent dictés par les Pasteurs ou par les hommes vertueux dont ils invoquoient le zèle & les lumières. Enfin, si les pauvres, les malades, les infortunés de toute espèce reçurent des secours & des consolations, ce fut la Religion qui les offrit ou qui les prépara. Les Hôpitaux établis en faveur des Pèlerins de la Terre-sainte, donnèrent l'idée d'élever en Europe de semblables asyles pour les malheureux. Ils y trouverent des alimens, des remèdes, & des hommes charitables qui se consacroient à leur service.

Tandis que la corruption du siècle & l'oubli des devoirs enfantoient des scandales, la ferveur des nouveaux Ordres,

XII.

SIÈCLE.

& la vie pure de ceux qui en formèrent  
 XII. les premiers établissemens, offroient au  
 S I È C L E. monde un spectacle bien touchant pour  
 les Chrétiens de toutes les conditions.  
 La fondation de Cîteaux & celle de  
 Clairvaux donnerent naissance à une in-  
 finité de saints asyles où l'innocence &  
 le repentir trouvoient également ce  
 qu'ils pouvoient desirer : l'innocence  
 des moyens sûrs de conserver son éclat ,  
 par la séparation de tout ce qui peut  
 le ternir , & le repentir des secours pro-  
 pres à l'encourager dans les travaux de  
 la pénitence , par l'exercice continuel  
 des jeûnes , des veilles , des privations ,  
 & de toutes les pratiques de mortifica-  
 tion qui peuvent servir de remèdes aux  
 foiblesses de l'ame. La sagesse d'un B.  
 Etienne, d'un S. Bernard & de plusieurs  
 autres saints Abbés que la Providence  
 avoit placés à la tête des Solitaires qui  
 embrassoient la vie monastique sous ces  
 Anges de la terre , leur tendre piété ,  
 leur amour pour Dieu , leur expérience  
 dans les voies intérieures , l'exemple de  
 toutes les vertus qu'ils donnoient à leurs  
 disciples , attiroient auprès d'eux une  
 foule d'élèves , qui renonçoient aux espé-  
 rances du siècle , pour s'enfvelir dans

C  
 ces profon  
 étoit si gra  
 tères deve  
 nir les Reli  
 tres qui for  
 nouvelles c  
 de Clairva  
 son Fonda  
 soixante-di  
 tant les C  
 étoient la  
 tendoit dé  
 Monastères  
 L'Ordre  
 ces premie  
 connu des  
 étoit aussi  
 renouvello  
 anciens A  
 disciples d  
 qui avoit a  
 cachoient  
 d'autre tén  
 seul. C'é  
 arriver che  
 à moins qu  
 au même g  
 ils souhaito  
 Aussi ne

ces profondes retraites. Le nombre en étoit si grand, que les premiers Monastères devenant trop étroits pour contenir les Religieux, il en falloit bâtir d'autres qui formoient bientôt à leur tour de nouvelles colonies. Ainsi la seule Abbaye de Clairvaux, du vivant de S. Bernard, son Fondateur, étoit devenue mère de soixante-dix-sept Maisons; & en comptant les Communautés dont celles-ci étoient la source, sa Jurisdiction s'étendoit déjà sur plus de cent soixante Monastères.

L'Ordre des Chartreux, si austère dans ces premiers tems, si peu jaloux d'être connu des hommes & de se répandre, étoit aussi la consolation de l'Eglise, & renouvelloit à ses yeux le prodige des anciens Anachorètes de l'Égypte. Les disciples de S. Bruno, pleins de l'esprit qui avoit animé ce nouvel Antoine, se cachent au monde, & ne vouloient d'autre témoin de leurs vertus que Dieu seul. C'étoit à regret qu'ils voyoient arriver chez eux des personnes du siècle, à moins que ce ne fût pour se dévouer au même genre de vie. Ayant tout oublié, ils souhaitoient qu'on les oubliât de même. Aussi ne voit-on pas qu'ils eussent le

XII.

SIÈCLE.

**XII.** moindre empressement pour former de nouveaux établissemens, & se rendre par-là plus considérables dans l'Eglise, puisque sous le vénérable Guigues, cinquième Prieur de la Grande Chartreuse, près de cinquante ans après la fondation de l'Ordre, il ne comptoit encore que trois Maisons. Notre Institut, disoit ce digne élève de S. Bruno, se soutient par le petit nombre de ceux qui l'embrassent; car s'il est vrai, selon la parole de Notre-Seigneur, que la voie qui mène à la vie est étroite, & que peu la trouvent, l'Ordre religieux qui admet le moins de sujets est le meilleur. C'étoit la maxime du saint Fondateur, qui par cette raison avoit fixé le nombre des Moines à douze pour chaque Maison, non compris le Prieur qui faisoit le treizième, & quelques Frères laïcs, destinés aux ouvrages qui n'étoient pas compatibles avec la rigueur du silence.

Il se tint pendant ce siècle un grand nombre de Conciles. Nous en rapportons les principaux Réglemens, rédigés sous un certain nombre de Chefs, à la fin de cet article, comme nous avons déjà fait par rapport aux siècles précé-

dens. Mais saintes Assises, une attention de l'autorité de l'Eglise. Des Conciles d'années que qui sont œcuméniques.

Le premier le neuvième dans la Basilique par le Pape assista plus de six cent principal de cet sur la grande qui troublent long-tems. le Pape Calixte avec l'Empereur fameux, il monie de faite par le mais par le Prince seroit c'est-à-dire dépendans par les Ecclésiastiques.

dens. Mais il est quelques-unes de ces saintes Assemblées qui exigent de nous une attention plus particulière, à cause de l'autorité qu'elles ont acquise dans l'Eglise. De ce nombre sont les trois Conciles de Latran célébrés dans les années que cette époque embrasse, & qui sont comptés parmi les Synodes œcuméniques.

Le premier de ces Conciles, qui est le neuvième général, fut tenu à Rome dans la Basilique de S. Jean de Latran, par le Pape Calliste II', l'an 1123. Il y assista plus de trois cents Evêques, & plus de six cents Abbés. L'objet principal de cette Assemblée étoit de statuer sur la grande affaire des Investitures, qui troubloit l'Eglise & l'Etat depuis si long-tems. On y confirma le traité que le Pape Castille II avoit conclu en 1121 avec l'Empereur Henri V. Par ce traité fameux, il avoit été réglé que la cérémonie de l'Investiture ne seroit plus faite par le bâton pastoral & l'anneau, mais par le Sceptre; que les droits du Prince seroient restreints aux Régales, c'est-à-dire aux Fiefs & aux autres biens dépendans de la Couronne, possédés par les Ecclésiastiques; & enfin, que les

**XII.** Evêques ou Abbés qui étoient hors de l'Allemagne, pourroient être consacrés ou bénis avant de s'être soumis à la cérémonie de l'Investiture, pourvu qu'ils la reçussent dans les six mois après leur intronisation. Les Evêques de ce Concile se plainquirent amèrement des Abbés & des Moines, les représentant comme des ambitieux qui vouloient s'arroger les honneurs & les fonctions de l'épiscopat, comme des hommes avides qui engloutissoient les terres données à l'Eglise, & les dons des fidèles, & comme des gens qui avoient perdu l'esprit de leur état, & qui ne connoissoient plus ni la modestie, ni l'humilité, dont l'Ordre monastique avoit tiré autrefois toute sa gloire. Malheureusement ces reproches n'étoient que trop bien fondés à l'égard d'un grand nombre de Communautés religieuses, que les richesses & les exemptions avoient fait déchoir en tout point de l'état primitif. On fit aussi dans cette Assemblée vingt-deux Canons de discipline, qui, la plupart, ne font que répéter ceux des Conciles précédens.

Le second Concile général de Latran, qui est compté pour le dixième œcumé-

nique, fut  
Il y eut en  
cette Assen  
discours po  
l'avoient p  
dans la C  
C'étoit de  
glise, après  
troubler. I  
auteurs ou  
comparurer  
tous par le  
réproché la  
dus coupab  
avoient don  
dépourillés  
usurpée. D  
cile trente  
chose près  
cile de Rein  
ordinairem  
Concile de  
ménique,  
autorité da

Le schis  
nal Octavie  
qu'en 1177  
qui, par sa  
forcé le de

nique, fut tenu en 1139 par Innocent II. Il y eut environ mille Evêques dans cette Assemblée. Le Pape y fit un long discours pour exposer les motifs qui l'avoient porté à réunir tant de Prélats dans la Capitale du Monde chrétien. C'étoit de travailler à la réunion de l'Eglise, après le schisme qui venoit de la troubler. Les Evêques ordonnés par les auteurs ou les fauteurs du schisme, y comparurent. Innocent II les appella tous par leur nom; & après leur avoir reproché la faute dont ils s'étoient rendus coupables, & le scandale qu'ils avoient donné à toute l'Eglise, ils furent dépouillés des marques de leur dignité usurpée. De plus, on fit dans ce Concile trente Canons, qui sont à peu de chose près les mêmes que ceux du Concile de Reims tenu en 1131. On les cite ordinairement sous le nom du second Concile de Latran, lequel étant œcuménique, a conservé une plus grande autorité dans l'Eglise.

Le schisme commencé par le Cardinal Octavien en 1159, avoit duré jusqu'en 1177. Le Pape Alexandre III, qui, par sa patience & son habileté, avoit forcé le dernier de ses rivaux à venir

---

XII.  
SIÈCLE

XII, tomber à ses pieds, voulut consacrer la  
 S I È C L E. paix rendue à l'Eglise par la convoca-  
 tion d'un Concile général, où l'on prend-  
 roit de sages mesures pour empêcher  
 qu'il ne survînt dans la suite de pareils  
 sujets de division. Ce Concile, où tous  
 les Evêques de l'Eglise Latine furent  
 appelés, s'assembla dans l'Eglise de  
 Latran en 1179. Il étoit composé d'en-  
 viron trois cents Evêques. On y fit plu-  
 sieurs Réglemens, contenus en ving-  
 sept Chapitres ou Canons. L'objet de  
 ces Réglemens étoit de réformer quan-  
 tité d'abus qui s'étoient glissés dans l'E-  
 glise; de renouveler les anciennes dis-  
 positions des Loix canoniques qui étoient  
 tombées en oubli; de réprimer les excès  
 des Albigeois & des autres hérétiques  
 dont nous avons parlé; & sur-tout de  
 prévenir pour toujours, s'il étoit possi-  
 ble, les troubles qui s'élevoient à la mort  
 des Papes, & qui occasionnoient des  
 scissions dont les ennemis de l'Eglise  
 tiroient seuls avantage. Par rapport à ce  
 dernier point, il fut réglé que, dans  
 l'élection des Souverains-Pontifes, lors-  
 qu'il y auroit partage entre les Cardinaux,  
 on reconnoîtroit pour légitime successeur  
 de S. Pierre, celui qui auroit eu pour lui  
 les

les deux t  
 encore sui  
 voie de scr

Il ne n  
 mettre sou  
 des usages

1°. Les  
 drales con  
 élections d  
 autres me  
 forte raison

cien ordre  
 Latran mer  
 qui se rend  
 prise. Ils v  
 les traces d  
 emparés du

2°. Les  
 goient à s'  
 convéniens  
 usage; & p  
 plus enracin  
 Concile œc  
 Evêque qu  
 un Prêtre o  
 un titre suf  
 donneroit d  
 lui eût pro  
 partenans à

*Tome V*

les deux tiers des voix. Cette règle est encore suivie quand l'élection se fait par voie de scrutin.

---

 XII.

S I È C L E .

Il ne nous reste plus à présent qu'à mettre sous les yeux du Lecteur un abrégé des usages & de la discipline de ce siècle.

1°. Les Chanoines des Eglises Cathédrales commençoient à s'attribuer les élections des Evêques, à l'exclusion des autres membres du Clergé, & à plus forte raison du peuple. Pour rétablir l'ancien ordre, le second Concile général de Latran menaça d'anathème les Chanoines qui se rendroient coupables de cette entreprise. Ils vouloient en cela marcher sur les traces des Cardinaux, qui s'étoient emparés du droit d'elire seuls les Papes.

2°. Les Ordinations vagues commençoient à s'introduire. On sentit les inconveniens qui pouvoient résulter de cet usage; & pour le détruire avant qu'il fût plus enraciné, on régla dans le troisième Concile œcuménique de Latran, qu'un Evêque qui auroit conféré les Ordres à un Prêtre ou à un Diacre, sans lui assigner un titre suffisant pour son entretien, lui donneroit de quoi vivre, jusqu'à ce qu'il lui eût procuré un revenu des biens appartenans à l'Eglise, dont il pût subsister;

Tome V.

O

**XII.**  
**S I È C L E.** à moins que le Clerc ainsi ordonné ne pût vivre de son patrimoine. C'est la première fois qu'il est fait mention de patrimoine pour les Clercs, au lieu de titre ecclésiastique.

3°. Les exemptions, dont le but étoit de soustraire les Monastères & les Moines à la Jurisdiction des Pasteurs ordinaires, s'étoient déjà introduites, comme nous l'avons vu; mais elles se multiplièrent plus que jamais dans ce siècle. Les Abbés qui les avoient obtenues, en devenoient superbes & arrogans, aussi-bien que leurs inférieurs. Ils méprisoient les Evêques dont ils étoient indépendans, & ne faisoient aucun cas de leurs exhortations, quand ils se plaignoient du relâchement & des abus qui règnoient dans les Cloîtres. Ce mal ne fit qu'augmenter dans la suite, & les Pontifes, qui trouvèrent dans ces privilèges émanés d'eux, une ampliation d'autorité, continuèrent d'en accorder; sans avoir égard aux justes plaintes des Evêques.

4°. Depuis le dixième siècle, les Papes s'étoient attribué le droit de canoniser les Saints. Cependant les Métropolitains se maintenoient encore à cet égard dans l'ancien usage. Mais Ale-

C  
 xandre III  
 en mettant  
 au nombre  
 quelles il r  
 de prononc  
 toise, fut  
 chevêque  
 exemple qu  
 xandre III  
 introduit l'

5°. La p  
 que pour le  
 n'étoit pas  
 devenoit pl  
 qu'on pouv  
 péchés de to  
 & principa  
 attachées au  
 ges. Les co  
 étoient pou

6°. On  
 roit élevé  
 trente ans a  
 gnités infé  
 charge d'an  
 pourroit en  
 teint vingt  
 devint plus  
 qu'il n'avoit

Alexandre III acheva de les en depouiller, en mettant la Canonisation des Saints au nombre des causes majeures sur lesquelles il n'appartient qu'au Saint-Siège de prononcer. S. Gautier, Abbé de Pontoise, fut canonisé en 1153 par l'Archevêque de Rouen. C'est le dernier exemple que l'Histoire en fournit. Alexandre III est aussi le premier qui ait introduit l'usage des Monitoires.

5°. La pratique de la pénitence publique pour les péchés graves & scandaleux, n'étoit pas entièrement abolie; mais elle devenoit plus rare de jour en jour, parce qu'on pouvoit obtenir la rémission des péchés de toute espèce par d'autres voies, & principalement par les Indulgences attachées aux Croisades & aux Pélerinages. Les confessions publiques à la mort étoient pourtant encore en usage.

6°. On ordonna que personne ne seroit élevé à l'épiscopat avant l'âge de trente ans accomplis. A l'égard des Dignités inférieures & des Bénéfices à charge d'ames, il fut réglé que nul ne pourroit en être pourvu, qu'il n'eût atteint vingt-cinq ans. L'état des Curés devint plus fixe & plus recommandable qu'il n'avoit encore été, par la défense

XII.

SI È C L E.

~~\_\_\_\_\_~~ faite aux Evêques de les déposséder arbitrairement. On statua qu'à l'avenir ils ne pourroient être dépouillés de leur titre que par un jugement canonique de l'Evêque, prononcé dans le Synode diocésain.

XII.  
S I È C L E R.

7°. Jusqu'à ce tems, les Evêques avoient exercé par eux-mêmes la Jurisdiction contentieuse; mais ils commencèrent dans ce siècle à remplir cette fonction par des Officiers délégués à cet effet. C'est l'origine des Officiaux dont le nom & l'emploi étoient inconnus auparavant. Les Evêques commencèrent aussi, vers cette époque, à communiquer leur autorité à des Ecclésiastiques du second ordre: mais cela fut défendu. Cet usage, qui est l'origine de la commission de Grand-Vicaire, favorisoit trop l'indolence des Evêques; d'ailleurs, elle étoit contraire au droit des Archidiaques.

8°. Il fut défendu aux Ecclésiastiques de tout rang de rien recevoir pour les fonctions spirituelles, comme les Ordinations, l'administration des Sacramens, la collation des Bénéfices, &c. Il fut néanmoins permis de recevoir des fideles une aumône volontaire pour la célébration des Messes, mais avec défense de l'exiger. C'est l'origine de l'ho-

noraire ac-  
objct.

9°. La  
commence  
crite, con  
seule avoi  
leurs nuisi  
ce qu'un m  
de plusieurs  
tat d'en a  
remplir le

10°. Ju  
ceux qui é  
de se mari  
on ne les f  
mes; ils c  
chassés du  
Mais dans  
sortes de m  
qui les avo  
L'Ordonna  
mier Conc  
qui excluoi  
times des  
reçue dans

11°. Le  
avoient dé  
dans les siè  
en devint

moratoire accordé aux Prêtres pour cet objet. XII.

9°. La pluralité des Bénéfices, qui SIÈCLE.  
commençoit à s'introduire, fut prof-  
crite, comme un abus que la cupidité  
seule avoit fait naître. Elle étoit d'ail-  
leurs nuisible au service de l'Eglise, en  
ce qu'un même fujet, par la réunion  
de plusieurs titres, se mettoit hors d'é-  
tat d'en acquitter les charges & d'en  
remplir les fonctions avec exactitude.

10°. Jusqu'ici il avoit été défendu à  
ceux qui étoient dans les Ordres sacrés  
de se marier; mais quand ils le faisoient  
on ne les séparoit pas d'avec leurs fem-  
mes; ils étoient seulement dégradés,  
chassés du Clergé, & mis en pénitence.  
Mais dans ce siècle, on déclara nuls ces  
sortes de mariages, & on obligea ceux  
qui les avoient contractés, à se séparer.  
L'Ordonnance qui le porte est du pre-  
mier Concile général de Latran. La Loi  
qui excluoit du Clergé les enfans illégit-  
times des Prêtres, fut renouvelée &  
reçue dans toute l'Eglise.

11°. Les mortifications volontaires  
avoient déjà commencé à s'introduire  
dans les siècles précédens; mais l'usage  
en devint beaucoup plus commun dans

celui-ci. C'étoient la haire, le cilice, la discipline qu'on se donnoit ou qu'on se faisoit donner par d'autres. Une autre dévotion s'introduisit encore. Lorsqu'on étoit à l'extrémité, on se faisoit mettre sur un lit de cendre couvert d'un cilice, ou l'on se faisoit revêtir d'un habit de Moine, pour mourir dans cet état. Plusieurs saints Evêques en donnèrent l'exemple, & la dévotion d'expirer sur la cendre, passa en coutume dans quelques Ordres religieux de nouvelle institution.

12°. La Communion sous les deux espèces étoit encore d'un usage ordinaire dans l'Eglise; mais dès le commencement de ce siècle, quelques-uns prenoient les deux espèces à la fois, en trempant celle du pain dans celle du vin; & sur la fin du siècle, quelques-uns n'en recevoient plus qu'une.

13°. On interdit aux Moines dans le premier Concile général de Latran, l'administration des Sacramens & les fonctions curiales. La différence qu'il y avoit entre eux & les Chanoines Réguliers, consistoit principalement en ce que ces derniers étoient capables de posséder des Cures & d'autres Bénéfices, lorsqu'ils y étoient appelés par les Evêques. Mais

dans la fe  
Chanoines  
d'être tirés  
appliqués  
mystère. Q  
leur côté u  
sans doute  
par lequel  
autres Rel  
Abbé Fle  
Ecclési. No  
» versème  
» comme  
» des rich  
tous ceux  
grégations  
d'en sortir  
Bénéfices.

14°. L  
tournois,  
bats, & q  
sanglans,  
nes les plu  
ciles, & f  
le troisièm  
jours sans  
Françoise,  
d'amuseme  
l'Eglise, n

dans la ferveur de leur institution, les Chanoines Réguliers ne souhaitoient pas d'être tirés de leur solitude, pour être appliqués à l'exercice extérieur du Ministère. Quelques Prélats se faisoient de leur côté un scrupule de les y employer, sans doute à cause du vœu de pauvreté, par lequel ils étoient liés, comme les autres Religieux. « En effet, dit le docte Abbé Fleury, (Sixième Disc. sur l'Hist. Ecclés. N<sup>o</sup>. X.) » c'est un étrange renversement de faire vœu de pauvreté, » comme un moyen d'acquérir un jour » des richesses. » Réflexion applicable à tous ceux qui n'entrent dans les Congrégations régulières, que dans la vue d'en sortir promptement par la voie des Bénéfices.

14<sup>o</sup>. Les fêtes militaires appellées tournois, qui étoient l'image des combats, & qui en avoient souvent les effets sanglans, furent défendues sous les peines les plus grièves, dans plusieurs Conciles, & spécialement dans le second & le troisième de Latran : mais ce fut toujours sans succès. Le goût de la Noblesse Françoisse, étant si décidé pour ces sortes d'amusemens, que ni les anathèmes de l'Eglise, ni les accidens funestes qui en

XII.  
S I È C L E

étoient souvent la fuite, ne furent pas capables de l'en détourner. Il n'y eut que les changemens arrivés, avec le tems, dans les préjugés & dans les mœurs, qui purent en faire passer la mode. Ce goût tenoit à la Chevalerie, dont l'empire s'étendoit sur toute l'Europe, & il s'écoula plusieurs siècles, il en coûta beaucoup de sang, avant qu'on en fût revenu.

15°. On prescrivit, sous peine d'excommunication, l'observation de la Trêve de Dieu, c'est-à-dire, toute cessation d'hostilité offensive & défensive, depuis le soleil couché du Mercredi de chaque semaine, jusqu'au matin du Lundi suivant, depuis l'Avent jusqu'à l'Octave de l'Epiphanie, & depuis la Septuagésime, jusqu'à l'Octave de Pâques. Cette défense d'employer les armes pour attaquer & pour défendre, déjà faite dans un grand nombre de Conciles, fut réitérée par les second & troisième Synodes œcuméniques de Latran. Mais en se soumettant à ces sages réglemens, on y mettoit quelquefois des réserves, c'est-à-dire, qu'on juroit d'observer la Trêve, excepté à l'égard de tel ou de tel; & alors, si l'on tuoit celui qu'on avoit excepté, on n'étoit pas censé avoir violé la Trêve.

16°. La lépre, maladie contagieuse dont on ne connoissoit ni la nature, ni le remède, avoit été apportée en Europe par les Croisés, & c'étoit un des fruits malheureux des guerres d'outre-mer. On la regardoit comme incurable, & on rassembloit dans une même habitation ceux qui en étoient atteints. Le troisième Concile général de Latran leur accorda des Eglises particulières, des Cimetières, & des Prêtres pour leur administrer les secours spirituels, à condition toutefois que cette permission ne nuisoit point aux droits des Paroisses. C'est la première Ordonnance qui ait été faite concernant les Léproseries.

XII.

SIÈCLE.



# CHRONOLOGIE DES CONCILES.

## DOUZIÈME S I È C L E.

- XII.**  
S I È C L E.  
An de J. C.  
1102.
- ROMANUM**, vers la fin du mois de Mars, par Pascal II, de tous les Evêques d'Italie & des Députés de plusieurs Ultramontains. On y anathématisa avec serment toute hérésie, & on y promit obéissance au Pape. On y confirma de plus l'excommunication prononcée contre l'Empereur Henri, par Grégoire VII & Urbain II, & Pascal la publia de sa bouche le Jeudi-saint, 3 Avril, dans l'Eglise de Latran.
1102. **Londonense**, de toute l'Angleterre, vers la fin de Septembre, par S. Anselme. On y condamna la simonie, & on y déposa six Abbés qui en furent convaincus. On fit ensuite plusieurs réglemens.
1103. **Mediolanense**, de Milan. Le Prêtre Liprand y accuse l'Archevêque Pierre Grossolan de simonie, ou s'offre de prouver l'accusation par le feu. Les Evêques

du Concil  
ques tem  
du pays  
entre de  
endomm  
resta une  
au pied,

Roman  
dans le C  
répriman  
Trèves,  
ture de l'  
sa démiss  
fut rétab

Trecen  
par le Lég  
& plusieurs  
Senlis, a  
sacrés, s  
defroi, A  
malgré lu

Balger  
Juillet, p  
sieurs Evê  
lippe & d  
messe de  
encore ab

Parisie  
le Roi &

du Concile l'en empêchent. Pressé quel-  
ques tems après par Grossolan de sortir  
du pays ou de faire l'épreuve, il passe  
entre deux bûchers allumés sans en être  
endommagé dans ses habits. Mais il lui  
resta une blessure à la main & une autre  
au pied, qui rendirent l'épreuve suspecte.

*Romanum*, par le Pape Paschal II,  
dans le Carême. Le Pape y fit une sévère  
reprimande à Brunon, Archevêque de  
Trèves, de ce qu'il avoit reçu l'investi-  
ture de l'Empereur Henri. Brunon donna  
sa démission, mais trois jours après il  
fut rétabli.

*Trecense*, de Troyes, le 28 Mars,  
par le Légat Richard, Evêque d'Albane,  
& plusieurs Evêques. Hubert, Evêque de  
Senlis, accusé d'avoir vendu les Ordres  
sacrés, s'y purgea par serment; & Go-  
desfroi, Abbé de Nogent, y fut nommé  
malgré lui, Evêque d'Amiens.

*Balgeniacense*, de Baugenci, le 30  
Juillet, par le Légat Richard & plu-  
sieurs Evêques, en présence du Roi Phi-  
lippe & de Bertrade, qui, malgré la pro-  
messe de se séparer, ne furent point  
encore absous dans ce Concile.

*Parisiense XIV*, le 2 Décembre, où  
le Roi & Bertrade furent absous, après

XII.  
S I È C L E.  
An de J. IC.

1104.

1104.

1104.

1104.

XII. avoir promis par serment de n'avoir plus ensemble aucun commerce criminel.

S I È C L E.

AN de J. C.

1105.

*Romanum*, au Palais de Latran, le 26 Mars. Pascal II y excommunia le Comte de Meulan & ses complices que l'on accusoit d'être cause que le Roi d'Angleterre s'opiniâtroit à soutenir les investitures; il y excommunia aussi ceux qui les avoient reçues.

1105.

*Romanum*, dans le mois de Mai, où le Pape rétablit Pierre Gossolan sur le Siège de Milan. Mais il ne put jamais faire exécuter le décret de son rétablissement, tant étoit puissant, dit Muratori, le parti qui lui étoit opposé.

1105.

*Quintilburgense vel Northufense*, de l'Abbaye de Quedlimbourg, selon les uns, de Northausen en Thuringe, suivant les autres, dans la semaine avant la Pentecôte. On y condamna la simonie & le concubinage des Prêtres, & on y confirma la paix de Dieu. On promit aussi de réconcilier par l'imposition des mains ceux qui ayant été ordonnés par les schismatiques, avoient été déposés. Le Roi Henri V, révolté contre l'Empereur son père, étant survenu à cette assemblée, y protesta avec larmes qu'il n'avoit accepté le Sceptre que malgré lui, ajoutant qu'il

étoit prêt qu'il satisfaisoit persuadé

*Remen*  
titue Oc  
Tournai  
brai, dé  
en 1095,  
pereur H  
dans son

*Conve*  
Mayence  
le Roi H  
assistèrent  
Seigneurs  
grand no  
vella les  
l'Empere  
adhérens.

*Floren*  
de l'année  
disputa  
lieu, qu  
déjà né.

ne put rie  
*Pictav*  
Boëmond  
présent,  
la Croisa  
matières

étoit prêt de le rendre à son père, pourvu qu'il satisfît le Pape. Le Concile parut persuadé de la sincérité de ce discours.

*Remense*, le 2 Juillet, où l'on substitue Odon, Abbé de S. Martin de Tournai, à Gaucher, Evêque de Cambrai, déposé au Concile de Clermont en 1095, pour son attachement à l'Empereur Henri IV. Gaucher se maintint dans son Siègé tant que ce Prince vécut.

*Conventus Moguntinus*, Diète de Mayence, assemblée le jour de Noël, par le Roi Henri V. Les Légats du Pape y assistèrent avec plus de cinquante-deux Seigneurs laïques de l'Empire & un grand nombre de Prélats. On y renouvela les anathèmes prononcés contre l'Empereur, l'Antipape Guibert & leurs adhérens.

*Florentinum*, de Florence, sur la fin de l'année, par le Pape Pascal II. On y disputa beaucoup contre l'Evêque du lieu, qui disoit que l'antechrist étoit déjà né. Le tumulte fut si grand, qu'on ne put rien décider.

*Pictaviense*, de Poitiers, le 26 Mai. Boëmond, Prince d'Antioche, y étoit présent, & on y publia solennellement la Croisade. On y traita aussi diverses matières ecclésiastiques.

XII.

SIÈCLE.

AN DE J. C.

1105.

1105.

1105.

1106.

**XII.** *Lexaviense*, de Lisieux, vers la mi-  
**S I È C L E** Octobre, assemblé par Henri I, Roi  
 An de J. C. d'Angleterre. Les réglemens de ce Con-  
 1106. cile regardent plus le civil que l'ecclé-  
 siastique. Au lieu que les Seigneurs laïques y  
 étoient-ils en plus grand nombre que  
 les Prélats.

1106. *Guaftallense*, de Guaftalle-sur-le-Pô,  
 le 22 Octobre. Pascal II, assisté d'un grand  
 nombre d'Evêques, de Clercs, des Am-  
 bassadeurs de Henri, Roi d'Allemagne,  
 & de la Princesse Mathilde en personne,  
 y ordonna que la Province d'Emilie ne  
 seroit plus soumise à la Métropole de  
 Ravenne : ainsi il ne lui resta que la  
 Province de Flaminie. On y usa d'in-  
 dulgence en faveur des Evêques ordon-  
 nés dans le schisme, pourvu qu'ils ne  
 fussent ni usurpateurs, ni simoniaques,  
 ni coupables d'autres crimes; & on y  
 renouvella les défenses faites aux laï-  
 ques de donner les investitures.

1107. *Trecense*, de Troyes, vers l'Ascension.  
 Pascal II exhorta les peuples à la Croi-  
 sade, & le Concile excommunia tous  
 ceux qui violeroient la Trêve de Dieu.  
 On y rétablit la liberté des élections, &  
 on y confirma la condamnation des in-  
 vestitures sur lesquelles les Allemands ne

s'étoient  
 dans la  
 quelque

Lond  
 par S. A  
 images  
 mettoit  
 par la C

Jerof  
 Légat,  
 de Jérus  
 intrus su  
 de Dair  
 farée à  
 fut enfu  
 che de

Lond  
 felme,  
 Mai. O  
 entre au  
 n'ont pa  
 de Lond  
 encore  
 femmes  
 que hor  
 de deux

Bene  
 Pape Pa  
 & le lux

s'étoient point accordés avec les Romains dans la conférence de Châlons, tenue quelques jours auparavant.

*Londinense*, de Londres, le 1 Août, par S. Anselme. On y accorda les hommages au Roi, comme le Pape le permettoit, & on y défendit les investitures par la Crosse & l'Anneau.

*Jerosolymitanum*. Gibelin d'Arles, Légat, assisté des Evêques du Royaume de Jérusalem, y ayant déposé Ebremar, intrus sur le Siège Patriarchal; du vivant de Daïmbert, lui donna l'Eglise de Césarée à cause de sa simplicité. Gibelin fut ensuite élu par le Concile, Patriarche de Jérusalem.

*Londinense*, de Londres, par S. Anselme, à la Cour de la Pentecôte, 24 Mai. On y fit dix Canons, qui portent, entre autres choses, que les Prêtres qui n'ont pas observé la défense du Concile de Londres tenu en 1102, s'ils veulent encore célébrer la Messe, quitteront leurs femmes & ne pourront plus leur parler que hors de leurs maisons & en présence de deux témoins.

*Beneventanum*, le 12 Octobre, par le Pape Pascal II, touchant les investitures & le luxe des habits des Cleros.

XII.

SIÈCLE.

An de J. C.

1107.

1107.

1108.

1108.

**XII.** *Romanum*, le 14 Mars. Pascal II y renouvela les décrets contre les investitures & les Canons qui défendent aux laïques de disposer des biens de l'Eglise.

S I È C L E.  
An de J. C.  
1110.

La même année, Richard, Evêque d'Albano, Légat en France, y tint trois Conciles : l'un à Clermont en Auvergne, à la Pentecôte; le second à Toulouse, peu de tems après la Pentecôte; (c'est le huitième de cette Ville) & le troisième à S. Benoît-sur-Loire, le 1 Octobre. Il se tenoit alors peu de Conciles sans Légats du Pape.

1110.

*Coloniense*, de Cologne, par Frédéric, Archevêque de Cologne, où Sigebert, Moine & Député de Gemblours, célèbre Ecrivain, obtint la Canonisation de Guibert, qui avoit fondé ce Monastère cent quarante-huit ans auparavant. Cette cérémonie se fit solennellement quelque tems après ce Concile, en levant de terre le corps du Saint.

1110.

*Constantinopolitanum*, où l'on condamne l'hérésie des Bogomiles. L'Empereur Alexis Comnène y publie aussi une Constitution sur les élections & sur les devoirs des Prélats.

1111.

*Verulanum*, de Véroh, entre Anagni, & Vélétri, par le Pape Pascal, où l'on

obligea Grégoire Paterne, à l'Evêque de

*Lateranense*, convenu avec le Clergé lui-même, lui réciproquement investitures, faire ratifier. On assemble le Concile, qu'on étoit arrivé du temple, on commença à emmener pour signer, lequel Henri & reprit le

*Lateranense*, cinq jours de vacances. Par ces Investitures, l'Evêque de Rome portera à la constitution, de Saint-Esprit, d'avant les règnes, ne soit pas

obligea Grimald, Archichanoine de S. Paterne, à reconnoître la Jurisdiction de l'Evêque diocésain. XII.

*Lateranense I.* Le Roi Henri V étant convenu avec le Pape Pascal II, que le Clergé lui rendroit les Régales, & que lui réciproquement se délieroit des Investitures, ce Prince vint à Rome pour faire ratifier solennellement ce traité. On assembla à ce sujet, le 12 Février, le Concile dont nous parlons. Mais lorsqu'on étoit sur le point de conclure, il arriva du trouble, l'assemblée fut rompue, on courut aux armes. Le Pape fut emmené prisonnier par Henri, qui lui fit signer, le 12 Avril, un autre traité, par lequel Henri laissa au Clergé les Régales, & reprit les Investitures. SIÈCLE.  
An de J. C.  
1111.

*Lateranense II,* le 18 Mars & les cinq jours suivans, d'environ cent Evêques. Pascal II y révoqua le privilège des Investitures. Le fameux Gérard, Evêque d'Angoulême, fut chargé de porter à l'Empereur le décret de révocation, contenant qu'il est contre le Saint-Esprit & contre l'institution canonique, d'exiger qu'un Evêque élu, suivant les règles, par le Clergé & le peuple, ne soit pas sacré, qu'il n'ait reçu aupara- 1112.

avant l'investiture du Roi. Le Légat s'acquitta de cette commission périlleuse avec une fermeté qui désarma le Prince.

S I È C L E.

An de J. C.

1112.

*Ansanum*, d'Anse. Les Evêques de la Province de Sens appellés à ce Concile par l'Archevêque de Lyon, refusèrent de s'y trouver, ne voulant point reconnoître sa Jurisdiction. Nous avons dans les Collections des Conciles, leur réponse à ce Prélat, avec sa réplique. On n'est point sûr que ce Concile se soit tenu; du moins il n'en reste aucun acte.

1112.

*Viennense*, le 16 Septembre, par Gui, Archevêque de Vienne & Légat. Les Evêques y jugent que l'Investiture reçue d'une main laïque, est une hérésie. Ils condamnent le privilège extorqué par le Roi Henri, anathématisent ce Prince & le séparent du sein de l'Eglise, jusqu'à une pleine satisfaction. C'est ce que n'avoit point fait le Pape au Concile de Latran; mais il confirma celui-ci par une Lettre du 20 Octobre.

1112.

*Aquense*, d'Aix en Provence. On y fit trois Canons, dont le premier ordonne que l'Archevêque d'Aix percevra la quatrième partie de tous les revenus ecclésiastiques de son Archevêché.

1112  
ou environ.

*Jerofolymitanum*, par Conon, Légat

en Palest  
pereur H  
mens qu

*Strigo*  
Hongrie  
l'Archev  
Suffragan  
sur la di

*Vindf*  
Londres  
de Cant  
cance, l  
16 Avril

*Cyper*  
rano, pe  
Octobre  
chevêque  
une affa  
celui de  
Pape, d  
Mont-C

avoit été  
Abbaye  
de Sicile  
cal donn  
Calabre  
fils du C

*Legion*  
bre, par

en Palestine. On y excommunia l'Empereur Henri V, pour les mauvais traitemens qu'il avoit faits au Pape Pascal II. **XII.**

*Strigoniense*, de Gran ou Strigonie en Hongrie, vers le mois de Janvier, par l'Archevêque Laurent, avec dix de ses Suffragans. On y fit soixante-cinq Canons sur la discipline. **SIÈCLE. An de J. C. 1114.**

*Windsoriense*, de Windfor, près de Londres, où l'on élut pour Archevêque de Cantorbéri, après cinq ans de vacance, Raoul, Evêque de Rochester, le 16 Avril. **1114.**

*Cyperanum ou Ceperanum*, de Cépé-rano, petite Ville sur le Garillan, le 12 Octobre, par le Pape Pascal II. L'Archevêque de Bénévent y fut déposé pour une affaire purement temporelle; & celui de Cassano remit aux pieds du Pape, du consentement de l'Abbé du Mont-Cassin, l'habit monastique qu'il avoit été contraint de recevoir dans cette Abbaye, pour obéir à Roger, Comte de Sicile. Dans ce même Concile, Pascal donna l'investiture des Duchés de Calabre & de la Pouille à Guillaume, fils du Comte Roger. **1114.**

*Legionense*, de Léon, le 18 Octobre, par Bernard, Archevêque de To- **1114.**

- lède, & tous les Prélats des Asturies, de Léon & de Galice. On y fit dix Canons sur la discipline.
- XII. *Compostellanum*, le 17 Novembre.
1114. On adopta dans celui-ci les dix Canons qui avoient été dressés dans celui de Léon, & on y en ajouta quinze autres.
1114. *Bellovacense*, de Beauvais, le 6 Décembre, par Conon, Cardinal & Légat, assisté des Evêques de trois Provinces. On y excommunia l'Empereur Henri, & on y renouvela plusieurs décrets des derniers Papes, touchant la conservation des biens ecclésiastiques, & les autres points de discipline les plus nécessaires alors. On y parla aussi de quelques hérétiques que le peuple brûla à Soissons, sans attendre le Jugement des Ecclésiastiques, craignant qu'il ne fût trop doux; & on remit à délibérer, au Concile suivant, sur S. Godefroi, qui avoit quitté son Evêché d'Amiens pour se retirer à la Chartreuse.
1115. *Suessionense*, le 6 Janvier, d'où on envoya aux Frères de la Chartreuse pour les prier & leur ordonner de renvoyer Godefroi, Evêque d'Amiens; ce qui fut exécuté au commencement du Carême.
1115. *Remense*, le 28 Mars, par le Légat

Conon.  
pereur H  
d'Amien  
fut reçu  
qu'il étoit  
Le m  
Conciles  
le Lundi  
Châlons-  
l'un & da  
nication  
Evêques  
refusé de  
lons, Co  
gleterre,  
duite du  
Pape, q  
Trenor  
Août, p  
ne, Lég  
de Callis  
veur des  
sançon,  
l'Eglise  
S. Etienn  
toient. L  
jugemen  
nouveau  
année à l

Conon. Il y excommunia encore l'Empereur Henri, & renvoya à son Siège d'Amiens l'Evêque Godefroi. Ce Prélat fut reçu de son peuple avec joie, parce qu'il étoit fort regretté.

XII.

SIÈCLE.

An de J. C.

Le même Légat tint deux autres Conciles cette année : l'un à Cologne, le Lundi de Pâques 19 Avril ; l'autre à Châlons-sur-Marne, le 12 Juillet. Dans l'un & dans l'autre, il réitéra l'excommunication contre l'Empereur. Plusieurs Evêques & Abbés de Normandie ayant refusé de se trouver au Concile de Châlons, Conon les déposa. Le Roi d'Angleterre, Henri I, irrité de cette conduite du Légat, en porta ses plaintes au Pape, qui rétablit les Prélats déposés.

*Trenorchienne*, de Tournus, le 15 Août, par Gui, Archevêque de Vienne, Légat, & depuis Pape sous le nom de Calliste II. Ce Prélat y décide en faveur des Chanoines de S. Jean de Befançon, la contestation sur la dignité de l'Eglise matrice que les Chanoines de S. Etienne de la même Ville leur disputoient. Le Pape Pascal n'approuva pas ce jugement ; il ordonna d'assembler un nouveau Concile qui se tint la même année à Dijon, & par le même Légat.

III.

- mais sans aucun fruit. Cette contestation ne fut terminée que l'an 1253.
- XII.** *Trojanum*, de Troyes dans la Pouille, le 24 Août, par le Pape Pascal II. On y rétablit la Trêve de Dieu pour trois ans.
- III.** *Ovetanum*, d'Oviédo, en présence de la Reine Uraque & de sa Cour. On y fit des réglemens contre ceux qui pilloient les Églises, & contre ceux qui violoient les asyles sacrés.
- III.** *Coloniense*, de Cologne, aux Fêtes de Noël, par le Légat Dictéric, où l'on renouvelle l'excommunication contre l'Empereur Henri.
- III.** *Syriacum*, de Syrie, après Noël, par l'Evêque d'Orange, Légat du Pape, où Arnoul, Patriarche de Jérusalem, fut déposé.
- III.** *Lateranense*, le 6 Mars. Pascal II y condamna le privilège extorqué par l'Empereur, sous un anathème perpétuel, & tout le Concile qui étoit très-nombreux, s'écria : Ainsi soit-il. Un Evêque ayant dit que ce privilège contenoit une hérésie, le Pape répondit que l'Eglise de Rome n'avoit jamais eu d'hérésie, mais que c'étoit elle qui les avoit toutes brisées. L'Empereur n'y fut point excommunié ; mais le Pape y approuva ce que les Légats

C  
avoient fait  
preux avo  
nié. On y  
ou recevoi  
cile, Ponc  
geoit le t  
réfuté par  
Romaine,  
n'apparten  
Castin.

*Salisber*  
Mars, en  
On veut y  
Archevêqu  
obéissance  
Il le refut  
son Sièg  
la suite, &  
de lui.

*Lingone*  
paigne ent  
Diocèse d  
Dijon, à u  
par Gui,  
y traita pl  
dont le dé  
nous.

*Divione*  
On y ordo

avoient fait dans leurs Conciles, où l'Empereur avoit été plusieurs fois excommunié. On y renouvela la défense de donner ou recevoir l'investiture. Dans ce Concile, Ponce, Abbé de Cluni, qui s'arrogeoit le titre d'*Abbé des Abbés*, fut réfuté par Jean, Chancelier de l'Eglise Romaine, qui lui prouva que ce titre n'appartenoit qu'à l'Abbé du Mont-Cassin.

XII.

SIÈCLE.

An de J. C.

*Salisberienſe*, de Salisbéri, le 20 Mars, en préſence du Roi Henri I. On veut y contraindre Turſtain, élu Archevêque d'Yorck, de promettre obéiſſance à l'Archevêque de Cantorbéri. Il le refuſe & aime mieux renoncer à ſon Siège. Il y monta néanmoins dans la ſuite, & ſans faire l'acte qu'on exigeoit de lui.

1116.

*Lingonenſe*, célébré en pleine Campagne entre Luz & Til-Châtel, au Diocèſe de Langres, aujourd'hui de Dijon, à une lieue de Béze, le 8 Juin, par Gui, Archevêque de Vienne. On y traita pluſieurs affaires particulières, dont le détail n'eſt point venu juſqu'à nous.

1116.

*Divionenſe*, de Dijon, par le même. On y ordonna aux Chanoines Réguliers

1116.

**XII.** de S. Etienne de retourner à cette Eglise qu'ils avoient abandonnée pour aller vivre dans la solit le. Ce Concile est vraisemblablement le même que celui dont parle la Chronique de Bonneval, sous l'an 1117, sans en marquer aucun détail.

**1117.** *Mediolanense*, de Milan, par l'Archevêque Jourdain, vers la fin de Février. Ce fut dans une prairie, nommée le Broglio, que ce Concile se tint. On y éleva deux théâtres, sur l'un desquels étoient les Evêques, les Abbés & autres Prélats inférieurs; sur l'autre étoient les Consuls avec les Jurisconsultes, & autour des uns & des autres, une grande multitude de Clercs, de Vierges & de laïques. L'objet de cette Assemblée étoit la réformation des mœurs. C'est tout ce qu'on en fait.

**1117.** *Beneventanum*, au mois d'Avril, où Pascal II excommunia Maurice Bourdin, Archevêque de Brague, son Légat, pour avoir couronné l'Empereur à Rome, durant la retraite du Pape au Mont-Cassin.

**1118.** *Tolosanum*, IX, de Toulouse, vers le mois de Février, où l'on conclut le voyage d'Espagne pour le secours d'Alfonse,

fonse, Roi grande ba Décembre

*Capuan*  
excommuni  
Antipape  
élire.

*Rotoma*  
bre, (Ass  
d'Angleter  
Royaume  
de Cantor  
Rouen y t  
avec quatre  
Abbés. Co  
s'y plaigni  
tipape Bo  
Eglises de  
leurs prièr  
argent, di

*Viennen*  
Actes en s

*Beneven*  
l'Archevêq  
thème à c  
dépouilloie

*Colonien*  
l'on publi  
pereur He

*Tome V*

fonse, Roi d'Arragon, qui gagna une grande bataille contre les Maures le 6 Décembre. XII.

*Capuanum*, de Capoue, où Gélase II excommunia l'Empereur Henri & son Antipape Bourdin qu'il venoit de faire élire. **SI È C L E.**  
An de J. C. 1118.

*Rotomagensè*, de Rouen, le 7 Octobre, (Assemblée-mixte.) Henri, Roi d'Angleterre, y traita de la paix du Royaume avec les Seigneurs & Raoul de Cantorbéri, tandis que Géoffroi de Rouen y traitoit des affaires de l'Eglise avec quatre de ses Suffragans & plusieurs Abbès. Conrad, Légat du Pape Gélase, s'y plaignit de l'Empereur & de l'Antipape Bourdin, en demandant aux Eglises de Normandie le secours de leurs prières, & encore plus celui de leur argent, dit Ordéric, Auteur du tems. 1118.

*Viennense*, par le Pape Gélase. Les Actes en sont perdus. 1118.

*Beneventanum*, le 10 Mars, par l'Archevêque Landulphe. On y dit anathème à ceux qui ravageoient le pays & dépouilloient les Eglises. 1119.

*Coloniense*, par le Légat Conon, où l'on publia l'excommunication de l'Empereur Henri V. 1119.

- XII.** *Fritzlarieufe*, de Fritzlar dans la Hesse, le 28 Avril, par le Légat Conon.
- S I È C L E.** On y renouvela l'excommunication contre l'Empereur. S. Norbert y comparut pour se défendre contre ceux qui l'accusèrent de prêcher sans mission. Il se justifia par les termes de son ordination, suivant l'Auteur de sa Vie.
- 1119.** *Tolosanum X*, de Toulouse, le 8 Juillet, par Caliste II, assisté des Cardinaux, des Evêques & des Abbés de Languedoc, &c. On y fit dix Canons, dont le troisième chasse de l'Eglise les Manichéens, & ordonne qu'ils soient réprimés par les Puissances séculières.
- 1119.** *Remense*, de Rheims, par le Pape Caliste II, assisté de quinze Archevêques, de plus de deux cens Evêques, & d'environ autant d'Abbés, depuis le 20 Octobre jusqu'au 30 du même mois. Louis le Gros y porta ses plaintes au sujet de la Normandie, que le Roi d'Angleterre lui enlevait; mais le Concile n'en jugea point. On y fit cinq décrets contre les principaux abus du tems, tels que la simonie, les Investitures, les usurpations, & l'incontinence des Ecclesiastiques. Dans le quatrième, on défend de rien exiger pour le Bap-

tême, les  
ou l'onctio  
un autre de  
mais on n  
jetée ent  
Henri étoit  
transporta  
Ce voyage  
voulut poi  
avoit faite  
Investitures  
le parti de  
pape Bourc  
*Rotomag*  
bre, par l  
défend aux  
les femmes  
*Bellovac*  
29 Octobre  
les Evêque  
canonisa S.  
est ignoré.  
*Neapolit*  
tine. On y  
version de  
colère de l  
Canons qu  
nous.

*Suessione*

tème, les saintes Huiles, la sépulture, ou l'onction des malades. On y dressa un autre décret pour la Trêve de Dieu; mais on n'y put conclure la paix projetée entre le Pape & l'Empereur. Henri étoit à Mousson où le Pape se transporta pendant la tenue du Concile. Ce voyage fut inutile. L'Empereur ne voulut point exécuter la promesse qu'il avoit faite avec serment de renoncer aux Investitures. Le Pape à son retour prit le parti de l'excommunier avec l'Antipape Bourdin.

XII.

SIÈCLE.

An de J. C.

*Rotomagensis*, au mois de Novembre, par l'Archevêque Géoffroi. On y défend aux Prêtres tout commerce avec les femmes, ce qui excita une sédition. IIII9.

*Bellovacensis*, depuis le 18 jusqu'au 29 Octobre, par le Légat Conon & les Evêques de trois Provinces. On y canonisa S. Arnoul de Soissons. Le reste est ignoré. IIII9.

*Neapolitanum*, de Naplouse en Palestine. On y exhorta le peuple à la conversion de ses mœurs pour appaiser la colère de Dieu, & on y fit vingt-cinq Canons qui ne sont point venus jusqu'à nous. III20.

*Suessionensis*, après le mois de Janvier. III21.

vier, par le Légat Conon. On y obligea Abailard de brûler de sa propre main son Livre de la Trinité, & on le reléqua à S. Médard, d'où il fut peu de tems après renvoyé à S. Denis.

1122. *Wormatiense*, Asssemblée de Worms, le 8 Septembre: l'Empereur y renonça aux Investitures, & le Pape lui conserva le droit de donner les régales qui sont les droits royaux de Justice, de monnoie, de péage, ou autres semblables, accordés à des Eglises, ou à des particuliers. C'est ainsi que l'union de l'Empire & du Sacerdoce fut rétablie le 22 ou le 23 Septembre.

1123. *LATERANENSE*, de Latran. IX<sup>e</sup>. Concile général, & le premier d'Occident, sous Caliste II, depuis le 18 Mars, jusqu'au 5 Avril, (*Mansi.*) Il s'y trouva plus de trois cents Evêques & plus de six cents Abbés, en tout, près de mille Prélats. Il ne nous reste de ce Concile que vingt-deux Canons, dont la plupart sont tirés de plusieurs Conciles précédens.

On rapporte à cette année différens Conciles tenus en France par le Légat Pierre de Léon, qui fut depuis Antipape, sous le nom d'Anaclet. Ces Conciles sont ceux de Chartres, de Clermont,

de Beauvais  
fait rien de

*Londinense*  
Westminster

tembre, par  
d'Honorius

de Cantorb  
Evêques, &

On y fit di  
que confirm

*Wormati*  
en vertu de

II, où l'on  
froi, Arch

près de troi  
de simoniaq

On ignore  
blée: on sai

fut terminé  
soit de forc

*Londinen*  
13 Mai, &

l'on fit douz  
tion des mœ

*Nanneten*  
Comte Co

Bretagne. C

attribuoit au  
d'un mari c

de Beauvais & de Vienne , mais on ne fait rien de ce qui s'y est passé.

XII.

*Londinense* ou *Westmonasteriense* , de Westminster près de Londres , le 9 Septembre , par Jean de Crème , Légat d'Honorius II , assisté des Archevêques de Cantorbéri & d'Yorck , de vingt Evêques , & d'environ quarante Abbés. On y fit dix-sept Canons qui ne font que confirmer les anciens.

SI È C L E.  
An de J. C.  
1126.

*Wormatiense* , par le Cardinal Pierre , en vertu des ordres du Pape Honorius II , où l'on examine l'élection de Godefroi , Archevêque de Trèves , faite près de trois ans auparavant , & taxée de simoniaque par le Clergé de Trèves. On ignore le résultat de cette Assemblée : on fait seulement qu'après qu'elle fut terminée , Godefroi , soit de gré , soit de force , abdiqua.

1127.

*Londinense* ou *Westmonasteriense* , le 13 Mai , & les deux jours suivans , où l'on fit douze Canons pour la réformation des mœurs.

1127.

*Nannetense* , de Nantes , sous le Comte Conon , par les Evêques de Bretagne. On y abolit la coutume qui attribuoit au Seigneur tous les meubles d'un mari ou d'une femme , après la

1127  
ou environ.

mort de l'un ou de l'autre ; & celle qui attribuoit au Prince les débris des naufrages. On y fit quelques réglemens de discipline.

An de J. C.  
1127.

*Trojanum*, de Troyes dans la Pouille, sur la fin de Novembre, où le Pape Honorius II. confirme l'excommunication qu'il avoit prononcée à Bénévènt contre Roger, pour avoir pris le titre de Duc de Pouille & de Sicile.

1127.  
& 1128.

*Moguntina duo*, où l'on examine l'accusation de simonie intentée contre Othon, Evêque d'Halberstat, que l'on déposa.

1128.

*Trecense*, de Troyes en Champagne, le 13 Janvier, par le Légat Mathieu d'Albano, assisté des Archevêques de Rheims & de Sens, de treize Evêques en tout, de S. Bernard & de quelques autres Abbés. On y jugea à propos de donner une règle par écrit & l'habit blanc aux Templiers, dont l'Ordre avoit commencé en 1118.

1128.

*Ravennense*, de Ravenne, où le Pape Honorius II. déposa les Patriarches d'Aquilée & de Venise ou de Grado, pour avoir été favorables aux schismatiques.

1128.

*Rotomagensis*, au mois d'Octobre, par le Légat Mathieu d'Albano. Ce Pré-

lat, après avoir  
gleterre sur  
bla par son  
Abbés de N  
plusieurs ré  
sente du R

*Papiense*  
Jean de C  
Anselme,  
avoir cour  
Duc de Fr

*Parisiens*  
Germain-d  
par Mathie  
la réforme  
en particul  
dont on di  
mettre des  
décret touc  
par l'Evêq  
Pape, puis

*Catalaun*  
2 Fév. Hen  
copat, suiv

*Palentin*  
vieille Cast  
semaine de  
Canons rel.

lat, après avoir conféré avec le Roi d'An-  
 gleterre sur les besoins de l'Eglise, assem-  
 bla par son ordre, les Evêques & les  
 Abbés de Normandie, avec lesquels il fit  
 plusieurs réglemens de discipline en pré-  
 sence du Roi.

*Papiense*, de Pavie, par le Cardinal  
 Jean de Crème, où l'on excommunia  
 Anselme, Archevêque de Milan, pour  
 avoir couronné Roi d'Italie Conrad,  
 Duc de Franconie, rébelle envers l'Em-  
 pereur Lothaire.

*Parisiense XV*, dans l'Abbaye de S.  
 Germain-des-Près en présence du Roi,  
 par Mathieu d'Albano. On y parla de  
 la réforme de plusieurs Monastères, &  
 en particulier de celui d'Argenteuil,  
 dont on dispersa les Religieuses pour y  
 mettre des Moines de S. Denis. Le  
 décret touchant Argenteuil fut confirmé  
 par l'Evêque de Paris, ensuite par le  
 Pape, puis par le Roi.

*Catalaunense*, de Châlons-sur-Marne, le  
 2 Fév. Henri de Verdun y abdiqua l'épis-  
 copat, suivant le conseil de S. Bernard.

*Palentinum*, de Placentia, dans la  
 vieille Castille en Espagne, la première  
 semaine de Carême. On y fit dix-sept  
 Canons relatifs aux abus du tems.

- XII.** *Londonense*, le 1 Août. Les Evêques y furent trompés par le Roi, qui s'appropriâ le droit de punir les Prêtres incontinens, dont il tira beaucoup d'argent sans les corriger.
1129. *Aniciense*, du Puy en Velay, vers le mois de Mars ou d'Avril. S. Hugues de Grenoble & d'autres Evêques y excommunièrent Pierre de Léon, Antipape, dit Anaclet.
1130. *Stampense*, d'Etampes, au mois d'Avril, en présence de Louis le Gros. On s'en rapporta à S. Bernard, qui déclara que le vrai Pape étoit Innocent II, & Pierre de Léon Antipape.
1130. *Herbipolense*, de Wirtzbourg, au mois d'Octobre. Innocent II y fut reconnu Pape en présence de son Légat, & confirmé par l'Empereur Lothaire.
1130. *Claromontanum*, de Clermont en Auvergne, au mois de Novembre, par Innocent II, qui reçut Conrad, Archevêque de Saltzbourg, & Eribert de Munster, Envoyés du Roi Lothaire. On y fit treize Canons.
1131. *Leodiense*, de Liège, le 22 Mars. Lothaire présent avec la Reine, son épouse, & un grand nombre d'Evêques, y reçut le Pape avec honneur, & on y

rétablit  
déposé t  
de Maye

Remer

cent II :

soixante-

bre d'Ab

François

gnols y af

Abbés é

Pape Inno

de Léon

noit à ré

sept Can

mêmes c

Clermont

y sacra L

Ce Conci

Mogun

non de S

dans ce fie

main de

Placem

Pâques, p

sieurs Evê

Creiffon

ritoire de

par Arnau

On y étab

rétablit Othon, Evêque d'Halberstar, déposé trois ans auparavant au Concile de Mayence.

*Remense*, le 19 Octobre, par Innocent II : treize Archevêques, deux cent soixante-trois Evêques & un grand nombre d'Abbés, de Clercs & de Moines François, Allemands, Anglois & Espagnols y assistèrent. Le plus distingué des Abbés étoit S. Bernard. L'élection du Pape Innocent y fut approuvée, & Pierre de Léon excommunié, s'il ne revenoit à résipiscence. On y publia dix-sept Canons qui sont à peu près les mêmes que les treize du Concile de Clermont de l'année précédente. Le Pape y sacra Louis le Jeune le 25 Octobre. Ce Concile dura quinze jours.

*Moguntinum*, de Mayence, où Brunon de Strasbourg, accusé d'être intrus dans ce siège, remit sa dignité entre les mains de Mathieu, Légat du Pape.

*Placentinum*, de Plaisance, après Pâques, par Innocent II, assisté de plusieurs Evêques de Lombardie.

*Creissonum*, de Creixan, dans le territoire de Narbonne, le 5 Décembre, par Arnauld, Archevêque de Narbonne. On y établit une sauve-garde à Crei-

XII.

SIÈCLE.

AN DE J. C.

1131.

1131.

1132.

1132.

xap, dont les Evêques marquèrent les limites par des Croix qu'ils y firent planter, avec anathème contre ceux qui donneroient atteinte à cette sauve-garde.

**XII.** *Jotrense*, de l'Abbaye de Jouarre au Diocèse de Meaux. On y frappa d'excommunication les auteurs du meurtre de Thomas, Prieur de S. Victor, commis le 20 Août de la même année.

**1133.** *Pisanum*, de Pise, le 3 Juin, à la Pentecôte, de tous les Evêques d'Occident, par Innocent II. S. Bernard y assista. On y excommunia de nouveau Pierre de Léon & ses fauteurs, sans espérance de rétablissement.

**1136.** *Londinense*, au mois de Janvier, où l'on traita des besoins de l'Eglise & de l'Etat en présence du Roi Etienne.

**1136.** *Northamptoniense*, en Northumbre, le 29 Mars, convoquée par le Roi Etienne. On y élut l'Archidiacre Robert, son parent, pour remplir le Siège d'Excester, vacant par le décès de Guillaume de Waravast. On y nomma aussi à deux Abbayes.

**1138.** *Burgense*, de Burgos, au mois d'Octobre, par Gui, Cardinal-Légit, venu en Espagne pour l'introduction du rit Romain dans les Offices divins, &

pour réco  
 Navarre  
 guerre.

*Melfen*  
 sole, près  
 l'Empereur  
 Evêques,  
 nes du M  
 cent II.

*Londin*  
 Légat Al  
 & d'envi  
 dix-sept  
 derniers

*LATE*  
 cile génér  
 Il s'y trou  
 principal  
 réunion  
 Canons  
 que ceux  
 répétés m  
 tement.

d'Arnaud  
 d'Abailar  
 les Evêqu  
 ne flattan

*Vinton*  
 Août, co

pour réconcilier ensemble les Rois de Navarre & de Castille, qui étoient en guerre. XII.

S I È C L E.

*Melfense*, au lieu nommé Lago-Pésole, près de Melfe, le 18 Juillet, où l'Empereur Lothaire, assisté de plusieurs Evêques, réconcilia l'Abbé & les Moines du Mont-Cassin avec le Pape Innocent II. An. de J. C. 1137.

*Londinense*, le 13 Décembre, par le Légat Albéric assisté de dix-huit Evêques & d'environ trente Abbés. On y fit dix-sept Canons, la plupart répétés des derniers Conciles. 1138.

*LATERANENSE II*, dixième Concile général, sous Innocent II, le 8 Avril. Il s'y trouva environ mille Evêques. Le principal objet de ce Concile étoit la réunion de l'Eglise. On y fit trente Canons qui sont presque les mêmes que ceux du Concile de Reims en 1131, répétés mot pour mot, mais divisés autrement. On y condamna aussi les erreurs d'Arnaud de Bresse, ancien disciple d'Abailard. Il déclamoit contre le Pape, les Evêques, les Clercs, & les Moines, ne flattant que les laïques. 1138.

*Vintoniense*, de Vinchestre, le 30 Août, contre le Roi Etienne, qui, après

**XII.** avoir saisi les Châteaux appartenans aux Eglises de Salisbéri & de Lincoln, en avoit fait mettre les deux Evêques en prison.

**SIÈCLE**  
An de J. C.

1140.

*Constantinopolitanum*, au mois de Mai, par le Patriarche Léon Stipiate. On y condamna les Ecrits de Constantin Chrysomale, mort auparavant, comme étant remplis, non-seulement de nouveautés & d'extravagances, mais d'hérésie manifestes, & principalement de celles des Enthousiastes & des Bogomiles.

1140.

*Senonense*, le 2 Juin, par l'Archevêque Henri Sanglier, en présence du Roi Louis le Jeune. Abailard qui avoit demandé ce Concile pour justifier sa doctrine, y est confondu par S. Bernard dès la première interpellation. On censura sa doctrine, en réservant sa personne au Saint-Siège auquel il avoit appelé. Le Pape Innocent le condamna comme hérétique, le 16 Juillet de la même année, fit brûler ses Livres, & ordonna qu'il fût enfermé, ainsi qu'Arnaud de Bresse. Abailard se désista de son appel, & se retira dans l'Abbaye de Cluni, où il consacra le reste de ses jours à la pénitence.

*Vinton*  
Avril. H  
& Légat  
Mathilde  
préjudice  
qu'elle te

*Antioch*  
par le L  
ques de  
che Raou  
Siège d'A  
Doyen.

*Westm*  
le 7 Déc  
tre s'y ex  
pour Re  
fournir  
frère, dé  
cette Ass  
ses droits.

*Latinia*  
de Marc  
Alvise, B  
doit en d  
Le Pape I  
des Moir  
vêque. I  
cause. L  
cette Ass

*Vintonienſe*, de Vincheſtre, le 7 

---

 Avril. Henri, Evêque de Vincheſtre, XII.  
& Légat du Pape, y fit reconnoître S I È C L E.  
Mathilde pour Reine d'Angleterre, au An de J. C.  
préjudice d'Etienne, frère de ce Prélat, 1141.  
qu'elle tenoit alors en priſon.

*Antiochenum*, le dernier Novembre, 1141.  
par le Légat Albéric, aſſiſté des Evê-  
ques de Syrie. On y dépoſa le Patriar-  
che Raoul, & on mit à ſa place ſur le  
Siège d'Antioche; Aimeri qui en étoit  
Doyen.

*Westmonaſterienſe*, de Westminster, 1141.  
le 7 Décembre. L'Evêque de Vincheſ-  
tre ſ'y excuſe d'avoir reconnu Mathilde  
pour Reine, & détermine les aſſiſtans à  
fournir des ſecours à Etienne, ſon  
frère, délivré de priſon, & préſent à  
cette Aſſemblée, pour ſe maintenir dans  
ſes droits.

*Latiniacenſe*, de Lagny. Les Moines 1142.  
de Marchienne ſ'y défendent contre  
Alviſe, Evêque d'Arras, qui ſe préten-  
doit en droit de leur donner un Abbé.  
Le Pape Innocent II avoit pris la défenſe  
des Moines, S. Bernard, celle de l'E-  
vêque. Les premiers gagnèrent leur  
cauſe. Le Légat Yves qui préſidoit à  
cette Aſſemblée, reprit, dit-on, l'Abbé

de Clairvaux de Lettres trop vives qu'il avoit écrites contre ces Religieux ; & celui-ci, ajoute-t-on, eut l'humilité de reconnoître son tort.

XII.  
S I È C L E.  
An de J. C.

1142. *Londoniense*, de Londres à la mi-Carême, par le même, en présence du Roi Etienne, contre ceux qui maltraioient les Clercs & les emprisonnoient.

1143. *Jerofolymitanum*, par le Légat Albéric, aux Fêtes de Pâques. Le Patriarche des Arméniens y assista. On y conféra avec lui sur les articles de croyance où il différoit de l'Eglise Romaine, & il promit de les corriger.

1143. *Constantinopolitanum I*, le 20 Août, contre deux prétendus Evêques, dont les Ordinations faites par le seul Métropolitain, furent déclarées nulles : on les condamna encore comme étant de la secte des Bogomiles.

1143. *Constantinopolitanum II*, le 1 Octobre. Le Moine Niphon y fut enfermé dans un Monastère, en attendant une plus ample information de ce qui le regardoit.

1144. *Constantinopolitanum III*, le 22 Février. Niphon y fut enfin condamné pour avoir dit entr'autres choses, anathème au Dieu des Hébreux. On le renferma

ensuite, & forcée par Michel O

Roman

l'Eglise de

pole, tou

avec restr

tant que t

Evêque, l

lium & m

Bulle est c

Ce diff

fat entier

Tours, q

datée du

dix-neuf

Vizelia

Pâques,

croisa av

nombre c

de S. Ber

dans cett

dication c

Carnot

le 21 Av

voulut él

Chef ; ma

(onstan

où l'on d

ensuite, & il demeura dans sa retraite forcée pendant tout le patriarchat de Michel Oxite. XII.

*Romanum*, où Lucius II soumet à l'Eglise de Tours, comme à leur Métropole, toutes les Eglises de Bretagne, avec restriction pour celle de Dol; portant que tant que Géoffroi, qui en étoit Evêque, la gouverneroit, il auroit le Pallium & ne seroit soumis qu'au Pape. La Bulle est du 15 Mai. S I È C L E.  
An de J. C.  
1144.

Ce différend entre Tours & Dol ne fut entièrement terminé en faveur de Tours, que par la Bulle d'Innocent III, datée du 1 Juin 1199, & signée par dix-neuf Cardinaux

*Vizeliacense*, de Vézelay, le jour de Pâques, 31 Mars. Louis le Jeune s'y croisa avec la Reine Aliénor & grand nombre de Seigneurs, à la persuasion de S. Bernard, qui prêcha la Croisade dans cette Assemblée, & appuya sa prédication de plusieurs miracles. 1146.

*Carnotense*, Assemblée de Chartres, le 21 Avril, pour la Croisade. On y voulut élire S. Bernard pour en être le Chef; mais il le refusa constamment. 1146.

*Constantinopolitanum*, le 26 Février, où l'on déposa le Patriarche Côme, à 1147.

cause de ses liaisons avec l'hérétique

XII. Niphon.

S I È C L E. *Parisiense XVI*, après les Fêtes de  
An de J. C. Pâques, par le Pape Eugène III. On y  
1147. examina les erreurs de Gilbert de la  
Porée, Evêque de Poitiers, sur la Tri-  
nité. S. Bernard y disputa contre Gilbert;  
mais le Pape remit la décision à pronon-  
cer sur cette dispute, au Concile qu'il  
devoit tenir l'année suivante à la mi-  
Carême.

1147  
au mois de  
Décembre,  
ou dans les  
premiers  
jours de  
1148.  
*Trevirensis*, par Eugène III, avec  
dix-huit Cardinaux, plusieurs Evêques  
& Abbés. On y examina les Ecrits de  
sainte Hildegarde; le Pape lui-même  
les lut en présence de tout le Clergé:  
tous les assistans en rendirent grâces à  
Dieu, & à S. Bernard en particulier.  
Le Pape en écrivit à la Sainte, lui  
recommandant de conserver par humilité  
la grace qu'elle avoit reçue, & de lui  
déclarer avec prudence ce qui lui seroit  
révélé.

1148. *Remense*, commencé le 22 Mars,  
par le Pape Eugène III, assisté de plu-  
sieurs Evêques de France, de quelques-  
uns d'Allemagne, d'Angleterre & d'Es-  
pagne. On y fit plusieurs Canons, la  
plupart répétés des Conciles précédens;

& rapport  
plaires.

articles de  
Evêques

leur profes-  
articles en

Gilbert. C

ne person-  
de corrige

Banber-

Eberhart,  
son exam

Prévôt de  
Reichersp

devoir être  
comme da

fut jugée  
accusateur

pris.

*Londin*  
Carême; p

Cantorber-

Il fut pri-  
ce Concile

on y appell-  
res. Un

Huntingto-  
sortes d'ap

que Henri

& rapportés diversement en divers exemplaires. On y condamna aussi quatre articles de Gilbert de la Porée, & les Evêques de France y proposèrent, dans leur profession de foi, quatre autres articles entièrement opposés à ceux de Gilbert. Ce Prélat ne fut point condamné personnellement, parce qu'il promit de corriger ce qu'il avoit mal enseigné.

*Banbergensè*, de Bamberge, par Eberhart, Archevêque de Saltzbourg, où son examine la doctrine de Gérohus, Prévôt des Chanoines Réguliers de Reichersperg sur J. C. qu'il soutenoit devoir être adoré dans son humanité comme dans sa divinité. Cette doctrine fut jugée irrépréhensible, & Folmar, accusateur de Gérohus, rejeté avec mépris.

*Londinensè*, de Londres, à la mi-Carême, par Thibaud, Archevêque de Cantorbéri en présence du Roi Etienne. Il fut principalement question, dans ce Concile, des appellations à Rome, & on y appella trois fois pour diverses affaires. Un Historien Anglois ( Henri de Huntington, ) dit qu'auparavant ces sortes d'appels n'étoient pas en usage, & que Henri de Vinchestre fut le premier

=====  
XII.

S I È C L E.

A N de J. C.

1150.

1151.

- qui les fit valoir dans le tems qu'il étoit
- XII. Légat du Saint-Siège.
- S I È C L E *Balgentiacense*, de Beaugenci, le 18  
 An de J. C. Mars. Après avoir oui les témoins qui  
 1152. déposèrent de la parenté de Louis VII  
 avec la Reine Alienor, leur mariage  
 fut déclaré nul du consentement des par-  
 ties, par les Evêques.
1152. *Hibernicum*, au Monastère de Mellis-  
 font, Ordre de Cîteaux, en Irlande,  
 après le mois de Septembre, par le  
 Cardinal Paperon, Légat. On y établit  
 quatre Archevêchés, à Armach, à  
 Dubin, à Cashel & à Thonam, & on  
 leur assigna des Suffragans.
1153. *Wormatiense*, par les Cardinaux Ber-  
 nard & Grégoire, aux Fêtes de la Pente-  
 côte. Henri, Archevêque de Mayence,  
 y est déposé sur les accusations calom-  
 nieuses de plusieurs de ses Clercs, &  
 Arnold de Séléhoven, Prévot de cette  
 Eglise, est mis à sa place.
53. *Constantiense*, de Constance, où  
 l'Empereur Frédéric fait divorce avec  
 son épouse Adélaïde, en présence des  
 Légats & par le conseil des Evêques,  
 suivant Othon de Frisingue.
1154. *Londinense*, pendant le Carême. On  
 y fait revivre les anciennes Coutumes

énoncées  
 & les priv  
*Sueffion*  
 le Jeune  
 pour dix a  
*Constan*  
 par le Pat  
 l'on déci  
 s'offre au  
 Saint-Espr  
*Remens*  
 le 26 Oct  
 sur la disc  
*Mogun*  
 par Arnol  
 On ne fa  
 blée, qui  
 des Citoye  
 en devoir  
 ces mutin  
 Monastère  
 le 24 Juin  
 \* *Papi*  
 5 Février  
 Environ ci  
 Abbés s'y  
 faveur d'O  
 tipape, &  
 dre III avec  
 refusé de v

énoncées dans la Charte de S. Edouard , XII  
 & les privilèges du Clergé.

*Suessonense*, le 10 Juin. Le Roi Louis S I È C L E.  
 le Jeune & les Barons y jurent la paix A N de J. C.  
 pour dix ans. 1155

*Constantinopolitanum*, le 26 Janvier , 1156.  
 par le Patriarche Luc Chrysoberge , où  
 l'on décide que le Sacrifice de l'Autel  
 s'offre au Fils , comme au Père & au  
 Saint-Esprit.

*Remense*, par l'Archevêque Samson , 1157.  
 le 26 Octobre, où l'on fit sept Canons  
 sur la discipline.

*Moguntinum*, après le 1 Octobre , 1159.  
 par Arnold , Archevêque de Mayence.  
 On ne fait pas l'objet de cette Assen-  
 blée , qui fut interrompue par la révolte  
 des Citoyens: L'Archevêque s'étant mis  
 en devoir , l'année suivante, de réprimer  
 ces mutins , fut attaqué par eux dans le  
 Monastère de S. Jacques , & mis à mort  
 le 24 Juin.

\* *Papiense*, de Pavie, commencé le 1160.  
 5 Février , par ordre de l'Empereur.  
 Environ cinquante Evêques avec plusieurs  
 Abbés s'y déclarèrent le 11 Février en  
 faveur d'Octavien, ou Victor III, An-  
 tipape , & y anathématisèrent Alexan-  
 dre III avec tous ses fauteurs, qui avoient  
 refusé de venir à ce Concile.

- XII.** *Agnaninum*, d'Anagni, où Alexandre III, assisté des Evêques & des Cardinaux de sa suite, excommunia solennellement, le Jeudi-Saint 24 Mars, l'Empereur Frédéric, & déclara tous ceux qui avoient juré fidélité à ce Prince absous de leur serment. Il ne paroît pas, dit M. Fleury, que Frédéric ait été moins obéi, ni moins reconnu Empereur, après cette excommunication, que devant.
1160. *Oxonienſe*, d'Oxford, où l'on condamna plus de trente hérétiques Vaudois ou Poplicains, qui détestoient le Baptême, l'Eucharistie & le Mariage, & comptoient pour rien l'autorité de l'Eglise. On les abandonna au Prince pour être punis corporellement.
1160. *Nazareth*, vers la fin de l'année. Alexandre y est reconnu Pape.
1160. *Laudenſe*, de Lodi, commencé le 19 Juin, & fini le jour de S. Jacques 25 Juillet, par l'Antipape Victor, en présence de l'Empereur. L'élection de Victor y fut confirmée.
1161. *Apud novum Mercatum*, de Neuf-Marché, au Diocèse de Rouen; *Bellovacenſe*, de Beauvais. Dans l'un & l'autre, tenu au mois de Juillet, on reconnoît Pape Alexandre III.

*Toloſe*  
où le Roi  
terre, av  
qu'Abbés  
nurent l  
nellemen  
née pré  
qu'ils avo  
à Beauva  
dres.

*Monſp*  
jour de l  
xandre II  
tera pub  
contre O  
& ſes Co

*Westm*  
à Londr  
Pentecôte  
celier du  
de Cant

*Turone*  
Alexandre  
dinaux,  
quatre cen  
en a publ  
pétés d'ap  
quatrième  
puis nom

*Tolosanum XI*, vers la fin de l'année, où le Roi de France & le Roi d'Angleterre, avec cent Prélats, tant Evêques qu'Abbés des deux Royaumes, reconnurent le Pape Alexandre plus solennellement qu'ils ne l'avoient fait l'année précédente, dans les Assemblées qu'ils avoient tenues chacun de leur côté, à Beauvais, à Neuf-Marché & à Londres.

**XII,**  
S I C L E R.  
An de J. C.  
1161.

*Monspeliense*, de Montpellier, le jour de l'Ascension, 17 Mai, où Alexandre III, assisté de dix Evêques, reitèra publiquement l'excommunication contre Octavien, ou l'Antipape Victor & ses Complices.

1162.

*Westmonasteriense*, de Westminster à Londres, le 26 Mai, veille de la Pentecôte, où Thomas Bequet, Chancelier du Royaume, est élu Archevêque de Cantorbéri.

1162.

*Turonense*, le 19 Mai, par le Pape Alexandre III, assisté de dix-sept Cardinaux, cent vingt-quatre Evêques, quatre cent quatorze Abbés, &c. Labbe en a publié dix Canons, la plupart répétés d'après les Conciles précédens. Le quatrième est contre les Manichéens, depuis nommés Albigeois, avec lesquels

1163.

il est défendu d'avoir aucun commerce  
 . XII. sous peine d'excommunication. Dans le  
 S I È C L E. neuvième, les Ordinations faites par  
 An de J. C. Octavien & par les autres schismati-  
 ques, sont déclarées nulles.

1164. \* *Clarendonense*, Assemblée de tout  
 le Royaume à Clarendon, le 25 Jan-  
 vier. S. Thomas de Cantorbéri y pro-  
 mit, avec tous les Evêques d'Angleterre,  
 d'observer les coutumes royales de bon-  
 ne-foi & en vérité. Thomas se repentit  
 de sa complaisance, & en écrivit au  
 Pape, qui lui donna l'absolution de sa  
 faute, refusa de confirmer les coutumes  
 d'Angleterre. Le Roi les soutenant, fai-  
 soit poursuivre devant les Juges séculiers  
 les Clercs accusés de vol, d'homicide  
 ou d'autres crimes, afin qu'ayant été  
 convaincus, ils fussent déposés & livrés  
 à la Cour laïque; mais l'Archevêque  
 ne trouvoit point que la puissance sécu-  
 lière eût aucun droit dans une cause ec-  
 clésiastique criminelle, ni qu'elle pût  
 punir un Clerc corporellement, à  
 moins qu'il ne commît un nouveau cri-  
 me après sa déposition.

1164. \* *Remense*, par le Pape Alexandre.  
 On y traita du secours de la Terre-sainte.  
 Ce Concile se tint après le mois de  
 Mai.

\* *Nor-*  
 ton, le  
 Contorbéri  
 le Roi,  
 comme p  
 appella a  
 rendue à

\* *Herb*  
 23 Mai j  
 pereur &  
 en compt  
 encore sa  
 noïtroient  
 & qu'ils  
 attachés à  
 Pape par  
 d'Octavien  
 jurèrent,  
 observeroit  
 l'Empereur

*Lumbar*  
 Ville à de  
 ne faut po  
 en Gascog  
 chevêque d  
 Hommes q  
 lés dans la  
*Aquisgra*  
 l'Empereur

\* *Northamptonense*, de Northampton, le 13 Octobre, où S. Thomas de Contorhéri fut accusé & condamné par le Roi, les Seigneurs & les Evêques, comme parjure & traître. Le Saint en appella au Pape, qui cassa la Sentence rendue à Northampton.

XII.

S T È C L E.  
An de J. C.  
1164.

\* *Hèrbipolense*, de Vitzbourg, le 23 Mai jour de la Pentécôte. L'Empereur & une quarantaine d'Evêques, en comptant ceux qui n'étoient point encore sacrés, jurèrent qu'ils ne reconnoitroient jamais le Pape Alexandre, & qu'ils demeureroient inviolablement attachés à Pascal qui avoit été nommé Pape par les schismatiques, à la mort d'Octavien. Deux Envoyés d'Angleterre jurèrent, au nom de leur Roi, qu'il observeroit inviolablement tout ce que l'Empereur avoit juré.

1165.

*Lumbariense*, de Lombre, (petite Ville à deux petites lieues d'Albi, qu'il ne faut point confondre avec Lombez en Gascogne) par Pons d'Arzac, Archevêque de Narbonne, contre les Bons Hommes qui étoient Manichéens, appelés dans la suite Albigeois ou Vaudois.

1165.

*Aquisgranense*. Cour plénière de l'Empereur Frédéric, pour la Canoni-

- sation de Charlemagne. La cérémonie  
 XII. s'en fit le 29 Décembre. Aucun Pape  
 S I È C L E. n'a contredit cette Canonisation, quoi-  
 An de J. C. que faite par les schismatiques & par  
 l'autorité d'un Antipape; & depuis ce  
 tems-là, on a fait la Fête de Charle-  
 magne comme d'un Saint dans quelques  
 Eglises.
1166. *Londinense.* Les Evêques d'Angle-  
 terre y appellerent au Pape de la légation & des sentences de Thomas de  
 Cantorbéri, réfugié en France depuis  
 le mois d'Octobre 1164.
1166. *Constantinopolitanum*, le 11 Avril,  
 par le Patriarche Luc Chrysoberge &  
 trente Métropolitains. On y condamna  
 l'abus qui toléroit le mariage du sixième  
 au septième degré, pourvu qu'on  
 n'eût point demandé la permission de le  
 contracter.
1166. *Constantinopolitanum*, de cinquante-  
 six Evêques. On y fit neuf Canons,  
 dont le premier dit anathème à ceux  
 qui ne prennent pas bien les paroles  
 des saints Docteurs de l'Eglise, & qui  
 détournent à de fausses interprétations,  
 ce qu'ils ont nettement expliqué par la  
 grace du Saint-Esprit. Il s'agit particu-  
 lièrement du sens qu'on doit donner

à ces paroles  
*est plus grande*  
 entendent  
 pliquées, &  
 encore auj

*Lateranum*  
 où Alexand  
 veau l'Emp  
 tous ses sup

\* *Constantin*  
 triarche Mi  
 artifices de  
 sitions que f  
 nène pour l

*Armachan*  
 de, où l'on  
 glois qui se  
 vage dans

*Cassiliens*  
 au commen  
 y dressa sep  
 maux qui r

*Abrincat*  
 Henri II, R  
 fait un serm  
 le demande  
 toutes les cor  
 ôlies de son  
 fut absous d

*Tome V.*

à ces paroles du Sauveur : *Mon Père* est plus grand que moi, que les Canons XII. entendent comme les Pères les ont expliquées, & comme l'Eglise les entend encore aujourd'hui. SI È C L E. AN DE J. C.

*Lateranum*, avant le mois d'Avril, où Alexandre III excommunié de nouveau l'Empereur Frédéric, & absout tous ses sujets du serment de fidélité. 1167.

\* *Constantinopolitanum*, par le Patriarche Michel d'Anchiale, où par les artifices de ce Prélat, on rejette les propositions que fait l'Empereur Manuel Comnène pour la réunion des deux Eglises. 1170.

*Armachanum*, d'Armach en Irlande, où l'on met en liberté tous les Anglois qui se trouvoient réduits en esclavage dans cette Isle. 1171.

*Cassiliense*, de Cashel en Irlande, au commencement de Novembre. On y dressa sept Canons pour remédier aux maux qui règnoient dans le pays. 1171.

*Abrincatense*, d'Avranches, le 21 Mai. Henri II, Roi d'Angleterre, après avoir fait un serment tel que les Légats du Pape le demandoient, & après avoir cassé toutes les coutumes illicites qu'il avoit établies de son tems, & reçu la pénitence, fut absout de l'assassinat de S. Thomas. 1172.

de Cantorbéri, arrivé le 29 Décembre  
 XII. 1171. Ceci s'est plutôt passé dans une  
 S I È C L E. Assemblée que dans un Concile.

An de J. C. Le vrai Concile d'Avranches de cette  
 année 1172, ne s'est tenu que le 27 &  
 le 28 Septembre. Le 27, le Roi y réi-  
 téra son serment, en ajoutant quelques  
 clauses d'attachement & d'obéissance au  
 Pape Alexandre; & le 28; les Légats  
 & les Evêques y firent douze Canons.

1173. *Westmonasteriense*, de Westminster  
 à Londres, le 6 Juillet, où l'on élit  
 Richard, Prieur de S. Augustin, pour  
 Archevêque de Cantorbéri. On y lut  
 aussi la Bulle de Canonisation de S.  
 Thomas, après quoi l'on fit vingt sept  
 Canons sur la discipline.

1175. *Londinense*, de Londres à Westmin-  
 ster, le 18 Mai. On y fit dix-neuf  
 Canons, la plupart tirés des anciens  
 Conciles. Le seizième dit qu'on ne don-  
 nera point l'Eucharistie trempée, sous  
 prétexte de rendre la Communion plus  
 complete. C'étoit donc dès-lors l'usage  
 le plus commun de ne prendre que l'es-  
 pèce du pain.

1175. *Hallense*, de Hall, par Vicman,  
 Archevêque de Magdebourg, contre les  
 Tournois.

*Nortan*  
 par le Car-  
 chevêque  
 les Evêqu  
 noître la  
 dent, sou  
 étoient im  
 Siège. L'  
 appuie sou  
 demeure i

*Tarcen*  
 Léon, R  
 niens, le  
 tète, satis  
 Grecs leur  
 à eux, &  
 d'autres te  
 voit par ce  
 étoient alo  
 Romaine.

*Venetum*  
 par Alexan  
 dinaux &  
 lie, d'Alle  
 de Toscan  
 renoncé au  
 1 Août, y  
 excommuni  
 bleroit cette

*Nortamptonense*, le 25 Janvier, 

---

 par le Cardinal Hugues, Légat. L'Archevêque d'Yorck veut y contraindre les Evêques d'Ecosse présens, à reconnoître sa Jurisdiction. Ils s'en défendent, soutenant que de tous tems ils étoient immédiatement soumis au Saint-Siège. L'Archevêque de Cantorbéri les appuie sous main par jalousie, & l'affaire demeure indécise.

XII.  
S I È C L E.  
An de J. C.  
1176.

*Tarcense*, de Tarse, par ordre de Léon, Roi d'Arménie. Les Arméniens, leur Patriarche Grégoire à la tête, satisfont aux propositions que les Grecs leur avoient faites pour se réunir à eux, & leur en font réciproquement d'autres tendantes à la même fin. On voit par ce Concile que les Arméniens étoient alors très-attachés à l'Eglise Romaine.

1177.

*Venetum*, de Venise, le 14 Août, par Alexandre III, assisté de ses Cardinaux & de plusieurs Evêques d'Italie, d'Allemagne, de Lombardie & de Toscane. L'Empereur, qui avoit renoncé au schisme & juré la paix le 1 Août, y assistoit. Le Pape prononça excommunication contre quiconque troubleroit cette paix.

1177.

**XII.** *Saltzburgense*, de Hohenau dans le Diocèse de Saltzbourg, le 1 Février, par l'Archevêque Conrad avec ses Suffragans. Ces Prélats y renoncent à l'obédience de l'Antipape Caliste, & embrasent celle d'Alexandre III.

SIÈCLE.  
An de J. C.

**1179.** *LATERANENSE III.* Onzième Concile général, de trois cent deux Evêques de tous les pays catholiques, avec un Abbé qui y assistoit pour les Grecs, sous Alexandre III. La première session se tint le 5, la seconde le 14, & la dernière le 19 Mars. On y fit vingt-sept Canons.

**1180.** *Tarragonense*, de Tarragone, commencé le 24 Juin, & fini le 18 Octobre, où le calcul de l'Ere d'Espagne est supprimé dans la Catalogne, & l'Ere de l'Incarnation établie avec défense d'employer désormais dans les actes, comme dans le passé, les années des Rois de France. Cependant on voit encore en 1184 un accord du Roi d'Aragon & du Comte de Toulouse, daté du règne de Philippe - Auguste, tant cet usage, dit M. de Marca, étoit profondément gravé dans les esprits.

**1181.** *Aniciense*, du Puy, le 15 Septembre; *Vasatense*, de Bazas, le 8 Decem-

bre: l'un &  
On n'en s

*Lemovini*  
Bourges &  
Légat, le t  
sur la disc

*Signien*  
Bruno, q  
canonisé p

*Verone*  
le 1 Aoû  
qu'au 4 N  
une const

en présen  
le concou

tirpation  
les peines  
les Seigne

cent les t  
mer la fu

autres hér  
que les cr  
contre le

la même  
Romains  
Circoncel

*Parisie*  
vier, où  
Prélats aff

bre : l'un & l'autre par le Cardinal Henri.  
On n'en fait point l'objet.

XII.

*Lemovicense*, des deux Provinces de  
Bourges & de Bordeaux, par le même  
Légat, le troisième Dimanche de Carême,  
sur la discipline.

SI È C L E.  
An de J. C.  
1182.

*Signiense*, de Signi en Italie, où  
Bruno, qui en avoit été Evêque, fut  
canonisé par le Pape Lucius III.

1182.

*Veronense*, de Véronne, commencé  
le 1 Août, & continué au moins jus-  
qu'au 4 Novembre. Le Pape Lucius y fit  
une constitution contre les hérétiques,  
en présence de l'Empereur, où l'on voit  
le concours des deux Puissances pour l'ex-  
tirpation des hérésies. L'Eglise y emploie  
les peines spirituelles, & l'Empereur,  
les Seigneurs & les Magistrats, pronon-  
cent les temporelles. On vouloit reprimer  
la fureur des Cathares, Patarins &  
autres hérétiques du tems; & l'on jugea  
que les cruautés inouïes qu'ils exerçoient  
contre les Ecclésiastiques, exigeoient  
la même sévérité dont les Empereurs  
Romains avoient autrefois usé contre les  
Circoncillions.

1184.

*Parisiense XVII*, au mois de Jan-  
vier, où Philippe-Auguste ordonna aux  
Prélats assemblés d'exhorter tous ses sujets

1185.

à faire le voyage de Jérusalem pour la  
 XII. défense de la foi.

S I È C L E. *Londinense*, le 18 Mars. On y jugea  
 An de J. C. qu'il étoit plus sage & plus convenable  
 1185. que le Roi restât dans son Royaume pour  
 gouverner ses Sujets & défendre ses États  
 propres, que d'aller exposer sa personne  
 pour la défense de l'Orient.

1185. *Spalatense*, de Spalatro en Dalmatie,  
 par l'Archevêque Pierre, où l'on marque  
 les Eglises soumises à cet Archevêché.

1186. *Constantinopolitanum*, par les Patriar-  
 ches de Constantinople, de Jérusalem  
 & d'Antioche, avec vingt-trois Métro-  
 politains, en présence de l'Empereur  
 Isaac-l'Ange. Jean, Métropolitain de  
 Cyzique, s'y plaignit de ce qu'on avoit  
 violé à son égard les Canons touchant  
 les élections, en ce que le Patriarche de  
 Constantinople & son Concile avoient  
 élu, sans l'appeller, quoiqu'il fût dans  
 cette Ville, cinq Evêques de sa Pro-  
 vince. L'Empereur, à cette occasion,  
 donna une Nouvelle, par laquelle il dé-  
 clare nulles ces élections, & ordonne  
 d'inviter, à celles qui se feront doréna-  
 vant à Constantinople, tous les Evêques  
 qui s'y rencontreront. Il n'est donc pas  
 vrai que, dès le neuvième siècle, l'E-

glise eût  
 élections

*Hibern*  
 Archevê  
 le 23 M  
 Clergé,  
 concubin

*Karro*  
 de Sully,  
 dinal &  
 Régleme

*Coloni*  
 de Colo  
 tion de S  
 de ce Pr

*Moson*  
 de Rhein

Carême  
 Trèves,

Siège, av  
 excepté c

il excom  
 l'autre. I

sentences  
 personne  
 très-peu  
 Pape Gr

user de r  
 ticipation

glise eût abandonné aux Empereurs les élections, comme l'avance M. de Marca. XII.

*Hibernicum*, d'Irlande, par Jean, Archevêque de Dublin, & ses Suffragans, le 23 Mars, touchant la réformation du Clergé, & sur-tout contre les Clercs concubinaires. S I È C L E.  
An de J. C.  
1186.

*Karrosense*, de Charroux, par Henri de Sully, Archevêque de Bourges, Cardinal & Légat, où l'on fit quelques Réglemens de discipline. 1186.

*Coloniense*, par Philippe, Archevêque de Cologne. On y publia la Canonisation de S. Annon, l'un des prédécesseurs de ce Prélat. 1186.

*Mosoniense*, de Mouson, au Diocèse de Rheims, le premier Dimanche de Carême, par Folmar, Archevêque de Trèves, Cardinal & Légat du Saint-Siège, avec les Evêques de la Province, excepté ceux de Toul & de Metz, dont il excommunia le premier, & déposa l'autre. Il prononça des censures & des sentences de déposition contre d'autres personnes, dans le même Concile, avec très-peu de discrétion; ce qui porta le Pape Grégoire VIII à lui défendre d'en user de même par la suite, sans la participation du Saint-Siège. 1187.

- XII.** *Coloniense*, par Philippe, Archevêque de Cologne. Ce Prélat y confirme certaines donations faites à l'Abbaye de Steinfeld, & délibère avec ses provinciaux sur les moyens de résister à l'Empereur Frédéric I, qui menaçoit, pour se venger de certains sujets de mécontentemens que le Pape lui avoit donnés, de faire une irruption à Cologne.
- 1187.**
- 1188.** Il y eut cette année plusieurs Assemblées pour la Croisade. L'une depuis le 13 Janvier jusqu'au 21, entre Gisors & Trie, où les Rois de France & d'Angleterre prirent la Croix. La seconde au Mans, peu de tems après, où le Roi d'Angleterre ordonna que chacun donneroit, pendant cette année, la dîme de ses revenus & de ses meubles pour le secours de la Terre-Sainte. La troisième à Paris, des Prélats & des Seigneurs du Royaume, où Philippe-Auguste fit une semblable Ordonnance.
- 1190.** *Rotomagensè*, de Rouen, le 11 Février, par Gauthier, Archevêque de cette Ville. On y fit trente-deux Canons, tirés la plupart des Conciles précédens.
- 1193.** *Cantuariensè*, de Cantorbéri. Le Roi Richard ayant appris, dans sa prison

en Allema  
béri étoit  
& au Doy  
à une nouv  
les Evêqu  
Moines d  
Mai, pou  
que de Sa

*Compen*  
piège, te  
chevêque  
Siège, pr  
le mariage  
nul, pour  
en appella  
parlant ni

*Eborace*  
Juin, par  
du Pape,  
divisés en  
édition.

*Monspè*  
mois de D  
avec plusie  
Narbonne  
mens, &  
ceux qui m  
les Infidèle

*Parisien*

en Allemagne, que le Siège de Cantorbéri étoit vacant, écrivit aux Suffragans & au Doyen de cette Eglise, de procéder à une nouvelle élection. En conséquence les Evêques, sur la présentation des Moines de Cantorbéri, élurent, le 30 Mai, pour Archevêque, Hubert, Evêque de Salisbéri.

XII.  
S I È C L E.  
A n de J. C.

*Compendiense*, Parlement de Compiègne, tenu le 4 Novembre, où l'Archevêque de Rheims, Légat du Saint-Siège, prononça avec les Evêques, que le mariage du Roi avec Ingeburge étoit nul, pour cause de parenté. Ingeburge en appella à Rome, comme elle put, ne parlant ni le François, ni le Latin.

1193.

*Eboracense*, d'Yorck, les 14 & 15 Juin, par Hubert de Cantorbéri, Légat du Pape, il y publia douze Canons, divisés en dix-huit, selon une autre édition.

1195.

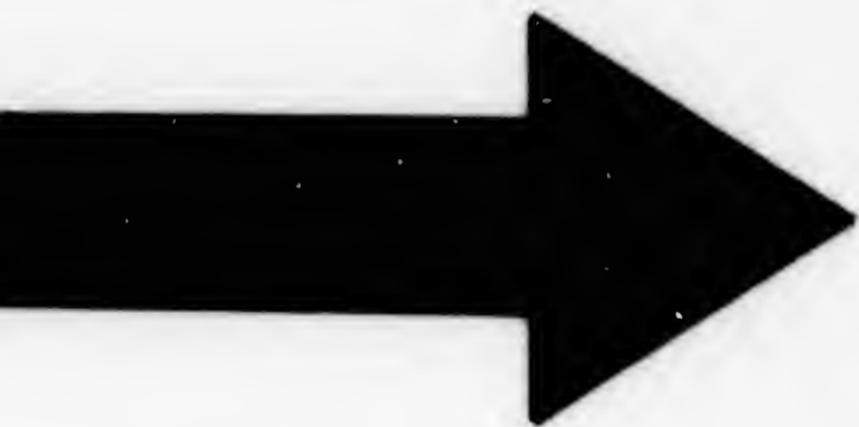
*Monspeliense*, de Montpellier, au mois de Décembre. Le Légat du Pape, avec plusieurs Prélats de la Province de Narbonne, y publia quelques Réglemens, & un entr'autres en faveur de ceux qui marcheront en Espagne contre les Infidèles.

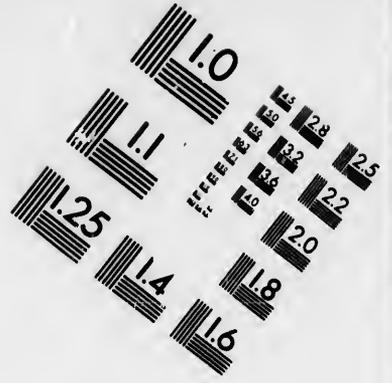
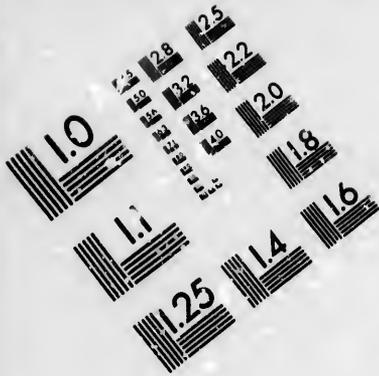
1195.

*Parisiense*, XVIII, de deux Légats,

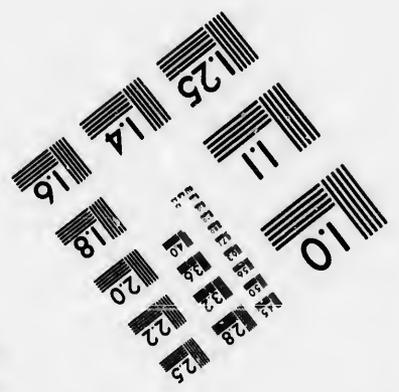
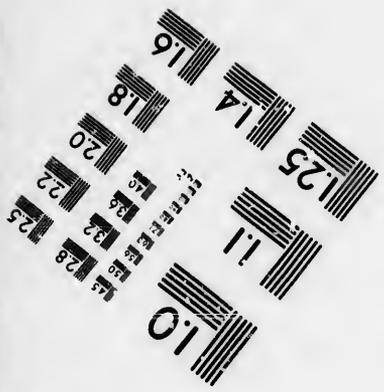
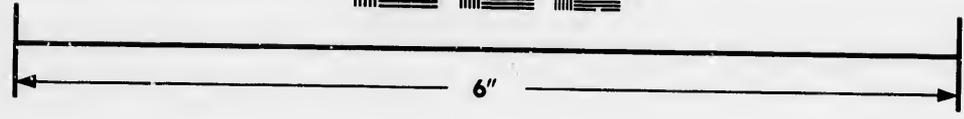
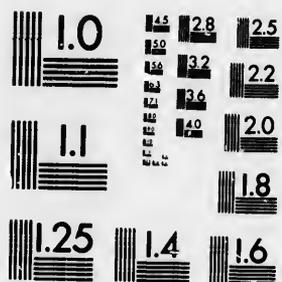
1196.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.0



- avec tous les Evêques & les Abbés du
- XII.** Royaume, pour examiner la validité
- S I È C L E.** du mariage de Philippe-Auguste avec
- An de J. C.** Ingeburge de Danemark. On n'y décida rien, la crainte ayant empêché d'agir sur le vrai sujet de la Légation & du Concile.
1198. *Senonense*, de Sens contre les Poplicains, espèce de Manichéens.
1199. *Dalmaticum*, de Dalmatie, où deux Religieux Légats, assistés de l'Archevêque de Dioclée & de six Evêques ses Suffragans, publièrent douze Canons, qui tendent à retrancher les abus, & à établir en Dalmatie les usages de Rome.
1199. *Divionense*, de Dijon, dans l'Eglise de S. Bénigne. Il commença le 6 Décembre, & dura sept jours. Pierre de Capoue, Légat, assisté de quatre Archevêques & de dix-huit Evêques, y traita du mariage de Philippe-Auguste avec la Reine Ingeburge. Le Roi craignant les censures, en appella au Pape, & le Légat ne décida rien.
1200. *Vienneuse*, de Vienne en Dauphiné, au mois de Janvier. C'est une continuation du précédent. Le Légat étant sur les terres de l'Empire, déploya son autorité contre le Roi de France. Alors, en

présé  
quels  
l'inte  
fance  
lats d  
Lo  
sous  
un D  
plupa  
Ro  
canon  
l'Emp  
Ne  
le 7 S  
gebur  
Reine  
dit, c  
éloign  
l'anné  
ses co  
timés  
la mèr

présence de plusieurs Evêques, entre lesquels il y avoit des François, il publia l'interdit sur toutes les terres de l'obéissance du Roi, avec ordre à tous les Prélats de l'observer sous peine de suspension. XII.  
S I È C L E .  
An de J. C.

*Londinense*, de toute l'Angleterre, sous Hubert de Cantorbéri. Cn y publia un Décret de quatorze articles, tirés la plupart du dernier Concile de Latran. 1200.

*Romanum*, où le Pape Innocent III canonisa sainte Gunégonde, femme de l'Empereur Henri II. 1200.

*Negellense*, de Néelle en Vermandois, le 7 Septembre. Le Roi ayant repris Ingeburge, & juré qu'il la traiteroit en Reine, le Légat Octavien leva l'interdit, qui avoit duré huit mois. Le Roi éloigna aussi Agnès, qui mourut à Poissy l'année suivante 1201, peu de tems après ses couches. Ses deux enfans furent légitimés par une Bulle du 2 Novembre de la même année.



---



---

# CHRONOLOGIE DES PAPES.

---



---

## DOUZIÈME SIÈCLE.

XII.  
SIÈCLE.

### CLVII. PASCAL II.

**P**ASCAL II, nommé auparavant Rainer, né à Bléda, fut élu Pape malgré lui, le 13 Août 1099, & sacré le lendemain. Il vint en France en 1107, où il fut reçu avec beaucoup d'honneur, par le Roi Philippe, & Louis son fils. L'Empereur Henri V le fit prisonnier & le relâcha ensuite, après l'avoir forcé de lui accorder les investitures. Il révoqua, l'an 1112, ce privilège extorqué par violence. Ce Pape mourut à Rome, au mois de Janvier 1118, après avoir tenu le Saint-Siège dix-huit ans & un peu plus de cinq mois.

### CLVIII. GÉLASE II.

Gélasé II, précédemment nommé Jean de Goète, du lieu de sa naissance, Car-

dinal-D  
Romain  
1118.  
Mars  
confac  
mois d  
le 29  
Saint-S

C  
Call  
Archev  
1 Févr  
me le  
& oncl  
épouse  
premie  
1123.  
le mili  
occupé  
mois &

CL  
Hon  
bert, E  
& intro  
tint le  
deux m  
1130.

dinal-Diacre & Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 25 Janvier 1118. Il reçut l'ordre de Prêtre le 9 Mars suivant, & le lendemain il fut consacré Pape. Il vint en France au mois d'Août suivant; il mourut à Cluni le 29 Janvier 1119. Il n'avoit tenu le Saint-Siège qu'un an & quatorze jours.

XII.  
SIÈCLE.

CLIX. CALLISTE II.

Calliste II, appelé auparavant Gui, Archevêque de Vienne, fut élu Pape le 1 Février 1119. Il étoit fils de Guillaume le Grand, Comte de Bourgogne, & oncle d'Adélaïde, Reine de France, épouse de Louis VI. Ce Pape tint le premier Concile général de Latran en 1123. Il mourut l'année suivante vers le milieu de Décembre, après avoir occupé le Saint-Siège cinq ans & dix mois & demi.

CLX. HONORIUS II.

Honorius II, appelé auparavant Lambert, Evêque d'Ostie, fut reconnu Pape, & intronisé le 21 Décembre 1124. Il tint le Saint-Siège cinq ans & près de deux mois, étant mort le 14 Février 1130.

XII.

## CLXI. INNOCENT II.

S I È C L E .

Innocent, appelé auparavant Grégoire, Chanoine régulier de Latran, Cardinal-Diacre de Saint-Ange, fut élu Pape le jour même ou le lendemain de la mort d'Honorius, par seize Cardinaux qui avoient été les plus affidus auprès de ce Pontife pendant sa dernière maladie. La mort d'Honorius n'étoit point encore publique. Dès qu'elle le fut, les autres Cardinaux faisant le plus grand nombre, élurent Pierre de Léon, qu'ils nommèrent Anaclet, ce qui fut l'occasion d'un schisme dans l'Eglise Romaine. Les Monarques de l'Europe se partagèrent entre ces deux concurrens. Innocent se retira en France, où il fut reconnu pour légitime Pape, sur l'avis de S. Bernard. Le schisme finit en 1138, & Innocent II mourut en 1143, ayant occupé la Chaire de S. Pierre treize ans & un peu plus de sept mois.

## CLXII. CÉLESTIN II.

Célestin II, appelé auparavant Gui, Toscan de nation, Prêtre-Cardinal du titre de S. Marc, fut élu le 26 Septem-

bre de  
jour. Il  
mois tr  
de l'an

Luci  
natif de  
Prêtre-  
en Jér  
12 Ma  
coup d  
laire le  
tenu le  
torze j

Eug  
disciple  
27 Fév  
gnoien  
l'année  
en F  
contre  
la Cap  
Il mou  
1153,  
ans &

bre de l'an 1143, & intronisé le même jour. Il ne tint le Saint-Siège que cinq mois treize jours, étant mort le 9 Mars de l'an 1144. XII.  
SIÈCLE.

## CLXIII. LUCIUS II.

Lucius II, nommé auparavant Gérard, natif de Bologne, Chanoine Régulier, Prêtre-Cardinal du titre de sainte Croix en Jérusalem, fut élu & couronné le 12 Mars 1144. Il mourut frappé d'un coup de pierre dans une émeute populaire le 25 Février 1145, après avoir tenu le Saint-Siège onze mois & quatorze jours.

## CLXIV. EUGÈNE III.

Eugène III, Moine de Clairvaux, disciple de S. Bernard, fut élu Pape le 27 Février 1145. Les troubles qui régnoient à Rome, l'obligèrent d'en sortir l'année d'après son Ordination. Il vint en France, l'asyle ordinaire des Papes contre leurs persécuteurs. Il rentra dans la Capitale du Monde chrétien en 1149. Il mourut à Tivoli au mois de Juillet 1153, ayant tenu le Saint-Siège huit ans & quatre mois & demi.

XII.

## CLXV. ANASTASE IV.

**S I È C L E.** Anastase IV, appelé auparavant Conrad, Romain de naissance, Chanoine Régulier, puis Evêque de Sabine, fut élu le 9 Juillet 1153, & mourut au mois de Décembre de l'année suivante, n'ayant pas tenu le Saint-Siège tout-à-fait cinq mois.

## CLXVI. ADRIEN IV.

Adrien IV, Abbé de St. Ruf près d'Avignon, Cardinal-Evêque d'Albano, fut élu Pape le 3 Décembre 1154. Il étoit Anglois de naissance. Il mourut le 1 Septembre 1159, après avoir tenu le Saint-Siège quatre ans & neuf mois.

## CLXVII. ALEXANDRE III.

Alexandre III, nommé précédemment Roland, Cardinal du titre de St. Marc, Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 7 Septembre 1159. Son pontificat fut agité par un schisme qui causa de grands troubles dans l'Eglise, & par l'ancienne querelle des investitures que l'Empereur Frédéric I avoit renouvelée. Ce Pape mourut le 30

Avr  
nifation  
majeur  
verain-  
introdu

CL

Luci  
de, né  
d'Ostie  
1181.  
tion à  
troisième  
tenu en  
tiers de  
comme  
eux le  
de tous  
Novem  
ficat de  
jours.

CL

Urba  
Crivelli  
trie, Ca  
élu Pap  
des Car  
1185.

Août 1181. Alexandre III mit la Canonisation des Saints au rang des causes majeures, en la réservant au seul Souverain-Pontife. Il est le premier qui ait introduit l'usage des Monitoires.

XII.

SIÈCLE.

## CLXVIII. LUCIUS III.

Lucius III, appelé auparavant Ubalde, né à Lucques en Toscane, Evêque d'Ostie, fut élu Pape le 1 Septembre 1181. On commença dans cette élection à mettre en pratique le décret du troisième Concile général de Latran, tenu en 1179, qui demandoit les deux tiers des suffrages. Les Cardinaux y commencèrent aussi à concentrer entre eux le droit d'élire le Pape à l'exclusion de tous autres. Lucius mourut le 25 Novembre, l'an 1185, après un pontificat de quatre ans deux mois & dix-neuf jours.

## CLXIX. URBAIN III.

Urbain III, appelé auparavant Ubert Crivelli, Archevêque de Milan, sa patrie, Cardinal du titre de S. Laurent, fut élu Pape par le consentement unanime des Cardinaux, vers la fin de Novembre 1185. Ayant appris que la Ville & le

**XII.** Roi de Jérusalem étoient tombés au pouvoir de Saladin, cette nouvelle lui causa tant de douleur qu'il en mourut au mois d'Octobre 1187, après avoir tenu le Saint-Siège un an & près de onze mois.

### CLXX. GRÉGOIRE VIII.

Grégoire VIII, appelé auparavant Albert, natif de Bénévent, Cardinal, Chancelier de l'Eglise Romaine, fut élu Pape le 20<sup>e</sup> Octobre 1187. Son pontificat ne fut que d'un mois & vingt-sept jours, étant mort le 17 Décembre de la même année.

### CLXXI. CLÉMENT III.

Clément III, appelé auparavant Paul ou Paulin, Romain de naissance, parent du Roi de France, Philippe-Auguste, Cardinal, Evêque de Palestine, fut élu à Pise le 19 Décembre 1187, & couronné le lendemain. Il mourut le 27 Mars, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans trois mois & demi.

### CLXXII. CÉLESTIN III.

Célestin III, nommé Hyacinthe Bobocard, Cardinal du titre de sainte

Marie en  
Diacre,  
de quatre  
1191. Il  
après six a  
pontificat.

*Nota. In*  
en 1198,  
1226. *Not*  
la Chronolo

Marie en Cosmedin, n'étoit encore que 

---

 Diacre, lorsqu'il fut élu Pape, à l'âge XII.  
de quatre-vingt-trois ans, le 30 Mars SIÈCLE.  
1191. Il mourut le 8 Janvier 1198,  
après six ans neuf mois & dix jours de  
pontificat.

VIII.  
paravant  
ardinal,  
, fut élu  
n ponti-  
ngt-sept  
mbre de

*Nota.* Innocent III, successeur de Célestin,  
en 1198, occupe le Saint-Siège jusqu'à l'an  
1226. Nous commencerons par ce Pontife  
la Chronologie des Papes du treizième siècle.

III.  
nt Paul  
, parent  
uguste,  
fut élu  
& cou-  
le 27  
t-Siège



II.  
ne Bo-  
sainte

---



---

**CHRONOLOGIE**  
**DES PATRIARCHES LATINS**  
**D'ANTIOCHE.**

---



---

**DOUZIÈME SIÈCLE.**

**XII.**  
**SIÈCLE.**

**BERNARD,**

*Premier Patriarche Latin.*

**B**ERNARD, natif de Valence en Dauphiné, fut transféré vers le mois de Juin 1100, de l'Evêché d'Arthasium en Syrie, sur le Siège d'Antioche. Il mourut en 1135, dans la trente-sixième année de son patriarchat.

**II. RAOUL.**

Raoul, né à Domfront en Normandie, Evêque de Mopsoueste en Cilicie, fut élu tumultueusement pour succéder au Patriarche Bernard. Il fut déposé en 1141 dans un Concile tenu à Antioche par Albéric, Evêque d'Ostie, & Légat du St.-Siège. S'étant échappé de la prison où on l'avoit renfermé, il revient à Rome, fait

la paix  
chemin  
la route

Ain  
homme  
régulier  
Patriar  
rété, r  
par R  
d'Antio  
de nou  
L'an r  
lique  
meurt

Raou  
successe  
nit pre  
Patriar  
tard en

sa paix avec le Saint-Siège, reprend le chemin de Syrie, & meurt de poison sur la route.

III.  
SIÈCLE.

### III. AIMERI.

Aimeri, Gentilhomme Limousin, homme sans lettres, & d'une vie peu régulière, fut substitué, l'an 1142, au Patriarche Raoul. L'an 1154, il est arrêté, mis en prison & cruellement traité par Raymond de Châtillon, Prince d'Antioche. L'an 1180, il est outragé de nouveau par le Prince Boëmond III. L'an 1183, il réunit à l'Eglise Catholique le Patriarche des Maronites. Il meurt en 1187.

### IV. RAOUL II.

Raoul II fut, à ce qu'on prétend, le successeur d'Aimeri. L'histoire ne fournit presque rien sur sa personne. Si ce Patriarche est réel, il mourut au plus tard en 1201.



---

**CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
D'ALEXANDRIE.**

---



---

**DOUZIÈME SIÈCLE.**

---

XII.

SIÈCLE. LXXIII. CYRILLE II, *Melquite.*

CYRILLE II est placé immédiatement après Théodose, par le P. le Quien, dans la Liste des Patriarches Melquites d'Alexandrie. On n'a aucun indice pour marquer ni le commencement, ni la fin de son patriarcat.

LXXIV. EULOGE II, *Melquite.*

Euloge II étoit assis sur la Chaire patriarcale des Melquites vers l'an 1120. On ignore le tems de sa mort.

CHAIL V, *Jacobite.*

Chail ou Michel, V<sup>e</sup>. du nom, Diacre, succéda au Patriarche Gabriel, aussi Jacobite, l'an 1146, & mourut au mois d'Avril de l'année suivante.

Jean  
S. Jean,  
abolit la  
Cophres.

LXXV

LXX

Sophrô  
xandrie,  
plus tard

Élie, S  
poit le Siè  
ne fait po

LXXVI

Marc II

(on ne peu  
Patriarche  
l'année de  
vraisemblab  
zième siècle

JEAN V, *Jacobite.*

Jean V, Diacre du Monastère de S. Jean, succéda à Chail en 1147. Il abolit la confession auriculaire chez les Cophtes. Il mourut en 1164.

XII.  
SIÈCLE.

LXXV. SOPHRONE II.

LXXVI. ÉLIE, *Melquite.*

Sophrône II étoit Patriarche d'Alexandrie, dès l'an 1161. Il mourut au plus tard en 1180.

Élie, successeur de Sophrône, occupoit le Siège d'Alexandrie en 1180. On ne fait point le tems de sa mort.

LXXVII. MARC II, *Melquite.*

Marc II succéda chez les Melquites, (on ne peut dire en quelle année,) au Patriarche Elie. On ne fait pas mieux l'année de sa mort. Il est cependant vraisemblable qu'elle n'arriva qu'au troisième siècle.



---

**CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES LATINS  
DE JÉRUSALEM.**

---



---

**DOUZIÈME SIÈCLE.**

XII.

III. GIBELIN.

SIÈCLE.

**L**E Légat Gibelin fut élu l'an 1107 pour succéder au Patriarche Daymbert. Il mourut le 6 Avril de l'an 1112.

**ARNOUL**, *une seconde fois.*

Arnoul, après la mort du Patriarche Gibelin, trouva moyen de remonter sur le Siège de Jérusalem. Il fut déposé une seconde fois l'an 1115, par l'Evêque d'Orange, Légat du Saint-Siège. Il se fit rétablir de nouveau peu de tems après. Il mourut en 1118.

**IV. GORMOND.**

Gormond, fils de Gormond II, Seigneur de Péquigni dans le Diocèse d'Amiens, fut le successeur d'Arnoul en 1118. Il mourut l'an 1128.

V.

Etien  
de S. Je  
& pare  
pour suc  
en 1128

VI

Guilla  
Prieur du  
succéder  
Il mourut

V

Fouche  
noine Ré  
Tyr, succ  
ou 1146.

V

Amauri  
de Noyon  
fut élu con  
Jérusalem.

IX

Héracliu  
Archevêqu  
en 1180,  
Tome V

V. ÉTIENNE.

Etienne, Chanoine Régulier, Abbé de S. Jean en Vallée près de Chartres, & parent du Roi Baudouin, fut élu pour succéder au Patriarche Gormond, en 1128. Il mourut en 1130.

XII.  
SIÈCLE.

VI. GUILLAUME I.

Guillaume I, natif de Malines, & Prieur du Saint-Sépulcre, fut élu pour succéder au Patriarche Etienne en 1130. Il mourut en 1145 ou 1146.

VII. FOUCHER.

Foucher, natif d'Angoulême, Chanoine Régulier, puis Archevêque de Tyr, succéda à Guillaume, l'an 1145 ou 1146. Il mourut en 1157.

VIII. AMAURI.

Amauri, natif de Neèle au Diocèse de Noyon, & Prieur du Saint-Sépulcre, fut élu contre les règles, Patriarche de Jérusalem. Il mourut en 1180.

IX. HÉRACLIUS.

Héraclius, Auvergnac de naissance, Archevêque Latin de Césarée, fut élu en 1180, pour succéder au Patriarche

Tome V.

R

Amauri. Après la prise de Jérusalem,  
 XII. il se retira à Antioche. Il mouru  
 SIÈCLE. Siège d'Acre en 1191. t au

X. ALBERT I, dit L'HERMITE.

Albert, surnommé l'Hermite, François de nation, Evêque de Bethléem, fut nommé par le Pape Célestin III, pour succéder au Patriarche Héraclius. Il mourut en 1194.

XI. MONACO.

Albert étant mort, on élut Patriarche, le 24 Avril 1194, Michel de Corbeil, Docteur & Doyen de Paris. Mais quinze jours après, le Clergé de Sens l'ayant choisi pour son Archevêque, on mit à sa place sur le Siège de Jérusalem, Monaco, Florentin de naissance, & Archevêque de Césarée. Il mourut vers le commencement de l'an 1203.



CH

DES

DE

DO

LX

JEAN IX  
 tantinoph  
 che Nico

LXXX

Léon,  
 le Patriar  
 l'an 1143  
 gouverner

LXX

Michel  
 1143 à la  
 L'an 1146  
 dans sa fo

---

CHRONOLOGIE  
DES PATRIARCHES  
DE CONSTANTINOPLE.

---

## DOUZIÈME SIÈCLE.

LXXXIII. JEAN IX,  
*dit HIÉROMNÉMON.*

XII.  
SIÈCLE.

JEAN IX, Diacre de l'Eglise de Constantinople, succéda l'an 1131 au Patriarche Nicolas. Il mourut l'an 1134.

LXXXIV. LÉON, *dit STYPIOTE.*

Léon, surnommé Stypiotte, remplaça le Patriarche Jean en 1134. Il abdiqua l'an 1143, après huit ans & demi de gouvernement.

LXXXV. MICHEL II,  
*dit CURCUAS.*

Michel, dit Curcuas, fut mis l'an 1143 à la place du Patriarche Léon. L'an 1146, il abdiqua pour retourner dans sa solitude.

**XII.**  
S I È C L E.

**LXXXVI. COSME II,**  
*dit L'ATTIQUE.*

Cosme II, surnommé l'Attique, Dia-  
cre de l'Eglise de Constantinople, fut  
substitué l'an 1146 au Patriarche Michel.  
L'an 1147, il fut chassé de son Siège par  
le jugement d'un Concile.

**LXXXVII. NICOLAS IV,**  
*dit MUZALON.*

Nicolas IV, surnommé Muzalon, fut  
mis sur le Siège de Constantinople après  
une vacance d'environ dix mois. Il fut  
obligé d'abdiquer en 1151.

**LXXXVIII. THÉODOTE II.**

Théodote II, Supérieur d'un Monas-  
tère de Constantinople, fut élevé l'an  
1151 sur le Siège de cette Eglise. Il ne  
le remplit que jusqu'au mois de No-  
vembre 1153.

**LXXXIX. NÉOPHYTE.**

Néophyte, reclus, fut élu en 1153,  
pour succéder à Théodote. Il abdiqua  
en 1154.

X

Con  
& gran  
tantino  
la retra  
1155.

XCI

Luc  
sur le Si  
Il mour

XCII

Mich  
en 116  
Il mour

XCIII

Char  
céda, l'a  
1177.

XCIV

Théo  
d'Antio

**XC. CONSTANTIN,**  
*dit CHLIARÈNE.*

**XII.**  
**SIÈCLE.**

Constantin, dit Chliarène, Diacre & grand Sacellaire de l'Eglise de Constantinople, en fut élu Patriarche après la retraite de Néophyte. Il mourut en 1155.

**XCI. LUC, dit CHRYSOBERGE.**

Luc, surnommé Chrysoberge, monta sur le Siège de Constantinople, l'an 1155. Il mourut en 1169.

**XCII. MICHEL III.**

Michel, Evêque d'Anchiole, devint en 1169 le successeur du patriarche Luc. Il mourut en 1176.

**XCIII. CHARITON.**

Chariton, Moine de Mangane, succéda, l'an 1176, à Michel. Il mourut l'an 1177.

**XCIV. THÉODOSE,**  
*dit BORRADIOTE.*

Théodose, dit Borradiote, natif d'Antioche & Moine de S. Auxence,  
R iij

**XII.**  
**S I E C L E.** fut élu Patriarche de Constantinople, l'an 1177. Chassé de son Siège en 1182, par l'Empereur Alexis Comnène, il fut presque aussitôt rappelé. Il abdiqua de lui-même en 1183. On ignore l'année de sa mort.

**XCV. BASILE, dit CAMATÈRE.**

Basile, surnommé Camatère, fut élevé, l'an 1183, à la dignité patriarcale de Constantinople, par Andronic, pour lors Empereur. L'an 1186, il fut chassé par l'Empereur Isaac-l'Ange, dans la crainte qu'il ne couronnât un autre Empereur à sa place.

**XCVI. NICÉTAS II,**  
*dit MUNTANÉS.*

Nicétas, surnommé Muntanés, Diacre & Sacellaire de l'Eglise de Constantinople, fut élu Patriarche en 1186, sur la désignation d'Isaac-l'Ange. L'an 1190, ce Prince le chassa, à raison de son extrême vieillesse & de sa trop grande simplicité.

**XCVII. LÉONCE.**

Léonce, Supérieur du Monastère du

Mont S  
 triarche  
 par Isaac  
 l'an 119

X C

Dofin  
 transfér  
 Isaac, c  
 lem, à  
 été décl  
 l'Emper  
 gager à  
 fut forc  
 & dem

X

Geor  
 Diacre  
 l'Eglise  
 pour su  
 au Patr  
 dans un

C.

Jean  
 des Arc

Mont Saint-Auxence, fut nommé Pa-  
 triarche après l'expulsion de Nicéas, XII.  
 par Isaac-l'Ange. Ce Prince le fit chasser SIÈCLE.  
 l'an 1191.

XCVIII. DOSITHÉE.

Dosithée, Vénitien de naissance, fut  
 transféré, l'an 1191, par l'Empereur  
 Isaac, du Patriarchat titulaire de Jérusa-  
 lem, à celui de Constantinople. Ayant  
 été déclaré intrus, par les Evêques que  
 l'Empereur avoit trompés pour les en-  
 gager à consentir à cette translation, il  
 fut forcé d'abdiquer au bout d'un an  
 & demi.

XCIX. GEORGE II,  
*dit XIPHILIN.*

George II, surnommé Xiphilin, Diacre & garde des Vases sacrés de l'Eglise de Constantinople, fut donné pour successeur vers le milieu de 1193 au Patriarche Dosithée. Il fut relégué dans un Monastère en 1199.

C. JEAN X, *dit CAMATÈRE.*

Jean X, surnommé Camatère, garde des Archives de l'Eglise de Constanti-  
 R iv

392 SIÈCLES CHRÉTIENS.

XII.  
SIÈCLE.

nople, fut substitué en 1199 au Patriar-  
che George Xiphilin. L'an 1206, il ab-  
diqua la dignité patriarchale au mois de  
Février, & mourut au mois de Juin  
suivant.



ENS.  
 Patriar-  
 66, il ab-  
 mois de  
 de Juin

**H I N S.**

*Tome V, p. 392.*

**ISIS**  
*de l'été.*

**ROIS**  
*de Pologne.*

**PRINCES**  
*de Russie.*

Al, de IV,  
 Cle. fils d'  
 auf. Conqu  
 eute du 10.  
 'a 100, en l'  
 de ert, Duc  
 na, son a  
 A il est  
 Weinstet, p

BOLESLAI  
 III, fils d'Ula  
 distas Her  
 man, lui suc  
 cède en 1102,  
 il meurt en  
 1139.  
 ULADIS  
 LAS, fils ainé

WLADIMIR II, fils  
 de Wsevolod, succède  
 à Michel Swiatopalk  
 en 1114. Il meurt l'an  
 1125.  
 MSTILAW, fils ainé  
 de Wladimir, lui suc  
 cède en 1125. Il meurt  
 en 1132.

**EMPEREURS**  
d'Orient.

**J**EAN COMMENE, né l'an 1088, déclaré Auguste par l'Empereur Alexis, son père, à l'âge de 4 ans, lui succède le 15 Aouir 1118. Il meurt l'an 1143, après un règne de près de 25 ans.

**MANUEL COMMENE**, né l'an 1120, est couronné Empereur en 1143. Il meurt en 1180, après un règne de 37 ans 5 mois & 16 jours.

**ALEXIS II, COMNENE**, fils de Manuel, né en 1167, parvient à l'Empire en 1180, sous la tutelle de sa mère. Andronic, qui s'étoit fait associer à l'Empire dans le mois de Septembre 1183, fait étrangler Alexis, au mois d'Octobre suivant.

**ANDRONIC I, COMNENE**, petit-fils de l'Empereur Manuel, est reconnu Empereur au mois d'Octobre 1183, après la mort du jeune Alexis. Il périt misérablement en 1185.

**ISAAC L'ANGE**, issu d'Alexis Comnène par les femmes, succède en 1185 à Andronic, du vivant duquel il avoit été couronné. Isaac devenu odieux à tout le monde par ses débauches & ses cruautés, est détrôné par Alexis l'Ange, son frère, en 1195.

**ALEXIS III, l'Ange, dit COMNÈNE**, succède à son frère Isaac, en 1195. Forcé de prendre la fuite en 1203, il tombe entre les mains de Théodore Lascaris, son gendre & son ennemi déclaré, qui le fait aveugler & jeter en prison.

**CALIFES**  
de Bagdad.

**MOSTARCHED**, fils de Moltadher, le remplace en 1118 dans la dignité de Calife. Il meurt assassiné en 1135.

**RASCHED**, fils de Mostarched, est proclamé Calife en 1135. Il est déposé en 1136.

**MOQTAFI**, second du nom, succède à Rasched, l'an 1136. Il meurt en 1160.

**MOSTANGED**, fils de Moqtafi, lui succède dans la dignité de Calife en 1160. Il meurt en 1170.

**MOSTHADI**, fils de Mostanged, monte sur le Trône en 1170. Il meurt en 1180.

**NASSER** fut le successeur de Mosthadi, son père, en 1180. Il meurt en 1225.

**ROIS**  
de Jérusalem.

**BAUDOUI N I**, frère de Godefrol, est reconnu Roi de Jérusalem, & couronné le jour de Noël 1100. Il meurt l'an 1118, sans laisser d'enfans.

**BAUDOUI N II**, fils aîné de Hugues, Comte de Rhetel, & parent de Baudouin I, est élu Roi de Jérusalem, & couronné le jour de Pâques de l'an 1118. Il meurt en 1131.

**FOULQUES**, Comte d'Anjou, succède l'an 1131 à Baudouin, son beau-père. Il meurt d'une chute de cheval en 1142.

**BAUDOUI N III**, fils aîné de Foulques, né en 1130, succède à son père l'an 1142. Il meurt sans enfans, en 1162.

**AMAURI I**, Comte de Saffa, devient le successeur du Roi Baudouin III, en 1162. Il meurt en 1173.

**BAUDOUI N IV**, fils d'Amauri, lui succède en 1173. Il meurt sans enfans en 1185.

**BAUDOUI N V**, neveu de Baudouin IV, lui succède en 1185. Il meurt en 1186.

**GUI DE LUSIGNAN**, beau-père de Baudouin V, se fait couronner Roi de Jérusalem en 1186. Il perd ce Royaume par la conquête qu'en fit Saladin en 1187. Il meurt en 1195.

**EMPEREURS**  
d'Occident.

**HENRI V**, Henri IV, son père en 1105. Il est couronné des mains de son père en 1111. Il meurt en 1125.

**LOTHAIRE**, de Saxe, succède à son père en 1125. Il est élu empereur en 1133. Il meurt en 1138. Il est couronné par le Pape Innocent III. Il meurt en 1152.

**CONRAD**, de Franconie, succède à son père en 1152. Il est élu empereur en 1155. Il meurt en 1162.

**FREDERIC I**, nommé Barbe-Rouge, Duc du Suab, succède à son père en 1152. Il est élu empereur en 1155. Il meurt en 1195.

**HENRI VI**, Frédéric I, son père, l'a été couronné empereur en 1195. Il est élu empereur en 1195. Il meurt en 1198.

**FREDERIC II**, de Sicile, succède à son père en 1198. Il est élu empereur en 1212. Il meurt en 1250.

# SYNCHRONISME D

## DOUZIÈME S

ROIS Jérusalem.	EMPEREURS d'Occident.	ROIS de France.	ROIS Angleterre.	ROIS d'Ecosse.	
<p>BAUDOIN I, frère de Baudouin I, est reconnu Roi de Jérusalem, &amp; couronné le Noël 1100. Il meurt l'an 1151, sans laisser d'en- fants.</p>	<p>HENRI V, fils de Henri IV, succède à son père en 1106, après l'avoir détourné. Il reçoit la Couronne impériale des mains de Pascal II, en 1111. Il meurt en 1125.</p>	<p>LOUIS VI, dit le Gros, fils de Philippe I, associé à la Royauté l'an 1098, succède à son père, l'an 1108, &amp; est sa- cré à Orléans la même an- née. Il meurt l'an 1137, d'u- ne maladie de languueur.</p>	<p>HENRI I, du Beau- clerc, fils de Guil- laume I, Conquérant, s'élève au Trône, l'an 1100, en l'absence de son père, Duc de Nor- mandie. Il est sacré à Westminster, par Mau- rice, Archevêque de Lon- dres, &amp; couronné par Thibaut, Archevêque de York. Il meurt en 1135, après un règne de 35 ans.</p>	<p>ALEXANDRE I, succède à son frère Ed- gard en 1107. Il meurt sans enfans en 1124. David I, monte sur le Trône, après la mort d'Alexandre son frère. Il meurt en 1153. MALCOLM IV suc- cède à David, son aïeul, en 1153. Il meurt en 1165, après un règne de 12 ans. GUILLAUME, dit le Lion, succède en 1165, à Malcolm IV. Il meurt en 1214, a- près un règne de 49 ans.</p>	<p>AL- devient en 110 tiage d'Alpi maria claré raque meurt AL- MON nom, de Ra de Ga mé R de sa 1120. après ans. SAL- nom, phon cède e en 11 AL- de Sar sur le n'ayan ans. II</p>
<p>BAUDOIN II, fils aîné de Baudouin I, est de Jérusalem, &amp; cou- ronné le jour de Pâques de l'an 1118. Il meurt en 1151.</p>	<p>LOTHAIRE II, Duc de Saxe, succède à Henri V, en 1125, au pré- judice des neveux de celui-ci. Il est couronné Empereur en 1133, par le Pape Innocent II. Il meurt en 1137, après un règne de douze ans.</p>	<p>LOUIS VII, dit le Jeune, fils de Louis- le-Gros, sacré à Reims en 1131, par le Pape Innocent II, succède à son père en 1137. Il meurt l'an 1180, a- près un règne de 43 ans.</p>	<p>HENRI II, Comte de Blois, succède à son oncle, en 1155. Il est cou- ronné la même année, par Guillaume, Arche- vêque de Cantorbéri, l'an 1154.</p>	<p>GUILLAUME, dit le Lion, succède en 1165, à Malcolm IV. Il meurt en 1214, a- près un règne de 49 ans.</p>	<p>SAL- nom, phon cède e en 11 AL- de Sar sur le n'ayan ans. II</p>
<p>BAUDOIN III, fils aîné de Baudouin II, suc- cède à son père l'an 1142. Il meurt sans enfans, en 1162.</p>	<p>CONRAD III, Duc de Franconie, est élu Empereur après la mort de Lothaire en 1137, &amp; couronné par Théodo- ric, Légat du St.-Siège, en 1138. Il meurt en 1152, après un règne de quatorze ans.</p>	<p>PHILIPPE- AUGUSTE, fils de Louis VII, sacré en 1179 à Reims, succède à son père l'an 1180, sous la tutelle de Philippe d'Al- face, Comte de Flandres. Il meurt en 1223, dans la quaran- te-troisième année de son règne.</p>	<p>HENRI II, surnom- mé Plantagéné, fils de Geoffroy Plantagéné, Comte d'Anjou, &amp; de Mathe, fille de Henri I, couronné sans aucune opposition, le 20 Dembre 1154. Il meurt en 1189, d'une maladie causée par la violence de son cha- grin.</p>	<p>GUILLAUME, dit le Lion, succède en 1165, à Malcolm IV. Il meurt en 1214, a- près un règne de 49 ans.</p>	
<p>BAUDOIN IV, fils d'A- me, succède en 1173, sans enfans en 1185.</p>	<p>FREDERIC I, sur- nommé Barberousse, Duc du Suabe, frère de l'Empereur Conrad, est élu Empereur le 5 Mars 1152, puis couronné le 9 du même mois. Il meurt en 1190, âgé de 69 ans, dans la trente- huitième année de son Empire.</p>	<p>PHILIPPE- AUGUSTE, fils de Louis VII, sacré en 1179 à Reims, succède à son père l'an 1180, sous la tutelle de Philippe d'Al- face, Comte de Flandres. Il meurt en 1223, dans la quaran- te-troisième année de son règne.</p>	<p>RICHARD I, dit Cœur-de-Lion, fils de Hen II, succède à son père, l'an 1189. Il meurt d'un coup de flè- che en 1199, après un règne de 10 ans.</p>	<p>GUILLAUME, dit le Lion, succède en 1165, à Malcolm IV. Il meurt en 1214, a- près un règne de 49 ans.</p>	
<p>BAUDOIN V, neveu de Baudouin IV, lui succède en 1186. Il perd ce Royau- me la conquête qu'en fit Richard I, l'an 1187. Il meurt en 1190.</p>	<p>HENRI VI, fils de Frédéric I, succède à son père, l'an 1190. Il est couronné l'année suivante à Rome, par le Pape Célestin III. Il meurt en 1197, dans la trente-deuxième année de son âge, &amp; dans la septième de son Empire.</p>		<p>JEAN-SANS-TERRE, fils de Richard I, suc- cède à son père, l'an 1199. Il meurt en 1216, dans la cin- quième année an- née de son âge.</p>	<p>GUILLAUME, dit le Lion, succède en 1165, à Malcolm IV. Il meurt en 1214, a- près un règne de 49 ans.</p>	
<p>BAUDOIN VI, fils de Baudouin V, se proclame Roi de Jérusa- lem, l'an 1186. Il perd ce Royau- me la conquête qu'en fit Richard I, l'an 1187. Il meurt en 1190.</p>	<p>FREDERIC II, fils de Henri VI, lui succède en 1198. Il n'est cou- ronné Empereur par le Pape Honorius III, qu'en 1220. L'an 1250, il se retire dans la Pouil- le où il meurt dans la cinquante-sixième année de son âge.</p>				



**ROIS**  
de Bohême.

BORZIVOI II, fils d'Uradislas II, succède à Brétislas II son frère, l'an 1109. Il est détrôné en 1107, & meurt en 1124.

SUATOPLUE, après la fuite de Borzivol son frère, est reconnu pour son successeur. Il meurt assassiné en 1109.

ULADISLAS III succède à son frère Suatoplue, en 1109. Il meurt en 1125.

SOBIESLAS I succède l'an 1125 à son frère Uladislas. Il meurt en 1140.

ULADISLAS IV, fils d'Uladislas III, succède l'an 1140 à son oncle Sobieslas. Il meurt en 1174.

SOBIESLAS II, fils de Sobieslas I, succède à Uladislas l'an 1174. L'an 1178, Frédéric, fils aîné d'Uladislas, s'empare de Prague, & oblige Sobieslas de fuir, après un règne de 4 ans.

FREDERIC remplace Sobieslas en 1178. Il meurt en 1190.

CONRAD II succède à Frédéric en 1190. Il meurt en 1191.

WENCESLAS II, le plus jeune des fils de Sobieslas I, succède à Conrad II en 1191. Au bout de trois mois il est obligé de se réfugier chez l'Empereur. Renvoyé dans ses Etats, il est arrêté & meurt de chagrin dans sa prison l'an 1193.

HENRI BRETISLAS succède à Wenceslas II, l'an 1193. Il meurt en 1196.

ULADISLAS V, cinquième fils du Roi Uladislas, succède à Brétislas l'an 1196. Il abdique au bout de 15 mois, en faveur de Prémislas, son frère aîné. Il se contente de la Moravie, où il meurt en 1218.

PREMISLAS II prend le gouvernement après l'abdication de son frère en 1197. Prémislas meurt en 1230.

**ROIS**  
de Hongrie.

ETIENNE II est élu à l'âge de 8 ans pour remplir le Trône de Hongrie, après la mort du Roi Coloman son père, en 1114. Il meurt en 1131.

BELA II, fils d'Almus, succède à Etienne II, l'an 1131. Il meurt en 1141.

GEISA II, fils de Béla II, est couronné Roi de Hongrie en 1141. Il meurt en 1161.

ETIENNE III, fils du Roi Géisa, lui succède en 1161. Il meurt en 1173.

BELA III, frère d'Etienne III, est couronné Roi de Hongrie l'an 1174. Il meurt l'an 1196.

EMERIC ou HENRI, fils de Béla III, monte sur le Trône après la mort de son père en 1196. Il meurt en 1203 ou 1204.

**PRINCES**  
de Russie.

WLADIMIR II, fils de Wsevolod, succède à Michel Swiatopalx en 1114. Il meurt l'an 1125.

MSTILAW, fils aîné de Wladimir, lui succède en 1125. Il meurt en 1132.

JAROPALX succède, l'an 1132, à Mstilaw, son frère. Il meurt l'an 1138.

VIACZESLAW II succède à Jaropalx son frère, l'an 1138. Il abdiqua peu de tems après.

WSEVOLOD II remplace Viaczellaw. Il mourut en 1146.

ISIASLAW II, fils de Mstilaw, succède à Wsevolod en 1146. Il meurt en 1155.

ROSTILAW, fils de Wsevolod II, succède à Isiaslaw en 1155. On lui substitue Isiaslaw, qui est à peine sur le Trône, qu'il est renversé par Georges.

GEORGES s'empare du Trône en 1155. Il meurt en 1157.

ANDRÉ, fils de Georges, lui succède en 1157. Il est massacré dans son lit en 1175.

MICHEL succède à son frère André en 1175. Il meurt en 1177.

WSEVOLOD III, frère d'André & de Michel, succède au dernier en 1177. Il meurt en 1213.



LES

C

H

DU C

DANS S

*Depu*

---

TRE

A

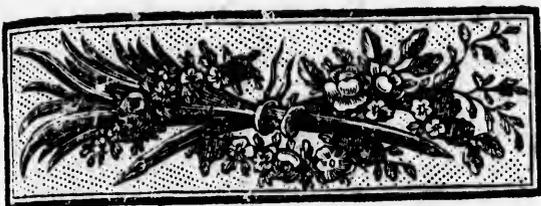
*État pol*

*quête a*

*Latins*

ALEXI

Connèn



LES SIÈCLES  
CHRÉTIENS,  
OU  
HISTOIRE  
DU CHRISTIANISME,  
DANS SON ÉTABLISSEMENT ET  
SES PROGRÈS ;

*Depuis J. C. jusqu'à nos jours.*

---

TREIZIÈME SIÈCLE.

---

ARTICLE PREMIER.

*État politique de l'Empire Grec. Con-  
quête de Constantinople, par les Princes  
Latins. Suite de cet événement.*

XIII.  
SIÈCLE.

ALEXIS-L'ANGE qui prit le surnom de  
Comnène, ne jouit pas plus de cinq ans

**XIII.**  
**SIÈCLE.**

du double crime dont il s'étoit souillé, en détrônant Isaac, son frère, & en lui faisant crever les yeux. Isaac trouva des vengeurs que le jeune Alexis, son fils, amena d'Occident, mais dont les secours dangereux furent également funestes à ces deux Princes & à l'Empire. Il faut donner quelque étendue au récit de ces événemens qui portèrent un coup mortel à la puissance des Grecs, & qui firent passer Constantinople sous un joug étranger.

Alexis - l'Ange s'étoit dérobé à la cruauté de son oncle, par une prompte fuite. Le Pape & les Princes Chrétiens d'Europe lui parurent les seuls protecteurs dont il put implorer l'assistance avec sûreté dans le désastre de sa famille. Il se rendit donc à Rome auprès d'Innocent III, & en Allemagne auprès de Philippe de Souabe, Chef du Corps germanique, qui avoit épousé sa sœur. Il fit le tableau le plus touchant des malheurs de l'Empire, & des pertes sensibles de la Religion. Il peignit son oncle des plus noires couleurs; il représenta son père gémissant dans les fers, & manquant des choses les plus nécessaires à la vie, après avoir été Maître d'un Empire

puissant  
constan  
rables a  
armée  
des chr  
étoit a  
& n'ar  
en Afie  
Ambass  
frère ;  
Pape &  
les mau  
ses pro  
point a  
va de c  
l'armée  
deux c  
vouloie  
de Cor  
sur le  
cipité.  
des viv  
un an  
pés po  
la Ter  
La pr  
Grecq  
voit p  
du Pap

puissant & d'immenses trésors. Les cir-  
 constances ne pouvoient être plus favo- XIII.  
 rables aux desirs du jeune Prince. Une S I È C L E .  
 armée de Croisés, destinée au secours  
 des chrétiens de Syrie & de Palestine ,  
 étoit assemblée à Zara en Dalmatie,  
 & n'attendoit que le moment de passer  
 en Asie. Alexis y fut conduit par des  
 Ambassadeurs de Philippe , son beau-  
 frère ; il y répéta ce qu'il avoit dit au  
 Pape & aux Princes d'Allemagne , sur  
 les maux qui désoloient sa patrie , & sur  
 ses propres malheurs. On ne l'écouta  
 point avec indifférence ; mais ce qui ache-  
 va de décider en sa faveur les Chefs de  
 l'armée , ce fut l'offre qu'il leur fit de  
 deux cent mille marcs d'argent , s'ils  
 vouloient tourner leurs armes du côté  
 de Constantinople , & l'aider à remonter  
 sur le Trône d'où son père avoit été pré-  
 cipité. Il s'engagoit de plus à fournir  
 des vivres à l'armée des Croisés pendant  
 un an , & cinq mille Chevaliers équi-  
 pés pour concourir au recouvrement de  
 la Terre-Sainte , avec les Princes Latins.  
 La promesse de faire rentrer l'Eglise  
 Grecque sous l'autorité pontificale , n'a-  
 voit pas été moins agréablement reçue  
 du Pape Innocent III. Ainsi tout annon-

coit une révolution prochaine , dont la  
 XIII. Ville impériale devoit être le théâtre ,  
 S I È C L E . & l'usurpateur Alexis , la victime.

Après les conventions dont on vient de parler , les Croisés s'avancèrent vers la Capitale de l'Empire. L'usurpateur leur opposa une armée qui fut battue ; il prit lui-même la fuite , & sa défaite ayant dissipé ses partisans , Isaac-l'Ange fut tiré de prison sans aucun obstacle , & reporté sur le Trône par le concours du Sénat , du Clergé , des Grands & du peuple. Ce Prince ratifia le traité que son fils avoit conclu avec les Seigneurs auxquels il devoit son rétablissement. Alexis associé à l'Empire , s'occupa des moyens d'acquitter ses engagements. Mais pour satisfaire à la dette immense qu'il avoit contractée , il n'eut pas d'autres ressources que d'augmenter les impôts , déjà portés au-delà des justes bornes , & de convertir en monnoye l'argenterie des Eglises , & jusqu'aux Vases sacrés. Encore ne put il avec tous ces moyens , remplir entièrement ses promesses. Il chercha donc à les éluder sous divers prétextes , afin de gagner du tems , & de trouver de nouveaux expédiens pour se tirer d'embarras.

Isaac étoit rétabli  
 seul maître  
 pas dans  
 paravant.  
 délais à r  
 fait avec  
 tions &  
 qu'aux en  
 que sorte  
 son côté  
 & par l  
 contre  
 par laqu  
 rentrer  
 de Rom  
 favorabl  
 surnom  
 sourcils  
 pour so  
 du peup  
 d'un bo  
 lace att  
 deman  
 des féd  
 sainte S  
 contrai  
 semble  
 à l'Em

Isaac étoit mort peu de tems après son rétablissement, & le jeune Alexis devenu XIII.  
 seul maître de l'Empire ne se trouvoit S I È C L E.  
 pas dans une situation meilleure qu'auparavant. Les Croisés, mécontents de ses délais à remplir les conditions du traité fait avec eux, se permettoient les vexations & le pillage, tant dans la Ville qu'aux environs, pour se payer en quelque sorte par leurs mains. Le peuple de son côté, tourmenté par le Souverain & par les étrangers, irrité d'ailleurs contre Alexis, à cause de la promesse par laquelle il s'étoit engagé de faire rentrer l'Eglise Grecque sous les Loix de Rome, n'attendoit qu'un moment favorable pour se révolter. Alexis-Ducas, surnommé Mursuphle; à cause de ses sourcils épais, songea à mettre à profit pour son avancement, ces dispositions du peuple. La sédition éclata tout-à-coup d'un bout de la Ville à l'autre. La populace attroupée jettoit de grands cris, & demandoit un autre Empereur. La foule des séditieux se ramassa dans l'Eglise de sainte Sophie & dans les alentours, & contraignit le Sénat avec le Clergé de s'assembler pour donner un nouveau Maître à l'Empire; on jetta successivement les

**XIII.** yeux sur les plus grands Seigneurs, qui tous refusèrent la Pourpre. C'étoit à **SIÈCLE.** qui ne se chargeroit pas d'un Sceptre dont le poids devoit entraîner la chute de celui qui oseroit y porter la main, dans les conjonctures où l'on se trouvoit.

Au bout de trois jours il se rencontra enfin un jeune-homme assez hardi pour ne pas craindre les orages qui grondoient autour du Trône impérial. Il s'appelloit Nicolas Canabé. Mais ce n'étoit pas pour l'élévation d'un autre, que Mursuphle avoit excité le peuple à la révolte. Il courut au Palais informer l'Empereur Alexis de tout ce qui se passoit, & prenant les apparences du zèle & de la fidélité, il lui offrit de le conduire par une route inconnue, dans un asyle où il seroit en sûreté, jusqu'à ce qu'on eût pu rétablir la tranquillité. Alexis, effrayé, se laissa persuader, & ce fut dans sa propre tente que Mursuphle le mena. Lorsqu'il s'en vit le maître, il le chargea de fers, & n'ayant pu s'en défaire par le poison, il eut la cruauté de l'étrangler lui-même; après quoi, il se revêtit des ornemens impériaux, & se fit proclamer. Canabé, dont les partisans, dissipés par la crainte, l'avoient abandonné, fut arrêté sans

peine, & phle se c  
il n'avoit  
de ses m

Les C  
des. Lati  
ne pouv  
Deux P  
perdoien  
reau s'a  
tique all  
mens q  
nier art  
téressan  
pas s'at  
l'expédi  
aller au  
ils renc  
étoient  
dans le  
noient  
impuné  
braver  
pas d'a  
dans la  
se con  
de ce  
traité f  
par so

peine, & jetté dans un cachot. Murfuphle se croyoit parvenu à son but ; mais il n'avoit pas long-tems à jouir du fruit de ses manœuvres & de ses crimes. XIII.

Les Chefs de la Croisade de l'armée des Latins, témoins de ces événemens, ne pouvoient les voir avec indifférence. Deux Princes qu'ils avoient protégés, perdoient le Trône & la vie ; leur bourreau s'asseyoit à leur place ; & sa politique alloit être de rompre les engagements qu'ils avoient contractés. Ce dernier article, sur-tout, étoit bien intéressant pour eux, & l'on ne devoit pas s'attendre, qu'après avoir différé l'expédition de la Terre-Sainte, pour aller au secours des derniers Empereurs, ils renonçassent aux sommes qui leur étoient dues. Il n'entroit pas non plus dans les idées d'honneur qui les gouvernoient, de souffrir un usurpateur jouir impunément du fruit de son crime, & braver leur puissance. Mais on n'étoit pas d'accord sur ce qu'on avoit à faire dans la circonstance où l'on se trouvoit : se contenteroit-on d'exiger le paiement de ce qui restoit dû en conséquence du traité fait avec Alexis-l'Ange, & ratifié par son père ? Prendroit-on les armes

pour venger la mort des deux Princes  
 XIII. alliés, & l'insulte faite aux Seigneurs  
 S I È C L E. Latins qui s'étoient déclarés leurs pro-  
 tecteurs ? Choisiroit-on quelque Prince  
 de la Maison des derniers Souverains,  
 pour le placer sur le Trône ? Enfin  
 s'empareroit-on de Constantinople pour  
 se payer par ses mains, & se venger en  
 même tems ? Ce dernier parti fut pré-  
 féré. Il étoit plus conforme à l'esprit  
 qui animoit les Chefs de l'armée, &  
 s'il fût encore resté quelques doutes sur  
 la légitimité de l'entreprise, ils auroient  
 été levés par la décision des Prélats. En  
 effet, ils ne balancèrent pas à autoriser  
 le projet formé sur l'Empire de Con-  
 stantinople, & à déclarer, au nom du  
 Pape, que l'indulgence de la Croisade  
 s'étendoit à cette expédition. C'est que  
 dans les préjugés du tems, on ne faisoit  
 pas une grande différence entre des schif-  
 matiques révoltés contre le Chef de l'E-  
 glise, & des Infidèles ouvertement décla-  
 rés contre J. C.

Le siège de Constantinople étant dé-  
 cidé, les François & les Vénitiens, qui  
 composoient le gros de l'armée, réglè-  
 rent entr'eux le partage du butin, &  
 s'avancèrent vers les murs de la Ville.

Mürsuphle  
 voit le peu  
 Latins, au  
 succès ; ma  
 possession  
 vahir, il  
 son avidité  
 na aux tou  
 assauts, qu  
 vigueur pa  
 constance  
 l'emportèr  
 conduite  
 par escala  
 trois jour  
 s'étoit for  
 léon, saisi  
 nuit dans  
 armée,  
 entrepren  
 lorsqu'il  
 Alexis C  
 frère Isac  
 chassé à  
 Etat, dor  
 Tous les  
 qu'ils av  
 souillée  
 intérêt d

Mursuphle secondé par la crainte qu'avoit le peuple de tomber au pouvoir des Latins, auroit pu soutenir le siège avec succès; mais, quoiqu'il fût à peine en possession d'un Trône qu'il venoit d'envahir, il s'étoit déjà rendu odieux par son avidité & par ses injustices. On donna aux tours & aux murailles plusieurs assauts, qui furent d'abord soutenus avec vigueur par les assiégés; mais enfin la constance & la valeur du petit nombre l'emportèrent sur une multitude mal conduite & divisée. La Ville fut prise par escalade le 12 Mai 1204, après trois jours d'attaque. Mursuphle, qui s'étoit fortifié dans le Palais de Bucoléon, saisi par la peur, se sauva pendant la nuit dans une barque. Il rassembla une armée, & paroïssoit disposé à tout entreprendre pour rétablir ses affaires, lorsqu'il tomba entre les mains de cet Alexis Comnène qui avoit chassé son frère Isaac du Trône impérial, & qui, chassé à son tour, s'étoit fait un petit Etat, dont Morinople étoit la Capitale. Tous les deux dépouillés de la Pourpre qu'ils avoient tous les deux usurpée & souillée par le crime, il étoit de leur intérêt d'unir leurs forces contre l'en-

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.** nemi commun. Mursuphle l'offrit à Alexis, & celui-ci parut l'accepter de bonne foi. Mais quelle union pouvoit-il y avoir entre deux ambitieux, dont l'un avoit sacrifié son frère, & l'autre étranglé son Maître? Mursuphle fut donc la victime de sa confiance; Alexis lui fit crever les yeux; & quelque tems après, les Croisés, auxquels il fut livré, le condamnèrent à être précipité du haut d'une colonne, digne punition de sa révolte & de son parricide.

A peine la Ville impériale fut-elle au pouvoir des Croisés, que les soldats, animés par la haine & l'espoir du butin, se répandirent dans tous les quartiers, sans ordre & sans frein, pour satisfaire leur avarice & leur brutalité. Les meurtres & le pillage furent les moindres excès dont ils se rendirent coupables. Ils immolèrent indistinctement tout ce qui s'offrit à eux, femmes, enfans, vieillards; rien ne fut épargné, pas même les Vierges consacrées à Dieu, ni les Ministres dévoués au service des Autels. La Religion n'a rien de si sacré qui ne devînt l'objet de leurs profanations & de leurs sacrilèges. Les Temples furent pillés, les choses saintes profanées, l'Eu-

charistie  
les de la p  
che. Il y  
prodigieu  
mées dan  
la princip  
l'argent  
du soldat  
ce qui ten  
s'appropri  
ossements  
rent en E  
nent la  
d'Orient  
font glo  
ajouter e  
le feu a  
& ne s'é  
fumé to  
l'on en  
jamais e  
malheur  
d'horrib  
quérans  
donnée  
rocité.

Quar  
comme  
Croisés

charistie foulée aux pieds, & les asy-  
 les de la piété changés en lieux de débau-  
 che. Il y avoit à Constantinople une XIII.  
 prodigieuse quantité de Reliques renfer- SIÈCLE.  
 mées dans des châsses précieuses : c'étoit  
 la principale richesse des Eglises ; l'or,  
 l'argent & les pierreries furent la proie  
 du soldat. Quand ils eurent enlevé tout  
 ce qui tentoit leur cupidité, les Seigneurs  
 s'approprièrent les saints Corps & les  
 ossemens vénérables, qu'ils transportè-  
 rent en Europe à leur retour. De là vien-  
 nent la plupart des Reliques des Saints  
 d'Orient, que les Eglises d'Occident se  
 font gloire de posséder. L'incendie vint  
 ajouter encore aux horreurs du carnage,  
 le feu ayant pris à quelques maisons,  
 & ne s'étant arrêté qu'après avoir con-  
 sumé tout un quartier de la Ville. Si  
 l'on en croit les Historiens, il n'y a  
 jamais eu de Ville prise d'assaut, dont les  
 malheurs aient été accompagnés de tant  
 d'horribles circonstances, ni de Con-  
 quérans dont la barbarie se soit aban-  
 donnée à tant d'emportement & de fé-  
 rocité.

Quand la fureur des vainqueurs eut  
 commencé à se ralentir, les Seigneurs  
 Croisés songèrent à partager la conquête,

XIII. & à donner un Chef à l'Empire. Ce  
 dernier point étoit d'une extrême impor-  
 tance dans les conjonctures où l'on se  
 trouvoit. Il s'agissoit de choisir un Prince  
 qui fût en état de rétablir l'ordre & le  
 calme après tant de secouffes violentes.  
 Ce choix étoit difficile, & l'on avoit  
 à craindre qu'il ne devînt un sujet de  
 division entre ceux qui pouvoient y  
 prétendre. Dans la vue de prévenir ce  
 malheur, on nomma douze Electeurs,  
 six François & six Vénitiens, & l'on con-  
 vint de reconnoître pour Empereur celui  
 qui auroit réuni la pluralité des suffra-  
 ges. Entre les Seigneurs qui pouvoient  
 aspirer au Trône, deux sur-tout paroif-  
 soient avoir des prétentions mieux fon-  
 dées que les autres, tant par la haute  
 considération dont ils jouissoient, que  
 par le rang qu'ils tenoient déjà parmi  
 les Souverains de l'Europe : c'étoient  
 Baudouin, Comte de Flandres ; &  
 Boniface, Marquis de Montferrat. La  
 pluralité des voix tomba sur le pre-  
 mier, & il fut solennellement couronné  
 dans l'Eglise de sainte Sophie, aux accla-  
 mations du Clergé Latin & de l'armée.  
 Tous les événemens que nous venons  
 de raconter répondent aux années 1203  
 & 1204.

C  
 La con-  
 une des c  
 il soit par  
 hommes  
 peu de jo  
 ion éten  
 moyens c  
 mettre al  
 peuple in  
 toit par  
 cent mill  
 les armes  
 en effets  
 dont la c  
 nouvel E  
 partage ;  
 core pour  
 & jusqu'a  
 Tandis  
 la Ville  
 prenoit l  
 blé dans  
 ner un S  
 & le déf  
 cet honne  
 Lascaris,  
 l'accepter  
 ornemen  
 à la situa

La conquête de Constantinople est une des choses les plus étonnantes dont il soit parlé dans l'Histoire. Vingt mille hommes suffirent pour s'emparer, en peu de jours, d'une Ville immense par son étendue, fortifiée par tous les moyens que l'art de la guerre savoit mettre alors en usage, & remplie d'un peuple innombrable, puisqu'elle comptoit parmi ses habitans environ quatre cent mille hommes en état de porter les armes. On y fit en or, en argent & en effets précieux un butin prodigieux, dont la quatrième partie appartient au nouvel Empereur, suivant le traité de partage; & les trois autres suffirent encore pour enrichir les Barons de l'armée, & jusqu'aux simples soldats.

Tandis que les Croisés assiégeoient la Ville impériale, & que Mursuphle prenoit la fuite, le peuple étoit assemblé dans la grande Eglise, pour se donner un Souverain qui pût le gouverner & le défendre. Théodore - Ducas refusa cet honneur dangereux; mais Théodore Lascaris, gendre d'Alexis-l'Ange, osa l'accepter, sans pourtant se revêtir des ornemens impériaux, peu convenables à la situation présente des choses, &

XIII.

SIÈCLE.

empire. Ce  
me impor-  
où l'on se  
un Prince  
ordre & le  
violentes.  
l'on avoit  
sujet de  
voient y  
évenir ce  
electeurs,  
l'on con-  
reur celui  
es suffra-  
ouvoient  
t paroiss-  
eux fon-  
la haute  
nt, que  
à parmi  
c'étoient  
es; &  
rrat. La  
le pre-  
ouronné  
x accla-  
armée.  
venons  
s 1203

aux malheurs de la patrie. Mais après  
 XIII. la prise de Constantinople, il se retira  
 S I È C L E. dans la Natolie, & ensuite à Nicée où  
 il établit sa résidence. Il prit alors le titre  
 d'Empereur, & fut reconnu pour légi-  
 time Souverain par le gros de la Nation,  
 quoique les Grecs fussent partagés entre  
 les différens Princes qui s'entredisputoient  
 les débris de l'Empire. C'étoit le plus  
 grand Capitaine & le plus habile politi-  
 que de son tems; avec des forces  
 très-inférieures à celles de ses ennemis,  
 & une domination plus étendue, il fut  
 tellement se conduire & menager sa  
 puissance qu'il se maintint toujours avec  
 avantage, malgré les efforts opiniâtres  
 des Latins & des Turcs qui l'atta-  
 quoient chacun de leur côté. On le  
 regarda comme le seul Chef de l'Etat  
 & le véritable dépositaire du pouvoir  
 suprême, dont il transmit les droits à  
 ses successeurs; & ceux ci les firent valoir,  
 lorsque les circonstances devinrent plus fa-  
 vorables, comme nous le verrons bientôt.

Baudouin s'occupoit de tous les soins  
 dont sa nouvelle dignité lui faisoit un  
 devoir. Il travailloit à réparer la Ville,  
 à rétablir le bon ordre, à réunir les Pro-  
 vinces démembrées de l'Empire par dif-

C  
 férens usu-  
 les que les  
 enlevées  
 avoit tout  
 réussir dan  
 dence, la  
 meté. Ma  
 fin malhe  
 secondé p  
 plusieurs,  
 suscitèten  
 ses forces  
 peine avo  
 tantinople  
 de la man  
 atroce, à  
 venoit de  
 res. Son  
 & son équ  
 de la part  
 pu s'emp  
 vertus du  
 homme.

Sa mor-  
 bles, &  
 agité tant  
 que par  
 Princes q  
 mis sur le

férens usurpateurs , & à reconquérir celles que les Turcs & les Bulgares avoient enlevées aux derniers Empereurs. Il avoit tout ce qui étoit nécessaire pour réussir dans ces grands projets , la prudence , la valeur , la justice & la fermeté. Mais son règne fut court & sa fin malheureuse. D'ailleurs il fut mal secondé par les Princes Latins , dont plusieurs , jaloux de son élévation , lui suscitèrent des embarras qui partagèrent ses forces & firent échouer ses desseins. A peine avoit-il occupé le Trône de Constantinople l'espace d'un an , qu'il périt de la manière la plus funeste & la plus atroce , à la suite d'une bataille qu'il venoit de perdre contre le Roi des Bulgares. Son courage , son désintéressement & son équité ont reçu des éloges , même de la part des Ecrivains Grecs , qui n'ont pu s'empêcher de reconnoître en lui les vertus du grand Prince & du grand homme.

Sa mort fut suivie de nouveaux troubles , & le nouvel Empire fut sans cesse agité tant par des guerres étrangères , que par des divisions intestines. Les Princes qui lui succédèrent , mal affermis sur le Trône , réduits à une puissance

——— très-bornée , & toujours occupés à contenir , ou à se concilier les Seigneurs Latins , qui s'étoient fait de petits Etats dans les Îles & dans le Continent , ne furent au vrai que des ombres & de foibles images de ce qu'avoient été les anciens Maîtres de la Ville impériale. C'est l'idée que l'Histoire nous donne de Henri , frère de Baudoin , qui lui succéda en 1206 , & des autres Princes qui portèrent le nom d'Empereurs après lui , tels que Pierre , Robert , Baudoin de Courtenai ; & , si l'on veut encore , ce Jean de Brienne qui , de Roi de Jérusalem étant devenu Général des armées du Pape Grégoire XI , finit par être tuteur du jeune Baudoin , à qui l'Empire fut enlevé pour toujours. Le système féodal que les Seigneurs Croisés avoient porté en Asie , fut la principale cause du peu de stabilité de ce nouvel Empire & de sa prompte chute.

Les règnes réunis de tous les Princes que nous venons de nommer , ne s'étendirent que jusqu'à l'an 1261 , & ne remplirent qu'un espace de cinquante-sept ans. La révolution qui leur enleva le Sceptre impérial , est encore plus étonnante que celle qui l'avoit fait passer dans

C  
 dans leur  
 gue , après  
 le petit E  
 tale , sous  
 la minorité  
 Souverain  
 reur , cor  
 Il avoit to  
 se servent  
 autres. Il e  
 & n'étoit  
 rique &  
 A un Prin  
 qu'une oc  
 vrer tout  
 au comme  
 ment im  
 Stratégop  
 élevé au  
 environs  
 corps de  
 avoit ord  
 de l'état o  
 qu'elle éto  
 toute la g  
 gnée de l  
 il forma le  
 une foible  
 nombre d  
 Tome

dans leurs mains. Michel - Paléolo- XIII.  
 gue , après avoir gouverné quelque tems le petit Etat dont Nicée étoit la Capitale, sous le titre de Régent , pendant la minorité de Jean-Lascaris , légitime Souverain , avoit pris le nom d'Empereur , comme Collégué de son pupille. SIÈCLE.  
 Il avoit tous les talens dont les ambitieux se servent pour s'élever en opprimant les autres. Il entendoit parfaitement la guerre & n'étoit pas moins habile dans la politique & la science du gouvernement. A un Prince de ce caractère , il ne falloit qu'une occasion favorable pour recouvrer tout ce que les Grecs avoient perdu au commencement du siècle. Un événement imprévu la lui fournit. Alexis Stratégopule , que ses services avoient élevé au rang de César , passoit dans les environs de Constantinople avec un corps de troupes qu'il commandoit. Il avoit ordre de s'informer adroitement de l'état où se trouvoit la place. Il apprit qu'elle étoit presque sans défense , & que toute la garnison se réduisoit à une poignée de François mal armés. Aussi-tôt il forma le dessein de l'attaquer , & après une foible résistance de la part du petit nombre de soldats qui se présentèrent



l'an 1332. Ainsi nous le réservons pour le siècle suivant.

XIII.

SIÈCLÉ.

La révolution qui fit rentrer Constantinople sous le joug des Grecs, fut le terme de toutes les prospérités des Latins dans ces contrées. L'Empereur Baudouin II, à qui la fortune venoit d'enlever une Couronne qui avoit toujours chancelé sur la tête de ceux qui l'avoient portée avant lui, comme sur la sienne, fugitif, & mendiant de toute part des secours, qu'on lui promettoit, & qu'on ne lui donnoit pas, porta jusqu'à sa mort le vain titre de son ancienne dignité. Des droits plus vains encore, puisqu'on ne parvint jamais à les faire valoir, furent l'unique héritage qu'il laissa à sa postérité. Ce Monarque infortuné eut beau solliciter les Papes & les Souverains d'Europe, représenter aux uns & aux autres que ses intérêts étoient ceux de la Religion, & conclure des traités par lesquels il abandonnoit une partie de ce qu'il ne possédoit plus, il n'inspira qu'une compassion stérile, & n'obtint que des préparatifs de guerre qui n'eurent point d'effet. Son fils passa de même sa vie à conclure des trai-

XIII. S I È C L E. tés & à former des projets qui ne furent jamais exécutés ; de sorte que les Maisons où ces descendans portèrent leurs prétentions , n'en ont jamais tiré d'autre avantage , que de joindre un titre inutile à ceux dont les Grands affectent de se parer dans les actes particuliers qui les concernent.

## A R T I C L E II.

*État de la puissance Musulmane en Orient. Invasion & conquêtes des Mogols. Révolutions qu'elles occasionnent en Asie.*

**A**u commencement de ce siècle , la puissance Musulmane , toute partagée qu'elle étoit entre différens Princes , ne laissoit pas d'être encore très-formidable. Elle embrassoit toute l'Asie à l'Orient ; à l'Occident & au Midi , la Perse & ses vastes Provinces , une partie de l'Inde , & toute l'Egypte étoient sous ses loix. Avant la révolution qui donna des Princes Latins pour Monarques à Constantinople , l'Empire Grec se voyoit réduit aux bornes les plus étroites , par

C  
les progrès  
Saladin , &  
tion des Tu  
soit à Dam  
le plus fl  
tous ceux  
s'étoit étab  
tionisme &  
contredit  
Mohamed  
premières  
doit son p  
die , jusq  
contrées lu  
qu'une par  
Tous les  
ces différe  
Persan lui  
core le C  
Chef dans  
Ils lui avo  
le dépouill  
sa dignité  
suivant let  
disposoien  
ils respecto  
du Califat  
fut déposée  
& du préju

les progrès continuels des successeurs de Saladin, & des autres Sultans de la Nation des Turcs qui règnoient soit à Alep, soit à Damas, ou à Iconium. L'Empire le plus florissant & le plus étendu de tous ceux où la Religion de Mahomet s'étoit établie sur les ruines du Christianisme & des autres cultes, étoit sans contredit celui des Princes Karismins. Mohamed, qui le gouvernoit dans les premières années du XIII<sup>e</sup>. siècle, étendoit son pouvoir depuis l'ancienne Médie, jusqu'à la Tartarie, dont plusieurs contrées lui étoient soumises, de même qu'une partie assez considérable de l'Inde. Tous les Souverains qui gouvernoient ces différens États, & le Monarque Persan lui-même, reconnoissoient encore le Calife de Bagdad pour leur Chef dans l'ordre politique & religieux. Ils lui avoient enlevé ses Provinces, ils le dépouilloient même quelquefois de sa dignité, ils lui donnoient des loix suivant leur caprice & leur intérêt, & dispoisoient arbitrairement de tout; mais ils respectoient toujours le pouvoir sacré du Califat, dans quelques mains qu'il fût déposé. C'étoit le fruit de l'habitude & du préjugé.

**XIII.**  
**SIÈCLE** Mais le tems approchoit où la puissance Mufulmane, & le Califat qui en étoit la source, alloient être engloutis par les Conquérans les plus formidables & les plus cruels qui eussent encore dévasté l'univers. Ils sortirent du Nord, comme les anciens peuples barbares qui s'étoient jettés sur l'Empire Romain, & qui l'avoient détruit. Ils étoient de la race des Scythes, & avoient pris le nom de Tartares, de celui d'un de leurs Princes, appelé Tatar-kan. Ils étoient partagés en différentes hordes, qui avoient chacune leur Chef, sous le titre de Kan, qui répond à celui de Roi, & tous ces Chefs reconnoissoient la souveraineté du Grand Kan, ou Empereur, en qui résidoit l'autorité suprême, & dont les autres Kans n'étoient que les Lieutenans. Parmi ces hordes ou tribus, il en étoit une qui se distinguoit des autres par l'esprit guerrier dont elle se montrait animée. Elle étoit établie au nord du Katai, vers la frontière septentrionale de la Chine. Un de ses Kans, nommé Jéou-kai-Bahadout, avoit commencé à lui donner de l'illustration, au milieu du XII<sup>e</sup>. siècle; mais la célébrité de son fils effaça bientôt la sienne. Il s'appelloit

Temondg  
 sous lequ  
 Roi des H  
 comme u  
 deur, pa  
 que la su  
 Prophète.  
 nant des h  
 jamais ex  
 ( c'étoit l  
 le Chef )  
 ples du m  
 destructio  
 Ce Pri  
 terre n'éto  
 lorsque s  
 avoit dé  
 fameux p  
 recherche  
 son secou  
 le Kan c  
 Thogrul  
 la secte  
 On lui a  
 de Jean,  
 par les m  
 toriens. S  
 tre lui; i  
 giskan,

Temondgin, & le nom de Gengiskan, =====  
 sous lequel il est connu, qui signifie XIII.  
 Roi des Rois, lui fut donné, dit-on, S I È C L E.  
 comme un présage de sa future grandeur, par un Reclus du Turquestan, que la superstition faisoit passer pour Prophète. Sous ce Prince, le plus étonnant des hommes de son genre qui aient jamais existé, la Nation des Mogols (c'étoit le nom de la tribu dont il étoit le Chef) menaça tous les autres Peuples du monde de l'esclavage ou de la destruction.

Ce Prince, né pour le malheur de la terre n'étoit encore âgé que de treize ans, lorsque son père mourut, & dès-lors il avoit déjà la réputation d'un guerrier fameux par sa valeur. Les autres Princes recherchoient son alliance & imploroient son secours. C'est ce que fit entr'autres, le Kan des Tartares Khérait's, nommé Thogrul-ouk-Kan. Il étoit Chrétien de la secte de Nestorius, & même Prêtre. On lui avoit donné au Baptême le nom de Jean, & c'est ce Prêtre Jean si connu par les récits des Voyageurs & des Historiens. Ses sujets s'étoient révoltés contre lui; il invoqua la protection de Gengiskan, qui punit les rebelles, & le

**XIII.**  
**SIÈCLE.**

rétablit dans ses États. Mais, quelque tems après, Thogrul se brouilla fort imprudemment avec son bienfaiteur; & Gengiskan ayant tourné ses armes contre lui, n'écouta que son ressentiment. Thogrul fut défait dans une bataille, & son Royaume devint la proie du vainqueur. Ce fut le commencement des conquêtes qui rendirent bientôt Gengiskan la terreur de toutes les Nations. Depuis ce moment, rien ne fut plus capable d'arrêter ses progrès. En peu d'années, toutes les hordes de Tartares, malgré la bravoure de leurs Chefs & leur amour pour la liberté, plièrent sous le joug qu'il leur imposa. Le Nord & l'Orient de l'Asie furent tour-à-tour soumis à ses loix. Ensuite il tourna ses armes du côté de la Chine, dont il enleva plusieurs Provinces: delà, il vint attaquer la Perse, & par des efforts prodigieux de valeur, par une activité presque incroyable, il vint à bout de détruire la puissance redoutable des Karismins. Il méditoit d'autres projets de conquêtes, lorsqu'il fut arrêté par la mort, en 1227. Il n'avoit régné que vingt-deux ans, & ce court espace de tems lui avoit suffi pour enchaîner une mul-

titude d  
On adm  
que de  
belles qu  
surée, &  
qui ne  
infini de  
qui le dé  
du monde

Geng  
qu'il eût  
qu'il en  
le dire  
plus con  
lation,  
l'excès,  
Souverai  
qu'il ne  
succéda  
l'avoit d  
avant de  
doute é  
de talen  
entre le  
difficile  
Princes  
& qui  
aussi ma  
tion &

titude de peuples aguerris & puissans. On admiroit en lui autant de prudence que de courage ; mais il fouilloit ces belles qualités par une ambition démesurée , & par une soif du sang humain , qui ne put être éteinte par le nombre infini des victimes qu'il immola au desir qui le dévorait, de ranger tous les Peuples du monde sous son obéissance.

Gengiskan laissoit neuf fils , les seuls qu'il eût eu de cinq cents concubines qu'il entretenoit ; ce qui prouve , pour le dire en passant, que la poligamie est plus contraire que favorable à la population , sur-tout lorsqu'elle est portée à l'excès, comme on le voit chez tous les Souverains de l'Orient. Oktai, quoiqu'il ne fût pas l'aîné de ces Princes, succéda, sans obstacle, à son père, qui l'avoit désigné pour Chef des Mogols avant de mourir. Ce choix avoit sans doute été déterminé par la conformité de talens & d'inclinations qu'il y avoit entre le père & le fils. En effet, il est difficile de trouver dans l'Histoire deux Princes dont l'un ait succédé à l'autre, & qui aient entr'eux une ressemblance aussi marquée pour l'activité, l'ambition & l'ardeur des conquêtes, que

**XIII.** Gengis & Oktai. C'étoient dans l'un & dans l'autre la même impétuosité, le même éloignement du repos, la même passion de dominer, d'étendre son pouvoir, d'inspirer la terreur, & de voir une foule de Rois & de peuples à ses pieds. Animé du même esprit que son père, & conduit par les mêmes vues, Oktai reprit son plan d'expéditions guerrières où celui-ci l'avoit laissé, & le suivit avec une ardeur infatigable. Il subjuga par lui-même & par ses Généraux ce qui restoit encore à soumettre dans la Chine & la Tartarie. De-là, pénétrant dans les pays situés aux environs de la mer Caspienne, il poussa rapidement ses conquêtes jusques dans la Russie, la Pologne, la Hongrie & les contrées voisines. Tous ces barbares qui combattoient pour satisfaire le desir immodéré qu'ils avoient de tout envahir, sembloient n'avoir d'autre but que de ruiner, de détruire & de changer en déserts tous les lieux où ils se répandoient. Les Historiens nous les peignent comme portant de tout côté le ravage, se faisant un plaisir cruel de saccager les Villes, de se baigner dans le sang des vaincus, & ne se croyant maître

d'un pay  
rement

Tand  
vastoien  
l'Orient  
pe, ses  
pes, dé  
adjacent  
ces cant  
les mêm  
étoient  
sage. I  
le théâ  
jouirent  
mort d'  
Mango  
se mit  
peuples  
ses ord  
soumet  
les hab  
l'avons  
ces Co  
se ren  
cet Ho  
un gra  
bandon  
guidoi  
cruelle

d'un pays, que quand ils l'avoient entièrement dépeuplé.

XIII.

SIECLE

Tandis que les armées d'Oktai dévoient l'Asie, tant au Nord qu'à l'Orient, & faisoient trembler l'Europe, ses Lieutenans, avec d'autres troupes, désoloient la Syrie & les Provinces adjacentes. Les Mogols commirent dans ces cantons les mêmes brigandages & les mêmes cruautés par lesquelles ils étoient accoutumés à marquer leur passage. Les pays qui furent tour-à-tour le théâtre de ces guerres funestes, ne jouirent pas d'un long calme, après la mort d'Oktai arrivée en 1241. Bientôt Mangou-kan, son deuxième successeur, se mit à tourmenter de nouveau les peuples. Son frère Houlagou entra par ses ordres en Perse, pour achever d'en soumettre, ou plutôt d'en exterminer les habitans; car c'étoit-là, comme nous l'avons déjà remarqué, la politique de ces Conquérens, & ils appelloient cela se rendre Maitres d'une Nation. Mais cet Houlagou rendit, sans le savoir, un grand service à l'humanité, en s'abandonnant à l'esprit destructeur qui le guidait; ce fut d'anéantir la Nation cruelle & redoutable des Bathéniens ou

**XIII.** assassins de Perse , qui étoit depuis si long-tems le fléau de l'Asie.

**SIÈCLE.** Après cette expédition , il alla mettre le siège devant Bagdad , résidence ordinaire des Califes , & unique asyle de ces Chefs du Mahométisme. Il s'en empara au bout de quelques jours , & presque sans résistance , Mortasem , qui régnoit alors , ayant été trahi & abandonné par les siens. Ce Prince crut pourvoir à la sûreté de sa personne & à la conservation de ses jours , en allant de lui-même se remettre à la discrétion du vainqueur ; mais il éprouva que la générosité n'est pas la vertu de ceux qui ne sont pas animés par l'amour de la gloire , & que ces hommes féroces se plaisent uniquement à répandre le sang des malheureux que le sort de la guerre fait tomber dans leurs fers. C'est en cela seul qu'ils font consister l'idée qu'ils veulent qu'on ait d'eux dans le monde. La Ville fut livrée à l'avidité du soldat , le pillage dura sept jours , & l'infortuné Mortasem fut mis à mort avec son fils. En lui finit la dynastie des Abasfides , & avec elle la dignité du Califat qui avoit été si redoutable dans ces commencemens , par la réunion des droits

sacrés de  
la même  
Mahom  
que se  
étendu  
détruit  
ceux au  
sa gran  
six cent  
vernem  
quatorz  
miades  
des Ab

Man  
frère ,  
avoit e  
à la per  
qui lui  
ses arm  
pour ch  
rie ; &  
Mais l  
des aut  
exempl  
Guillau  
Religie  
que S.  
deurs à  
dans un

sacrés du Sacerdoce & du Trône dans la même personne. Ainsi l'Empire que Mahomet avoit fondé par la force, & que ses premiers successeurs avoient étendu si loin par leurs conquêtes, fut détruit par des moyens semblables à ceux auxquels il devoit son origine & sa grandeur. Il avoit subsisté l'espace de six cent cinquante-six ans, sous le gouvernement de cinquante-six Califes, dont quatorze étoient sortis du sang des Omniades, & trente-sept de la Maison des Abassides.

Mangou-kan dont Houlagou, son frère, ne faisoit qu'exécuter les ordres, avoit embrassé la Religion chrétienne, à la persuasion d'Asan, Roi d'Arménie, qui lui avoit inspiré le dessein d'unir ses armes à celles des Princes Chrétiens, pour chasser les Mahométans de la Syrie, & leur enlever la Terre-sainte. Mais le Christianisme de ce Prince & des autres Mogols qui avoient suivi son exemple, méritoit à peine ce nom. Guillaume de Rubruquis & les autres Religieux de l'Ordre des Frères mineurs, que S. Louis envoya comme Ambassadeurs à sa Cour, les trouvèrent plongés dans une ignorance si profonde, qu'ils

**XIII.**  
**SI È C L E.** n'avoient aucune idée juste de nos Myf-  
 tères, & qu'ils ne favoient pas même  
 distinguer la Religion de J. C. des sectes  
 qui lui font opposées. Cependant ils  
 avoient du zèle contre les ennemis de la  
 Foi, de manière qu'Abaka, neveu de  
 Mangon, & son successeur, après Hou-  
 lagou, envoya des Ambassadeurs au  
 Concile de Lyon en 1274, pour faire  
 alliance avec le Pape & les Princes  
 Chrétiens, contre les Musulmans qui  
 avoient repris la supériorité sur les Mo-  
 gols dans la Syrie & l'Asie mineure.  
 Mais ce zèle ne dura pas long-tems &  
 ne produisit rien d'heureux en faveur  
 des Chrétiens d'Orient, puisque Ni-  
 kondar, sixième Kan des Mogols, de-  
 puis Gengis en 1282, embrassa le Ma-  
 hométisme, & prit le nom d'Hamed-  
 kan. Son exemple fut suivi par le plus  
 grand nombre des Seigneurs, & par le  
 peuple qui se traîne toujours sur les pas  
 des Princes & des Grands. Ce change-  
 ment dédommagea l'Islamisme de ce qu'il  
 avoit perdu par la destruction de l'Empire  
 des Califes.

Le Prince Mahométan qui s'opposoit  
 avec tant d'avantage aux progrès des  
 Mogols dans la Syrie, étoit Bibars de

la race  
 de Sala  
 qui les  
 d'être c  
 ses autre  
 Turcs,  
 une mil  
 septièm  
 din, po  
 avoit ac  
 le cours  
 soient e  
 avoit ép  
 de Ma  
 Plusieurs  
 bravour  
 charges  
 des arm  
 jour en  
 dans les  
 entrepri  
 rent, p  
 ce que l  
 nus autre  
 avoient  
 tremble  
 rent par  
 hardis  
 l'être, i

la race des Mamluks, par qui la famille de Saladin, si puissante & si redoutée, qui les avoit tirés de l'obscurité, venoit d'être chassée du Trône d'Egypte & de ses autres possessions. Les Mamluks des Turcs, originaires du Captchaq, étoient une milice formée par le Sultan Saleth, septième Sultan d'Egypte depuis Saladin, pour en composer sa garde. Il les avoit achetés des Mogols, qui, dans le cours de leurs expéditions, réduisoient en esclavage tous ceux que le fer avoit épargnés; de-là leur vint le nom de Mamluks, qui signifie esclaves. Plusieurs d'entre eux parvinrent par leur bravoure & leur habileté, aux premières charges de l'Etat & au commandement des armées. Leur autorité s'accrut de jour en jour; ils influèrent également dans les affaires politiques, & dans les entreprises militaires. Enfin ils devinrent, pour les descendans de Saladin, ce que les premiers Turcs étoient devenus autrefois pour les Califes qui les avoient appellés à leur service. Ils firent trembler leurs maîtres & les inquiétèrent par de fréquentes révoltes, & plus hardis que les Kurdes n'avoient osé l'être, ils s'emparèrent du Trône autour

XIII.

SIÈCLE.

duquel ils ne cessoient de faire gronder l'orage depuis long-tems.

XIII.

SIÈCLE.

Bibars étoit le quatrième Prince qui l'occupoit depuis la révolution. Il en précipita Koutouz, & lui enleva la tête d'un coup de sabre, pour se venger de l'injustice qu'il lui avoit faite, en donnant à un autre Emir le gouvernement d'Alep, qu'il lui avoit promis. Sa valeur, son expérience dans la guerre, & son extrême activité lui avoient acquis la plus grande réputation sous le règne de son prédécesseur. Il avoit arrêté les progrès des Mogols, tandis qu'il ne commandoit encore les armées Mahométones qu'en qualité de Général. Ses succès contre eux ne furent pas moins brillans, lorsque la souveraine puissance eut passé dans ses mains. Animé du desir de justifier son élévation, & de se montrer digne du rang où son audace l'avoit porté, il continua la guerre avec tant d'ardeur & de courage, qu'il vint à bout de chasser les Mogols de toutes les Villes dont ils s'étoient emparés, & de leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avoient faites dans les pays que Saladin & les Princes de sa Maison avoient possédés. Depuis

qu'il fut  
jusqu'à  
armes;  
un égal  
Kan des  
troupes  
avec eux  
sance M  
pagne. L  
joindre  
vigueur  
sages do  
enleva l  
dues, p  
les, &  
dont le  
tems.

Ce I  
une bar  
kandide  
queur c  
imment  
de capt  
des Arn  
& tout  
Nubie,  
rouge,  
mais é  
étrangè

qu'il fut monté sur le Trône d'Egypte jusqu'à sa mort, il ne quitta point les armes; il attaqua successivement & avec un égal succès tous les Généraux du Kan des Mogols, & tous les corps de troupes que les Francs, unis d'intérêt avec eux pour la destruction de la puissance Musulmane, avoient mis en campagne. Rien ne lui résista, tant il savoit joindre la prudence des mesures à la vigueur de l'exécution. Il força les passages dont l'attaque étoit la plus difficile, enleva les forteresses les mieux défendues, prit une grande quantité de Villes, & ravagea le territoire de celles dont le siège l'auroit occupé trop longtemps.

Ce Prince, seul capable d'opposer une barrière aux progrès des Gengiskandides, eut la gloire d'entrer en vainqueur dans l'Arménie où il fit un butin immense, & d'où il emmena une foule de captifs, parmi lesquels étoit le Roi des Arméniens, fidèle allié des Mogols, & toute sa famille. Le Royaume de Nubie, situé entre l'Egypte & la mer rouge, dont les peuples n'avoient jamais été soumis à aucune Puissance étrangère, reconnut la sienne, & le

XIII.

S I È C L E .

**XIII.** Roi de ce pays fut conduit au Kaire ; chargé de chaînes. Enfin les Francs qui **SI È C L E.** avoient espéré se relever de leurs pertes, en s'alliant avec les Mogols, rouvèrent en lui un autre Saladin, qui hâta leur ruine par les victoires qu'il remporta sur eux. Bibars, devenu le plus puissant des Princes Musulmans, termina sa carrière en 1277, après un règne d'environ dix-neuf ans, & laissa l'Empire des Mamluks si bien affermi, qu'il fallut dans la suite les plus violentes secousses pour l'ébranler. Nous aurons encore occasion de raconter les exploits de ce Conquérant, lorsque nous parlerons des dernières Croisades.

---

### A R T I C L E III.

*État de l'Europe & des Puissances politiques en Occident.*

**L'**EUROPE Chrétienne, qui par l'influence du système féodal, & par les querelles funestes du Sacerdoce & de l'Empire, étoit depuis si long-tems un théâtre de guerres presque continuelles; fut plus agitée que jamais dans le cours

du treizième  
événement  
faits plus  
siècles  
Nous  
perts a  
verfes  
impression  
actions  
l'opinion  
acquies  
grands  
annoncé  
dité da  
de l'in  
veilleu  
jugés c  
valerie  
avoit a  
cela il  
romain  
nécessa  
tions i  
leurs  
observ  
de l'Eu  
réflexi  
Cor  
étoit p

du treizième siècle. On y vit naître des ~~=====~~ évènements extraordinaires & des for- XIII. faits plus atroces que tous ceux dont les SIÈCL. siècles précédens avoient été témoins. Nous avons déjà remarqué que les esprits avoient reçu par la réunion de diverses causes physiques & morales, une impression nouvelle, qui les portoit aux actions périlleuses, aux entreprises où l'opinion trouvoit beaucoup de gloire à acquérir, parce qu'elles offroient de grands obstacles à vaincre, & qu'elles annonçoient du courage & de l'intrépidité dans ceux qui s'y livroient. Le goût de l'indépendance & l'attrait du merveilleux, se combinoient avec les préjugés du tems, les principes de la Chevalerie, & les maximes d'honneur qu'on avoit adoptées en tous lieux; & de tout cela il résultoit un mélange de grandeur romanesque & de vigueur héroïque, qui nécessairement devoit enfanter des actions intéressantes par leur caractère & leurs effets. Tout ce que nous allons observer en parcourant les différens Etats de l'Europe, servira de preuve à cette réflexion.

Commençons par l'Allemagne. Elle étoit partagée à la fin du douzième siècle

entre trois concurrens qui prétendoient à l'Empire, & qui avoient chacun des titres assez impofans pour entreprendre de les soutenir par les armes, & trouver des défenfeurs difpofés à s'unir d'intérêt avec eux. Le premier de ces prétendans au Trône de Germanie, étoit Frédéric II, fils de l'Empereur Henri VI, que fon père avoit fait élire Roi des Romains en 1196, & Roi de Sicile l'année fuivante; le fecond, Philippe, Duc de Souabe, oncle de Frédéric, & fon tuteur, élu par une partie des Princes d'Allemagne, & couronné à Mayence en 1198; le troifième enfin, Othon IV, Duc de Saxe, déclaré Roi des Romains par les Grands de l'Empire qui n'avoient point pris part à l'élection de Philippe, & facré la même année à Aix-la-Chapelle. Le Pape Alexandre III avoit favorifé l'élévation de ce dernier, & paroiffoit difpofé à le maintenir par tous les moyens que les Pontifes Romains avoient pris la coutume d'employer depuis quelques tems dans leurs démêlés avec les Princes. La caufe de ce penchant d'Alexandre pour Othon, & de la préférence qu'il lui donnoit fur fes deux compétiteurs, étoit la promeffe

que ce  
tuer au  
de la C  
été juft  
reftation  
pereurs  
dans la  
la mort  
tenir fe  
fur une  
à celles  
toit déc  
de Sici  
de plus  
Siège f  
devoit  
trouvé  
l'Eglife  
rofité d  
pille;  
Frédéri  
tife, &  
fuccesse  
Philip  
par leur  
valoir  
pour les  
déclaré  
l'avoit

que ce Prince lui avoit faite de restituer au Saint-Siège les biens allodiaux de la Comtesse Mathilde, qui avoient été jusqu'alors le sujet de tant de contestations entre les Papes & les Empereurs. Frédéric qui n'étoit encore que dans la troisième année de son âge, à la mort de son père, ne pouvoit soutenir ses droits sur la Germanie, fondés sur une élection légitime & antérieure à celles de ses concurrens. Le Pape s'étoit déclaré son tuteur pour le Royaume de Sicile, & par-là le Pontife assuroit de plus en plus la suzeraineté du Saint-Siège sur une Couronne dont l'héritier devoit se montrer reconnoissant d'avoir trouvé un protecteur dans le Chef de l'Eglise. Si tel fut le motif de la générosité d'Alexandre à l'égard de son pupille; on verra dans la suite comment Frédéric répondit aux vues de ce Pontife, & de quelle gratitude il paya ses successeurs.

Philippe & Othon qui étoient en état, par leur âge & leur puissance, de faire valoir leurs droits, prirent les armes pour les soutenir. Le Pape, qui s'étoit déclaré d'abord contre Philippe, & qui l'avoit même excommunié, lui étoit

XIII.

SIÈCLE.

——— devenu favorable par un motif d'intérêt personnel, ce Prince ayant proposé de marier une de ses filles à Richard, frère du Pontife, & de lui donner en dot les Terres de la Comtesse Mathilde. Dans ce nouvel état des choses, Othon auroit rencontré des obstacles difficiles à surmonter, si Philippe eût vécu. Mais les jours de ce Prince ayant été terminés par le fer d'un assassin en 1208, son rival affermi dans sa dignité par le suffrage des Princes Allemands, & confirmé par le Pape, se vit pour quelque tems sans adversaire. Cependant Frédéric acquerit des années, & ses talens pour la politique & pour la guerre, qui le rendirent si célèbre dans la suite, commençoient à se développer. D'un autre côté, Othon malheureux dans ses entreprises, & battu à Bouvines, avec ses alliés, par le Roi Philippe-Auguste, avoit encouru la disgrâce d'Alexandre III, parce qu'il différoit de remplir les engagements qu'il avoit contractés au sujet des biens de la Comtesse Mathilde. Excommunié par le Pape, & bientôt après abandonné de tout le monde, il se contenta de ses Etats héréditaires, & laissa au jeune Frédéric la Couronne de Ger-

manie a  
 jeune Pr  
 concours  
 du Souv

Le Pa  
 couronne  
 l'Onctio  
 mains d'  
 xandre;  
 vœu qu'  
 pour tra  
 Chrétien  
 Sainte. I  
 lui faiso  
 nées, l'a  
 voyant q  
 le Pape  
 de son a  
 maines,  
 tant en  
 dant, pr  
 par Gré  
 sur le Sa  
 dont les  
 là n'étoi  
 vir, il  
 Chevalie  
 au secour  
 un mal

manie avec le Sceptre impérial que ce jeune Prince obtint de nouveau par le concours des Seigneurs, des Prélats & du Souverain-Pontife.

XIII.  
SIÈCLE.

Le Pape avoit mis une condition au couronnement de Frédéric, qui reçut l'Onction sacrée à Rome en 1220, des mains d'Honorius III, successeur d'Alexandre; c'étoit d'exécuter sans délai le vœu qu'il avoit fait de passer en Asie, pour travailler avec les autres Princes Chrétiens au recouvrement de la Terre-Sainte. La politique éclairée de Frédéric lui faisoit différer, depuis quelques années, l'accomplissement de ce vœu, prévoyant que ses ennemis, & peut-être le Pape tout le premier, profiteroient de son absence, pour attaquer ses domaines, & lui susciter des embarras, tant en Allemagne qu'en Italie. Cependant, pressé par Honorius, & après lui, par Grégoire IX, qui l'avoit remplacé sur le Saint-Siège, & craignant les armes dont les Pontifes Romains de ces tems-là n'étoient que trop prompts à se servir, il se rendit à Brindes avec ses Chevaliers & une armée, pour aller au secours des Chrétiens d'Orient. Mais un mal épidémique ayant attaqué son

════════ armée, & n'ayant pu lui-même en éviter les atteintes, il revint sur ses pas, & fut contraint de relâcher à Otrante. Grégoire, non moins absolu, & non moins entreprenant que cet Hildebrand dont il avoit pris le nom en montant sur le Siège pontifical, regarda la maladie de l'Empereur comme une feinte, & le traitant de parjure, il lança sur lui les foudres de l'Eglises.

Frédéric crut sans doute que cette excommunication n'étoit qu'une censure comminatoire, dont tout l'effet devoit être de l'empêcher de renoncer à la Croisade ; car dès qu'il fut rétabli, il se remit en mer, & vint aborder au port d'Acree, dans le dessein d'employer ses armes à la défense des Chrétiens de la Syrie & de la Palestine. Mais il avoit mal jugé des intentions de Grégoire dont il ne connoissoit pas encore le caractère impérieux. En effet ce Pontife envoya sur ses pas deux Frères Mineurs pour défendre aux Chrétiens d'Asie de s'unir avec lui, & leur ordonner de le traiter en excommunié. Les ordres du Pape furent suivis, & personne n'osa se joindre à lui pour combattre les infidèles. Il apprit même que le Pape avoit fait entrer une armée

dans

dans se  
 venu si  
 des em  
 inquiét  
 motif,  
 ran d'  
 Ville de  
 son ter  
 Jean de  
 la fille,  
 à comm  
 ses Etat  
 tous ses  
 Le trait  
 joint la  
 voulut  
 veau Ro  
 Etant de  
 l'Eglise  
 Prélat r  
 ner la  
 municat  
 prit lui  
 sa tête.  
 de Roi  
 dignités  
 Ce qu  
 mettoit  
 au-delà  
 Tome

dans ses Etats d'Italie, tandis qu'il étoit ~~venu~~  
 venu si loin pour s'opposer aux progrès **XIII.**  
 des ennemis de la Foi. Cette nouvelle **SYÈCLE.**  
 inquiétante l'engagea plus que tout autre  
 motif, à conclure avec Méléidin, Sul-  
 tan d'Egypte, un traité par lequel la  
 Ville de Jérusalem lui étoit cédée, avec  
 son territoire & quelques autres places.  
 Jean de Brienne, dont il avoit épousé  
 la fille, & que Grégoire IX employoit  
 à commander les troupes qui ravageoient  
 ses Etats en Italie, lui avoit abandonné  
 tous ses droits au Trône de la Palestine.  
 Le traité dont on vient de parler ayant  
 joint la réalité aux prétentions, Frédéric  
 voulut se mettre en possession du nou-  
 veau Royaume qu'il venoit d'acquérir.  
 Etant donc venu dans cette intention à  
 l'Eglise du Saint-Sépulcre, & aucun  
 Prélat ne s'étant présenté pour lui don-  
 ner la Couronne, à cause de l'excom-  
 munication dont il étoit frappé, il la  
 prit lui-même sur l'Autel & la mit sur  
 sa tête. Depuis ce tems, il joignit le titre  
 de Roi de Jérusalem à ceux de ses autres  
 dignités.

Ce qui se passoit en Italie ne lui per-  
 mettoit pas de faire un plus long séjour  
 au-delà des mers. Il repassa donc en Eu-

**XIII.**  
S I È C L E.

rope, & sa présence ayant intimidé ses ennemis qui connoissoient son expérience & son habileté dans le métier des armes, il conclut la paix avec le Pape, fit rentrer dans le devoir tous ceux qui s'étoient prévalus de son absence, & répara les désordres qu'elle avoit causés. L'Allemagne & l'Italie auroient joui du calme qui leur étoit rendu, si l'ambition des Souverains, une fois excitée, n'avoit se renfermer dans de justes bornes. De nouveaux démêlés s'élevèrent entre le Pontife Romain & l'Empereur, à l'occasion de la Sardaigne; que celui-ci donna au Prince Eutius, son fils naturel, avec le titre de Roi. Le Pape regarda cette disposition comme un attentat contre les droits du Saint-Siège dont il prétendoit que la Sardaigne étoit un fief, ainsi que toutes les autres Isles de la mer d'Italie. La querelle du Sacerdoce & de l'Empire se renouvela plus vivement que jamais, & fut poussée de part & d'autre avec les excès de l'animosité la plus irréconciliable. Les Villes de Lombardie se révoltèrent; les factions des Guelfes & des Gibelins, l'une favorable au Pape, l'autre dévouée à l'Empereur, s'armèrent de toutes parts &

s'attaquèrent  
guerres  
tôt en fe  
rope sca  
sions fun  
médiateur  
goire &  
més l'un  
donnoit  
inévitabl  
commune  
persuadé  
rêts de D  
blables d  
d'espérer  
irrités, ég  
se réconc

La mo  
1241, le  
Concile à  
n'apporta  
res. Inno  
Célestin  
que de s  
encore p  
fait. Il ez  
ric qui a  
avec lui,  
en présen

s'attaquèrent avec toute la fureur des guerres civiles ; toute l'Italie fut bientôt en feu, & les autres Etats de l'Europe scandalisés ou troublés par ces divisions funestes, y prirent part, ou comme médiateurs ou comme intéressés. Grégoire & Frédéric étoient également animés l'un contre l'autre : le premier se donnoit pour le défenseur des droits inévitables du Trône, & de la cause commune des Rois ; le second étoit persuadé qu'il combattoit pour les intérêts de Dieu & de l'Eglise. Avec de semblables dispositions, il n'y avoit pas lieu d'espérer que ces deux rivaux également irrités, également jaloux de leur pouvoir, se réconciliaissent jamais.

La mort de Grégoire IX, arrivée en 1241, lorsqu'il se préparoit à tenir un Concile à Rome pour déposer Frédéric, n'apporta aucun changement aux affaires. Innocent IV, qui lui succéda après Célestin IV, dont le pontificat ne fut que de seize jours, poussa les choses encore plus loin que Grégoire n'avoit fait. Il excommunia de nouveau Frédéric qui avoit feint de se raccommo-der avec lui, & le déposa solennellement en présence des Pères du Concile de

XIII.

S I È C L E

Lyon. Cette Sentence ébranla fans retour  
 XIII. la fidélité des fujets qui étoient demeu-  
 SI È C L E. rés jusque-là constamment attachés aux  
 intérêts & à la personne de Frédéric  
 dans ses autres épreuves. Le reste de sa  
 vie ne fut plus qu'une suite de malheurs  
 & de chagrins. Battu, poursuivi de toutes  
 parts, ayant eu de son vivant deux  
 successeurs, Baspou, Landgrave de Thu-  
 ringe, & Guillaume, Comte de Hol-  
 lande, & ne voyant autour de lui que  
 des ennemis armés pour sa perte, il mou-  
 rut au milieu de ces troubles en 1250,  
 âgé de cinquante-six ans. Il ne laissoit à  
 Conrad, son fils, qu'un Trône ébranlé,  
 des droits foulés aux pieds, & des guer-  
 res à soutenir contre toute l'Italie &  
 toute l'Allemagne soulevées par le Chef  
 de l'Eglise, & dans Mainfroy, Prince  
 de Tarente, son frère naturel, un en-  
 nemi caché, plus à craindre que tous les  
 autres.

Conrad IV, reconnu par quelques  
 Princes d'Allemagne, mais excommu-  
 nié par le Pape, ne put obtenir l'investi-  
 ture des Royaumes de Naples & de  
 Sicile, quoiqu'ils fussent le patrimoine  
 de sa Maison. Il se vit obligé de les con-  
 quérir; & dans cette guerre où la jus-

tice &  
 montra  
 rité  
 soient  
 contre  
 égards  
 dans le  
 Prince  
 des tal  
 toujours  
 fance.  
 voient  
 les inf  
 chose  
 des hon  
 quefois  
 châtime  
 la crua  
 excuse  
 une fév  
 dû l'étr  
 à la ré  
 d'avoir  
 dignes  
 ces de  
 pour le  
 lui les  
 faveur  
 indulg

tice & la fortune furent pour lui, il  
 montra le courage, l'intelligence & l'ac-  
 tivité de son père. Ses succès paroif-  
 soient irriter la haine d'Innocent IV  
 contre lui, quoiqu'il méritât à bien des  
 égards de ne pas trouver un ennemi  
 dans le père commun des Chrétiens. Ce  
 Prince qui n'étoit pas sans défauts, avoit  
 des talens & des vertus qui ne sont pas  
 toujours l'apanage de la haute nais-  
 sance. Les malheurs de sa Maison de-  
 voient le rendre intéressant, parce que  
 les infortunes des Grands ont quelque  
 chose qui touche davantage que celles  
 des hommes ordinaires. S'il exerça quel-  
 quefois contre ses sujets rebelles, des  
 châtimens dont la rigueur approche de  
 la cruauté, on pourroit lui trouver une  
 excuse dans la nécessité de contenir, par  
 une sévérité plus grande qu'elle n'avoit  
 dû l'être, des peuples que tout sollicitoit  
 à la révolte. Innocent IV, bien éloigné  
 d'avoir pour ce Prince des sentimens  
 dignes d'un Pasteur sensible aux disgrâ-  
 ces de son troupeau, n'épargna rien  
 pour le pousser à bout. Il prodigua contre  
 lui les censures & les anathêmes; & en  
 faveur de ceux qui l'attaquoient, les  
 indulgences, les grâces & l'argent. Con-

XIII.  
 S I È C L E .

rad opposoit à ses ennemis une valeur  
 XIII. & une capacité qui les auroit abaissés  
 S I È C L E. tôt ou tard , & sans doute un règne  
 paisible auroit succédé à tant d'agita-  
 tions , s'il eût vécu jusqu'au pontificat  
 d'Alexandre IV, successeur d'Innocent,  
 qui n'eut pas les inclinations guerrières  
 & le caractère inflexible de celui qu'il  
 remplaça sur le Saint-Siège. Mais ce  
 Prince mourut en 1234, après quatre  
 ans de règne. On soupçonna Mainfroy  
 d'avoir abrégé ses jours par le poison.  
 L'ambition de celui-ci, qui tendoit assez  
 ouvertement à s'emparer du Trône de  
 Sicile, & la conduite qu'il tint à l'égard  
 de Conradin, son neveu, dont on crut  
 qu'il ne s'étoit déclaré tuteur que pour  
 l'opprimer plus sûrement, ont donné  
 quelque vraisemblance à cette accu-  
 sation.

Guillaume, Comte de Hollande,  
 qu'on avoit donné pour Chef au Corps  
 Germanique, tandis que Frédéric II  
 vivoit encore, ne survécut que deux ans  
 à Conrad. Depuis sa mort, jusqu'en  
 1273, l'Allemagne resta proprement  
 sans Chef suprême, quoiqu'on eût fait  
 deux élections en 1257, l'une en faveur  
 de Richard, Duc de Cornouailles, fils

de Jean  
 faveur  
 Richard  
 qualité  
 tant pas  
 pense q  
 renonce  
 où il m  
 son côt  
 avoit e  
 put se r  
 valoir f  
 tout ce  
 depuis l  
 jusqu'à  
 bourg  
 certe lo  
 l'Allem  
 aux gu  
 reurs d  
 l'Empir  
 sance e  
 verain.  
 gne qu  
 dantes  
 hies pa  
 grandir  
 constan  
 Ces

une valeur  
oit abaissés  
e un règne  
nt d'agita-  
u pontificat  
l'Innocent,  
s guerrières  
celui qu'il  
e. Mais ce  
près quatre  
Mainfroy  
le poison.  
doit assez  
Trône de  
t à l'égard  
nt on crut  
que pour  
ont donné  
te accu-

Hollande ,  
au Corps  
édéric II  
deux ans  
jusqu'en  
oprement  
n eût fait  
en faveur  
illes , fils

de Jean , Roi d'Angleterre, l'autre en faveur d'Aphonse X, Roi de Castille. Richard fut reconnu par le Pape en qualité de Roi des Romains ; mais n'étant pas assez riche pour soutenir la dépense qu'exigeoit sa dignité , il parut y renoncer , en retournant dans sa patrie , où il mourut en 1271. Alphonse, de son côté , trop occupé de la guerre qu'il avoit entreprise contre les Maures , ne put se rendre en Allemagne pour y faire valoir son élection. Ainsi l'on regarda tout cet intervalle de tems qui s'écoula depuis la fin de Conrad ou de Guillaume, jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg , comme un interrègne. Pendant cette longue vacance du trône impérial , l'Allemagne fut en proie aux dissensions , aux guerres civiles & à toutes les horreurs de l'anarchie. Alors les Grands de l'Empire travaillèrent à étendre leur puissance en empiétant sur les droits du Souverain. Plusieurs Villes, tant d'Allemagne que d'Italie , se rendirent indépendantes , & quelques autres furent envahies par divers Seigneurs jaloux de s'agrandir , & attentifs à profiter des circonstances , pour les unir à leurs Etats.

Ces troubles , & les ravages qui en

XIII. **SIÈCLE.** étoient la fuite , cessèrent en 1273 ,  
 par le choix qu'on fit de Rodolphe , pour  
 le placer sur le Trône de Germanie.  
 Cependant son élection donna lieu à  
 quelques difficultés. Ottocare , Roi de  
 Bohême , prétendit qu'elle n'étoit pas  
 régulière & qu'on n'y avoit pas observé  
 les formalités requises ; & Alphonse ,  
 Roi de Castille , soutint qu'on n'avoit  
 pu songer à faire un Empereur , tandis  
 qu'il vivoit. L'un & l'autre envoyèrent  
 des Ambassadeurs au Concile de Lyon ,  
 où le Pape Grégoire X présidoit : le  
 premier , pour demander l'Empire ; le  
 second , pour faire valoir les droits qu'il  
 y avoit acquis par une élection légitime ,  
 dès l'an 1257. Mais Rodolphe les avoit  
 prévenus , & le Pontife avoit épousé  
 ses intérêts. La promesse de renoncer à  
 toute souveraineté sur la Ville de Rome ,  
 & de mettre le Saint-Siège en posses-  
 sion de l'Exarcat de Ravenne , de la  
 Marche d'Ancône , & du Duché de Spo-  
 lette , étoit un moyen bien sûr de tout  
 obtenir du Pape. Ainsi les compétiteurs  
 de Rodolphe qui n'avoient rien de sem-  
 blable à offrir , se virent contraints de  
 renoncer à leurs prétentions. Le Roi  
 de Bohême en conserva un ressentiment

qui fut  
 le pre  
 ou l'on  
 tems ,  
 lustrati  
 dolphe  
 venger  
 avoit o  
 des Off  
 Maître  
 courag  
 sa fort  
 où ce  
 biens  
 l'Empi  
 du Va  
 che ,  
 son fils  
 phe de  
 De  
 Royau  
 moins  
 & les  
 cipale  
 cette é  
 vint d  
 n'y éto  
 sur d  
 fut au

qui fut la cause de sa ruine, & qui devint le premier fondement de la grandeur où l'on vit parvenir dans la suite des tems, la maison d'Autriche, dont l'illustration commence à l'Empereur Rodolphe. Ottocare prit les armes pour se venger de la préférence que son rival avoit obtenue sur lui, après avoir été l'un des Officiers de sa Maison, en qualité de Maître-d'Hôtel. Mais Rodolphe que son courage & sa capacité rendoient digne de sa fortune, le vainquit dans une bataille où ce Prince trouva la mort. Entre les biens qu'Ottocare tenoit en fief de l'Empire, & qui tombèrent au pouvoir du Vainqueur, étoit le Duché d'Autriche, dont Rodolphe investit Albert, son fils, qui fut Empereur après Rodolphe de Nassau, déposé en 1298.

De tous les Etats de l'Europe, le Royaume d'Angleterre ne fut pas le moins désolé par les divisions intestines & les guerres étrangères. La cause principale des troubles qui l'agitèrent sous cette époque & dans les tems postérieurs, vint de ce que la succession au Trône n'y étoit pas établie, comme en France, sur des Loix fixes & invariables. Ce fut aussi l'origine de la plupart des guerres

=====  
XIII.  
SIÈCLE.

**XIII.** intérieures dont l'Espagne fut le théâtre  
**SIÈCLE.** durant plusieurs siècles; guerres qui ont  
 produit tant de malheurs & tant de  
 crimes, & qui n'ont cessé que par la  
 réunion de différentes souverainetés sous  
 l'empire du même Prince, dont le suc-  
 cesseur est toujours marqué par l'ordre  
 de la naissance.

Jean-sans-Terre monta sur le Trône  
 au préjudice d'Artus, son neveu, qui,  
 comme fils de Geoffroi, aîné de Jean,  
 devoit succéder à Richard I, si le droit  
 de représentation dans l'ordre de la pri-  
 mogéniture, eût été établi par les loix  
 ou par l'usage. Jean n'avoit que des  
 travers dans l'esprit, & des vices dans  
 le cœur. Il fit le malheur de ses peuples  
 & le sien, en ne prenant pour guide  
 que ses caprices & ses passions; toute  
 sa vie fut une suite continuelle de revers  
 & de disgrâces, parce qu'il ne sut faire  
 que des fautes, des injustices & des  
 cruautés, qu'il crut réparer par des dé-  
 marches avilissantes, dont la honte le  
 rendit encore plus odieux & plus mé-  
 prisable. S'étant fait un ennemi person-  
 nel du Pape Innocent III, à l'occasion  
 du Cardinal Langton, que ce Pontife  
 avoit porté, contre son gré, sur le Siège

de Ca  
 part &  
 fut m  
 & dép  
 la tête  
 un feu  
 avoit  
 de l'a  
 pieds,  
 tise R  
 gleten  
 marcs  
 Deux  
 gemen  
 Douv  
 Paul  
 Cour  
 du Ca  
 qui la  
 Pontif  
 Av  
 Peupl  
 grado  
 sa per  
 objet  
 Ses B  
 le for  
 meuse  
 libert

de Cantorbéri, la querelle s'anima de part & d'autre au point que l'Angleterre fut mise en interdit. Jean excommunié & déposé, sa Couronne transportée sur la tête d'un autre, & ne trouvant pas un seul défenseur parmi ses sujets qu'il avoit tous aliénés de lui, ne put sortir de l'abîme qu'il avoit ouvert sous ses pieds, qu'en se déclarant vassal du Pontife Romain, & en assujettissant l'Angleterre à un tribut perpétuel de mille marcs d'argent envers le Saint-Siège. Deux fois il contracta ce honteux engagement; la première, dans l'Eglise de Douvres; la seconde, dans celle de S. Paul de Londres. Il s'y dépouilla de sa Couronne, qu'il reçut ensuite des mains du Cardinal Pandolfe, Légat du Pape, qui la lui donna au nom du Souverain-Pontife.

Avili aux yeux des Grands & du Peuple, par un assujettissement qui dégradait tout ensemble & sa dignité, & sa personne, ce Prince ne fut plus qu'un objet de mépris pour toute la Nation. Ses Barons se révoltèrent contre lui, & le forcèrent à signer deux Chartes fameuses, qui ont servi de fondement aux libertés de l'Angleterre. Elles sont con-

XIII.  
S I È C L E.  
nues sous les noms de *Charte des Libertés* & de *Charte des Forêts*. En vain ce Prince voulut-il les révoquer; en vain le Pape auquel il eut recours, comme à son Suzerain, les déclara-t-il nulles; ces tentatives ne servirent qu'à augmenter le mécontentement & l'indignation des Anglois, qui en vinrent jusqu'à le déposer, & à transporter sa Couronne sur la tête de Louis, fils de Philippe-Auguste. Jean mourut au milieu de ces troubles, en 1216, détesté en Angleterre, & méprisé dans le reste de l'Europe.

Mathieu Paris, Historien contemporain, & Anglois de nation, estimé des Savans à cause de sa candeur & de son exactitude, rapporte un trait bien propre à peindre le caractère de Jean-sans-Terre. Il dit que dans le tems où ce Prince se déshonorait aux yeux de l'univers, en se rendant feudataire du Pape, & en recevant sa Couronne des mains d'un Légat, il envoya des Ambassadeurs au Miramolin des Almohades, Souverain des Maures d'Afrique & d'Espagne, pour implorer son secours, lui offrant de lui payer tribut, & même de se faire Mahométan. L'Historien

ajoute  
offres av  
que s'il  
ce seroit  
brafferoi  
récit par  
avoit ac  
Jean-san  
taire.

Henri  
Terre,  
lorsqu'il  
ce, app  
mes des  
d'Angle  
Roi, ét  
plus gr  
mais le  
& ce P  
du Vati  
Légat. I  
munié a  
les espr  
se défer  
ples éto  
sur tous  
Henri,  
brok,  
d'une p

ajoute que le Prince Sarrafin rejetta ces offres avec mépris, & déclara de plus, XIII.  
 que s'il vouloit changer de Religion, SIÈCLE.  
 ce seroit celle des Chrétiens qu'il embrasseroit. Matthieu Paris confirme son récit par le témoignage de Robert, qui avoit accompagné les Ambassadeurs de Jean-sans-Terre, en qualité de Secrétaire.

Henri III, fils aîné de Jean-sans-Terre, n'avoit tout au plus que dix ans, lorsqu'il perdit son père. Louis de France, appelé par les vœux presque unanimes des Grands & du Peuple au Trône d'Angleterre, après la déposition du feu Roi, étoit maître de Londres & de la plus grande partie des places fortes; mais le Pape s'étoit déclaré contre lui, & ce Prince, déjà frappé des foudres du Vatican, le fut de nouveau par le Légat. Dans ce siècle, un Prince excommunié avoit contre lui un préjugé dont les esprits les plus sages ne pouvoient se défendre, & la prévention des peuples étoit si forte, qu'elle l'emportoit sur tous les autres sentimens. Le jeune Henri, ou plutôt le Comte de Pembrok, Régent du Royaume, homme d'une prudence & d'une habileté con-

**XIII.** sommées, renouvela tous les engagements que Jean-sans-Terre avoit contractés avec Rome. A ce prix, le Pape ne pouvoit manquer de prendre sa défense & de faire tout pour lui. Dans ces conjonctures, le Prince François n'avoit d'autre moyen, pour maintenir ses droits fondés sur le choix de la Nation, qu'une armée puissante, & des fonds considérables; mais ces deux choses lui manquèrent à la fois, parce que le Roi son père, qui auroit pu les lui fournir, craignoit de se compromettre avec le Pape, & d'attirer son courroux, tant les plus grands Monarques étoient soumis, comme les autres, aux préjugés du tems, ou forcés du moins à ne les pas heurter ouvertement, lors même qu'ils en sentoient le peu de solidité. Louis se détermina donc à combattre avec le peu de forces qu'il avoit, non qu'il espérait d'exclure son rival de l'héritage paternel, mais afin d'obtenir une paix honorable pour lui même & pour ses partisans. Il l'obtint en effet, avec le concours de Rome, qui leva les censures, & rendit ses bonnes grâces à tous ceux qui s'étoient déclarés en faveur de Louis.

Henri  
à la fa  
du Com  
eut per  
nistré,  
des flat  
du Bour  
avide &  
toute l'A  
cemens  
Roi se  
même  
suscepti  
pression  
détermi  
penchar  
plus vi  
& diffi  
ramasso  
de la p  
du Bour  
lui fit c  
plus gr  
refuser  
C'étoit  
avoit de  
Anglois  
vie. Le  
ne tard

Henri devoit tous ces heureux succès à la sagesse & à la politique éclairée du Comte de Pembrok. Mais lorsqu'il eut perdu cet habile & vertueux Ministre, & qu'il se fut livré aux conseils des flatteurs, sur-tout à ceux d'Hubert du Bourg, son favori, l'homme le plus avide & le plus fourbe qu'il y eût dans toute l'Angleterre, ces beaux commencemens furent bientôt éclipsés. Le jeune Roi se montra tel qu'il étoit en lui-même, foible, capricieux, inégal, susceptible de toutes les mauvaises impressions, incapable de penser & de se déterminer par ses propres lumières, penchant toujours pour les partis les plus violens, d'une avidité insatiable, & dissipant, sans économie, ce qu'il ramassoit en violant toutes les règles de la prudence & de la justice. Hubert du Bourg, qui le gouvernoit à son gré, lui fit commettre fautes sur fautes. La plus grande, sans contredit, fut de refuser l'exécution des deux Chartes. C'étoit attaquer la Nation dans ce qu'elle avoit de plus cher, dans ce que chaque Anglois préféroit à la fortune & à la vie. Les mécontentemens & les révoltes ne tardèrent pas à éclater. Les Barons

XIII.

SIÈCLE.

XIII. prirent les armes ; & Henri , qui ne  
 SAVOIT ni conſerver la paix , ni faire la  
 S I È C L E guerre , reçut la loi de ſes ſujets. Ces  
 démêlés auroient eu des ſuites encore  
 plus fâcheuſes , ſi le Prince Edouard ,  
 en qui l'on admiroit autant de ſageſſe  
 & de courage , que ſon père avoit d'im-  
 prudence & de lâcheté , ne ſe fût mis  
 à la tête des armées. Tout rentra dans  
 l'ordre , par ſa bonne conduite & ſa  
 valeur. Si le calme , qu'il avoit réta-  
 bli , fut encore troublé par quelques  
 orages , l'inconſtance & la légèreté de  
 Henri en furent l'unique cauſe ; car ce  
 Prince ne devoit pas plus circonſpect  
 & plus réfléchi , en avançant vers le  
 terme de ſes jours. On le vit juſqu'à  
 la mort , ce qu'il avoit été dans le feu  
 de la jeuneſſe. Il ceſſa de vivre en 1272.  
 Il étoit parvenu à l'âge de ſoixante-cinq  
 ans , dont il en avoit règné cinquante-  
 cinq.

À la mort de Henri III , Edouard ſon  
 fils étoit en Paleſtine , où il augmentoit ,  
 par ſes exploits & par une conduite pleine  
 de prudence , la réputation de valeur &  
 de ſageſſe dont il jouiſſoit déjà. Les Ba-  
 rons d'Angleterre , dont il avoit gagné  
 l'eſtime & l'amour , jurèrent ſur les

Autels de  
 trois d'eu  
 me , en  
 arrivée.  
 l'empres  
 voir. On  
 les douc  
 par la ju  
 auroit c  
 rance , s  
 d'être C  
 qu'il for  
 ſe faire  
 ſource d  
 ſa vie.  
 vainque  
 talens l  
 reſſourc  
 occasion  
 phes les  
 our l'A  
 P es &  
 m Les  
 la ſuccè  
 la mort  
 rent na  
 Deux p  
 droits d  
 cette ſu

Autels de lui être fidèles, & nommèrent trois d'entr'eux pour gouverner le Royaume, en qualité de Régens, jusqu'à son arrivée. Il ne tarda pas de se rendre à l'empressement qu'ils avoient de le revoir. On espéra de goûter sous son règne les douceurs d'un gouvernement dirigé par la justice & la modération. Edouard auroit certainement rempli cette espérance, s'il n'eût pas ambitionné la gloire d'être Conquérant. Mais l'entreprise qu'il forma sur l'Ecosse, dont il vouloit se faire reconnoître Souverain, fut une source de guerres qui l'occupèrent toute sa vie. Quoiqu'il fût presque toujours vainqueur, & que la supériorité de ses talens lui fournit toujours à propos des ressources pour sortir avec avantage des occasions les plus périlleuses, ses triomphes les plus éclatans furent des malheurs pour l'Angleterre, qu'il épuisa d'hommes & d'argent.

<sup>m</sup> Les difficultés qui s'élevèrent pour la succession au Trône d'Ecosse, après la mort du Roi Alexandre III, donnèrent naissance à ces funestes démêlés. Deux prétendans, qui tiroient leurs droits de la même source, réclamoient cette succession, dont Edouard, qui

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.**  
**S I È C L E** cachoit ses desseins sur les beaux dehors de l'impartialité, avoit résolu de s'emparer. Les deux rivaux étoient Jean de Bailleul & Robert de Brus, tous deux neveux, par leur mère, de David, Roi d'Ecosse, dont le petit-fils, Alexandre III, n'avoit point laissé d'enfans établis dans le Royaume. La neutralité qu'Edouard affectoit, & le desir qu'il faisoit paroître de voir cesser les divisions qui partageoient l'Ecosse, le firent choisir pour terminer ce grand différend. Si le Monarque Anglois se fût contenté du rôle honorable d'arbitre entre les deux Compétiteurs, & si, plus flatté d'être l'oracle des Nations, que d'en devenir la terreur, il eût préféré celui qu'il croyoit plus capable de commander aux hommes, quelle gloire ne se seroit-il pas acquise? Combien de larmes & de sang n'auroit-il pas épargné aux deux Royaumes d'Angleterre & d'Ecosse?

La conduite que ce Prince tint dans la suite, a fait croire qu'il ne donna la préférence à Jean Bailleul, sur Robert de Brus, qu'à cause du caractère ferme & des talens militaires de ce dernier, qui le rendoient capable de s'opposer à

les pro  
 naître  
 d'enva  
 confié  
 & cru  
 Cinq  
 mettre  
 privilèg  
 des siè  
 suivis  
 sacre d  
 bats m  
 général  
 des sup  
 en coup  
 n'avoie  
 dévoués  
 toutes l  
 que les  
 d'enfan  
 les hist  
 sous le  
 Prince  
 de son  
 pas enc  
 mourut  
 ans, do  
 sur le T  
 de dire

ses projets. L'ambition, qui avoit fait naître dans le cœur d'Edouard le desir d'envahir les Etats d'un allié qui s'étoit confié à sa bonne foi, le rendit injuste & cruel, après l'avoir rendu perfide. Cinq expéditions entreprises pour soumettre l'Ecosse & la dépouiller de ses privilèges, plusieurs batailles sanglantes, des sièges de Villes & de forteresses, suivis du pillage des maisons & du massacre des Citoyens, une infinité de combats moins importans que des actions générales, & presque aussi meurtriers, des supplices ordonnés pour faire périr en coupables, de braves guerriers, qui n'avoient d'autre crime que de s'être dévoués au service de leur patrie; enfin, toutes les violences & toutes les atrocités que les haines nationales ont coutume d'enfanter, voilà ce que nous offrent les histoires d'Angleterre & d'Ecosse sous le règne d'Edouard. Encore ce Prince ne put-il parvenir à l'exécution de son dessein; & les Ecossois n'avoient pas encore plié sous le joug, lorsqu'il mourut en 1307, âgé de soixante-huit ans, dont il en avoit passé trente-quatre sur le Trône. Outre ce que nous venons de dire, on lui fait encore un autre

XIII.

SIÈCLE.

reproche ; c'est d'avoir eu recours au Poutife Romain , pour se faire dispenser des engagements solemlnels qu'il avoit pris, fans y être forcé, touchant l'obfervation de la grande Charte ; démarche indigne d'un Roi , dont la fimple parole doit être inviolable & facrée. On appelle ce Prince Edouard I, en datant de Guillaume le Conquérant ; & Edouard IV, en comptant ceux qui ont porté le même nom avant la conquête.

Les dernières années du douzième fiècle avoient vu le Trône des François occupé par le plus grand Prince que la naiffance y eût encore appelé , depuis que le Sceptre avoit paffé dans la Maifon des Capétiens. Philippe II, furnominé Augufte , à caufe de fon caractère élevé & de fes belles actions , étoit déjà , depuis plufieurs années , l'admiration de l'Europe & l'idole de fon peuple. La réputation de valeur & de prudence qu'il avoit méritée par fes exploits dans la guerre d'outre-mer , ne s'étoit point démentie , lorsqu'il prit les armes pour maintenir les droits de fa Couronne , ou pour abailfer l'orgueil de fes Vaffaux. Politique auffi habile qu'excellent Capitaine , il donnoit autant d'application

aux affaires  
l'admini-  
expédition  
fut plus  
jamais  
en foute  
punir a  
méconn  
lit par f  
& augm  
des Ville  
lement  
Une po  
les gran  
furent p  
feftoient  
ces riva  
point d'  
lieu de s  
autres ,  
Henri I  
Thouars  
l'Emper  
rand , C  
à la cél  
1214 ,  
deux tie  
moire d  
l'Abbay

aux affaires de l'Etat & aux détails de l'administration, qu'à la conduite des expéditions militaires. L'autorité royale fut plus ferme & plus respectée que jamais sous son règne, parce qu'il fut en soutenir les droits avec vigueur, & punir avec sévérité quiconque osa les méconnoître. Paris s'étendit & s'embellit par ses soins; il en fit paver les rues & augmenter l'enceinte. Les autres grandes Villes de son obéissance furent également ornées & réparées par ses ordres. Une police plus exacte y fut établie, & les grands chemins, mieux entretenus, furent purgés des brigands qui les infestoient. Les peuples voisins, & les Princes rivaux de la France, ne formèrent point d'entreprises contre elle, sans avoir lieu de s'en repentir. Tels furent, entre autres, Richard I, Jean-sans-Terre, & Henri III, Roi d'Angleterre; Gui de Thouars, Duc de Bretagne, & sur-tout l'Empereur Othon IV, & son allié Ferrand, Comte de Flandres, qu'il défit à la célèbre bataille de Bouvines, en 1214, avec une armée inférieure des deux tiers à la leur. Philippe, en mémoire de ce glorieux événement, fonda l'Abbaye de la victoire, près de Senlis.

Un autre événement de ce règne ;  
 XIII. non moins important , & plus utile  
 S I È C L E. qu'une bataille gagnée , est cet Arrêt  
 célèbre de la Cour des Pairs , qui réu-  
 nit pour toujours à la Couronne la Nor-  
 mandie & la plupart des autres Fiefs  
 que les Rois d'Angleterre possédoient  
 en France. Artus fils de Géoffroi , frère  
 aîné de Jean-sans-Terre , devoit , comme  
 nous l'avons dit ailleurs , monter sur le  
 Trône d'Angleterre , à la mort du Roi  
 Richard I , qui n'avoit point laissé d'en-  
 fans. Dépouillé par son oncle , il eut  
 recours à Philippe-Auguste , souverain  
 Seigneur de l'un & de l'autre. Ce Prince  
 lui promit son appui , dans une cause  
 où la justice avoit besoin d'être secon-  
 dée par la force. Avec ce secours , Artus  
 commença la guerre : mais son impru-  
 dence le fit tomber entre les mains de  
 son adverfaire , qui , foulant aux pieds  
 la nature & les sermens , le poignarda  
 lui-même au refus de tous ceux qu'il  
 avoit sollicités à commettre ce crime.  
 Une atrocité si révoltante fit horreur à  
 tout le monde. C'étoit à Philippe , comme  
 Suzerain du coupable , qu'il appartenoit  
 de le juger & de le punir. Jean - sans-  
 Terre fut donc cité à la Cour des Pairs.

Il refusa d'  
 ayant été  
 ble de par  
 hison , &  
 furent fait  
 Roi , son S  
 Loix de la  
 du poids à  
 l'exécution  
 sous l'obé  
 avoir été  
 une domina  
 l'Anjou , l  
 partie du B  
 ne resta plu  
 des Angloi  
 quer aussi c  
 bles du Lan  
 des Albige  
 firent juger  
 pas venu ,  
 circonstance  
 perdit ce g  
 règne , un  
 dans notre I  
 trois ans.

Celui de  
 seur de Ph  
 de trois ans

Il refusa d'y comparoître , & son crime ayant été prouvé , il fut déclaré coupable de parricide , de félonie & de trahison , & tous ses Domaines de France furent saisis & confisqués au profit du Roi , son Seigneur , conformément aux Loix de la féodalité. Une armée donna du poids à cet Arrêt , & en procura l'exécution. Ainsi la Normandie rentra sous l'obéissance de nos Rois , après avoir été près de trois cents ans sous une domination étrangère. La Touraine , l'Anjou , le Maine , le Poitou & une partie du Berri , eurent le même sort. Il ne resta plus que la Guienne au pouvoir des Anglois. Philippe auroit pu confisquer aussi cette Province ; mais les troubles du Languedoc , causés par l'hérésie des Albigeois & par la Croisade , lui firent juger sans doute que le tems n'étoit pas venu , & qu'il falloit attendre des circonstances plus favorables. La France perdit ce grand Prince en 1223. Son règne , un des plus beaux qu'on trouve dans notre Histoire , avoit duré quarante trois ans.

Celui de Louis VIII , fils & successeur de Philippe-Auguste , ne fut que de trois ans. Ce Prince qui avoit de la

---

XIII.  
S I È C L E .

**XIII.**  
**SIÈCLE.** bravoure & des vues justes en matière de Gouvernement , entreprit de con-  
 sommer la réunion totale des Terres possédées en fief par les Anglois , & il y auroit réussi en peu de tems , attendu le zèle avec lequel les principaux Seigneurs & toute la Nation se portèrent à le seconder. Mais le Pape Honorius III l'exhorta si fortement à tourner ses armes contre les Albigeois , que les préjugés du tems l'emportèrent sur le véritable intérêt de l'Etat. Deux motifs déterminèrent Louis à se prêter aux intentions du Pontife : la première fut une taxe extraordinaire sur le Clergé que Rome lui accorda , la seconde le transport & la concession qui lui fut confirmée de toutes les conquêtes faites par les Croisés sur le Comte de Toulouse. A peine ce Prince se fut-il engagé dans cette guerre , que la mort l'enleva dans la vigueur de son âge , en 1226 , les uns disent pendant le siège d'Avignon qu'il avoit entrepris à la sollicitation du Pape , les autres , quelques mois après la conquête de cette Ville. Sa réputation dans les armes auroit égalé , peut-être même surpassé celle de son père , s'il eût fourni une plus longue carrière. Le sur-  
 nom

nom de  
 térie fa  
 les comba

Le règn  
 gloire plu  
 cle, est le  
 de la po  
 il soit fa  
 tous les p  
 qui ne reg  
 & le gou  
 lités néces  
 nent que  
 fait modè  
 Princes q  
 les règles  
 Il n'avoit  
 appelé a  
 turée de L  
 âge si ten  
 solide & j  
 la prudenc  
 vice & les  
 l'assembla  
 dige de so  
 assemblag  
 mer le gra  
 à l'excell  
 Blanche d

Tome

nom de Lyon qu'on lui donna, caractérise sa valeur & son intrépidité dans les combats.

XIII.

S I È C L E.

Le règne de Louis IX qui remplit avec gloire plus d'une moitié du treizième siècle, est le plus beau sans doute aux yeux de la politique & de la Religion, dont il soit fait mention dans l'histoire de tous les peuples du monde. Ceux même qui ne regardent pas l'amour de la vertu & le goût de la piété comme des qualités nécessaires aux Souverains, conviennent que ce saint Roi est le plus parfait modèle qu'on puisse proposer aux Princes qui veulent gouverner suivant les règles de la justice & de la raison. Il n'avoit que douze ans, lorsqu'il fut appelé au Trône par la mort prématurée de Louis VIII, son père. Dans un âge si tendre, il montrait déjà l'esprit solide & juste, l'ame droite & honnête, la prudence, la modération, l'horreur du vice & les autres qualités éminentes, dont l'assemblée en firent dans la suite le prodige de son tems. Il dut en partie ce rare assemblage de tout ce qui contribue à former le grand Prince & le grand homme, à l'excellente éducation que la Reine Blanche de Castille, sa mère, lui avoit

**XIII.** donnée. Elle ne souffrit jamais que son  
**SIÈCLE.** fils s'éloignât de ses yeux, & passât  
 même un instant, en des mains étran-  
 gères, tant qu'il eut besoin de sa vigi-  
 lance & de ses soins. Elle craignoit pour  
 lui la contagion de ces ames viles &  
 mercenaires qui ne s'empresstent autour  
 des jeunes Princes que pour les corrom-  
 pre de bonne-heure, afin de les maîtri-  
 ser un jour, par les vices qu'ils travaillent  
 à leur inspirer.

Le feu Roi avoit nommé Blanche de  
 Castille, sa veuve, tutrice du jeune  
 Louis, & Régente du Royaume, pen-  
 dant sa minorité. Un Prince encore  
 voisin de l'enfance, & le gouvernement  
 d'une femme dont on ne connoissoit  
 pas alors toute la capacité, parurent  
 aux esprits inquiets & mécontents, des  
 circonstances favorables pour secouer un  
 joug qu'ils portoient avec impatience.  
 La plupart des grands Vassaux se liguè-  
 rent ensemble dans la vue de forcer la  
 Régente par leurs armes & leurs intri-  
 gues, à leur accorder ce que chacun  
 d'eux vouloit obtenir. C'étoient les Com-  
 tes de Boulogne, de la Marche, de  
 Dreux, de Champagne, & le Duc de  
 Bretagne. Le Comte de Champagne,

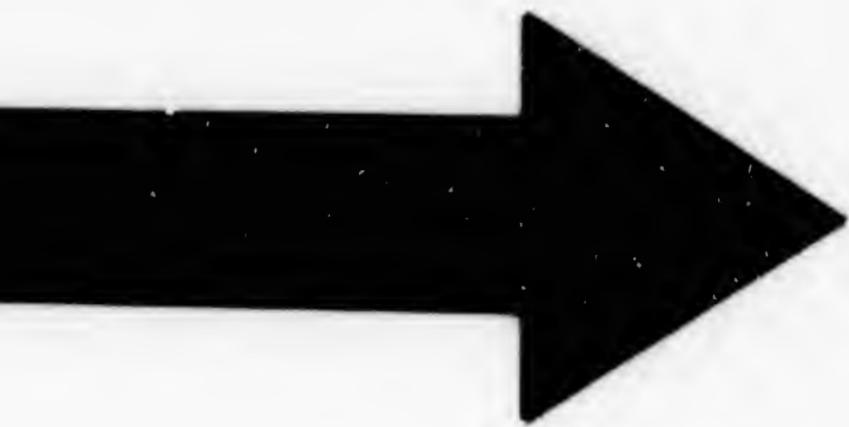
C  
 Thibaut I  
 pour la Po  
 comme le  
 Mais sa lé  
 avoit con  
 rendit plu  
 été à rédu  
 riser son p  
 lement, E  
 béissance  
 son fils. C  
 conjonctur  
 se condui  
 dence, qu  
 jets des au  
 la seconda  
 furent obl  
 clémence,  
 sa réputat  
 d'Angleter  
 vrer les E  
 dépouillé  
 guste, ent  
 de France  
 par les deu  
 lui, à Ta  
 Charente  
 vit réduit  
 Pape aupr

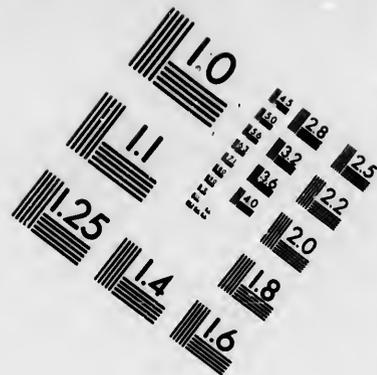
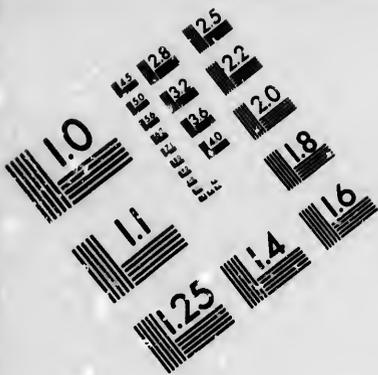
Thibaut IV, si connu par son talent pour la Poésie, étoit le plus à craindre, comme le plus habile & le plus puissant. Mais sa légéreté jointe à la passion qu'il avoit conçue pour la Reine-mère, le rendit plus facile à gagner qu'il ne l'eût été à réduire. La Régente, sans favoriser son penchant, fut en profiter habilement, pour ramener Thibaut à l'obéissance, & l'attacher aux intérêts de son fils. C'étoit un coup d'Etat dans les conjonctures où l'on se trouvoit. Blanche se conduisit ensuite avec tant de prudence, qu'elle déconcerta tous les projets des autres rebelles, & le jeune Roi la seconda si bien par son courage, qu'ils furent obligés d'implorer tour-à-tour sa clémence, après avoir contribué à établir sa réputation par leur défaite. Le Roi d'Angleterre Henri III, qui vouloit recouvrer les Etats dont son père avoit été dépouillé sous le règne de Philippe-Auguste, entra dans la ligue des mécontents de France; mais il fut tellement humilié par les deux batailles que Louis gagna sur lui, à Taillebourg sur les bords de la Charente, & près de Saintes, qu'il se vit réduit à employer la médiation du Pape auprès du jeune Roi, pour obte-

XIII.

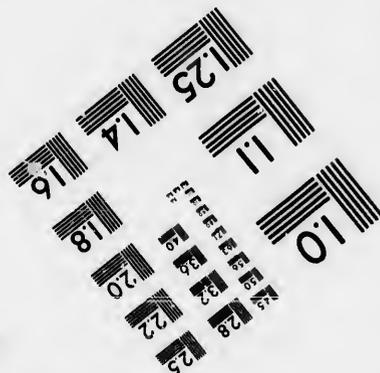
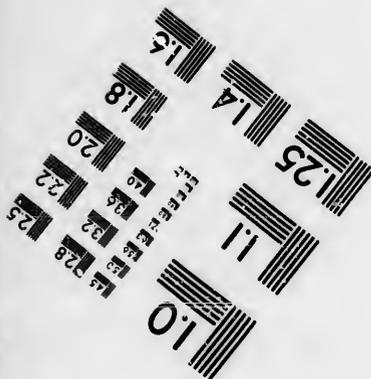
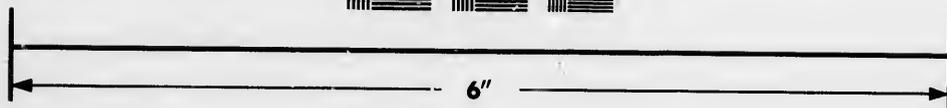
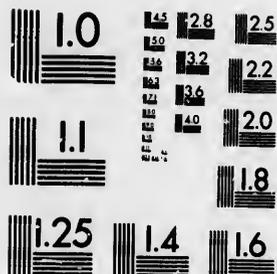
SIÈCLE.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50

**XIII.** nir la paix. Les conditions que le Vain-  
**S I È C L E.** queur lui impofa , ajoutèrent à la gloire  
 qu'il avoit eue de le vaincre , & lui firent  
 mieux sentir la fupériorité de Louis ,  
 que la victoire même.

Respecté de fes ennemis , adoré de  
 fon peuple , choifi par les Nations voi-  
 fines , pour arbitre de leurs différends ,  
 Louis donna toute fon attention au  
 gouvernement de l'Etat. Il réforma les  
 abus , & y maintint le bon ordre par de  
 fages ordonnances. On connoît fous le  
 nom *d'établiffemens de S. Louis* , le  
 Recueil des Loix que fon amour pour  
 le bien public lui avoit dictées. C'eft  
 une efpèce de Code où il raffembla quel-  
 ques réglemens des Rois, fes prédécef-  
 feurs , avec les fiennes. La police inté-  
 rieure , l'adminiftration de la Juftice, la  
 sûreté publique , la diftinction des dif-  
 férentes classes de Citoyens qui com-  
 pofent la Société & le maintien de  
 l'autorité royale , en font les principaux  
 objets. Jaloux , non par orgueil , mais  
 par amour de l'ordre , de cette autorité  
 dont il n'abufa jamais , il en connut  
 également l'étendue & les bornes , &  
 jamais il ne fe montra plus ferme que  
 quand il fallut réprimer ceux qui atten-

tèrent à  
 tinguat  
 & fon  
 la Reli  
 s'oppo  
 aux en  
 tique ,  
 sienne ,  
 Pour ac  
 Prince  
 au cour  
 res de  
 res , u  
 candeu  
 mœurs  
 Religie  
 affliger  
 à les f  
 tuer le  
 tion fo  
 verain  
 & dur  
 Ce Pr  
 de tou  
 Roi ,  
 héros  
 frique  
 de la  
 rons d

tèrent à ses droits. Sa piété, qui le distingua entre tous les autres Monarques, & son respect pour les Ministres de la Religion, ne l'empêchèrent pas de s'opposer avec la plus grande vigueur aux entreprises de la puissance ecclésiastique, lorsqu'elle devint rivale de la sienne, & portée au-delà de ses limites. Pour achever de faire connoître ce grand Prince, nous ajouterons qu'il joignoit au courage, à la fermeté, aux lumières de l'esprit; & au talent des affaires, une simplicité de caractère, une candeur d'ame, & une innocence de mœurs qu'on auroit admirées dans un Religieux. Sensible à tous les maux qui affligent l'humanité, il fut aussi libéral à les soulager, qu'industriel à perpétuer les secours qu'il assuroit à la portion souffrante de ses sujets. Aucun Souverain n'a fait tant d'établissmens utiles & durables en faveur des malheureux. Ce Prince, doué de tous les talens & de toutes les vertus qui font le grand Roi, mourut comme il avoit vécu, en héros & en Saint, sur les rivages d'Afrique, où son zèle, pour la propagation de la Foi, l'avoit conduit. Nous parlerons des deux Croisades qu'il entreprit,

===== XIII. =====  
SIÈCLE.

**XIII.** dans l'Article destiné au récit de ces pieuses expéditions. Il fut enlevé aux vœux de ses sujets en 1270, âgé de cinquante-cinq ans, après en avoir régné près de quarante-quatre.

Philippe III, surnommé le Hardi, recueillit les derniers soupirs du saint Roi, son père, qui lui donna en mourant des règles de conduite dignes de sa profonde sagesse. Il rapporta ses précieux restes en France, & lui rendit les honneurs dûs à un Prince si justement regretté. Philippe hérita de la valeur & de la piété de Louis IX; sa douceur, sa clémence & son amour pour la justice, adoucirent le sentiment de la perte que les François venoient de faire. Le surnom de Hardi qu'on lui donna, caractérise l'intrépidité de son courage, qui sembloit croître au milieu des plus grands dangers. L'événement le plus remarquable de son règne, est la réunion des Comtés de Toulouse & de Poitiers, qui retournèrent à la Couronne par la mort d'Alphonse, Comte de Poitiers, frère de S. Louis, & de sa femme, fille unique de Raimond VII. La réunion du Comté de Toulouse s'opéra en exécution d'un traité

conclu  
mond V  
pulée,  
en vertu  
mençoi  
devint  
mesure  
rique f  
rempli  
son pèr  
& mèn  
semens  
pas mo  
les dro  
lui fall  
rité po  
dans le  
de Foi  
main a  
dont le  
louse,  
Roi de  
prévoy  
pareill  
dans s  
en pr  
entière  
châtim  
de rie

conclu en 1229, entre S. Louis & Raimond VII, par lequel elle avoit été stipulée, & celle du Comté de Poitiers, en vertu de la loi des apanages, qui commençoit alors à être connue, & qui devint plus constante dans la suite, à mesure que les principes de la vraie politique se perfectionnèrent. Philippe, rempli de respect pour la mémoire de son père, se fit un devoir de conserver, & même d'augmenter les bons établissemens qu'il avoit faits. Il ne l'imita pas moins dans sa fermeté à maintenir les droits de la puissance royale. Il ne lui fallut qu'un seul exemple de sévérité pour contenir les grands Vassaux dans le devoir. Roger Bernard, Comte de Foix, en fut l'objet. Il avoit exigé à main armée l'hommage d'un Seigneur dont le fief relevoit du Comté de Toulouse, hommage qui n'étoit dû qu'au Roi depuis la réunion. Philippe, qui prévoyoit les suites dangereuses d'une pareille entreprise, assiégea le rébelle dans son Château, le prit, & le tint en prison chargé de fers, une année entière. La crainte d'éprouver un pareil châtimement, empêcha les autres Seigneurs de rien faire qui pût le mériter. On

**XIII.** fait remonter à ce règne l'origine des annoblissemens en France, & celle du droit de joyeux avènement. Philippe, **S I È C L E.** avoit porté la guerre en Roussillon & en Catalogne, contre Pierre III, Roi d'Aragon, l'un des principaux auteurs de cet horrible massacre des François du Royaume de Sicile, connu sous le nom de Vêpres siciliennes, & ses armes y faisoient de grands progrès, lorsqu'il fut surpris par la mort en 1285, âgé de quarante ans & quelques mois. Son règne n'avoit duré qu'un peu plus de quinze ans.

Nous réservons pour le **XIV<sup>e</sup>.** siècle l'histoire de Philippe-le-Bel, & celle de ses démêlés avec le Pape Boniface VIII, qui éclatèrent sous cette époque.

Nous avons vu l'Espagne partagée entre plusieurs Souverains, tant Chrétiens qu'Arabes, & toujours déchirée par des guerres de politique ou de Religion. Les divisions des Princes entr'eux, & la jalousie des Nations Espagnoles, qui se regardoient comme rivales, parce qu'elles formoient chacune un petit Etat gouverné par ses Rois, & jaloux d'étendre ses limites, faisoient naître des intérêts, des prétentions qu'on ne favoit

décide  
sur-tout  
des pe  
occup  
ou mo  
depuis  
à l'em  
tugal  
ainsi c  
que o  
nes de  
de Na  
famill  
envieu  
envah

Ce  
quoiqu  
deur  
maria  
leurs  
l'unio  
allian  
une f  
il dev  
fédéra  
tourn  
auroit  
mais  
Princ

décider que par les armes. Telle étoit, sur-tout au XIII<sup>e</sup>. siècle, la situation des petites Monarchies chrétiennes qui occupoient différentes portions, plus ou moins étendues, de ce Continent, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer & à l'embouchure du Tage ; car le Portugal étoit aussi devenu un Royaume, ainsi que nous l'avons dit, sous l'époque où il se forma. Les différens Trônes de Castille, de Léon, d'Arragon, de Navarre, étoient possédés par des familles qui se regardoient d'un œil envieux, & qui desiroient de pouvoir envahir réciproquement leurs domaines.

Cependant ces Familles royales, quoique divisées par la rivalité de grandeur & d'intérêts, s'unissoient par des mariages, & se communiquoient par-là leurs droits & leurs titres. La paix & l'union auroient dû être le fruit de ces alliances, & les liens du sang ajoutant une force nouvelle à l'intérêt commun, il devoit en résulter une espèce de confédération dont toute l'activité se seroit tournée contre le seul ennemi qu'elle auroit dû connoître, le Mahométan ; mais on vit arriver tout le contraire. Les Princes & les Princesses d'Espagne, en

XIII. passant d'une Maison dans une autre ,  
 par des mariages que le desir de s'agran-  
 dir faisoit ordinairement contracter , y  
 portèrent leurs droits , & en acquéroient  
 d'autres qui devenoient une source intar-  
 rissable de prétentions & de discordes.  
 Les généalogies étant par cela même con-  
 fuses & embarrassées , les branches d'une  
 famille , en acquérant de nouveaux ra-  
 meaux , perdoient souvent de vue le  
 point qui les unissoit à la souche com-  
 mune ; & lorsqu'une succession étoit  
 ouverte il se présentoit un si grand nom-  
 bre de prétendans , qu'on ne pouvoit  
 presque jamais démêler leurs titres par  
 un examen paisible. Alors la justice &  
 la Loi ne fournissant aucun moyen sûr  
 de terminer les différends , le fer en  
 décidoit. Il arrivoit encore souvent que,  
 dans ces occurences , la branche la plus  
 puissante écartoit les autres , & que la  
 guerre , qui manquoit rarement de s'allu-  
 mer à ce sujet , opéroit la ruine totale  
 des plus foibles. Ainsi les dissensions pres-  
 que continuelles des Princes Chrétiens ,  
 furent le salut des Musulmans d'Espa-  
 gne , & servirent de rempart à leur  
 puissance.

D'un autre côté les divisions intef-

tines , q  
 d'animo  
 contrées  
 Chrétie  
 de s'aff  
 Almoha  
 les port  
 été sou  
 guerres  
 voit étr  
 tille &  
 se fusse  
 de char  
 les. Il  
 ligue e  
 leurs au  
 tretien  
 d'armé  
 d'attaq  
 Princes  
 s'étoit  
 hades.  
 si atten  
 & qui  
 qu'ils  
 cette é  
 met ,  
 Pontif  
 blique

tines, qui ne rènoient pas avec moins XIII.  
 d'animosité parmi les Sarrasins de ces SIÈCLE.  
 contrées, furent très-utiles aux Rois  
 Chrétiens, & leur donnèrent le tems  
 de s'affermir. Depuis la destruction des  
 Almohades & la chute de leur Empire,  
 les portions de l'Espagne qui leur avoient  
 été soumises, furent déchirées par des  
 guerres civiles, dont le terme ne pou-  
 voit être que funeste. Si les Rois de Cas-  
 tille & d'Arragon, unis à leurs voisins,  
 se fussent entendus, il leur eût été facile  
 de chasser en peu de tems ces Infidè-  
 les. Il ne s'agissoit que de former une  
 ligue entr'eux, &, sans abandonner  
 leurs autres desseins particuliers, d'en-  
 tretenir, à frais communs, un corps  
 d'armée, qui n'auroit eu pour objet que  
 d'attaquer & de poursuivre tous les petits  
 Princes Mahométans dont la puissance  
 s'étoit élevée sur les débris des Almo-  
 hades. On s'est étonné que les Papes,  
 si attentifs à étendre leur domination,  
 & qui faisoient alors en Europe tout ce  
 qu'ils vouloient, n'aient pas entrepris à  
 cette époque, d'abolir le culte de Maho-  
 met, qu'ils devoient abhorrer & comme  
 Pontifes, & comme Chefs de la Répu-  
 blique chrétienne. Il n'eût été question

**XIII.** que d'indiquer une Croisade pour cette  
**SIÈCLE.** entreprise ; une pareille expédition étoit  
 plus facile à concerter, que celles d'ou-  
 tre-mer, & certainement elle eût eu  
 des suites plus heureuses. Il est, dit-on,  
 bien surprenant que ce projet, si con-  
 forme aux vues de ceux qui occupèrent  
 le Saint-Siège, pendant ce siècle, & si  
 analogue aux idées du tems, n'ait été  
 proposé qu'en passant & comme au  
 hazard par un seul d'entr'eux, sans que  
 les autres l'ayent suivi, ni même qu'ils  
 ayent paru en sentir l'importance. On  
 ajoute qu'il n'est pas moins difficile à  
 comprendre que les Monarques de l'Es-  
 pagne chrétienne ne l'aient pas formé  
 d'eux-mêmes. Tout devoit leur faire  
 naître cette pensée, & sur-tout ce qui  
 se passoit en Languedoc contre les Albi-  
 geois, d'autant plus que quelques-uns  
 d'entr'eux y prirent beaucoup de part,  
 comme alliés, ou comme ennemis des  
 Comtes de Toulouse.

On a écrit que vraisemblablement les  
 Princes chrétiens d'Espagne ne voulu-  
 rent point de ce secours dangereux, &  
 qu'ils aimèrent mieux déchirer eux-  
 mêmes leur patrie, & la disputer aux  
 Maures, que de la voir envahie par des

Croisés.  
 cette co  
 effet, ne  
 soient a  
 si révére  
 leurs Bu  
 doit do  
 bliant u  
 de pren  
 jugé co  
 quillité  
 mettre  
 Ils pou  
 tous c  
 guerre  
 Nation  
 avoit ri  
 tainem  
 leur p  
 de la l  
 par des  
 soient

Que  
 que ce  
 tisine  
 1213,  
 blia u  
 dans  
 tienne

Croisés. Nous ne voyons pas sur quoi XIII.  
 cette conjecture peut être appuyée. En SIÈCLE.  
 effet, ne fait-on pas que les Papes jouis-  
 soient alors d'une autorité si étendue ,  
 si révérée dans toute la chrétienté , que  
 leurs Bulles y régloient tout ? Il dépen-  
 doit donc absolument d'eux , en pu-  
 bliant une Croisade contre les Maures ,  
 de prendre telles mesures qu'ils auroient  
 jugé convenables pour assurer la tran-  
 quillité des Souverains d'Espagne , &  
 mettre leurs possessions hors d'insulte.  
 Ils pouvoient encore se borner à réunir  
 tous ces Princes par le projet d'une  
 guerre sacrée , sans y appeller d'autres  
 Nations. Dans l'un & l'autre cas , il n'y  
 avoit rien à craindre pour eux , & cer-  
 tainement il eût mieux valu délivrer  
 leur patrie du joug des Maures , que  
 de la leur disputer , comme ils faisoient ,  
 par des guerres éternelles , qui les épui-  
 soient presque sans fruit.

Quoi qu'il en soit , personne n'ignore  
 que ce moyen d'anéantir le Mahomé-  
 tisme en Espagne , fut tenté vers l'an  
 1213 , par le Pape Innocent III. Il pu-  
 blia une Croisade contre les Maures  
 dans tous les Etats de l'Europe chré-  
 tienne , & y attacha les mêmes Indul-

XIII.  
S I È C L E. gences , les mêmes privilèges qu'à celles d'Asie. On se porta d'abord à cette expédition avec une ardeur incroyable , & l'on vint de toute part grossir l'armée qui s'assembloit aux environs de Tolède : mais ce premier feu se ralentit tout-à-coup. Les maladies causées par l'intempérie de l'air & par les chaleurs excessives , firent de grands ravages parmi les troupes étrangères qui n'étoient point accoutumées au climat. La plus grande partie , dégoûtée d'une entreprise dont les difficultés l'effrayoit , repassa les montagnes , de sorte qu'il en resta peu sous les drapeaux. Alphonse IX, Roi de Castille & de Léon , étoit à la tête de cette expédition ; les Rois d'Aragon & de Navarre lui fournirent , conformément à leur promesse , tout ce qu'ils purent rassembler de soldats. Mais l'armée chrétienne étoit bien inférieure à celle du Miramolin , qui traînoit après lui quatre-vingt mille hommes de cavalerie avec une infanterie innombrable. Malgré cette disproportion de forces , les Sarrasins furent battus , & leur perte , au témoignage du Roi de Castille , faisant au Pape le récit de cette action mémorable , approcha de deux cent mille

C  
hommes ,  
cinq sur l  
des chréti  
tient du p  
tes , & c  
tueuse qu  
pas faute  
tiens à la  
que leur p  
dant quel  
mais c'est  
opérée q  
tances ,  
d'Espagn  
pouvoien  
dont nou

Ferdin  
Léon , de  
les fastes  
efficacem  
de son t  
la domin  
sur eux  
rencontr  
lentes de  
quit le p  
les Mau  
fabriquo  
Alphonf

hommes, tandis qu'il n'en resta que vingt-~~cinq~~ **XIII.**  
 cinq sur le champ de bataille, du côté des chrétiens. Mais cette victoire, qui **SIÈCLE.**  
 tient du prodige, n'eut pas d'autres suites, & cette Croisade fut aussi infructueuse que celle d'Orient. Ce n'est donc pas faute d'avoir excité les Princes chrétiens à la destruction des Mahométans, que leur puissance se soutint encore pendant quelques siècles en-deçà des mers; mais c'est que leur ruine ne pouvoit être opérée que par un concours de circonstances, que la Constitution politique d'Espagne & le génie de ses peuples ne pouvoient faire éclore, dans les tems dont nous parlons.

Ferdinand III, Roi de Castille & de Léon, dont le nom a été consacré dans les fastes de la Religion, travailla plus efficacement que tous les autres Princes de son tems, à resserrer les bornes de la domination Musulmane. Il remporta sur eux de grands avantages en diverses rencontres; il leur enleva les Villes opulentes de Séville & de Cordoue, & conquit le petit Royaume de Murcie, où les Maures recueilloient la soie dont ils fabriquoient leurs plus belles étoffes. Alphonse X, son fils & son successeur,

le même qu'une partie des Seigneurs  
**XIII.** Allemands appellèrent à l'Empire de  
**SIÈCLE.** Germanie, après la mort de Conrad IV,  
 conserva ses conquêtes & les accrut  
 encore. Les Sarrasins n'avoient pas vu  
 sur les différens Trônes d'Espagne, de  
 Monarque chrétien qui eût eu sur eux un  
 ascendant si marqué, ni des succès si  
 continus. Ce Prince aima les sciences  
 autant que la gloire; il leur donna tous  
 les momens que les soins du Gouver-  
 nement & les devoirs de la Royauté ne  
 remplissoient pas. Ce goût qu'il eut pour  
 la Philosophie & les progrès qu'il y fit,  
 lui méritèrent le nom de Sage. Les Ta-  
 bles astronomiques qu'il fit dresser, &  
 auxquelles on assure qu'il travailla lui-  
 même, sont un monument de l'appli-  
 cation qu'il avoit donnée à l'étude du  
 Ciel.

Nous n'avons parlé qu'en passant des  
 affaires d'Italie & du Royaume de Sicile;  
 mais les événemens dont cette partie de  
 l'Europe fut le théâtre, sont trop impor-  
 tans pour les omettre. Tout ce qui con-  
 cerne les Papes sera traité en particulier  
 dans l'Article VIII, spécialement des-  
 tiné à cet objet. Ainsi nous nous bor-  
 nerons ici à considérer uniquement ce

qui se pa  
 Royaume  
 l'Empere

Les R  
 avec leur  
 dans la  
 riage de  
 dit le Je  
 avec Her  
 nier rej  
 Princes  
 la Sicile  
 siècle. Pa  
 tance, l  
 plus puis  
 Mais le  
 & l'accr  
 procura  
 la princ  
 successe  
 le Pape  
 trouva c  
 Pontifes  
 Siège a  
 des Pap  
 Vassal,  
 tout hab  
 les droi  
 devoirs

qui se passa dans les deux portions du Royaume de Sicile , après la mort de l'Empereur Frédéric II.

XIII.  
SIÈCLE.

Les Royaumes de Naples & de Sicile avec leurs dépendances , étoient passés dans la Maison de Souabe , par le mariage de Constance , fille de Roger II, dit le Jeune , héritière de ces États , avec Henri VI. Constance étoit le dernier rejetton de la Famille Royale des Princes Normands qui avoient conquis la Sicile par leur bravoure , au dixième siècle. Par une acquisition de cette importance , la Maison de Souabe devenoit la plus puissante qu'il y eût alors en Europe. Mais le tems de sa chute approchoit , & l'accroissement de grandeur que lui procura la Couronne de Sicile , en fut la principale cause. Frédéric II fils & successeur de Henri VI , après avoir eu le Pape Innocent III pour tuteur , ne trouva que des ennemis dans tous les Pontifes qui montèrent sur le Saint-Siège après lui. Ce Prince , Souverain des Papes , comme Empereur , & leur Vassal , comme Roi de Sicile , ne put , tout habile qu'il étoit , allier ensemble les droits de la Souveraineté avec les devoirs humilians du vasselage. En effet,

XIII.  
S I È C L E .

ces deux choses étoient difficiles à concilier dans une infinité de circonstances, où la majesté du Chef de l'Empire devoit éclipser & faire disparoître la dépendance du Prince soumis à l'hommage & au tribut, tandis que les Pontifes vouloient voir à leurs pieds le Feudataire de l'Eglise Romaine. Il naquit delà des préentions réciproques, qu'on soutint par des entreprises où la justice ne fut pas toujours prise pour règle. Frédéric, malgré ses talens & sa puissance, fut la victime de ces funestes démêlés. Il mourut excommunié, laissant à Conrad IV, son fils, une guerre désastreuse à continuer, & tous les effets de l'autorité pontificale à redouter. Ce Prince avoit des talens pour la guerre & des troupes aguerries; il eut des succès, quoique les anathêmes lancés sur la tête de son père, fussent retombés sur la sienne. Mais il vécut trop peu, & Coradin son fils n'étoit alors qu'un enfant, livré aux soins d'un tuteur ambitieux & déjà soupçonné de deux parricides.

Ce tuteur, chargé de maintenir les droits du jeune Prince sur qui reposoit tout l'espoir de la Maison de Souabe,

étoit le c  
de l'Emp  
l'héritage  
persuader  
& la suit  
d'autre bu  
menté dan  
de son pèr  
aujourd'hu  
Naples, l  
Papes &  
rent. Il e  
qu'il étoit  
qu'on lui  
meilleures  
munié, c  
déclaré ré  
contre son  
possible. d  
la manière  
dans ce si  
liens de c  
sentit, &  
put l'obt  
Maison d  
Papes ave  
la France  
un Princ  
de leur v

étoit le célèbre Mainfroy , fils naturel de l'Empereur Frédéric II. Il défendit l'héritage de son pupille , de manière à persuader qu'il travailloit pour lui même, & la suite fit bien voir qu'il n'avoit pas d'autre but. Il étoit brave , actif , expérimenté dans l'art militaire , & les trésors de son père qu'il avoit trouvés à Lucéra , aujourd'hui Nocéra , dans le Royaume de Naples , le mirent en état de résister aux Papes & aux ennemis qu'ils lui suscitèrent. Il eut toujours l'avantage , parce qu'il étoit plus habile que les Généraux qu'on lui oppoisoit , & qu'il avoit de meilleures troupes ; mais il étoit excommunié , comme ennemi de l'Eglise , & déclaré rébelle , comme un Vassal armé contre son Seigneur. Il lui devenoit impossible d'accomplir ses desseins , d'après la manière dont on voyoit les choses dans ce siècle , tant qu'il restoit sous les liens de cette double proscription. Il le sentit , & rechercha la paix , mais il ne put l'obtenir. La perte entière de la Maison de Sorabe étoit jurée. Quatre Papes avoient négocié tour-à-tour avec la France & l'Angleterre , pour trouver un Prince qui voulût être le ministre de leur vengeance , en recevant de leurs

XIII.

SI È C L E .

**XIII.** Comte d'Anjou & de Provence, frère de  
**S I È C L E.** S. Louis, l'accepta. Il vint en Italie avec  
 une armée, & chercha Mainfroy qui  
 ne l'évita point. Une bataille sanglante  
 que ces deux rivaux se livrèrent dans les  
 plaines de Bénévent, décida entr'eux  
 du Trône qu'ils se disputoient. Main-  
 froy fut tué, & Charles demeura vain-  
 queur : mais il usa mal de sa victoire ;  
 & au lieu de gagner l'affection de ses  
 nouveaux sujets par la clémence & la  
 douceur, il les aliéna par les châtimens  
 qu'il exerça contre tous ceux qu'on soup-  
 çonnoit d'être attachés aux intérêts de  
 Coradin.

Ce jeune Prince, digne par son cou-  
 rage du sang illustre dont il sortoit, ne  
 put voir son héritage déchiré par un  
 étranger, sans faire tout ce que son âge  
 & ses forces lui permettoient pour le  
 recouvrer. Il rassembla une armée, &  
 passa en Italie avec Frédéric, Duc d'Au-  
 triche, son parent. La faction Gibeline,  
 ennemie des Papes, & par conséquent  
 de Charles d'Anjou, se déclara pour  
 lui. Elle le reçut dans Rome, & lui ren-  
 dit de grands honneurs. Delà il se mit  
 en marche pour entrer dans la Pouille.

Charles s  
 rencontrè  
 Août 126  
 avec un a  
 de part &  
 din fut n  
 accompag  
 traint de  
 dérober a  
 per aux  
 les décou  
 & arrêtés  
 vengeance  
 doux & r  
 en devou  
 tisans de  
 malheur  
 préparoit  
 bare à ses  
 dû plainc  
 rage. De  
 tres d'un  
 bles, &  
 comporté  
 périrent  
 Charles,  
 spectacle  
 Le fan  
 immolée

Charles s'avança pour l'arrêter. Ils se rencontrèrent près du lac Célano, le 22 Août 1268 : on se battit le lendemain avec un acharnement & une fureur égales de part & d'autre. L'armée de Conrad fut mise en déroute, & ce Prince, accompagné du Duc Frédéric, fut contraint de se déguiser en paysan pour se dérober au vainqueur. Ils alloient échapper aux recherches qu'on faisoit pour les découvrir, lorsqu'ils furent reconnus & arrêtés. Charles, aussi cruel dans ses vengeances, que S. Louis son frère étoit doux & modéré, déshonora sa victoire, en dévouant aux supplices tous les partisans de son adversaire, qui eurent le malheur de tomber dans ses mains. Il préparoit encore un traitement plus barbare à ses deux prisonniers, dont il auroit dû plaindre le sort & admirer le courage. Des Juges dignes d'être les ministres d'un tyran, les trouvèrent coupables, & ces jeunes Princes qui s'étoient comportés en héros le jour de la bataille, périrent sur un échafaud, aux yeux de Charles, qui voulut jouir de cet horrible spectacle.

Le sang des victimes que Charles avoit immolées à sa politique cruelle, ne tarda

**XIII.**  
**S I È C L E.** pas à trouver des vengeurs. Les Siciliens gémissaient sous le poids des impôts dont ils étoient accablés, & la dureté des exacteurs ajoutoit encore à la misère publique. D'un autre côté, les femmes & les filles de toute condition étoient sans cesse exposées à l'insolence des Officiers & des soldats François, genre de vexation plus révoltante pour une Nation jalouse à l'excès, que la surcharge même des impositions. Ils avoient beau se plaindre, on dédaignoit de les écouter, & toutes les violences restoient impunies. Poussés à bout, & réduits au désespoir, ils méditèrent les moyens de secouer le joug & d'accabler leurs oppresseurs. Le desir de la vengeance étoit le même dans tous les cœurs. Elle éclata le lendemain de Pâques, 30 Mars 1282, au moment où les cloches donnoient le signal pour l'Office de Vêpres. On fit main-basse sur tous les François, & on les égorgea sans pitié. La Ville de Palerme fut le premier théâtre de cette horrible boucherie, & la fureur se communiqua aux autres Villes, & l'on y commit les mêmes cruautés. C'est ce qu'on appelle *les Vêpres Siciliennes*. Quelques-uns prétendent que cette effroyable conspiration

avoit été entre les p  
 III, Roi d  
 Empereur  
 qu'on eût  
 infinité de  
 fidélité d  
 D'autres  
 du peuple  
 cris d'une  
 outrageoit  
 affreux év

Pendan  
 plissoient  
 plusieurs  
 Républiqu  
 de Venise  
 ses Cités  
 le comme  
 ticiper à l  
 acquise,  
 mêmes so  
 favorables  
 fes & Gib  
 l'Italie, a  
 dépendan  
 avec les V  
 fait sentir  
 s'égalier a

avoit été préparée de loin , & concertée XIII.  
entre les principaux de la Nation , Pierre S I È C L E  
III, Roi d'Arragon , & Jean Paléologue, Empereur Grec , & que le secret , quoi-  
qu'on eût été obligé de le confier à une  
infinité de personnes , fut gardé avec une  
fidélité dont il n'y a point d'exemple.  
D'autres ont écrit qu'une émeute subite  
du peuple de Palerme , excitée par les  
cris d'une femme qu'un soldat brutal  
outrageoit , avoit produit tout-à-coup cet  
affreux événement.

Pendant que ces horribles scènes rem-  
plissoient la Sicile de sang & de carnage ,  
plusieurs Villes d'Italie se formoient en  
Républiques , à l'exemple de Gènes &  
de Venise. On voyoit que ces deux fameu-  
ses Cités s'étoient rendues puissantes par  
le commerce & la liberté ; on voulut par-  
ticiper à la considération qu'elles avoient  
acquise , & puiser l'abondance dans les  
mêmes sources. Les circonstances étoient  
favorables à ce projet. Les factions Guel-  
fes & Gibelines , en déchirant le sein de  
l'Italie , avoient répandu l'esprit d'in-  
dépendance , & les Croisés , en traitant  
avec les Vénitiens & les Génois , avoient  
fait sentir que de simples Villes peuvent  
s'égalier aux autres Puissances , par l'in-

**XIII.** **SIÈCLE.** **du**strie, mère des richesses. Ainsi Boulogne, Pise, Florence, secouèrent le joug des Empereurs, pendant les querelles qui armèrent ces Princes contre les Papes, & les Papes contr'eux. On les traita d'abord de rebelles ; mais quand on vit qu'elles étoient en état de se maintenir dans les droits de cette liberté qui leur étoit si chère, on la leur vendit, pour tirer au moins quelque avantage de ce qu'on ne pouvoit plus empêcher.

Il s'étoit déjà formé en Allemagne, sous le règne de Frédéric II, une société de Villes qui s'étoient unies pour la sûreté de leur commerce. Elle commença par Hambourg & Lubec, auxquelles un grand nombre d'autres se joignirent dans la suite. On les appella les Villes anseatiques, d'un mot Allemand qui signifie Ville maritime. On rapporte à l'an 1241, l'origine de cette confédération qui n'embrasse plus aujourd'hui que Brème & Dantzic, avec Lubec & Hambourg, auxquelles elle dut sa naissance.



ARTICLE

Dernière  
co

**N**ous  
Croisade  
tiens de  
avoit abo  
Constanti  
employée  
moit pas  
Croix en  
exhortatio  
Neuilly p  
cent III  
comme f  
ployé d'a  
ensuite S.  
entreprise  
à Marseil  
tis en dr  
de Venise  
formoient  
rables. Ils  
salem, A  
cher contr

Tome 1

## ARTICLE IV.

*Dernières Croisades entreprises pour la conquête de la Terre-sainte.*

NOUS avons vu que la cinquième Croisade destinée au secours des Chrétiens de la Syrie & de la Palestine, avoit abouti à la conquête passagère de Constantinople. Mais l'armée qui fut employée à cette expédition ne renfermoit pas tous ceux qui avoient pris la Croix en conséquence des pathétiques exhortations de Foulques, Curé de Neuilly près Paris, que le Pape Innocent III employa dans cette occasion, comme ses prédécesseurs avoient employé d'abord l'Hermitte Pierre, & ensuite S. Bernard, pour une semblable entreprise. Ceux qui s'étoient embarqués à Marseille, & d'autres qui étoient partis en droiture des ports de Gènes & de Venise pour se rendre en Asie, formoient deux corps d'armée considérables. Ils se joignirent au Roi de Jérusalem, Aimeri de Lusignan, pour marcher contre les Mahométans. Mais deux

XIII.  
S I È C L E . fléaux également redoutables ruinèrent en peu de tems ces bandes nombreuses d'Européens , avant qu'elles eussent rien fait d'utile aux chrétiens de ces cantons qu'elles vouloient venger. Ces deux fléaux étoient la peste & la discorde. Le premier causa tant de ravages parmi les Croisés , qu'il en périt la plus grande partie ; le second , plus funeste encore , arma les Chrétiens les uns contre les autres , & le peu qui échappa au feu de ces cruelles dissensions , fut aisé à détruire , lorsque les Musulmans , sous la conduite de Daher , Sultan d'Alep , & l'un des fils de Saladin , s'avancèrent pour dissiper ces malheureux restes.

Le Roi Aimeri de Lusignan , plus connu sous le nom d'Amauri II , mourut dans ces entrefaites , & ne laissa point d'enfans d'Isabelle , fille d'Amauri I ; mais cette Princesse avoit eu une fille nommée Marie , de son second mariage avec Conrad , Marquis de Montferrat. C'étoit l'unique héritière du Royaume de Jérusalem. Les Seigneurs ne pouvant s'accorder sur le choix d'un époux auquel cette princesse porteroit ses droits , convinrent entr'eux de s'en rapporter à Philippe-Auguste , Roi de

C  
France. P  
qui pouv  
pousser un  
se bornoit  
valoir par  
Comte de  
le Roi Phi  
par sa val  
tenir les L  
sessions q

Le no  
rendre en  
cesse Ma  
ses Etats.  
l'expérien  
il lui fall  
afin d'atta  
de succès  
maîtres d  
res places  
manqua  
plus gran  
avec lui  
un petit  
de se fig  
avoit déte  
avec ce t  
de rempo  
prendre c

France. Parmi tous les Barons François qui pouvoient aspirer à l'honneur d'épouser une Princesse dont toute la dot se bornoit à des droits qu'il falloit faire valoir par les armes, Jean de Brienne, Comte de la Marche, fut préféré par le Roi Philippe, comme le plus capable, par sa valeur & sa prudence, de maintenir les Latins d'Asie dans le peu de possessions qui leur restoient.

Le nouveau Roi ne tarda pas à se rendre en Asie pour épouser la Princesse Marie, & prendre possession de ses Etats. Il avoit du courage & de l'expérience, mais cela ne suffisoit pas; il lui falloit encore une bonne armée, afin d'attaquer, avec quelque espérance de succès, les Musulmans qui étoient maîtres de sa Capitale & des meilleures places du pays. Cette ressource lui manqua dans le tems qu'il en avoit le plus grand besoin, n'ayant pu conduire avec lui que trois cents Chevaliers, & un petit corps de Croisés, que le desir de se signaler par de beaux exploits, avoit déterminés à le suivre. Cependant, avec ce foible secours, il ne laissa pas de remporter quelques avantages, & de prendre quelques forteresses sur les Ma-

XIII.

S I È C L E .

hométans. Leurs divisions & leurs guerres intestines furent la cause de ces premiers succès. Mais ayant reconnu la foiblesse de leur ennemi, ils se réunirent pour tâcher de le détruire. Jean de Brienne se vit donc bloqué dans Acre, Ville forte à la vérité, mais dont les murs & le territoire formoient alors tout son Royaume. Pour surcroît d'embarras, il fut abandonné par le peu de Croisés qui l'avoient suivi. Découragés par leur petit nombre, & ne pouvant tenir contre les efforts réunis des armées Musulmanes, ils remontèrent sur leurs vaisseaux, & retournèrent en Europe.

Telle étoit la situation des affaires, & la fâcheuse extrémité où Jean de Brienne se trouvoit, lorsque Innocent III assembla le quatrième Concile de Latran, en 1215. Il y fut résolu qu'on feroit les plus grands efforts pour le recouvrement de la Ville sainte, & que tous les Princes chrétiens fourniroient des secours destinés à cette expédition. Les Evêques eurent ordre de prêcher eux-mêmes, & de faire prêcher cette nouvelle Croisade dans leurs Diocèses, par les hommes les plus éloquens, & de plus, il fut réglé qu'une partie des reve-

mus eccl  
frais de  
teurs &  
secondèr  
de toutes  
lats, les  
les gens  
foule de  
rope s'èb  
cette ent  
heureuse  
tît en fin  
rafins. I  
ment ecl  
brables  
Nations  
Dieu vo  
rer la V  
Ils s'asse  
résolutio  
au-dessu  
Prêtres  
mûr, se  
en criant  
rendez -  
leur for  
ardeur é  
d'Allema  
tes, péri

nus ecclésiastiques seroit appliquée aux frais de l'armement. A la voix des Pasteurs & des Prédicateurs zélés qui les secondèrent, l'enthousiasme se ranima de toutes parts. Les Souverains, les Prélats, les Seigneurs, les Bourgeois, & les gens de la Campagne, venoient en foule demander la Croix. Toute l'Europe s'ébranla, & on ne douta point que cette entreprise, mieux conduite & plus heureuse que toutes les autres, n'aboutît enfin à l'entière destruction des Sarrasins. Les imaginations étoient tellement échauffées, que des troupes innombrables de jeunes enfans de diverses Nations, se mirent dans l'esprit que Dieu vouloit se servir d'elles, pour retirer la Ville-sainte des mains infidèles. Ils s'assemblèrent avec un zèle & une résolution de combattre les Musulmans, au-dessus de leur âge. Des Clercs, des Prêtres & d'autres personnes d'un âge mûr, se mirent à leur tête. Ils marchoient en criant tous ensemble, *Seigneur Jesus, rendez-nous votre sainte Croix.* Mais leur fort fut aussi déplorable, que leur ardeur étoit singulière. Ceux qui venoient d'Allemagne, ayant pris différentes routes, périrent de misère. Ceux qui étoient

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.**  
**SIÈCLE.** partis de France arrivèrent en assés grand nombre à Marseille, mais ils furent cruellement trompés par deux scélérats, qui s'étoient engagés à les conduire gratuitement en Palestine, sur leurs vaisseaux. Ces jeunes infortunés, comptant sur la bonne foi de leurs guides, s'embarquèrent avec joie, mais ils furent menés en Egypte, & vendus aux Sarrasins qu'ils espéroient chasser des saints lieux.

L'Empereur Frédéric II devoit prendre la conduite de la grande armée des Croisés. Nous avons vu les raisons qui l'obligèrent à différer, & le peu d'avantage que les chrétiens de Syrie retirèrent de son expédition, par une suite de la mésintelligence qui régnoit entre ce Prince & les Pontifes de Rome. André, Roi de Hongrie, prit sa place. A son arrivée, les Croisés de diverses Nations qui s'étoient rangés sous ses ordres, se mirent en marche pour aller, sans retard, à la rencontre des Musulmans, & profiter de l'effroi que ce puissant armement leur avoit inspiré.

Les Infidèles étoient commandés par le célèbre Coradin, Général habile, qui ne se voyant pas en état de soutenir le choc de l'armée chrétienne, se retira au-

delà d  
servit  
pos de  
de la  
châtea  
qui co  
qui et  
de Jér  
falloit  
& ren  
doient  
pérille  
l'exem  
Seigne  
franch  
arrivé  
prépa  
lorsqu  
ger,  
bord.  
pouvo  
piéd  
toutes  
tiens  
dans  
rer d  
Géné  
per u  
ennen

delà du Jourdain, afin que ce fleuve lui servît de rempart. On ne jugea pas à propos de le suivre, mais on résolut le Siège de la forteresse du Thabor. C'étoit un château bâti sur la montagne de ce nom, qui commandoit toute la campagne, & qui empêchoit qu'on ne pût approcher de Jérusalem. Pour emporter ce fort, il falloit parvenir au haut de la montagne, & renverser les Troupes qui en défendoient les avenues, entreprise difficile & périlleuse. Mais les Croisés, animés par l'exemple du Roi de Jérusalem & des Seigneurs qui marchaient à leur tête, franchirent tous les obstacles. On étoit arrivé au sommet du Thabor, & on se préparoit à l'attaque de la forteresse, lorsqu'on s'aperçut d'un nouveau danger; auquel on n'avoit pas pensé d'abord. Coradin campé vers le Jourdain, pouvoit s'avancer en peu de tems au pied de la montagne, l'environner de toutes parts, couper les vivres aux chrétiens, & les faire périr sans tirer l'épée, dans un poste où ils ne pouvoient espérer de secours. Il étoit probable que le Général Sarrafin ne laisseroit pas échapper une si belle occasion de détruire son ennemi; il entendoit trop bien la guerre,

XIII.  
S I È C L E .

pour n'en pas profiter. Cette pensée, que Bohémond, Comte de Tripoli, d'intelligence, dit-on, avec les infidèles, appuya fortement, jeta la crainte & le découragement dans tous les cœurs. On se hâta de décamper, après quoi l'armée, que les fatigues & les maladies avoient considérablement diminuée, se sépara en plusieurs corps, qui, trop foibles & trop mal disciplinés, pour rien entreprendre d'important, repassèrent l'un après l'autre en Europe. Ainsi l'Asie vit pour la sixième fois, s'écouler & disparaître ces torrens de chrétiens occidentaux, que l'enthousiasme & le goût des aventures excitoient à passer les mers, pour acquérir de la gloire & gagner des indulgences.

On attribue le mauvais succès de cette Croisade, à l'entêtement du Légat, qui, sans expérience & sans capacité pour le métier des armes, vouloit s'attribuer le droit de commander les Troupes, & de régler arbitrairement le plan des expéditions. La Ville de Damiette, sur l'un des bras du Nil, conquise par les Croisés, après des efforts prodigieux de valeur & de patience, leur échappa bientôt par sa faute. Le Sultan Mélédin, frère de Coradin, offroit, pour la ravoir,

de restituer  
Ville de  
murs,  
prisonniers  
une trêve  
mettre  
ment. I  
tions qu  
du Prin  
posoit  
mées ch  
suite av  
de ses m  
rieux,  
Nation  
porta s  
au Roi  
Damiet  
disoit-i  
blée pa  
étoit dé  
Ces  
mettoit  
voient  
funestes  
traîné l  
jet d'all  
l'Egypte  
songea

de restituer la vraie Croix , de rendre la Ville de Jérusalem , & d'en relever les murs , de remettre en liberté tous les prisonniers chrétiens , & de conclure une trêve dont on auroit profité pour mettre ordre aux affaires du Gouvernement. Le Légat fit rejeter ces propositions qu'il regardoit comme un artifice du Prince Musulman , auquel il ne supposoit d'autre vue que d'éloigner les armées chrétiennes , afin de se livrer ensuite avec plus de liberté à l'exécution de ses mauvais desseins. Ce Prélat impérial , nommé Pélage , Portugais de Nation , Evêque d'Albano & Cardinal , porta ses prétentions , jusqu'à disputer au Roi de Jérusalem la propriété de Damiette , parce que cette Ville étoit , disoit-il , la conquête d'une armée assemblée par les ordres du Pape , qui s'en étoit déclaré le Chef.

Ces disputes & la hauteur que Pélage mettoit dans toute sa conduite , ne pouvoient manquer d'avoir les suites les plus funestes. En effet , ses conseils ayant entraîné les Seigneurs Croisés dans le projet d'aller jusqu'au Caire , Capitale de l'Egypte , & d'en faire le Siège , on ne songea plus qu'aux préparatifs de cette

**XIII.**  
**SIÈCLE.** grande entreprise. Mélédin qui craignoit toujours que la puissance Musulmane ne succombât enfin sous le poids de ces armées nombreuses que l'Europe ne cessoit de faire passer en Asie, réitéra les offres de paix qu'il avoit déjà faites, y ajoutant la proposition d'une trêve de trente ans. Rien n'étoit plus avantageux, mais le Légat persista opiniâtrément dans ses idées. Mélédin ne pensa donc plus qu'aux moyens d'arrêter les Croisés qui s'aveugloient sur leurs véritables intérêts, & de recouvrer Damiette. Il y réussit au-delà de ses espérances, par l'imprudence des Généraux dont Pélagé dirigeoit tous les mouvemens. Ils vinrent camper dans une plaine, sur les bords du Nil, à une égale distance du Caire & de Damiette, d'où ils tiroient leurs subsistances. C'étoit la saison des débordemens annuels du fleuve. Les eaux commencèrent à s'élever, & croissant de jour en jour, tout le camp en fut bientôt inondé. La communication avec Damiette fut coupée en même-tems par les Troupes que Mélédin avoit portées entre cette Ville & l'armée chrétienne. Pressés par le danger de périr dans les flots, & par le manque de vivres, les

Croisés demandent ne purent miette, avoient

Le S pour la généreux déplora se trouva ser sans répandu Mystère encore vertueux fit vœu qui avo secouru on tâch ne l'obl fait dan ne lui p l'étendu engager que la présenc Mais il qu'en r

Croisés furent contraints à leur tour de demander la paix au Sultan; mais ils ne purent l'obtenir qu'en rendant Damiette, sans aucun des avantages qu'ils avoient refusés avec si peu de raison.

XIII.  
SIÈCLE.

Le Saint Roi Louis IX, dont l'amour pour la Religion étoit si tendre & si généreux, paroissoit très-sensible à l'état déplorable où les Chrétiens du Levant se trouvoient réduits. Il ne pouvoit penser sans douleur, qu'après tant de sang répandu, les lieux consacrés par les Mystères de la Rédemption, restoient encore au pouvoir des infidèles. Ce vertueux Prince étant tombé malade, fit vœu de passer dans la Terre-Sainte, qui avoit besoin plus que jamais d'être secourue. Lorsqu'il fut hors de danger, on tâcha de lui persuader que son vœu ne l'obligeoit point, attendu qu'il l'avoit fait dans un état où la violence du mal ne lui permettoit pas de connoître toute l'étendue & toutes les suites de son engagement. On lui représenta d'ailleurs que la situation des affaires rendoit sa présence nécessaire dans le Royaume. Mais il ne répondit à ces remontrances qu'en renouvelant son vœu. Néanmoins

deux ans se passèrent avant qu'il pût l'exécuter.

XIII.

S I È C L E.

Tous les préparatifs étant faits, Louis partit au mois de Juin de l'an 1248. Trois de ses frères, & un grand nombre de Seigneurs de la plus haute naissance, l'accompagnoient. La Reine son épouse, Marguerite de Provence, Princesse digne, par la solidité de son esprit & par ses vertus, d'être unie au plus grand Roi de son siècle, voulut aussi le suivre. Le trajet fut heureux, & le débarquement s'effectua malgré la résistance d'une armée Turque rangée en bataille sur le rivage. Bientôt après, Damiette défendue par tout ce que les Musulmans avoient de meilleures Troupes, tomba de nouveau au pouvoir des Croisés, qui l'avoient conquise deux fois. De si beaux commencemens annonçoient une suite de triomphes, & l'on ne se promettoit rien moins que la conquête entière de l'Egypte, à laquelle on comptoit ajouter sans peine celle de la Syrie, de la Palestine, & de tous les pays d'où le Christianisme avoit été banni par les sectateurs de Mahomet. Ces espérances furent encore soutenues par deux victoires que le Saint Roi rem-

porta sur  
Mais c  
succès.  
machin  
lèrent l  
enlevèr  
les vain  
deman

Le R  
& de  
que le  
qu'on  
n'inqui  
Palestin  
ces pro  
ment d  
& les  
ges, i  
retraite  
Saint R  
favoris  
étoit m  
peine l  
suivoie  
celant,  
S. Lou  
qui l'a  
mille  
tombèr

porta sur les infidèles, près de Massoure. 

---

 Mais cette Ville devint le terme de ses succès. Le feu Grégeois consuma les machines de guerre, les maladies défolèrent le camp, les vaisseaux ennemis enlevèrent une partie des Troupes, & les vainqueurs furent bientôt réduits à demander la paix aux vaincus. XIII.  
SIÈCLE.

Le Roi leur offrit de rendre Damiette, & de cesser les hostilités, à condition que le Sultan prendroit soin des malades qu'on ne pourroit transporter, & qu'il n'inquiéteroit plus les Chrétiens de la Palestine. Le Prince Musulman rejetta ces propositions; & malgré le délabrement de l'armée, où la disette de vivres & les maladies faisoient d'affreux ravages, il fallut se résoudre à tenter la retraite sous les traits de l'ennemi. Le Saint Roi se mit à l'arrière-garde, pour favoriser la marche de ses Troupes. Il étoit malade, & si foible, qu'il pouvoit à peine se soutenir. Les infidèles qui poursuivoient l'armée chrétienne, en la harcelant, parvinrent enfin à l'envelopper. S. Louis fut pris, & presque tous ceux qui l'accompagnoient. On évalue à vingt-mille hommes, le nombre de ceux qui tombèrent dans cette malheureuse ren-

**XIII.** contre au pouvoir des Sarrasins. Saint Louis les racheta presque tous moyennant une somme de huit cent mille besans qu'il s'engagea à payer au Sultan. Les uns évaluent cette somme à cent mille marcs d'argent, & les autres seulement à quatre cent mille livres de notre monnoie actuelle.

Après ces funestes événemens, la Reine Blanche de Castille, qui gouvernoit le Royaume pendant l'absence de son fils, l'exhortoit à revenir en France, où les besoins de l'État le rappelloient. Mais il voulut passer en Palestine, pour satisfaire sa dévotion par la visite des lieux saints. Il y resta quatre ans qu'il employa, selon son caractère généreux & bienfaisant, à réparer les Villes qui restoient aux Chrétiens, & à tirer des fers ceux que les Sarrasins avoient pris dans cette guerre & dans les précédentes. Il partit enfin, mais résolu de revenir encore & de tenter une nouvelle expédition, sitôt que la perte immense d'hommes & d'argent qu'il venoit de faire, seroit réparée.

Cette résolution ne fut exécutée qu'en 1269, treize ans après le retour du Roi en France. Les revers qu'il avoit éprouvés

en Asie  
jours de  
voient se  
l'Europe  
ci, ce r  
S. Louis  
On a pr  
avoit con  
le desse  
gion chr  
par Loui  
pour' fou  
d'accom  
aussi que  
avoit en  
de ce côt  
lui refus  
décèsseur  
ayant à  
Seigneur  
fils, se r  
devoit s'  
côtes d'A  
qu'on fu  
bâti sur  
thage, &  
Tunis. M  
nes, de  
dysfenter

en Asie devoient le dégoûter pour toujours de ces guerres lointaines qui n'avoient servi jusques-là qu'à dépeupler l'Europe & à l'appauvrir. Mais cette fois-ci, ce n'étoit pas vers la Palestine que S. Louis se propoisoit de tourner ses pas. On a prétendu que le Roi de Tunis lui avoit communiqué par des voies secrètes, le dessein où il étoit d'embrasser la Religion chrétienne, & que l'armée conduite par Louis, devoit se rendre en Afrique pour fournir à ce Prince une occasion d'accomplir son pieux desir. On a dit aussi que Charles d'Anjou, Roi de Sicile, avoit engagé son frère à porter la guerre de ce côté-là, parce que le Roi de Tunis lui refusoit le tribut qu'il payoit à ses prédécesseurs. Quoi qu'il en soit, Louis ayant à sa suite un grand nombre de Seigneurs François, & les Princes ses fils, se rendit à Aigues-Mortes, où l'on devoit s'embarquer. La descente sur les côtes d'Afrique se fit sans obstacle. Dès qu'on fut à terre, on s'empara d'un fort bâti sur les ruines de l'ancienne Carthage, & l'on campa sous les murs de Tunis. Mais au bout de quelques semaines, des fièvres pestilentiennes, & la dysenterie commencèrent à ravager l'ar-

**XIII.** **SIÈCLE.** mée. Ce mal fit des progrès rapides ; le S. Roi en fut lui-même attaqué , & sa mort qui suivit de près , jetta la consternation dans tous les cœurs. La Ville de Tunis qui étoit bloquée , ne pouvoit pas tenir long-tems. Mais la perte qu'on venoit de faire , fit évanouir toute idée de conquête , & l'on ne songea plus qu'à s'éloigner d'un rivage que la mort du plus grand Roi qui eût encore gouverné la France , rendoit odieux. Cette Croisade est la dernière de celles qui ont eu pour objet de combattre les Mahométans , destructeurs du culte de J. C. dans les contrées où il avoit été le plus florissant durant plusieurs siècles , & de leur enlever les conquêtes qu'ils avoient faites sur les Chrétiens , par la force & la violence.

Si quelques-unes de ces pieuses expéditions méritoient d'attirer les bénédictions du Ciel , c'étoient assurément celles dont S. Louis s'étoit rendu le Chef. Ce Prince ne les entreprit que par des vues pures & désintéressées. D'ailleurs , ses vertus avoient quelque chose de si touchant , que les infidèles eux-mêmes n'y furent pas insensibles. Les Historiens de son tems ont rapporté que le *Vieux de la*

*Montagne*  
entendu p  
de passer  
armée , e  
l'assassiner  
que c'éto  
le plus re  
il l'avoit  
menaçoit  
qu'en eff  
arrêtés à  
passer en  
dessein ,  
leur Maî  
conduite  
faisoit tre  
au milieu  
tre comb  
s'étendoit  
sonne ét

*Montagne*, Prince des Assassins, ayant entendu parler du projet qu'il avoit formé de passer en Asie avec une puissante armée, envoya deux de ses sujets pour l'assassiner; mais qu'ensuite apprenant que c'étoit le Monarque le plus juste & le plus religieux qu'il y eût au monde, il l'avoit fait avertir du danger qui le menaçoit. Les mêmes Historiens ajoutent qu'en effet les deux meurtriers furent arrêtés à Marseille, d'où ils comptoient passer en France, pour exécuter leur noir dessein, & que S. Louis les renvoya à leur Maître, chargés de présens. Cette conduite généreuse d'un Barbare qui faisoit trembler tous les Souverains d'Asie au milieu de leur Cour, donne à connoître combien la réputation du Saint Roi s'étendoit au loin, & combien sa personne étoit révéree.

XIII.

SIÈCLE.



XIII.

S I E C L E .

## A R T I C L E . V .

*Réflexions sur les Croisades. Leur influence sur les divers états de l'Europe, relativement à la politique & aux mœurs.*

LES Chrétiens d'Europe ne manquoient - ils pas à la justice , première Loi des Nations comme des particuliers , en s'armant contre les Sarrasins , qui avoient dépouillé les Empereurs d'Orient de leurs plus belles Provinces , & en venant hostilement de toutes les contrées de l'Occident , enlever à des conquérans inhumains , la Ville de Jérusalem , berceau du Christianisme , dont ils s'étoient emparés par le fer & le carnage ? Les Souverains ne s'écartoient-ils pas des règles de la bonne politique , en permettant ces armemens dont il n'y avoit point d'exemple , ces émigrations qui durèrent près de deux siècles , & en se mettant eux-mêmes à la tête de ces expéditions lointaines , dont il étoit si probable qu'ils ne recueilleroient d'autre fruit que l'épuisement de la population

& des f  
Papes ,  
Ministre  
quer les  
naires , l  
tions , &  
spirituels  
de piété

Ces qu  
depuis q  
François  
le nomb  
les résou  
fidéré qu  
tances , l  
général d  
naissance  
leurs opi  
moderne  
que dans  
hommes  
pris de j  
der dans  
de soum  
tems d'ig  
bunal d'  
doit abo  
hazardés  
savante v

& des finances dans leurs Etats? Les Papes, comme Chefs de la Religion & Ministres de paix, devoient-ils provoquer les fidèles à ces entreprises sangui-  
 X III.  
 S I È C L E .

Ces questions ont été souvent proposées depuis quelque tems, par des Ecrivains François & par des Etrangers; & dans le nombre de ceux qui ont entrepris de les résoudre, il en est peu qui aient considéré quels étoient les tems, les circonstances, les préjugés dominans, & l'esprit général des siècles où les Croisades ont pris naissance. La plupart n'ont consulté que leurs opinions particulières, ou les idées modernes, & n'ont puisé leurs réponses que dans des maximes inconnues aux hommes & aux siècles qu'ils ont entrepris de juger. Cette manière de procéder dans une discussion dont l'objet est de soumettre ce qui s'est passé dans des tems d'ignorance & de barbarie au Tribunal d'une raison perfectionnée, ne doit aboutir qu'à des résultats faux & hazardés. Les défenseurs de l'antiquité savante veulent que, pour se mettre en

Leur in-  
 Europe,  
 & aux

ne man-  
 première  
 particu-  
 arrasins,  
 pperours  
 ovinces,  
 utes les  
 r à des  
 le Jéru-  
 e, dont  
 r & le  
 roient-  
 itique,  
 nt il n'y  
 rations  
 , & en  
 de ces  
 étoit si  
 d'autre  
 ulation

état d'apprécier avec équité, les grands  
 XIII. Ecrivains qu'elle a produits, & le mérite  
 SI È C L E. de leurs ouvrages, on se transporte au  
 siècle où ils ont vécu, qu'on en étudie  
 les usages, le génie & les mœurs, &  
 qu'on se rende en quelque sorte contem-  
 porain d'Homère, de Pindare, si l'on  
 veut connoître leurs beautés & leurs  
 défauts. Cette règle est juste, & l'on  
 fait combien de jugemens peu réfléchis,  
 combien de décisions peu exactes, ont  
 été mises au jour, faute de l'avoir suivie.  
 Mais si ce principe est vrai en Littérature,  
 il ne l'est pas moins en Morale & en  
 Politique. Vouloir prononcer sur la con-  
 duite des Princes & des Nations, que  
 le tems sépare de nous par de si longs  
 intervalles, & ne prendre pour règle  
 de nos arrêts, que les principes & les  
 idées modernes, c'est manquer tout en-  
 semble aux loix du raisonnement & à  
 celles de l'équité. Pour ne pas tomber  
 dans ce double inconvénient, en jugeant  
 les Pontifes, les Souverains & les Peu-  
 ples, dans le projet & l'exécution des  
 Croisades, & les Croisades elles-mêmes,  
 sortons de notre siècle, écartons les con-  
 noissances & les lumières que nous n'au-  
 rions point acquises, si les hommes qui

nous ont  
 grandes fa-  
 & même  
 gnés, & fe-  
 des choses  
 constances  
 lorsque l  
 s'alluma t

D'abor  
 la premièr  
 tiens d'Oc  
 tantôt à r  
 & tantôt à  
 les, étoien  
 rence à l'e  
 ce qui s'y  
 alors dans  
 Attaquer  
 treprise co  
 blir d'une  
 combattre  
 là que se l  
 de quicon  
 un Comté  
 un simple  
 la dévotion  
 presque e  
 climats, le  
 la face de  
 de la soci

nous ont précédés n'eussent pas fait de grandes fautes ; prenons les préjugés, & même les erreurs de ces tems éloignés, & fermant les yeux sur l'état actuel des choses, plaçons-nous dans les circonstances où se trouvoient nos pères, lorsque l'enthousiasme des Croisades s'alluma tout-à-coup en Europe.

D'abord on n'ignore point qu'avant la première Croisade, les Princes chrétiens d'Occident, trop occupés chez eux, tantôt à réprimer des vassaux inquiets, & tantôt à venger des injures personnelles, étoient dans une profonde indifférence à l'égard de l'Orient, & de tout ce qui s'y passoit. Toute l'Europe étoit alors dans un état de guerre habituel. Attaquer & repousser, méditer une entreprise contre son ennemi, ou se rétablir d'une défaite pour être en état de combattre avec plus d'avantage, c'étoit-là que se bernoient les vues & l'activité de quiconque possédoit un Royaume, un Comté, des Domaines, ou même un simple Fief. Sans les pèlerinages que la dévotion rendoit fréquens, on auroit presque entièrement ignoré dans nos climats, les événemens qui changèrent la face de l'Asie, & l'état malheureux de la société chrétienne au-delà des

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.** **SI È C L E.** mers. Toute la communication que les peuples d'Occident entretenoient avec ceux du Levant, se réduisoit aux voyages de la Terre-Sainte, que la piété faisoit entreprendre.

Depuis la conquête des Arabes, on se réunissoit par troupes, dans ces voyages de long cours, pour se défendre contre les petites armées qui se portoit dans les défilés, ou qui parcouroient les plaines, dans le dessein d'attaquer les Pèlerins, & de les dépouiller. Ces rencontres occasionnoient de tems en tems des combats entre les pieux Voyageurs & les Mahométans. Ainsi les Chrétiens d'Europe qui alloient visiter les saints-Lieux, remplis d'ailleurs des idées guerrières dans lesquelles ils avoient été nourris, s'accoutumèrent, par le motif de leur propre sûreté, à joindre l'usage des armes aux exercices dévots par lesquels il leur étoit ordonné de sanctifier leur Pèlerinage. Pendant la route & le séjour, ils s'instruisoient des révolutions qui changeoient la face des affaires dans l'Orient, des progrès que les Musulmans faisoient chaque jour dans ces contrées, des maux infinis qu'ils causoient aux Chrétiens d'Asie, & des pertes déplorables que le

C  
 Christiani  
 ces mêmes  
 tems le the  
 Europe, i  
 appris ; il  
 plus vives  
 courus, le  
 obligés de  
 rie des Sar  
 Chrétiens  
 de Religio  
 tions faiso  
 admiroit la  
 fort des fidè  
 Mahométa  
 cruels enne  
 une espèce  
 altérés de  
 lions qui  
 d'où ils ét  
 point au-de  
 & la pensée  
 essayer de  
 ce qu'ils avo  
 Constantino  
 Les imp  
 auroient ét  
 de sensibili  
 dent auroier

Christianisme ne cessoit d'éprouver, dans ces mêmes lieux, qui avoient été si long-tems le théâtre de sa gloire. De retour en Europe, ils racontotent ce qu'ils avoient appris ; ils peignoient des couleurs les plus vives, les dangers qu'ils avoient courus, les attaques qu'ils avoient été obligés de repousser par le fer, la barbarie des Sarrasins, & la triste situation des Chrétiens sous des tyrans aussi dépourvus de Religion que d'humanité. Leurs relations faisoient couler des larmes ; on admiroit leur courage, on plaignoit le sort des fidèles exposés à toute la haine des Mahométans & l'on se représentoit ces cruels ennemis du Christianisme, comme une espèce d'hommes aussi féroces, aussi altérés de sang, que les tigres & les lions qui leur disputoient les déserts d'où ils étoient sortis. Mais on n'alloit point au-delà de ces foibles sentimens, & la pensée d'assembler des armées, pour essayer de reconquérir sur les Sarrasins, ce qu'ils avoient enlevé aux Empereurs de Constantinople, ne venoit à personne.

Les impressions d'une piété stérile auroient été sans doute la seule marque de sensibilité, que les Chrétiens d'Occident auroient donnée à leurs frères tyrann-

XIII.

SIÈCLE.

nisés par les Sectateurs de Mahomet, si  
 XIII. les Empereurs Grecs n'eussent imploré  
 S I È C L E. leurs secours contre ces voisins redouta-  
 bles. En effet, malgré les discordes qui  
 s'allumoient entr'eux, & les révolutions  
 qui leur donnoient souvent de nouveaux  
 Chefs, les Musulmans, de quelque  
 Nation qu'ils fussent, Arabes, Curdes,  
 Turcs, Mamelucs pouffoient leurs con-  
 quêtes en Asie, avec une activité qui  
 sembloit croître au lieu de s'affoiblir, en  
 se développant au loin. Depuis l'Euphrate,  
 jusqu'aux rivages de la mer  
 d'Ionie, ils avoient envahi les plus bel-  
 les Provinces de l'Empire, sans comp-  
 ter l'Egypte & les autres pays dont ils  
 s'étoient emparés, depuis l'embouchure  
 du Nil jusqu'à l'Océan; & plus d'une  
 fois leurs armées victorieuses avoient  
 fait trembler les successeurs de Con-  
 stantin dans les murs de leur Capitale.  
 Affoiblis par tant de pertes, & sans  
 cesse menacés d'en éprouver encore,  
 ces Princes tournèrent leurs regards  
 vers l'Occident; & malgré les préven-  
 tions qui avoient jetté des germes de  
 défiance entre les Grecs & les Latins,  
 ils espérèrent que l'Europe chrétienne  
 ne refuseroit pas de prendre leur défense,  
 encore

contre le  
 qu'ils pro  
 autres.

Ils ne  
 étoit plei  
 de Cheva  
 cherchoie  
 d'exercer  
 nom, pa  
 pour exem  
 fadeurs d  
 Concile c  
 fance en  
 chargés-de  
 fut accue  
 lats & les  
 les satisfar  
 journalier  
 ennemis c  
 Souverain  
 de toute  
 sans relâc  
 qu'ils avo  
 de l'Empi  
 tomber a  
 avec les Pr  
 ils conjur  
 médiation  
 cident, po

Tome 1

contre les destructeurs de la Religion qu'ils professoient, les uns comme les autres.

XIII.

SIÈCLE.

Ils ne se troupèrent pas. L'Europe étoit pleine de braves toujours armés, de Chevaliers ennemis du repos, qui cherchoient en tous lieux des occasions d'exercer leur courage, & de se faire un nom, par des exploits qu'on pût citer pour exemples. Ainsi lorsque les Ambassadeurs d'Alexis Comnène parurent au Concile qu'Urbain II célébroit à Plaisance en 1095, la demande qu'ils étoient chargés de faire, au nom de leur Maître, fut accueillie par le Pontife, les Prélats & les Grands, d'une manière qui dûit les satisfaire. Ils exposèrent les progrès journaliers des Mahométans, non moins ennemis de la foi chrétienne, que des Souverains de Constantinople; les maux de toute espèce dont ils accabloient, sans relâche, les Chrétiens des pays qu'ils avoient subjugués; & les besoins de l'Empire qui se voyoit à la veille de tomber au pouvoir de ces infidèles, avec les Provinces qu'il possédoit encore; ils conjurèrent le Pape d'employer sa médiation auprès de tous les Rois d'Occident, pour les engager à faire une ligue

Tome V.

Y

**XIII.** puissante contre des Barbares qui avoient  
**SIÈCLE.** inondé l'Asie du sang chrétien, & ils  
 promirent que l'Empereur uniroit ses  
 armes à celles des Princes Latins pour  
 le recouvrement de la Terre-Sainte, &  
 l'entière destruction du Mahométisme.  
 Ces représentations étoient appuyées sur  
 des motifs si touchans, & les promesses  
 dont on les accompagnoit étoient si avan-  
 tageuses à la Religion, que le Chef de  
 l'Eglise auroit cru manquer à son devoir,  
 en refusant au Prince Grec ce qu'il atten-  
 doit avec raison de son zèle & de sa  
 charité.

D'un autre côté, les Chrétiens répan-  
 dus dans la Syrie, la Palestine & l'Asie  
 mineure, qui gémissaient sous le joug  
 des Musulmans, tourmentés, persécutés  
 avec fureur, vexés dans leurs person-  
 nes, leurs biens & leur Religion, écri-  
 voient des lettres pathétiques aux Sou-  
 verains Pontifes, & faisoient passer en  
 Europe des relations touchantes de leurs  
 humiliations & de leurs infortunes. Dans  
 ces tableaux si propres à émouvoir les  
 cœurs sensibles, ils se représentoient,  
 soumis à des Maîtres durs & capricieux,  
 gênés dans leur culte, insultés à cause de  
 leur foi, exposés à perdre d'un instant à

autre leurs p  
 ur le moind  
 es de périr  
 er ou par l  
 comme les p  
 persécuteurs  
 ent à leurs  
 tion des C  
 ele pour la  
 oient reno  
 s les invito  
 urs larmes  
 nteux escl  
 urs rendoie  
 supporter.  
 Ces descr  
 intéressant  
 ni les enten  
 er cette fac  
 ez les peup  
 els qu'étoie  
 ntrées, que  
 ur le frein  
 un grand usag  
 it les Eglis  
 ulte divin s  
 u de libert  
 urs habitan  
 gorgés par n

leurs propriétés, & même leur vie, par le moindre prétexte, toujours mena-  
 ces de périr eux & leurs familles par le fer ou par le feu, en un mot, vivans  
 comme les premiers fidèles au milieu des persécuteurs. Ils ne voyoient de soulage-  
 ment à leurs maux que dans la commisé-  
 ration des Chrétiens d'Occident, dont le  
 zèle pour la foi, & le courage héroïque  
 les rendoient renommés dans tout l'Univers.  
 Ils les invitoient par leurs souffrances &  
 leurs larmes, à venir les délivrer du  
 odieux esclavage que de cruels usurpa-  
 teurs rendoient chaque jour plus difficile  
 à supporter.

Ces descriptions & ces plaintes déjà  
 si intéressantes, l'imagination de ceux  
 qui les entendoient, y ajoutoit encore ;  
 car cette faculté de l'ame est plus forte  
 chez les peuples indociles & guerriers,  
 que chez les peuples qui étoient alors tous ceux de nos  
 contrées, que chez les Nations contenues  
 par le frein des loix, & adoucies par  
 un grand usage de la société. On se figu-  
 roit les Eglises pillées ou détruites, le  
 culte divin supprimé faute de Ministres  
 ou de liberté, des Villes incendiées,  
 leurs habitans massacrés, les hommes  
 égorgés par milliers, les femmes & les

**XIII.**  
**SIÈCLE.** filles abandonnées à la brutalité du f...  
 dat. On croyoit voir la Ville sainte...  
 tous les lieux honorés de la présence...  
 Sauveur, profanés par les impiétés...  
 Musulman. On pensoit entendre les g...  
 missemens des malheureux Chrétiens...  
 livrés sans défense à toute la fureur d...  
 Sarrasins, & l'on se peignoit sous l...  
 traits les plus horribles, ces destructeur...  
 du Christianisme, qui joignoient tou...  
 l'emportement d'un fanatisme aveugle...  
 au droit de la victoire, dont les effet...  
 sont si cruels chez les Nations barbare...

Le germe de l'enthousiasme étoit  
 donc tout formé dans les esprits & dans  
 les cœurs, lorsque le Pape Urbain  
 proposa au Concile de Clermont, en  
 1095, l'association sainte à laquelle on  
 donna le nom de Croisade. Ce feu qui  
 commençoit à se manifester, n'atten...  
 doit plus qu'un choc assez fort pour le faire  
 éclater au-dehors par une explosion sou...  
 daine, & propre à le répandre de tous  
 côtés en peu de tems. Quelques auteurs  
 ont assuré ( le judicieux Abbé Fleury en  
 de ce nombre ) qu'Urbain, réunissant  
 tous les Princes chrétiens dans le projet  
 d'une entreprise commune, pour la con...  
 quête de Jérusalem, avoit intention d...

ire cesser les guerres particulières qui  
 desoloient toute l'Europe, & dont la  
 ve de Dieu n'avoit pu arrêter le cours. XIII.  
 il eut en effet ce dessein, sa mémoire SIÈCLE.  
 oit être chere aux hommes; car il est cer-  
 ain que les Croisades, en proposant un  
 nouvel objet à l'esprit guerrier, qui étoit  
 celui de tous les peuples d'Occident,  
 ournèrent contre les Sarrasins les forces  
 que les Chrétiens employoient à s'entre-  
 détruire. On a dit encore qu'il vouloit  
 par-là mettre l'Italie & les autres parties  
 méridionales de l'Europe à couvert des  
 entreprises que les Mahométans d'Afri-  
 que & d'Espagne auroient pu faire, en  
 empêchant ceux d'Asie de leur envoyer  
 des secours. Il est évident que si cette autre  
 me est entrée parmi les motifs qui ont  
 fait agir l'auteur des Croisades, on doit  
 le regarder comme le politique le plus  
 habile & le plus prévoyant de son siècle.  
 Car depuis l'institution des guerres sain-  
 tes, la puissance des Musulmans établis  
 au Midi de l'Europe, est toujours allée  
 en décroissant.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures,  
 qui ne nous paroissent pas sans fonde-  
 ment, il est certain que d'après les idées  
 qui dominoient alors, & qui servoient de

règles à la conduite des hommes, le Ch  
 XIII. de l'Eglise ne pouvoit se dispenser d  
 S I E C L E. favoriser les demandes si justes de l'Em  
 pereur Grec, de seconder les desirs de  
 chrétiens persécutés en Asie par les Ma  
 hométans, & de se déclarer le Ch  
 d'une expédition qui tendoit principale  
 ment à rétablir la Religion chrétienne  
 dans les pays d'où l'Islamisme intolérant  
 & sanguinaire l'avoit bannie. Dès qu'on  
 regardoit les Sarrazins comme des usur  
 pateurs, & les Chrétiens qu'ils avoient  
 fournis par la force, comme des victimes  
 injustement opprimées, est-il étonnant  
 qu'on ait pris la résolution de repousser  
 les uns, de délivrer les autres, & qu'on  
 ait employé à l'exécution de ce projet  
 les mêmes moyens dont les premiers  
 s'étoient servis pour dépouiller & asservir  
 les seconds? Les armes n'étoient  
 elles pas alors, comme aujourd'hui, la  
 seule voie dont les Nations puissent  
 faire usage pour reprimer les injustices  
 qu'elles éprouvent, & venger les outrages  
 qu'elles reçoivent.

A considérer la chose dans son principe, cette guerre étoit donc proprement  
 l'affaire des Empereurs d'Orient & des  
 Chrétiens d'Asie. Les peuples d'Occi

dent n'y  
 auxiliaire  
 personne  
 inévitable  
 les infidèle  
 formèrent  
 sèrent. C  
 faite sou  
 sang rép  
 contre u  
 pied, &  
 qu'en tr  
 blir. Par  
 des évèn  
 établis  
 pertes,  
 rer, ils  
 frères d  
 même c  
 roient c  
 frèree d  
 les arm  
 autres p  
 & de r  
 ment d  
 neur &  
 exciter l  
 donnoit  
 la gloire

dent n'y entrèrent d'abord que comme auxiliaires. Si dans la suite elle leur devint personnelle, ce fut une conséquence inévitabile des conquêtes qu'ils firent sur les infidèles, & des établissemens qu'ils formèrent dans les pays d'où ils les chassèrent. Cette nouvelle patrie qu'on s'étoit faite sous un Ciel étranger, par tant de sang répandu, il fallut bien la défendre contre un ennemi qui étoit toujours sur pied, & dont on ne pouvoit se garantir qu'en travaillant sans relâche à l'affoiblir. Par une suite également nécessaire des événemens de la guerre, les Latins établis dans ces climats essuyèrent des pertes, des malheurs; & pour les réparer, ils implorèrent le secours de leurs frères d'Europe. Ceux-ci, chez qui le même esprit régnoit toujours, accouroient de tous côtés à la voix de leurs frères d'Orient qui les invitoient. Ainsi les armées se succédèrent les unes aux autres par un enchaînement de succès & de revers, qui naquirent inévitablement de la première entreprise. L'honneur & la Religion se réunissoient pour exciter le courage, & le zèle de la foi donnoit une nouvelle force à l'amour de la gloire. D'ailleurs on considéroit Jérusalem

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.**  
**SIÈCLE.**
 salem & la Palestine comme le patri-  
 moine commun de toutes les Nations  
 chrétiennes. Dejà cette ardeur si vive  
 & si opiniâtre de la noblesse & du peu-  
 ple, que les défaites, la captivité, les  
 maladies pestilentiennes, & mille autres  
 accidens fâcheux ne purent ralentir, qu'a-  
 près deux siècles de tentatives inutiles &  
 de revers continuels.

Les privilèges attachés par les Papes  
 à ces guerres sacrées, n'ont pas peu con-  
 tribué à perpétuer si long-tems en Eu-  
 rope, la première impulsion reçue &  
 communiquée avec tant d'impétuosité.  
 La Croisade tenoit lieu de toutes les  
 pénitences qu'on avoit méritées, & four-  
 nissoit un moyen facile d'expier tous les  
 crimes qu'on avoit commis. Outre ce  
 premier avantage, bien considérable sans  
 doute, pour des hommes qui vivoient  
 depuis long-tems dans la licence & les  
 désordres inséparables de la profession  
 des armes, la personne & les biens des  
 Croisés étoient inviolables tant que du-  
 roit leur service; ils ne pouvoient être  
 poursuivis à raison de leurs dettes; les  
 foudres de l'Eglise accabloient tous ceux  
 qui osoient profirer de leur absence pour  
 leur nuire; ils pouvoient aliéner leurs

terres sa-  
 dal don-  
 roient le  
 infidèles  
 der, qu'  
 & de c  
 iroient  
 dans le

La po-  
 lesoccaf-  
 l'autorité  
 moins p-  
 contribu-  
 Croisade  
 & touj-  
 le troubl-  
 des Etat-  
 armes c-  
 connoiss-  
 ils avoie-  
 porter a-  
 & leur  
 dans le  
 étoient  
 Suzerain-  
 de répar-  
 les Loix  
 dans l'e-  
 Delà-vi-

terres sans la permission du Seigneur féodal dont elles relevoient ; & s'ils mou-  
 roient les armes à la main contre les  
 infidèles , tout concouroit à leur persuader , qu'en qualité de Soldats de J. C. & de défenseurs de la Religion , ils iroient partager la félicité des Saints dans le Ciel.

XIII.

SI È C L E :

La politique des Souverains qui épouvoit les occasions de rappeler dans leurs mains, l'autorité dont tant de vassaux , plus ou moins puissans , les avoient dépouillés , contribua de son côté à la durée des Croisades. En effet , ces vassaux inquiets & toujours mal soumis , qui portoient le trouble & la confusion dans le sein des Etats , qui prenoient souvent les armes contre leurs Maîtres , & qui ne connoissoient de Supérieurs que quand ils avoient besoin d'être secourus, alloient porter au loin & leur ambition jalouse , & leur esprit turbulent , en s'enrôlant dans les guerres saintes. Tant qu'ils étoient occupés au-delà des mers , leurs Suzerains plus tranquilles, avoient le tems de réparer les abus , de faire observer les Loix , & de rentrer sans tirer l'épée dans l'exercice de leurs droits usurpés. Delà-vint que dans presque tous les

**XIII.** traités conclus vers cette époque, entre les Rois & leurs vassaux, après des guerres où ces derniers avoient succombé, nous voyons que la principale condition imposée aux vaincus, est toujours le voyage de la Terre - Sainte, & la guerre contre les infidèles pendant un certain nombre d'années. Les Princes n'avoient guère de plus grand intérêt que d'éloigner des sujets dont le penchant à l'indépendance étoit la cause ordinaire de tous les maux qui désoloient la Patrie.

La plupart des Historiens & des Critiques attribuent le mauvais succès des Croisades aux mœurs dissolues des Croisés; à leur trop grand nombre, à l'indiscipline de ces armées immenses, au défaut d'union entre les Chefs, & à l'intempérie du climat sous lequel on avoit à combattre. Ces différentes causes ont beaucoup contribué sans doute à la prompte destruction des Troupes innombrables d'Européens qui passèrent en Asie, comme pour l'engloutir, & dont il restoit à peine quelques milliers d'hommes, peu de tems après leur arrivée. Mais elles ne sont pas les seules, & d'autres causes non moins actives, non moins funestes, ont concouru toutes ensemble, ou sépa-

rément  
les prin  
qui, r  
avoir a  
rent da  
refusèr  
même  
à grand  
sins po  
où l'on  
toit la  
les, rou  
rien de  
les, qu'  
sous le  
éviter  
de cell  
par co  
guides  
pèren  
souven  
ne po  
mettre  
les C  
trouv  
connu  
où ils  
ces d'  
des g

rément , à produire le même effet. Voici ~~les~~  
 les principales : 1°. la perfidie des Grecs, XIII.  
 qui , redoutant les Croisés , après les S. I. E. C. L. I. V.  
 avoir appelés à leur secours , les égare-  
 rent dans des routes trompeuses , leur  
 refusèrent des vivres , empoisonnèrent  
 même le peu qu'ils leur en fournissoient  
 à grand prix , & se lièrent avec les Sarra-  
 sins pour les faire périr. 2°. L'ignorance  
 où l'on étoit alors des pays où l'on por-  
 toit la guerre : on connoissoit à peine  
 les routes principales , mais on ne favoit  
 rien de tous ces détails de positions loca-  
 les, qu'une topographie exacte doit mettre  
 sous les yeux des Généraux , s'ils veulent  
 éviter les fausses démarches & profiter  
 de celles de l'ennemi. 3°. La nécessité ,  
 par conséquent , de s'en rapporter à des  
 guides ignorans ou gagnés , qui trom-  
 pèrent souvent par mal-adresse , & plus  
 souvent encore par trahison , ceux qui  
 ne pouvoient faire autrement que de se  
 mettre sous leur conduite. Plus d'une fois  
 les Croisés sans rien soupçonner , se  
 trouvèrent engagés par des chemins in-  
 connus , tantôt dans des déserts arides ,  
 où ils ne trouvèrent ni vivres , ni four-  
 ces d'eau , ni fourrages ; & tantôt dans  
 des gorges de montagnes , où ils furent

XIII. **S I È C L E** écrasés par les Arabes qui s'étoient emparés des hauteurs. 4°. Le défaut de plan raisonné de la part des Chefs, & convenu entr'eux ; plan si nécessaire pour fixer l'ordre des opérations militaires, & en assurer le succès. On marchoit au hazard, on combattoit de même, & la valeur mal dirigée, ou victime de sa confiance, alloit presque toujours donner dans les pièges que l'ennemi lui tendoit. 5°. Le manque de magasins & d'approvisionnement pour la subsistance des armées ; le peu de vivres qu'on embarquoit, se trouvoit ordinairement épuisé lorsqu'on arrivoit, de manière qu'on étoit bientôt réduit à la plus affreuse disette, par la multitude infinie de bouches qu'il y avoit à nourrir, & par la précaution que prenoient ordinairement les Sarrasins de ravager les campagnes. 6°. Le système féodal que les Seigneurs Croisés portèrent avec eux. Il ne connoissoient pas d'autre forme de Gouvernement, & ils assujettirent leurs conquêtes aux usages par lesquels l'Europe entière se régissoit alors. Il en résulta les mêmes inconvéniens & les mêmes désordres qui rendoient les peuples d'Occident si misérables & si vicieux

On vit  
 qui se  
 considé  
 d'ance,  
 guerres  
 un mot  
 tion, de  
 de notr  
 tems les  
 toutes c  
 Croisad  
 nouveau  
 rent en  
 autres,  
 les évén  
 fera poi  
 digieux  
 par l'esp  
 que des

Ceux  
 tant de  
 l'avons  
 l'événem  
 d'après  
 bles, ou  
 mieux t  
 qu'on e  
 expéditi  
 que la

On vit naître entre les Barons Latins qui se firent des établissemens un peu considérables en Asie, la même indépendance, les mêmes rivalités, les mêmes guerres d'orgueil & de vengeance, en un mot, les mêmes principes de destruction, dont la France & les autres Etats de notre continent éprouvèrent si long-tems les funestes effets. Qu'on réunisse toutes ces causes du mauvais succès des Croisades, qu'on fasse attention aux nouveaux degrés d'énergie qu'elles acquirent en se combinant les unes avec les autres, par les diverses circonstances que les événemens firent éclore, & l'on ne fera point surpris qu'un nombre si prodigieux de Guerriers, conduits en Asie par l'espoir des conquêtes, n'y ait trouvé que des tombeaux.

Ceux qui ont jugé les Croisades avec tant de rigueur, plutôt, comme nous l'avons dit, en les considérant d'après l'événement qui fut malheureux, que d'après les motifs qui étoient respectables, ou du moins spécieux, paroissent mieux fondés lorsqu'ils blâment l'abus qu'on en fit dans la suite. D'abord ces expéditions lointaines n'ayant pour objet que la défense des Chrétiens opprimés

**XIII.** par les infidèles, & le recouvrement des  
**SIÈCLE.** contrées où le Christianisme avoit pris  
 naissance, envahies sur leurs Maîtres  
 légitimes par d'injustes ravisseurs, elles  
 ne présentoient rien de contraire aux  
 principes de la Religion & de l'équité  
 naturelle. Mais lorsqu'on les étendit aux  
 Hérétiques, aux Payens du Nord de la  
 Germanie, & même aux Princes qui  
 n'avoient pris les armes contre des Pon-  
 tifes ambitieux; que pour maintenir  
 leurs droits & leur autorité, elles cho-  
 quoient si ouvertement les maximes de  
 douceur & d'humanité consignées dans  
 l'Évangile, qu'elles devoient inspirer  
 autant d'éloignement, que les premières  
 avoient excité d'émulation. Cependant  
 nous voyons qu'on s'y porta, sur-tout  
 en France, avec le même enthousiasme,  
 que si l'on se fût encore proposé d'ar-  
 racher Jérusalem au joug des Musul-  
 mans, & de venger le sang chrétien, sur  
 les peuples barbares qui l'avoient ré-  
 pandu.

Mais l'empressement avec lequel on  
 prit la Croix dans la guerre contre les  
 Albigeois, & dans celles que les Papes  
 poussèrent avec tant d'opiniâtreté contre  
 les Princes de la maison de Souabe,

avoit au-  
 tems.  
 permis  
 les se<sup>u</sup>  
 déclaré  
 persécuté  
 la prof  
 rage q  
 ses enf  
 tiques  
 ses my  
 & détr  
 suasion  
 des ho  
 pables  
 s'étoie  
 de l'Ég  
 avoit q  
 sans m  
 çonna  
 rence  
 rent é  
 avoient  
 pour  
 tems  
 erreurs  
 s'entr'é  
 quant  
 croyoie

avoit aussi sa source dans les préjugés du XIII.  
 tems. On n'avoit pas douté qu'il ne fût S I È C L E  
 permis d'attaquer, les armes à la main, les sectateurs de Mahomet, ennemis  
 déclarés de la Religion chrétienne, & persécuteurs impitoyables de ceux qui  
 la professoient. On ne douta pas davan-  
 tage que l'Eglise n'eût droit d'exhorter  
 ses enfans à tirer l'épée contre des héré-  
 tiques rebelles à ses loix, qui attaquoient  
 ses mystères, insultoient ses Ministres,  
 & détruisoient son culte. De cette per-  
 suasion à celle qui fit regarder comme  
 des hommes odieux & non moins cou-  
 pables que des hérétiques, les Princes qui  
 s'étoient armés contre les Papes, Chefs  
 de l'Eglise, & tous leurs partisans, il n'y  
 avoit qu'un pas. On le fit sans difficulté,  
 sans même y réfléchir, & l'on ne soup-  
 çonna point qu'il y eût la moindre diffé-  
 rence entre toutes ces guerres, qui paru-  
 rent également saintes, parce qu'elles  
 avoient également le zèle de la Religion  
 pour motif. Ainsi les chrétiens de ces  
 tems déplorables, entraînés par des  
 erreurs dont ils ne pouvoient se garantir,  
 s'entr'égorgeoient sans pitié, en invo-  
 quant le Dieu de la paix, dont ils  
 croyoient défendre la cause.

**XIII.** Si les Croisades ont dégénéré en abus ;  
 si elles ont causé de vrais maux par l'ex-  
 tension qu'on leur donna, en les portant  
 au-delà des justes bornes, où rien ne  
 nous assure que le Pape Urbain II n'avoit  
 pas dessein de les renfermer, par com-  
 bien d'avantages n'ont-elles pas com-  
 pensé ces maux & ces abus ? Nous con-  
 viendrons volontiers que les biens de  
 divers genres qu'elles ont produit n'é-  
 toient pas prévus, ni même soupçonnés,  
 par ceux qui les premiers proposèrent &  
 firent adopter le projet de ces pieuses  
 expéditions ; mais ils ne prévirent pas  
 non plus les malheurs infinis qu'elles dé-  
 voient entraîner, & les désastres qui  
 furent cause de leur funeste issue. Les uns  
 & les autres, comme on ne peut en dis-  
 convenir après ce que nous avons dit,  
 furent le résultat des circonstances, &  
 naquirent également de l'état où se trou-  
 voit l'Europe entière, au tems dont nous  
 parlons. On raisonneroit donc aussi mal,  
 en appuyant la censure des Croisades  
 sur les suites malheureuses qu'elles ont  
 eues, qu'en établissant leur justification  
 sur les avantages qui en ont résulté, tout  
 cela étant également arrivé contre l'at-  
 tention & la prévoyance des hommes.

Les b  
 salutaire  
 l'Europ  
 aux mo  
 même c  
 de mén  
 qu'il ne  
 nous no  
 somma

1°.

mèrent  
 Puissan  
 de com  
 pour ré  
 qu'aprè  
 rétablir  
 supérie  
 saintes  
 sur l'Eu

2°.

plus lib  
 trées &  
 le com  
 d'un n  
 Villes  
 l'Empi  
 rent un  
 puissan  
 qu'avan

Les bons effets des Croisades, & leur salutaire influence sur les divers États de l'Europe, relativement à la politique & aux mœurs, n'ont point échappé à ceux même qui les ont censurées avec le moins de ménagement. Pour ne pas étendre plus qu'il ne convient cet article déjà long, nous nous contenterons de les indiquer sommairement.

1°. Les Croisades d'Orient réprimèrent, du moins pour un tems, la Puissance Musulmane. Affoiblie par tant de combats, il lui fallut bien des années pour réparer ses pertes; & ce ne fut qu'après avoir fait de grands efforts pour rétablir sa domination dans l'état de supériorité où elle étoit avant les guerres saintes, qu'elle reprit ses anciens projets sur l'Europe.

2°. Elles ouvrirent une communication plus libre & plus suivie entre nos contrées & celles du Levant. Ce fut, pour le commerce & pour l'industrie, la source d'un nouveau principe d'activité. Les Villes commerçantes, qui partageoient l'Empire de la Méditerranée, y trouvèrent un accroissement de richesses & de puissance qui ne fut pas moins rapide qu'avantageux; de sorte que l'argent de

**XIII.** l'Europe, qui étoit allé s'épancher en  
 S I È C L E. Asie, lui fut rendu avec utilité par un  
 retour de circulation.

3°. Elles délivrèrent peu à peu la France & les autres États, de cette foule de petits tyrans, qui, sous les noms de Comtes, de Barons, de Châtelains, s'étoient arrogés les droits de la Souveraineté par la Loi du plus fort, & qui ne s'en servoient que pour le malheur de l'humanité. Plusieurs périrent au-delà des mers, & d'autres en grand nombre, furent obligés d'aliéner leurs domaines pour subvenir aux dépenses des diverses entreprises dans lesquelles ils s'engagerent ; car il y en eut qui reprirent plus d'une fois la Croix, les uns par inclination, les autres par nécessité.

4°. Elles fournirent aux Souverains les moyens de rappeler à sa source une partie du pouvoir, dont la foiblesse de leurs prédécesseurs s'étoit laissé dépouiller, & de réunir à la Couronne, par différentes voies, les portions du domaine dont tant de vassaux avides & puissans s'étoient emparés dans un tems d'anarchie. Parmi ce grand nombre de Seigneurs féodaux qui passèrent en Asie pendant le cours de deux siècles, les uns

mou  
 la r  
 autre  
 rains  
 mes  
 dans  
 5  
 Ville  
 préc  
 liber  
 afin  
 avoi  
 dans  
 tous  
 par  
 nos  
 acqu  
 poin  
 tint  
 les r  
 que  
 mai  
 6  
 égal  
 toye  
 la N  
 de  
 Ma  
 tude

moururent sans héritiers, & dans ce cas la réunion fut opérée par la Loi; les autres vendirent leurs terres aux Seigneurs qui rentrèrent ainsi, pour des sommes communément assez modiques, dans leurs anciennes propriétés. XIII.  
S I È C L E

5°. Elles procurèrent aux habitans des Villes & des Campagnes, une occasion précieuse de s'affranchir, en achetant leur liberté que les Seigneurs leur vendoient, afin de se procurer les fonds dont ils avoient besoin pour paroître avec éclat dans les armées; car la vanité fut de tous les siècles, & la folie de se ruiner par ostentation n'a pas commencé de nos jours. De cette manière le peuple acquit une existence civile qu'il n'avoit point encore, & les privilèges qu'il obtint dans la suite, le firent compter parmi les membres essentiels de la société, rang que la nature & la raison lui donnent, mais que la tyrannie lui avoit enlevé.

6°. Elles établirent une proportion plus égale entre les différentes classes de Citoyens qui composent le Corps politique; la Noblesse fut abaissée par la diminution de son pouvoir & de ses richesses; la Magistrature uniquement dévouée à l'étude des Loix, pour en procurer l'exé-

**XIII.** curion commença à former une profession distinguée, & l'ordre des Plébéiens ou Bourgeois, sorti de l'inertie & de la nullité, entra dans la composition du système social, par le droit de cité dont il fut mis en possession.

7°. Elles contribuèrent à faire connoître les vrais principes du Gouvernement, qui sont l'indépendance du Souverain, le respect des propriétés, l'empire des Loix, la juste répartition des impôts, & l'impartialité de la justice à l'égard de tous les Citoyens. Les idées de l'ordre & du bien public, devenues plus pures & plus familières, procurèrent des réglemens utiles, & facilitèrent l'abolition d'une foule d'abus destructifs.

8°. Elles étendirent les connoissances relativement aux Sciences & aux Arts, par les rapports qu'elles établirent entre les Nations Européennes & les Peuples Orientaux, sur-tout par les liaisons qu'elles obligèrent les Latins d'entretenir avec les Grecs, qui avoient conservé le goût de l'élégance & de la politesse, dont l'Occident n'avoit eu jusques-là que des notions imparfaites.

Ne poussons pas plus loin cette énumération. Ce que nous venons d'exposer suffit

pour  
quel  
utile  
tiqu  
L  
artic  
ce q  
meil  
plus  
anal  
cont  
tant  
cités  
un  
d'un  
d'un  
voit  
où l  
ligie

Eta  
S  
su  
L  
tem

pour convaincre tout homme judicieux que les Croisades ont influé d'une manière utile sur l'Europe, tant dans l'ordre politique & civil, que dans l'ordre moral.

XIII.  
SIÈCLE.

Les observations rassemblées dans cet article, sont l'extrait impartial de tout ce qu'on a écrit sur les Croisades. Les meilleurs Historiens & les Critiques les plus éclairés ont été nos guides. En les analysant, dans ce qu'ils ont dit pour ou contre ces expéditions, qui firent éclore tant d'exploits héroïques, & tant d'atrocités, nous avons tâché de marcher dans un juste milieu, entre les deux écueils d'une censure outrée qui blâme tout, & d'une prévention superstitieuse, qui ne voit rien que de louable dans les choses où l'on a fait entrer le motif de la Religion.

---

#### ARTICLE VI.

*Etat de l'esprit humain, par rapport aux Sciences & aux Arts, dans le XIII<sup>e</sup>. siècle.*

L'EMPIRE d'Orient étoit depuis longtemps, comme on l'a vu, le théâtre des

— plus sanglantes catastrophes. La Capitale  
 XIII. & les Villes principales étoient déchi-  
 S I È C L E. rées par des factions qui sembloient re-  
 naître les unes des autres. Cependant, au  
 milieu de ces troubles & des malheurs  
 publics qui en étoient toujours la suite,  
 les Sciences & les Arts ne se voyoient  
 nulle part dans un état plus florissant qu'à  
 Constantinople. On les cultivoit avec une  
 sorte d'émulation, du moins dans les  
 branches d'agrémens & de luxe, qui ont  
 rapport aux jouissances des hommes riches  
 & voluptueux. Les Grecs étoient tou-  
 jours, comme autrefois, par comparaison  
 aux autres peuples, la Nation la plus  
 spirituelle, la plus éclairée, & la plus  
 polie qu'il y eût au monde. L'élégance,  
 & même le raffinement dans tous les  
 objets qui flattent les sens, & qui servent  
 au faste, aux plaisirs, aux commodités,  
 y étoient portés si loin, qu'il n'étoit guère  
 possible de rien concevoir au-delà. Ce  
 goût de volupté devoit faire éclore beau-  
 coup de productions frivoles, mais peu  
 d'ouvrages solides. Ce qui demande un  
 long travail, des recherches pénibles,  
 beaucoup de combinaisons, une appli-  
 cation constante & assidue, ne se montre  
 que rarement, & comme les phénomè-

nes dans  
bornées

Cont  
 magnifi  
 avoient  
 ples, f  
 publics  
 beauté  
 dèles ai  
 tité pro  
 portiqu  
 de font  
 antique  
 faisoien  
 des pala  
 les Gran  
 de fort  
 que la p  
 qui en c  
 & de p  
 selle, l  
 tuosité  
 tout le  
 sage du  
 portiqu  
 de chef  
 en avoi  
 Artistes  
 tion, n

nes dans l'ordre naturel, chez les Nations bornées à l'étude des choses agréables.

XIII.

S I È C L E.

Constantinople étoit la Ville la plus magnifique de l'Univers. Tous les Arts avoient concouru à l'embellir. Ses temples, ses palais, & ses autres édifices publics étoient d'une grandeur & d'une beauté dont on ne trouvoit plus de modèles ailleurs. Elle renfermoit une quantité prodigieuse d'arcs de triomphe, de portiques, de places richement ornées, de fontaines, de statues & de monumens antiques, dont la matière & le travail faisoient également le prix. L'intérieur des palais habités par les Souverains, par les Grands de l'Etat, & par les hommes de fortune, étoient remplis de tout ce que la peinture, la sculpture & les arts qui en dérivent, ont produit de plus rare & de plus exquis. Les meubles, la vaisselle, les jardins répondoient à la somptuosité & à l'élégance qui brilloient dans tout le reste. Les édifices destinés à l'usage du public, tels que les bains, les portiques, les théâtres, étoient autant de chef-d'œuvres où les Souverains qui en avoient ordonné la dépense, & les Artistes qui avoient dirigé la construction, n'avoient rien épargné. On auroit

XIII. peine à se faire une idée juste de la magnificence des Eglises, tant pour la forme & l'étendue extérieure, que pour le nombre & la richesse des vases, des tableaux, des colonnes, des ornemens à l'usage des Ministres, & des autres choses précieuses qu'elles renfermoient. Ce qui reste de la célèbre Eglise de Ste Sophie, changée en Mosquée par les Turcs, n'est qu'une partie de cette illustre Basilique, dont les galeries, les colonnades & les autres bâtimens couvroient un vaste terrain.

Lorsque les Croisés virent pour la première fois cette superbe Capitale, ils ne purent en croire leurs yeux. Tout ce qui s'offroit à leurs regards étoit si nouveau pour eux, qu'ils ne savoient comment exprimer leur surprise & leur admiration. Aucune Ville d'Europe, ni Gênes, ni Venise, ni Rome même, ne les avoit préparés à ce magnifique spectacle. Ainsi les Auteurs Occidentaux de ces tems-là qui en ont parlé, tels que Foulque de Chartres, le Moine Gonthier, Guillaume, Archevêque de Tyr, Villehardouin, Jacques de Vitri & les autres, paroissent-ils embarrassés à trouver des termes pour exprimer la sensation que leurs compatriotes

triotes qu'ils e bien au se furent & que l des ma connoît fermoit peintur diamant d'or & nécessairement, instruits ne se f seule V tant d' Ce té du moy du goût les Grec arts agr dans le n'en ét tiennem posent sances a tation.

Torn

triotés éprouvèrent à cette vue, & ce qu'ils en pensèrent eux-mêmes. Ce fut bien autre chose encore lorsque les Latins se furent emparés de la Ville Impériale, & que le pillage des temples, des palais, des maisons particulières, leur eût fait connoître en détail tout ce qu'elle renfermoit d'effets riches & précieux en peintures, en statues, en meubles, en diamans, en étoffes, en divers ouvrages d'or & d'argent, tant pour les usages nécessaires que pour la parure & l'ostentation. Ils n'en parloient qu'avec étonnement, & ils avouoient qu'avant de s'être instruits par leur propre expérience, ils ne se seroient jamais imaginés qu'une seule Ville pût rassembler dans ses murs tant d'objets dignes d'admiration.

Ce témoignage unanime des Ecrivains du moyen âge, est une preuve sensible du goût de magnificence qui régnoit chez les Grecs, & du degré de perfection où les arts agréables étoient encore parmi eux, dans le tems de leur décadence. Mais il n'en étoit pas de même des arts qui tiennent au génie, & de ceux qui supposent une grande étendue de connoissances acquises par le travail & la méditation. Les Grecs modernes n'y excellè-

**XIII.**  
**SI È C L E.** rent jamais; & dans les tems dont nous parlons, comme dans les siècles précédens, toute leur littérature se bornoit à quelques Ouvrages d'Histoires bien inférieurs à ceux que les beaux âges de l'ancienne Grèce avoient produits. Il y avoit pourtant encore à Constantinople & dans les autres grandes Villes de la domination des Empereurs, quelques Littérateurs versés dans la connoissance de l'antiquité, quelques Philologues d'une érudition variée, & quelques Philosophes occupés à étudier les systêmes fameux des anciennes Ecoles d'Athènes & d'Alexandrie. Mais cette étude des anciens ne leur donnoit point d'imitateurs. Elle ne produisoit que des commentaires ou des recueils d'extraits dont le tems ne nous a transmis que la moindre partie. Si le peu qui nous en reste fait regretter ce qui n'est pas venu jusqu'à nous, ce n'est pas assurément par rapport à la partie du goût, puisqu'elle y est traitée d'une manière aussi pesante que peu solide; mais c'est plutôt parce que ces commentaires & ces recueils contenoient des fragmens précieux de plusieurs Ouvrages estimables qui ont péri. Les Mogols qui avoient commencé,

comme  
 bares &  
 numens  
 pas le  
 leur féroc  
 quand il  
 & d'im  
 qui les  
 la terre.  
 tivoient  
 quelques  
 ghis-Kar  
 trième a  
 des Mo  
 des hom  
 traita av  
 des établ  
 a vu les  
 cides se  
 der des A  
 décesseur  
 & renver  
 qui s'éto  
 Mais ces  
 Souverai  
 sciences  
 dura trop  
 solide &  
 belliqueu

comme tous les autres conquérans barbares & ignorans , par détruire les monumens des arts dont ils ne connoissoient pas le prix , perdirent insensiblement leur férocité. Leurs mœurs s'adoucirent quand ils furent las de verser du sang , & d'immoler des victimes à l'ambition qui les dévorait , de dominer seuls sur la terre. Les sciences & ceux qui les cultivoient trouvèrent des protecteurs dans quelques-uns des successeurs de Genghis-Kan. Houlagou-Kan , qui , le quatrième après lui , monta sur le Trône des Mogols , attira des Philosophes & des hommes de Lettres à sa Cour , les traita avec distinction , & leur procura des établissemens honorables. Ainsi l'on a vu les Califes & les Sultans Seljiouides se plaire avec les Savans & fonder des Académies , tandis que leurs prédécesseurs avoient brûlé les Bibliothèques & renversé tous les chefs-d'œuvre des arts qui s'étoient rencontrés sous leur main. Mais cette faveur passagère de quelques Souverains d'Asie , ne produisit pour les sciences que des instans de gloire , & dura trop peu pour leur assurer un règne solide & florissant. Le gros des Nations belliqueuses qui envahirent tour à tour

XIII.

SIÈCLE

XIII. l'Orient, demouroit groffier, féroce, ignorant, & ne faisoit cas que des talens militaires, & des arts qui fournissent aux conquérans, des moyens plus sûrs & plus prompts d'arriver à leur but.

Les Croisades ayant établi des relations habituelles & un commerce suivi entre les Latins, les Grecs & les Arabes, il fallut apprendre la langue de ces peuples, pour se mettre en état de traiter avec eux. Cette première connoissance que les Nations Occidentales acquirent d'abord par nécessité, les conduisit insensiblement à celle des sciences, des arts & des écrits qu'on estimoit le plus en Orient. Ainsi les Croisades, par un nouvel avantage dont nous n'avons point fait mention dans l'article précédent, tournèrent au profit des Lettres, & procurèrent aux Européens des sources inconnues jusqu'alors de lumière & d'instruction. On apporta donc en Occident, sur-tout après la prise de Constantinople, un grand nombre de Manuscrits grecs & arabes, sur les divers objets d'étude qui avoient occupé les Savans de ces deux Nations. On les traduisit, & on les commenta, on prit tous les moyens d'en comprendre la doctrine, & de la rendre

accessible  
 Ecoles p  
 Parm  
 Europe  
 d'Aristo  
 on l'avo  
 & on l'e  
 Univers  
 taphysiq  
 Les Sava  
 pour me  
 lettré, c  
 On se  
 adopta  
 lui tous  
 mystères  
 suadé q  
 nes, tou  
 vertes à  
 insigne  
 Cepen  
 de plus  
 carrière  
 loient s  
 à sa sui  
 dialecti  
 idées s  
 tout, n  
 menoit

accessible à ceux qui fréquentoient les Ecoles publiques.

XIII.

Parmi ces Ouvrages transportés en Europe, on donna la préférence à ceux d'Aristote. Sa Logique étoit déjà connue; & on l'enseignoit publiquement dans les Universités. Mais sa Physique & sa Métaphysique n'avoient pas la même vogue. Les Savans de ce siècle n'oublièrent rien, pour mettre en réputation dans le monde lettré, ces Ouvrages du Philosophe Grec. On se pénétra de ses principes, on adopta ses idées, on crut trouver chez lui tous les secrets de la Divinité, tous les mystères de la Nature, & l'on fut persuadé que toutes les connoissances humaines, toutes les vérités avoient été découvertes à ce grand génie, par une faveur insigne du Ciel.

Cependant on ne pouvoit pas choisir de plus mauvais guide dans la nouvelle carrière que les hommes studieux vouloient s'ouvrir. On ne cessoit de s'égarer à sa suite, depuis qu'on puisoit dans sa dialectique ces notions abstraites, ces idées subtiles, qui, en s'appliquant à tout, n'éclaircissent rien, & qu'on ramenoit avec effort tous les raisonnemens,

aux formes techniques dont il étoit l'inventeur. Ce fut bien pis encore, lorsqu'on l'eut érigé en oracle, pour la Métaphysique & les Sciences naturelles. En canonisant ses opinions dans les Ecoles, en les regardant comme autant de vérités dont il n'étoit pas permis de douter, on s'engagea dans un cercle d'erreurs, où l'on tourna durant plusieurs siècles avant de pouvoir en sortir. La raison s'y trouva comme enchaînée; & l'esprit humain captivé par le préjugé, qui ne permettoit pas de penser qu'on pût rien apprendre qu'Aristote neût consigné dans ses écrits, s'interdisoit tout essor vers la lumière, par la crainte même de se précipiter dans les ténèbres.

Si la prévention qu'on avoit conçue pour le Philosophe Grec, si l'admiration exclusive qui lui avoit acquis l'Empire des Ecoles, n'eût influé que sur les matières purement philosophiques, elles n'auroient produit d'autre mal que de retarder les progrès de la raison. Mais les Théologiens se rangèrent aussi sous les drapeaux de cet homme divin, que tous ceux qui s'étoient fait un nom dans les Sciences depuis plus d'un siècle, se glorifioient d'avoir eu pour Maître. On

travailla  
trine av  
des moy  
à sa do  
comme  
mystérie  
riles, à l  
revêtir  
leur do  
curiosité  
objets  
On rou  
jusqu'al  
du Ma  
Aristote  
qu'on  
comme  
du mo  
lité abs  
non mo  
traires  
Ecoles  
professe  
rent cor  
que la  
auguste  
ce qu'e  
fut mē  
étrange

travailla donc , non à concilier sa doctrine avec la Religion , mais à découvrir des moyens d'accommoder la Religion à sa doctrine. On ne se borna plus , comme auparavant , à proposer d'un air mystérieux des questions frivoles & puériles , à les discuter gravement , & à les revêtir de cet appareil scientifique qui leur donnoit une fausse importance. La curiosité n'étoit plus stimulée par des objets devenus communs & familiers. On rougit en quelque sorte d'avoir été jusqu'alors trop timide ; & les sentimens du Maître ( c'est ainsi qu'on appelloit Aristote ) n'eurent plus rien de si hardi qu'on n'osât soutenir , en Théologie , comme en Philosophie. Ainsi l'éternité du monde , l'ame universelle , la fatalité absolue , & plusieurs autres opinions non moins dangereuses , non moins contraires à la foi , pénétrèrent dans les Ecoles théologiques , & trouvèrent des professeurs accrédités qui les proposèrent comme des dogmes. Il arriva delà que la science de la Religion perdit son auguste simplicité , qu'elle dégénéra dans ce qu'elle avoit de plus essentiel , qu'elle fut mêlée d'une infinité de principes étrangers à la foi , & que son langage

XIII.

S I È C L E.

**XIII.** s'éloigna tellement de ce qu'il avoit été dans les beaux âges du Christianisme, que les anciens Docteurs de l'Eglise entrant dans les Ecoles chrétiennes de ce siècle & des suivans, n'auroient rien compris à ce qui s'y enseignoit. Nous verrons dans l'article des erreurs qui s'élevèrent en France & ailleurs pendant ce siècle, les fâcheux inconvéniens qu'entraîna ce mélange de questions fausses ou dangereuses, avec la doctrine de la Foi.

Vers le milieu du XII<sup>e</sup>, le hasard avoit fait découvrir à Amalfi, dans le Royaume de Naples, les Pandectes de Justinien. Les Pisans ayant pris & saccagé cette Ville, en rapportèrent ce précieux recueil des Loix Romaines, & des décisions émanées des plus célèbres Jurisconsultes, auxquelles l'autorité impériale avoit donné force de Loi. Cette découverte importante avoit fait naître une nouvelle branche d'étude. Quoique l'Occident fût encore bien loin d'avoir des idées justes sur les vrais principes de la législation, la raison, la vérité, l'équité qui caractérise celle des Romains, ce peuple fait pour gouverner les autres Nations, comme pour les vaincre, frappa

vivement dans  
dans le  
expliqu  
enseigne  
fit en  
& dan  
cueillir  
régissoi  
rappel  
ceptibl  
servir

Les  
les Pap  
tourné  
canoni  
vivacit  
les vit  
qu'on  
pour le  
de la  
pes cer  
gler le  
ces qu  
depuis  
On s'a  
ces pr  
découv  
solide

vivement les esprits. On se mit à puiser dans cette source, & bientôt il y eut dans les Ecoles des Maîtres établis pour expliquer le droit Romain, comme pour enseigner les autres Sciences. Cette étude fit en peu de tems de grands progrès, & dans la suite elle donna l'idée de recueillir en un corps les coutumes qui régissoient chaque contrée, & de les rappeler autant qu'elles en étoient susceptibles, à des points fixes qui pussent servir de règles dans les jugemens.

Les démêlés qui s'étoient élevés entre les Papes & les Souverains, avoient déjà tourné les esprits vers l'étude du Droit canonique; soutenus avec une extrême vivacité tant de part que d'autre, ce siècle les vit porter à de si étranges excès, qu'on sentit combien il étoit à désirer, pour le repos des Etats & pour l'honneur de la Religion, qu'il y eût des principes certains, d'après lesquels on pût régler les prétentions qui donnoient lieu à ces querelles éclatantes qui troubloient depuis si long-tems la Société chrétienne. On s'appliqua donc à la recherche de ces principes, dont on espéroit que la découverte seroit bientôt suivie d'une solide paix entre le Sacerdoce & l'Em-

XIII.  
S I È C L E.

—————  
 XIII. Mais il n'y avoit pas d'autre source connue où l'on eût appris à puiser la connoissance des Loix ecclésiastiques & du Gouvernement spirituel, que le décret de Gratien, tout fondé sur les fausses décrétales, dont personne ne s'avisoit de soupçonner l'authenticité. Ainsi l'étude qu'on en fit, loin de conduire à ces principes vrais & précieux qu'on cherchoit, n'aboutit qu'à fortifier les préjugés favorables aux prétentions des Pontifes, & à leur fournir de nouveaux motifs d'appesantir le joug qu'ils étendoient impérieusement sur la tête des Souverains. Plusieurs Papes de ce siècle & des suivans durent leur élévation sur le Trône Pontifical, à la réputation d'habileté dans la Science du droit canonique, & au crédit qu'ils avoient acquis par-là dans le Collège des Cardinaux. Lorsqu'ils furent parvenus à cette dignité suprême de l'Eglise, ils ne se servirent de leur savoir, que pour donner un air de justice à leurs entreprises, & couvrir ce qu'elles avoient de révoltant, sous l'appareil d'érudition qu'ils se plaisoient à étaler dans leurs Bulles. On ne vit point de Papes plus entêtés de la chimère du pouvoir universel, résidant tout entier dans le

Chef  
 affis e  
 Pierre  
 que s  
 avoit  
 scienc

Les  
 la plu  
 toutes  
 vinren  
 siècle,  
 leur fu  
 qu'on  
 dont e  
 forma  
 L'Emp  
 troubl  
 des pr  
 ces, e  
 Toulo  
 libéral  
 pellier  
 siècle  
 fut re  
 celui-  
 toutes  
 curiosi  
 maire  
 Philof

Chef de l'Eglise , que ces Canonistes  
 assis en divers tems sur la Chaire de S. XIII.  
 Pierre. Grégoire VII qui fraya la route SIÈCL.  
 que ses successeurs étendirent si loin ,  
 avoit fait une étude particulière de la  
 science canonique.

Les Universités, dont celle de Paris ,  
 la plus ancienne & la plus illustre de  
 toutes , étoit la mère & le modèle , de-  
 vinrent plus célèbres que jamais dans ce  
 siècle , par les privilèges honorables qui  
 leur furent accordés , & par l'importance  
 qu'on attacha aux degrés académiques  
 dont elles revêtoient leurs Elèves. Il s'en  
 forma de nouvelles sous cette époque.  
 L'Empereur Frédéric II, au milieu des  
 troubles dont son règne fut agité , donna  
 des preuves de son amour pour les scien-  
 ces, en fondant celle de Vienne. Celle de  
 Toulouse dut sa naissance au zèle & aux  
 libéralités de S. Louis ; & celle de Mont-  
 pellier , établie , dit-on , dans le XII<sup>e</sup>.  
 siècle par quelques Disciples d'Averroës,  
 fut renouvelée avec éclat vers la fin de  
 celui-ci. On enseignoit dans ces Ecoles  
 toutes les sciences qui exerçoient alors la  
 curiosité de l'esprit humain ; la Gram-  
 maire qui renfermoit les humanités , la  
 Philosophie & ses diverses branches , la

**XIII.**  
**SIÈCLE.** Théologie, le Droit civil & le Droit canonique, la Médecine & tout ce qui a rapport à l'art de guérir. Le nombre des Etudiants étoit prodigieux. On en comptoit près de dix mille dans l'Université de Boulogne, vers la fin de ce siècle, quoiqu'on n'y enseignât alors que le Droit civil; & dans le siècle suivant il y eut dix mille voix à recueillir, sur une question qui partageoit les esprits, quoique les seuls Gradués eussent droit de suffrage. Dès les premières années de ce siècle, l'ordre & la nature des épreuves qui conduisoient aux honneurs académiques, étoient fixés de même que les différens titres par lesquels on récompensoit le travail des Candidats. Ces épreuves étoient longues & rigoureuses; la faveur n'y entroit pour rien, & les grades auxquels on arrivoit par cette route pénible, élevoient ceux qui les avoient mérités à la plus haute considération.

La fondation du Collège de Sorbonne due aux soins & à la pieuse libéralité de Robert, Chapelain & Confesseur du Roi Saint Louis, ne contribua pas peu à augmenter la splendeur des Ecoles de Paris. Trois Villages du même nom se

disput  
 ceau  
 en Ar  
 & le  
 tous l  
 bonne  
 la Lit  
 vièren  
 Homè  
 pas le  
 les, o  
 les for  
 Mond  
 incon  
 sance.  
 L'i  
 dians  
 Paris  
 réserv  
 le siè  
 cette  
 l'influ  
 l'état  
 nous  
 juger  
 maux  
 La  
 lante  
 dant

disputent l'honneur d'avoir été le berceau de cet homme illustre ; l'un situé en Artois, l'autre au Diocèse de Sens, & le troisième dans celui de Rheims, tous les trois appellés *Sorbon* ou *Sorbonne*. Ainsi dans les plus beaux tems de la Littérature Grecque, dix Villes s'envièrent la gloire d'avoir vu naître le divin Homère. Si Robert de Sorbonne n'eût pas le génie sublime du Chantre d'Achilles, on peut dire du moins qu'en jettant les fondemens de la première Ecole du Monde chrétien, il s'est acquis des droits incontestables sur l'estime & la reconnoissance de la postérité.

L'introduction des Religieux Mendians dans le Corps de l'Université de Paris, y causa de grands troubles. Nous réservons l'Histoire de ces démêlés pour le siècle suivant. Nous examinerons à cette époque, dans un article séparé, l'influence de ces ordres nouveaux sur l'état des Lettres & de la Société, & nous mettrons nos Lecteurs en état de juger avec impartialité des biens & des maux dont ils ont été la source.

La Poésie fut la partie la plus brillante de la Littérature Françoisse pendant le XIII<sup>e</sup>. siècle. Les Troubadours

étoient arrivés au plus haut point de leur célébrité. On leur faisoit l'accueil le plus distingué dans les Cours des plus grands Princes. Ils y étoient comblés d'honneurs & de richesses. La galanterie, la satire & les événemens publics du tems étoient le sujet ordinaire de leurs pièces. Les Chevaliers, les Seigneurs & les Souverains eux-mêmes ne croyoient pas manquer à leur dignité en se mettant au nombre des Poètes qui s'entre-disputoient le prix du talent. La Langue Provençale étoit l'idiôme commun de tous ces favoris des Muses ; & cette langue expressive & gracieuse seroit peut-être devenue celle de l'Europe, si le centre de la Monarchie Françoisé eût été fixé dans les contrées où elle s'étoit naturalisée. On la trouve en partie dans la plupart des jargons qui se parlent encore dans les Provinces situées au-delà de la Loire. Les Poésies célèbres de Thibaut, Comte de Champagne, Roi de Navarre, & le fameux Roman de la Rose, commencé par Guillaume de Lorris, & continué par Jean de Meun, sont des productions de ce siècle. On peut voir dans l'Histoire Littéraire des Troubadours, publiée par M. l'Abbé Millot, d'après les Manuscrits

de M.  
 cerne  
 l'époqu  
 outre  
 un gra  
 & des  
 mœurs  
 ces te  
 faisoit  
 barbar  
 Histo  
 traité  
 plus u  
 vrage  
 Franç  
 ont éc

Etat a  
 tile

Lat

A M  
 Empe  
 resser  
 mans  
 son é

de M. de Ste Pallaye, tout ce qui concerne l'état de la Poésie en France dans l'époque où nous sommes. On y trouve, outre la notice des Poètes Provençaux, un grand nombre d'anecdotes curieuses & des remarques intéressantes sur les mœurs, les usages & les révolutions de ces tems, où l'esprit de la Nation faisoit effort pour secouer le joug de la barbarie. Ce morceau précieux de notre Histoire Littéraire ne pouvoit pas être traité d'une manière plus agréable & plus utile. Nous avons aussi dans l'Ouvrage du Président Fauchet, sur la Poésie Françoisise, l'extrait de 127 Poètes qui ont écrit avant la fin du XIII<sup>e</sup>. siècle.

---

#### A R T I C L E V I I.

*Etat de l'Eglise Grecque. Tentatives inutiles pour sa réunion avec l'Eglise Latine. Consommation du Schisme.*

A MESURE que la domination des Empereurs de Constantinople étoit plus resserrée par les conquêtes des Musulmans, l'Eglise Grecque perdoit aussi de son étendue, & par conséquent de son

**XIII.**  
**SIÈCLE**

éclat & de sa force au-dehors, mais elle conservoit l'un & l'autre dans toutes les Provinces d'Europe & d'Asie, qui n'étoient pas encore soumises au joug des infidèles; & même les Sociétés chrétiennes qui subsistoient dans les pays qu'ils avoient forcés de recevoir la Loi, se donnoient des Pasteurs, qui les gouvernoient avec la même autorité spirituelle, dont ils avoient joui sous leurs anciens Maîtres. Delà vient, que dans quelques Assemblées ecclésiastiques tenues en Orient pendant ce siècle, pour les affaires de la Religion, on trouve encore un grand nombre d'Evêques, sous le nom des Villes, qui n'obéissoient plus aux Princes chrétiens. Ces Evêques regardoient toujours les Empereurs comme leurs vrais & légitimes Souverains, & les Souverains Mahométans n'étoient à leurs yeux que des usurpateurs plus ou moins odieux, suivant qu'ils mettoient des bornes plus ou moins étroites à leur liberté.

Les Empereurs Grecs, moins puissans au-dehors qu'ils ne l'avoient jamais été, leur domaine se resserrant de jour en jour, n'étoient pas moins absolus dans les contrées qui formoient encore leurs Etats.

Ils dom  
Prélats  
mieux d  
nous leu  
antérieu  
excepter  
ne dépe  
lonté, q  
jours en  
une fort  
suffrages  
du Clerg  
en avoin  
jamais  
n'étoit  
fût des  
qu'il s'a  
nation  
Classes  
arbitrai  
ni l'ord  
ni mèn  
gue & l  
assurer  
moindr  
au moi  
tropolit  
forte ra  
déposé

Ils dominoient sur les Eglises & sur les Prélats, avec le même pouvoir, ou, pour mieux dire, le même despotisme que nous leur avons vu exercer dans les siècles antérieurs. Le choix des Evêques, sans excepter ceux des plus grands Sièges, ne dépendoit réellement que de leur volonté, quoique les élections fussent toujours en usage, & parussent se faire avec une sorte de liberté. Ils dirigeoient les suffrages à leur gré, & la dépendance du Clergé, dans les choses où il devoit en avoir le moins, étoit si grande, que jamais un sujet proposé par le Prince n'étoit refusé, quelque dépourvu qu'il fût des talens nécessaires pour la place qu'il s'agissoit de remplir. Cette domination des Empereurs, sur toutes les Classes de l'ordre ecclésiastique étoit si arbitraire, que ni l'élection canonique, ni l'ordination faite suivant les règles, ni même la possession la plus longue & la plus tranquille, ne pouvoient assurer l'état des premiers Pasteurs. Au moindre mécontentement, disons mieux, au moindre caprice du Prince, les Métropolitains & les Patriarches, à plus forte raison les simples Evêques, étoient dépossédés, exclus de leurs Sièges, ren-

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.**  
**SIÈCLE** fermés dans des Monastères, ou relégués au loin ; & d'autres, facilement élus ordonnés, intronisés, s'asseyoient dans la Chaire épiscopale, comme si elle eût été vacante, jusqu'à ce qu'une pareille disgrâce les en fit chasser à leur tour.

Sous des Maîtres dont la volonté changeoit souvent, parce que leurs intérêts & leurs passions changeoient aussi, les Prélats toujours incertains dans la possession de leur dignité, toujours dans la crainte de déplaire à la Cour, se bornoient à jouir des honneurs du sanctuaire, mais ils négligeoient tous les devoirs du Ministère épiscopal, qui exigent du zèle & de la fermeté. S'ils en montroient quelquefois, ce n'étoit que pour s'opiniâtrer dans le schisme qui les séparoit de l'Eglise Romaine, & pour s'affermir dans la haine qu'ils nourrissoient depuis si long-tems contre le Clergé Latin : sentiment profond, dont le préjugé faisoit un devoir, & dans lequel il entroit autant de mépris que d'aversion. C'étoit le seul objet sur lequel on ne vit jamais les Evêques de l'Eglise Grecque condescendre aux volontés de leurs Souverains. Dociles, & même rampans dans tout le reste, ils n'osèrent leur résister que par rapport aux

différens  
successive

Dès  
siècle, l'  
entarré  
envoya d  
cent III,  
pour le c  
la Chaire  
visiter p  
n'avoit c  
se rendr  
d'empêc  
secours  
troubler  
gne, &  
mis, con  
cent répo  
deux Les  
rent à l'  
Camath  
des lett  
discussio  
disciplin  
ses ; fav  
la prim  
azime d  
Rome,  
tans. Ce

différens projets de réunion qui furent successivement proposés & rejetés. XIII.

Dès les dernières années du XII<sup>e</sup>. SIÈCLE, siècle, l'usurpateur Alexis l'Ange avait entamé cette grande affaire. Ce Prince envoya des Ambassadeurs au Pape Innocent III, avec de riches présens. C'étoit pour le complimenter sur son élévation à la Chaire de S. Pierre, & le prier de le visiter par ses Légats. Sans doute Alexis n'avoit d'autre intention d'abord que de se rendre le Pape favorable, & par-là d'empêcher que les armées destinées au secours de la Terre-Sainte, ne vinssent troubler les commencemens de son règne, & peut-être se joindre à ses ennemis, comme il arriva dans la suite. Innocent répondit à ces avances, en envoyant deux Legats à Constantinople. Ils portèrent à l'Empereur & au Patriarche ( Jean Camathère, successeur de Xiphilin, ) des lettres où le Pape entroit dans la discussion des points de doctrine & de discipline qui divisoient les deux Eglises; savoir, la procession du S. Esprit, la primauté du Pape, l'usage du pain azime dans le sacrifice, les appellations à Rome, & d'autres articles moins importants. Ces lettres occasionnèrent des repon-

**XIII.** **SI È C L E.** ses où le Prince & le Patriarche tâchoient de justifier la foi & les pratiques de leur Eglise, & rejettoient sur les Latins les causes de la rupture, en les accusant d'innovation dans leurs usages; de hauteur & de dureté dans leur conduite, & en se plaignant des ravages que les Croisés avoient commis sur les terres de l'Empire. Du reste, on demandoit au Pape la célébration d'un Concile, où les objets concernant le dogme seroient discutés, & les plaintes réciproques éclaircies, conformément aux règles ecclésiastiques; on promettoit de concourir en esprit de paix à procurer l'heureuse issue de ce Concile, & d'en faire exécuter les décrets.

Le Pape ne crut pas devoir laisser ces réponses d'Alexis & de Camathère sans réplique; flatté d'ailleurs par quelques expressions du Patriarche, qui sembloient être un aveu de ses sentimens touchant la juridiction du Souverain-Pontife & l'obéissance qui lui est due, Innocent III s'imagina sans doute, qu'il seroit aisé d'applanir les difficultés qui s'étoient opposées à la réunion, sous les Papes qui l'avoient précédé. Il sentoit, & les Grecs ne le dissimuloient pas, que la crainte d'être

vexés par  
encore pa  
motif qui  
position p  
doutoient  
sion, il au  
à guérir l  
que l'Egl  
dominatio  
que des  
tion, dan  
autres Eg  
démenti  
tour qui  
circonsta  
ter sans r  
& au lie  
s'étendit  
des com  
passoient  
que & l  
furent e  
Alexis  
après,  
( article  
renverfa  
propres  
favorabl  
La pron

vexés par les Pontifes Romains, & plus encore par leurs représentans, étoit le motif qui inspiroit aux Grecs tant d'opposition pour une autorité dont ils redoutoient les effets. Dans cette persuasion, il auroit dû, ce semble, travailler à guérir leurs craintes en leur montrant que l'Eglise Romaine, éloignée de toute domination tyrannique, n'employoit que des voies de justice & de modération, dans l'usage de son autorité sur les autres Eglises. Mais les faits l'auroient démenti, s'il eût donné à sa réplique ce tour qui paroïssoit bien convenable aux circonstances. Il prit donc le parti d'exalter sans restriction le pouvoir pontifical, & au lieu de raisonnemens solides, il s'étendit, comme on faisoit alors, sur des comparaisons & des allégories qui passoient pour des preuves; car la critique & l'analyse étoient inconnues, & le furent encore long-tems.

Alexis fut détrôné peu de temps après, comme nous l'avons rapporté ( article premier ), & la révolution qui le renversa eut des suites, qui n'étoient pas propres à faire cesser les dispositions peu favorables des Grecs à l'égard des Latins. La promesse faite aux Croisés par le

XIII.

S I È C L E .

XIII. **SIÈCLE.** jeune Alexis l'Ange, & confirmée par son père, de soumettre l'Eglise Grecque au Pape, ne fut point exécutée. La conquête de Constantinople par l'armée des Occidentaux, les excès de cruauté, le pillage des maisons & des Eglises, les outrages, les profanations, en un mot, toutes les horreurs qui précédèrent, accompagnèrent & suivirent ce mémorable événement, rendirent plus que jamais les Latins odieux à toute la Nation, qui ne pouvoit s'en prendre à d'autres des maux qu'elle souffroit. Nicéas, célèbre Historien Grec qui vivoit dans ces tems malheureux, fait une peinture affreuse des désordres dont il a été témoin. Il termine son récit en reprochant aux auteurs du désastre de sa Partie, les crimes dont ils se souillèrent. Il les accuse d'avoir outragé tout à la fois la Religion & la nature, d'avoir surpassé en barbarie les plus furieux ennemis du Christianisme, & d'être enfin le peuple le plus féroce & le plus impie qui ait encore paru sur la terre. Ces sentimens fondés sur des faits trop certains, étoient gravés dans tous les cœurs. Tant que les Latins demeurèrent maîtres de Constantinople, chaque jour fournissoit aux

C  
 Grecs de  
 davantage.  
 poser la ré  
 inutilemen  
 les plaies  
 nvenimée  
 Plusieurs  
 que les de  
 marche po  
 oissoit mē  
 & pour y  
 reaux obsta  
 l'autre de  
 choses res  
 tout le règ  
 étoit fait  
 & pendant  
 Ducas-Vat  
 esseur, ju  
 main Nau  
 Constantin  
 Nicée, dép  
 reur, vers l  
 le Saint-Si  
 voyé du P  
 lettre de ce  
 renouveler  
 fruit, sous  
 Cette lett

Grecs de nouveaux motifs de les haïr davantage. Dans cet état des choses, proposer la réunion, ç'auroit été soulever inutilement tous les esprits, & déchirer les plaies qui n'étoient déjà que trop envenimées.

Plusieurs années se passèrent donc, sans que les deux Eglises fissent aucune démarche pour se rapprocher. On en parloit même plus éloigné que jamais; & pour y mettre, ce semble, de nouveaux obstacles, on ne cessoit de part & d'autre de s'offenser & de s'aigrir. Les choses restèrent dans cet état pendant tout le règne de Théodore Lascaris, qui étoit fait couronner Empereur à Nicée, & pendant les premières années de Jean Ducas-Vatace, son gendre & son successeur, jusqu'à l'an 1232. Alors Germain Nauplius, Patriarche Grec de Constantinople, qui résidoit aussi à Nicée, députa de concert avec l'Empereur, vers le Pape Grégoire IX, qui tint le Saint-Siège après Honorius III. L'Envoyé du Patriarche étoit chargé d'une lettre de ce Prélat, qui avoit pour but de renouveler la négociation entamée sans fruit, sous le Pontificat d'Innocent III. Cette lettre de Germain porte l'em-

XIII.

S I È C L E .

**XIII.** **SIÈCLE.** preinte de la candeur & de la sincérité. Le Patriarche y reconnoît la primauté du Siège apostolique. Il s'exprime sur ce point dans les termes les moins équivoques. On ne parleroit pas mieux aujourd'hui. Il témoigne le plus grand desir de parvenir à la réunion ; il va même jusqu'à dire qu'il la demande à mains jointes. Mais en même tems il ne dissimule pas ce qui empêche la plupart des Grecs de concourir à une chose dont la Religion retireroit de si grands avantages. C'est, dit-il, la crainte où l'on est parmi nous d'être exposés à l'oppression, aux taxes, aux recherches inquiétantes, & à tout ce que les Officiers de la Cour Romaine exigent de ceux qui lui sont soumis. Germain écrivit une autre lettre adressée aux Cardinaux. Il s'y exprimoit encore avec plus de liberté sur l'abus qu'ils faisoient de leur pouvoir, & sur la manière pleine de hauteur avec laquelle ils traitoient les Eglises où ils étoient envoyés. Il ne leur épargnoit même pas le reproche de leur faste & de leur avidité. Cependant il imploroit leur médiation auprès du Pape, & les conjuroit de s'unir à lui pour consommer le grand ouvrage de la réunion.

Grégoire

C  
Grégoire  
du Patriarche  
à-dire, qu'  
réunion qu'  
il prit de  
dogme, n  
bles de f  
manière d  
testation q  
ennemis d  
schisme. C  
ces de Gré  
point écart  
fort instru  
intérêts de  
F. F. Prêc  
deux de l  
Aimon &  
ment envo  
che. Dès c  
choient de  
recevoir, c  
Sénat &  
d'abord da  
cile génér  
logement  
y trouver  
choses qu  
nables, t

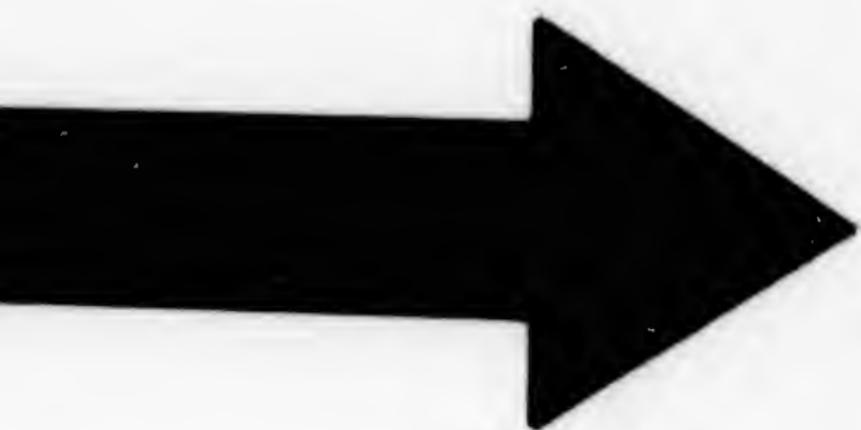
• Tome I

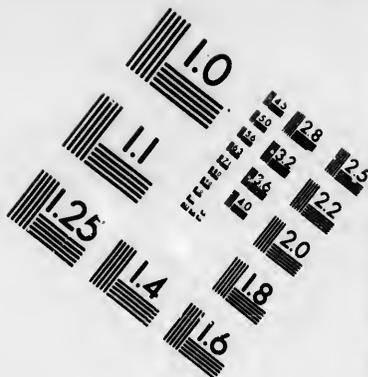
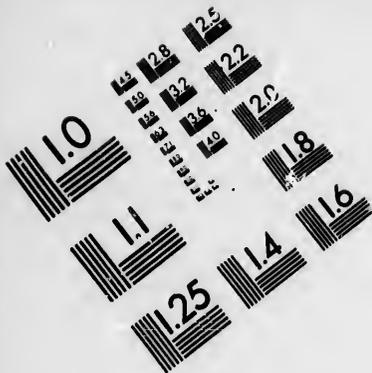
Grégoire IX répondit à ces avances du Patriarche, comme il le devoit ; c'est-à-dire , qu'en se prêtant aux desirs de réunion que les Grecs faisoient paroître , il prit de justes mesures pour assurer le dogme , maintenir les droits incontestables de son Siècle , & terminer d'une manière durable tous les objets de contestation qui se voient de prétextes aux ennemis de la paix pour entretenir le schisme. Ce plan étoit sage , & les Nonces de Grégoire avoient ordre de ne s'en point écarter. C'étoient quatre Religieux fort instruits & fort zélés pour les vrais intérêts de l'Eglise ; deux de l'Ordre des F. F. Prêcheurs , Hugues & Pierre , & deux de l'Ordre des F. F. Mineurs , Aimon & Radulphe. Ils étoient également envoyés à l'Empereur & au Patriarche. Dès qu'on fut à Nicée qu'ils approchoient de la Ville , on envoya pour les recevoir , des personnes considérables du Sénat & du Clergé. On les conduisit d'abord dans l'Eglise où le premier Concile général s'étoit assemblé , & delà au logement qui leur avoit été préparé. Ils y trouvèrent en abondance toutes les choses qui étoient nécessaires & convenables , tant pour les besoins de la vie

XIII.

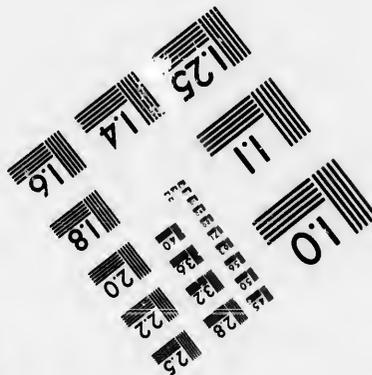
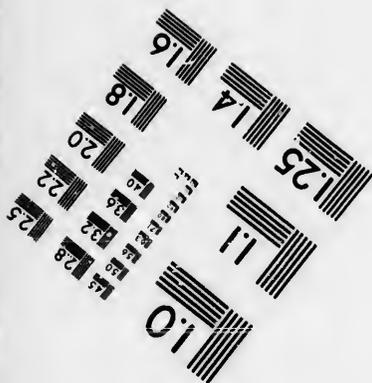
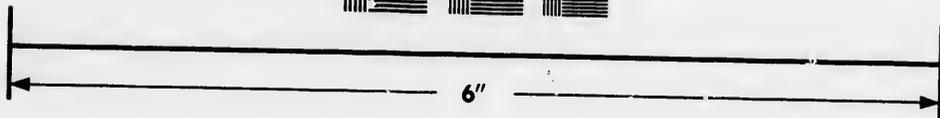
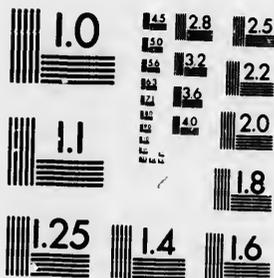
SIÈCLE.







**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1.1  
1.2  
1.5  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0  
4.5  
5.0  
5.6  
6.3  
7.1  
8.0  
9.0  
10.0  
11.2  
12.5  
14.0  
16.0  
18.0  
20.0  
22.5  
25.0  
28.0  
31.5  
36.0  
40.0  
45.0  
50.0  
56.0  
63.0  
71.0  
80.0  
90.0  
100.0

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

**XIII.**  
**SIÈCLE.** que pour la décence & l'honneur du caractère dont ils étoient revêtus. Pendant tout le tems de leur séjour ils furent traités de même. Ces marques extérieures de considération & de respect, sembloient garantir la sincérité des Grecs dans l'affaire importante qu'on alloit traiter. Les Nonces n'en doutoient pas; & si l'événement ne répondit point à leurs espérances, ce ne fut pas leur faute, car toute leur conduite fut pleine de sagesse, d'égards, de circonspection & de douceur.

La discussion des points de foi & de discipline qui divisoient les deux Eglises, fut d'abord entamée dans des conférences peu nombreuses, & continuée dans un Concile assemblé à Nymphée, Ville de Bythinie où l'Empereur s'étoit rendu, & composé d'un grand nombre d'Evêques. Les Nonces y réduisirent toute la question à deux objets, la procession du S. Esprit & l'usage du pain azime dans la célébration du sacrifice. Les Grecs firent de vains efforts pour s'envelopper dans leurs subtilités ordinaires. Ils furent suivis pied-à-pied dans tous leurs détours, & forcés de s'expliquer nettement. Au commencement ils avoient paru con-

venir qu  
 du Père  
 maine co  
 azime. M  
 difier ce  
 canes qu  
 miers ave  
 tances de  
 sement,  
 mels qu'i  
 sie le sen  
 cession du  
 consacrée  
 pas le vra  
 institué p  
 pas de pe  
 Ils avoient  
 rement a  
 par les La  
 paroles F  
 Eglises d  
 ce n'étoit  
 nable, ma  
 loppement  
 rendre l'ex  
 plus sensib  
 bien prof  
 la récitation  
 voit le croi

venir que le S. Esprit procède également du Père & du Fils, & que l'Eglise Romaine consacroit validement avec le pain azime. Mais ensuite ils tâchèrent de modifier ce qu'ils avoient dit, par des chicanes qui réduisoient à rien leurs premiers aveux. Obligés enfin par les instances des Nonces de parler sans déguisement, ils déclarèrent en termes formels qu'ils regardoient comme un hérésie le sentiment des Latins sur la Procession du S. Esprit, & que l'Eucharistie consacrée avec du pain sans levain, n'étoit pas le vrai Sacrement ni le vrai Sacrifice institué par J. C. Les Nonces n'eurent pas de peine à réfuter ces deux assertions. Ils avoient pour eux la tradition, aussi clairement attestée par les Pères Grecs que par les Latins; & quant à l'addition des paroles *Filioque* faite au Symbole par les Eglises d'Occident, ils firent voir que ce n'étoit point une innovation condamnable, mais une explication & un développement du dogme, nécessaires pour rendre l'exposition de la foi plus claire, plus sensible au peuple; qu'on pouvoit bien professer hautement ce dogme dans la récitation du Symbole, puisqu'on devoit le croire avec toute l'Eglise.

XIII.  
S I È C L E

Les deux points contestés se trouvant éclaircis de manière à lever toute difficulté, il falloit en venir à une conclusion. C'étoit l'article le plus important ; c'étoit aussi le plus délicat. Les Grecs offrirent d'approuver la consécration de l'Eucharistie avec du pain azime ; pourvu que les Latins consentissent à retrancher du Symbole l'addition qui rendoit la profession de foi des deux Eglises si différente. Cette étrange proposition montre tout à la fois, & que les Grecs, pour éloigner la conciliation, cherchoient tous les moyens d'y faire naître de nouveaux obstacles, & qu'ils ne tenoient au schisme que par opiniâtreté. Quoique la paix des Eglises soit un bien très-précieux & très-désirable, on ne doit jamais l'acheter aux dépens de la vérité ; ainsi l'offre des Grecs ne pouvoit être admise ; & ce que les Nonces leur proposèrent étoit bien plus conforme à l'esprit qui avoit toujours dirigé l'Eglise, dans les affaires de cette nature ; c'étoit d'approuver le Sacrement des Latins dans lequel ils ne trouvoient rien de répréhensible, & d'enseigner que le S. Esprit procède du Fils comme du Père, puisqu'ils convenoient que ce point de doctrine appartient à la

foi. A ce  
du Saint  
Grecs,  
les forç  
bole l'a  
toujours  
ne pou  
ment à  
sonnabl  
pereur l  
dureté  
expressé  
conclur  
ciliation  
retourne  
terminé  
Sous  
fils & f  
Pontific  
fut repr  
avec au  
ce Pape  
même p  
mission  
on le r  
constan  
que M  
Ville d  
que nou

foi. A ces conditions, les Nonces, au nom XIII.  
 du Saint-Siège, offroient la paix aux Grecs, promettant d'ailleurs qu'on ne SIÈCLE.  
 les forçeroit pas de chanter dans le Sym-  
 bole l'addition *Filioque*, s'ils refusoient  
 toujours de l'adopter. Il semble qu'on  
 ne pouvoit pas réduire l'accommode-  
 ment à des termes plus doux & plus rai-  
 sonnables. Cependant les Grecs & l'Em-  
 pereur lui-même se récrièrent contre la  
 dureté de ces conditions, & déclarèrent  
 expressément qu'on ne pouvoit à ce prix  
 conclure la réunion. Tout projet de con-  
 ciliation fut donc rompu, & les Nonces  
 retournèrent à Rome sans avoir rien  
 terminé.

Sous le règne de Theodore Lascaris II,  
 fils & successeur de Jean Vatace, & le  
 Pontificat d'Alexandre IV, la négociation  
 fut reprise en 1256, mais ce fut encore  
 avec aussi peu de succès. Le Légat que  
 ce Pape chargea de cette affaire, n'eut  
 même pas la liberté de remplir sa com-  
 mission : arrivé à Bérée en Macedoine,  
 on le renvoya sans l'entendre. Les cir-  
 constances parurent plus favorables, lors-  
 que Michel Paléologue eut recouvré la  
 Ville de Constantinople de la manière  
 que nous l'avons raconté, ( article pre-

mier.) Ce Prince craignoit avec raison  
 que les Papes n'armassent de nouveau tout  
 l'Occident, pour soutenir les droits de  
 l'Empereur Latin, Baudouin II; il vou-  
 lut écarter cet orage dont il auroit eu  
 peine à soutenir le poids dans les pre-  
 miers momens d'une possession encore  
 mal affermie. Sa politique ne lui offroit  
 pas de moyen plus sûr d'éloigner ce dan-  
 ger, que de renouer avec le Saint-Siège  
 les négociations entamées & rompues  
 tant de fois pour l'extinction du schisme.  
 Ce fut pendant quelques années le sujet  
 de plusieurs ambassades à Rome de la part  
 de Michel, & à Constantinople de la  
 part des Papes Alexandre IV, Urbain IV,  
 & Clément IV. Mais dans le com-  
 mencement l'affaire fut conduite avec  
 beaucoup de lenteur. Michel régloit ses  
 démarches sur les apparences, plus ou  
 moins grandes, du danger dont la crainte  
 en étoit le motif. Ce Prince, l'un des  
 plus habiles de son tems, animoit ou  
 ralentissoit l'ardeur qu'il faisoit paroître  
 pour la réunion, selon qu'il croyoit le  
 projet d'une nouvelle irruption des La-  
 tins dans ses Etats, plus prochain ou plus  
 éloigné.

Enfin sous le Pontificat de Grégoire X,

l'affaire  
 un no  
 trant  
 mer h  
 de voi  
 élevées  
 moins  
 fondre  
 l'Occi  
 logue.  
 Roi de  
 ambiti  
 fille à  
 douin  
 & les  
 expédi  
 l'Empi  
 n'igno  
 chel, r  
 ser au  
 couvro  
 fait so  
 des G  
 dessein  
 gilloit  
 glise;  
 Pontif  
 ployât  
 Ce l

l'affaire de la réunion fut traitée sur un nouveau plan, & l'Empereur montrant un desir très-sincère de la conformer heureusement, on espéra cette fois de voir tomber les barrières qui s'étoient élevées entre les deux Eglises. Néanmoins c'étoit toujours la crainte de voir fondre sur l'Empire toutes les forces de l'Occident, qui faisoit agir Michel Paléologue. Il savoit que Charles d'Anjou, Roi de Naples, Prince connu par son ambition, qui avoit marié sa seconde fille à Philippe, fils & héritier de Baudouin II, sollicitoit vivement le Pape & les Princes d'Europe de concerter une expédition pour reconquérir la Ville & l'Empire de Constantinople. Le Pape n'ignoroit pas les motifs secrets de Michel, mais il crut ne pas devoir se refuser aux desirs de paix dont ce Prince couvroit ses véritables intentions. Dieu fait souvent servir les vues politiques des Grands & des Rois à l'exécution des desseins cachés de sa providence. Il s'agissoit d'opérer un grand bien dans l'Eglise; c'en étoit assez pour que Grégoire, Pontife aussi pieux que modéré, y déployât toute l'activité de son zèle.

Ce Pape ne cherchoit que le bien de

XIII. **S I È C L E.** la Religion. Ainsi, pour mettre à l'écart toutes les difficultés qui avoient fait échouer jusque-là l'utile projet de la réunion, il se contenta d'exiger que les Grecs souscrivissent la profession de foi dressée par Clément IV, son prédécesseur, dans laquelle ni Michel, ni ses Evêques n'avoient rien trouvé qui ne fût conforme à l'écriture & à la tradition. Cette profession de foi envoyée par Clément IV à Paléologue même, n'étoit qu'une explication développée du Symbole, conçue dans les termes les plus clairs. Tous les points qui avoient souffert difficulté, y étoient mis dans le plus beau jour, & cette explication faite avec méthode, ne laissoit subsister aucun nuage. Grégoire X fit remettre à l'Empereur une copie fidelle de cette exposition dogmatique, & l'accompagna d'une lettre pressante, par laquelle il l'exhortoit à conclure l'accommodement pendant son Pontificat, dans la crainte qu'il ne vint après lui des Papes qui ne fussent pas si concilians & si faciles. Il l'invitoit en même-tems à se trouver au Concile qu'il se proposoit d'assembler, & qui fut en effet tenu à Lyon en 1274.

Soit que Michel Paléologue eût conçu

pour G  
que ce  
quence  
somme  
soit qu  
tion d  
qui pû  
entrepr  
de tou  
traité,  
avoit p  
difficul  
jusqu'à  
trouver  
esprits  
triarch  
& les  
du Cl  
moder  
l'Eglise  
éruditi  
mé, é  
avec le  
toit vi  
que s'  
d'un h  
beauc  
à tou  
triomp

pour Grégoire X l'estime & la confiance que ce Pape méritoit, & qu'en conséquence il desirât véritablement de composer la réunion tandis qu'il vivoit, soit qu'il continuât de regarder la cessation du schisme comme le seul moyen qui pût le mettre en sûreté contre les entreprises des Princes Latins, il pressa de tout son pouvoir la conclusion du traité, aux conditions que le Pontife avoit proposées. La chose n'étoit pas sans difficulté, malgré tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors pour éclaircir les points controversés, & dissiper la prévention des esprits. La plupart des Prélats, le Patriarche de Constantinople à leur tête, & les personnes les plus considérables du Clergé ne vouloient point d'accommodement. Jean Veccus, Trésorier de l'Eglise de Constantinople, homme d'une érudition profonde & généralement estimé, étoit un de ceux qui s'y opposoient avec le plus de chaleur. Michel souhaitoit vivement de le gagner, persuadé que s'il entroit dans ses vues, l'exemple d'un homme si éclairé en entraîneroit beaucoup d'autres. Il employa donc tour-à-tour les caresses & la rigueur pour triompher de sa résistance; mais il ne put

rien obtenir. Veccus étoit un de ces hommes fermes & droits qui ne cèdent qu'à la raison. Il étoit en prison. Michel espéroit l'ébranler par les incommodités & l'ennui de ce triste séjour ; mais il en fit un meilleur usage, en profitant de son loisir pour étudier à fond les matières controversées, avec le dessein de renoncer à l'erreur, s'il y étoit. Il entreprit donc sans préjugé, la lecture des Ouvrages publiés sur les questions que les Grecs & les Latins agitoient depuis si long-tems. Il vérifia dans les écrits des Pères tous les passages cités en faveur de l'Eglise Romaine, relativement au fond de la contestation & aux divers objets qu'elle embrassoit. Il reconnut par cet examen qu'il n'y avoit aucune difficulté réelle, aucun motif tiré des intérêts de la foi, qui dût être un obstacle à la réunion, & que l'opiniâtreté seule, ou des vues purement humaines, avoient pu traverser si souvent un projet dont tout homme éclairé, tout Chrétien bien intentionné pour la paix, devoit souhaiter l'heureuse fin. Veccus affermi dans cette pensée, & desirant l'extinction du schisme avec autant d'ardeur & peut-être plus de bonne

foi qu'  
qua les  
coup d  
nombre  
nion d  
sans,  
ciliatio  
ternise

Cep  
termin  
que c  
prières  
les me  
part d  
fession  
renonc  
senté  
fadeur  
cette p  
miren  
cile,  
C'étoi  
Const  
ne se  
Ils sur  
naux  
grand  
rendit  
à leur

foi que l'Empereur même, communi-  
 qua ses lumières & ses sentimens à beau-  
 coup de personnes. Mais un plus grand  
 nombre encore persévéroit dans l'opi-  
 nion contraire, & ce parti des oppo-  
 sants, qui se refusoit à toute voie de con-  
 ciliation, n'avoit d'autre dessein que d'é-  
 terniser le schisme.

Cependant l'Empereur avoit résolu de  
 terminer cette affaire par quelque moyen  
 que ce fût. Employant tout-à-tour les  
 prières & les reproches, la douceur &  
 les menaces, il obtint enfin de la plu-  
 part des Evêques qu'ils signassent la pro-  
 fession de foi de Clément IV, & l'acte de  
 renonciation au schisme qui seroit pré-  
 senté au Concile de Lyon. Les Amba-  
 sadeurs de Michel Paléologue munis de  
 cette pièce & des lettres du Prince, se  
 mirent en route pour se rendre au Con-  
 cile, avec le député des Evêques Grecs.  
 C'étoit Germain, ancien Patriarche de  
 Constantinople, qui avoit abdiqué pour  
 ne se pas compromettre avec la Cour.  
 Ils furent reçus par le Pape, les Cardi-  
 naux & les Pères du Concile, avec de  
 grandes démonstrations de joie. On leur  
 rendit tous les honneurs qui étoient dûs  
 à leur caractère & à l'objet de leur mis-

sion. Ils communiquèrent avec le Pape  
 XIII. & les Latins dans la célébration des  
 S I È C L E. Saints Mystères, où l'on chanta le Sym-  
 bole en Grec avec l'article qui concerne  
 la procession du S. Esprit, tant du Fils  
 que du père, article qui fut répété trois  
 fois, pour marquer une adhésion plus  
 forte & plus solemnelle. Enfin, le six Juil-  
 let, le Concile étant assemblé pour la  
 quatrième session, les Grecs y furent in-  
 troduits en grande cérémonie, & placés  
 par distinction à la droite du Pape après  
 les Cardinaux. Ils présentèrent les lettres  
 de l'Empereur & des Evêques avec la  
 formule de Clément IV, que Michel, son  
 fils Andronic, & un grand nombre de  
 Prélats avoient souscrite. Lecture faite  
 de ces pièces, les Grecs, tant au nom  
 de leurs Princes que de leurs Collègues,  
 prononcèrent le serment par lequel ils  
 abjuroient le schisme, reconnoissoient la  
 primauté du Saint-Siège, acceptoient la  
 profession de foi de l'Eglise Romaine,  
 & promettoient de ne s'en jamais écar-  
 ter. Après cela, le Pape entonna le *Te*  
*Deum*, qui fut continué par les Pères du  
 Concile; & quand il fut achevé, on  
 chanta le Symbole d'abord en Latin,  
 puis en Grec, avec l'article qui *procède*

*du Père*  
 fut concl  
 deux Eg  
 suites no  
 le Pape  
 Latine l  
 Les C  
 d'honneu  
 avec eux  
 voyoit à  
 vrage de  
 Le prem  
 rivée des  
 fut de de  
 che Jose  
 opposé à  
 par lequ  
 dignité,  
 par un tr  
 fes; & ex  
 un Mona  
 brage à l  
 roient la  
 conclue,  
 ler devoi  
 triarchal  
 claré vac  
 choisi po  
 voit tout

*du Père & du Fils* répété deux fois. Ainsi fut conclue la réunion tant désirée des deux Eglises; & cet événement dont les suites ne devoient pas durer, fut pour le Pape & pour les Prélats de l'Eglise Latine le sujet d'une grande joie.

Les Grecs s'en retournerent comblés d'honneurs & très-satisfaits, emmenant avec eux des Nonces que le Pape envoyoit à l'Empereur pour affermir l'ouvrage de la paix si heureusement achevé. Le premier soin de Michel, après l'arrivée des Ambassadeurs & des Nonces, fut de donner un successeur au Patriarche Joseph. Ce Prélat qui s'étoit toujours opposé à la réunion, avoit signé un acte par lequel il promettoit de renoncer à sa dignité, si la négociation se terminoit par un traité d'union entre les deux Eglises; & en attendant, il s'étoit retiré dans un Monastère pour ne point donner d'ombrage à l'Empereur & à ceux qui desiroient la fin du schisme. La paix étant conclue, l'acte dont nous venons de parler devoit avoir son effet. Le Siège Patriarchal de Constantinople fut donc déclaré vacant, & le célèbre Veccus fut choisi pour le remplir. L'Empereur sçavoit tout ce qu'il devoit attendre du zèle

**XIII.**  
**SIÈCLE.** & des lumières de ce nouveau Prélat, pour consolider l'union de la nouvelle Rome & de l'ancienne. Dans l'intention d'y mettre la dernière main, le Patriarche Veccus assembla consécutivement deux Conciles à Constantinople en 1277. On ratifia dans le premier tout ce qui avoit été fait à Lyon relativement à l'extinction du schisme ; & le second excommunia tous ceux qui perséveroient dans leur ancienne opposition à la pacification des deux Eglises. Les Nonces du Pape, accompagnés de nouveaux Ambassadeurs, porterent à Rome les actes de ces Conciles avec des lettres de l'Empereur Michel, de son fils Andronic, associé à l'Empire, & du Patriarche Veccus. Elles contenoient une nouvelle confirmation des engagements contractés au Concile de Lyon de la part des Grecs, & de nouvelles promesses d'exécuter fidèlement toutes les conditions du traité qu'on y avoit conclu.

Le Saint-Siège n'étoit plus rempli par Grégoire X. Ce Pape si zélé pour la paix étoit mort en 1276, & les deux Pontifes qui lui avoient succédé sous les noms d'Innocent V & de Jean XXI, n'avoient occupé la Chaire apostolique que treize

mois  
 III, é  
 reçut l  
 & de V  
 gné d'  
 téressé  
 peu co  
 des av  
 avoit n  
 nes pr  
 bliées  
 réunio  
 yeux &  
 méniqu  
 Pape I  
 accorde  
 res, &  
 chel en  
 tre les p  
 tôt per  
 Les No  
 leurs di  
 crètes,  
 montrés  
 l'union  
 frappoi  
 les cœur  
 érudition  
 empêch

mois & quelques jours en tout. Nicolas III, élu au mois de Novembre 1277, XIII.  
 reçut les envoyés de Michel Paléologue SIÈCLE.  
 & de Veccus. Ce Pontife étoit bien éloigné d'avoir les intentions pures & désintéressées de Grégoire X. Dans le desir peu convenable de procurer à son Siège des avantages temporels que Grégoire avoit négligés, il fit renaître d'anciennes prétentions qui devoient être oubliées pour toujours, du moment que la réunion avoit été consommée sous les yeux & par l'autorité d'un Concile œcuménique. Cette conduite étrange du Pape Nicolas III, à qui les Historiens accordent de grands talens pour les affaires, & les rigueurs que l'Empereur Michel employa pour achever de soumettre les partisans du schisme, firent bientôt perdre le fruit d'un si long travail. Les Nonces de Nicolas indisposèrent par leurs discours & leurs démarches indiscrètes, les esprits de ceux qui s'étoient montrés jusques-là plus favorables à l'union; les coups d'autorité que Michel frappoit pour se faire obéir, ulcéroient les cœurs; & Veccus, malgré toute son érudition, tous ses talens, ne pouvoit empêcher le parti des Schismatiques de

grossir tous les jours. Enfin, le Pape  
**XIII.** Martin IV, successeur de Nicolas, s'étant  
**SIÈCLE.** laissé persuader que les Grecs man-  
 quoient de bonne foi, & qu'ils avoient  
 trompé le Saint-Siège dans tous le cours  
 de la négociation, excommunia l'Em-  
 pereur Michel Paléologue, comme fau-  
 teur du schisme, tandis que ce Prince  
 excitoit contre lui la haine de son peu-  
 ple, par les moyens violens qu'il em-  
 ployoit pour l'éteindre. Indigné de ce  
 traitement, Michel défendit qu'on nom-  
 mât davantage le Pape dans la liturgie,  
 comme on avoit commencé de le faire  
 depuis la réconciliation; & s'il eût vécu  
 plus long-tems, on ne peut guère dou-  
 ter qu'il n'eût lui-même renversé son  
 ouvrage; mais il mourut en 1282, &  
 son fils Andronic qui n'avoit concouru  
 avec lui à ce qui s'étoit fait pour l'union,  
 que par complaisance ou par crainte, ne  
 tarda pas à remettre les choses au même  
 état où elles étoient avant les premières né-  
 gociations. Veccus fut déposé & promené  
 de prisons en prisons pendant quinze ans  
 qu'il survécut à sa disgrâce. Le Patriar-  
 che Joseph, cassé de vieillesse, fut porté  
 dans son palais, & les partisans du schisme  
 qui le regardoient comme leur Chef,

s'autori  
 mettre  
 cilia pa  
 monies  
 Constan  
 profané  
 l'union  
 furent  
 eussent  
 & les  
 le Patri  
 ciliation  
 furent  
 prendre  
 faisoit p  
 dronic  
 par son  
 veurs  
 des plus  
 voit-on  
 qui avo  
 père les  
 avoit c  
 reurs,  
 tenoien  
 teur de  
 tins? T  
 tant de  
 savans

s'autoriserent de son nom pour com-  
mettre les plus grands excès. On récon-  
cilia par l'eau bénite & les autres céré-  
monies ordinaires, la grande Eglise de  
Constantinople, comme si elle avoit été  
profanée. Ceux qui avoient participé à  
l'union & communiqué avec les Latins,  
furent mis en pénitence, comme s'ils  
eussent commis les plus grands crimes;  
& les Prélats qui avoient concouru avec  
le Patriarche Veccus au traité de récon-  
ciliation entre les Grecs & les Romains,  
furent déposés sans que personne osât  
prendre leur défense. Si tout cela ne se  
faisoit pas expressément par l'ordre d'An-  
dronic, au moins ce Prince l'autorisoit  
par son silence, & plus encore par les fa-  
veurs qu'il répandoit sur quelques-uns  
des plus zélés partisans du schisme. De-  
voit-on attendre autre chose d'un Prince  
qui avoit empêché qu'on ne rendit à son  
père les honneurs de la sépulture qu'on  
avoit coutume de rendre aux Empe-  
reurs, parce que les Schismatiques le  
tenoient pour excommunié, comme au-  
teur de la réunion des Grecs & des La-  
tins? Telle fut l'issue des peines que  
tant de Pontifes, tant de Princes & de  
savans Personnages s'étoient données

XIII.

S I È C L E .

**XIII.** pour détruire le mur de séparation qui rendoit les deux moitiés de l'Eglise étrangères l'une à l'autre. Dieu sans doute ne voulut pas bénir une entreprise, qui n'avoit peut-être été conseillée que par des vues humaines & des intérêts politiques.

### A R T I C L E V I I I .

#### *Etat des principales Eglises d'Occident.*

**L**ORSQU'ON jette les yeux sur l'état des principales Eglises d'Occident au siècle dont nous analysons l'Histoire, on y voit tout ensemble, & de grands abus, & de grands sujets d'édification, comme dans la plupart des autres siècles que nous avons déjà parcourus. Les abus tenoient aux erreurs du tēms, au génie des Nations, à la forme des Gouvernemens, à la situation des sociétés politiques, les unes à l'égard des autres, & aux préjugés où les hommes puisoient les maximes générales sur lesquelles ils fondoient leurs principes de morale, & les règles de leur conduite. Les actions édifiantes naissoient d'un fond de reli-

gion & mœurs & ple n'av déstruites gens de & des n gémir.

L'Egl le centr plus flor fut trou siècle pa leverent Roi Phi burge de me, qu de pare goût, p L'avertic pour la qu'il av Royaume pendant terminer pris le p nie, cau encore l d'Etamp résoudre

gion & de piété, que la corruption des mœurs & les effets contagieux de l'exemple n'avoient pas encore entièrement détruites. Elles étoient la consolation des gens de bien, au milieu des désordres & des maux publics qui les faisoient gémir.

L'Eglise de France continuoit d'être le centre des lumières, & la portion la plus florissante du Christianisme. Elle fut troublée au commencement de ce siècle par une suite des démêles qui s'éleverent entre la Cour de Rome & le Roi Philippe-Auguste, au sujet d'Ingeburge de Danemarck, sa deuxième femme, qu'il avoit répudiée, sous prétexte de parenté, mais dans le vrai, par dégoût, pour épouser Agnès de Méranie. L'aversion que Philippe avoit conçue pour la Reine-Ingeburge, étoit si forte, qu'il avoit mieux aimé voir tout son Royaume dans les liens d'un interdit pendant plus de sept mois, que de se déterminer à la reprendre; & lorsqu'il eut pris le parti d'éloigner Agnès de Méranie, cause du scandale, Ingeburge fut encore long-tems détenue au Château d'Etampe, avant que son époux pût se résoudre à la rappeler auprès de lui. Elle

XIII.

SIÈCLE.

II.

*Occident.*

r l'état des  
t au siècle  
on y voit  
bus, & de  
nme dans  
que nous  
s tenoient  
e des Na-  
nemens,  
iques, les  
ux préju-  
les maxi-  
ils fon-  
e, & les  
actions  
de reli-

ne revint à la Cour qu'en 1213, après seize ans de séparation. L'interdit que ce divorce avoit attiré sur le Royaume, causa beaucoup de confusion, par la cessation du culte divin & de tous les actes publics de la Religion, auxquels le peuple est ordinairement plus attaché, qu'à la Religion même, dont il est rare qu'il connoisse le véritable esprit. Au reste, cet interdit fut gardé avec tant d'exactitude, que le mariage de Louis VIII, fils aîné de Philippe-Auguste, avec Blanche de Castille, fut célébré à Fontevraud, dans le Comté d'Anjou, ne pouvant l'être dans les pays de la domination du Roi. Quand l'histoire ne nous fourniroit pas d'autres exemples du même genre, c'en seroit assez pour nous faire juger, & du respect infini qu'on avoit alors pour les censures de Rome, & de l'étendue que les Papes avoient donnée à leur pouvoir, sans que les Evêques s'y fussent opposés; car c'étoit un Légat qui avoit jetté l'interdit dont il s'agit ici, & les Evêques eux-mêmes s'y étoient soumis.

Tous les Princes qui régnèrent en France pendant ce siècle, sans en excepter Philippe-Auguste, malgré les fautes

C  
 que son at  
 ranie lui fi  
 marques tr  
 la gloire d  
 des monum  
 tant par l  
 de procur  
 que par le  
 donné à l  
 en est lui  
 sacrifia sa  
 pour faire  
 illégitime  
 maux spi  
 source. M  
 cette époq  
 loin l'amo  
 que de t  
 que S. L  
 tems; ma  
 d'une pru  
 tique sùr  
 le grand  
 conduisa  
 de la ju  
 dans tout  
 les maxim  
 sonne ne  
 rêts avec

que son attachement pour Agnès de Méranie lui fit commettre, furent des Monarques très-religieux & très-zélés pour la gloire de l'Eglise. Ils ont tous laissé des monumens de leur amour pour elle, tant par les loix qu'ils ont publiés afin de procurer l'observation des siennes, que par les exemples de piété qu'ils ont donné à leur peuple. Philippe-Auguste en est lui-même une preuve, puisqu'il sacrifia sa tendresse & ses répugnances pour faire cesser le scandale des nœuds illégitimes qu'il avoit contractés, & les maux spirituels dont ils avoient été la source. Mais aucun de nos Rois, avant cette époque, ni depuis, n'a porté plus loin l'amour de la Religion & la pratique de toutes les vertus chrétiennes, que S. Louis. Il fut le prodige de son tems; magnanime à la tête des armées, d'une prudence admirable & d'une politique sûre dans les conseils, habile dans le grand art du gouvernement, ne se conduisant en tout que par les principes de la justice & de la bonté, consultant dans toutes ses entreprises les règles & les maximes de la Religion, dont personne ne fut mieux concilier les intérêts avec ceux du bien public; enfin,

XIII.

SIÈCLE

laissant aux siècles avenir l'exemple unique d'un Monarque accompli & d'un **S I È C L E**. parrait Chrétien.

Sous le règne de ce Prince, plus encore que sous ceux de son aieul, de son pere & de son fils, la Religion fut très-florissante en France. Ses loix étoient maintenues par l'appui que leur prêtoit le pouvoir souverain; ses ministres honorés, & leur autorité, tantôt excessive, & tantôt bravée par les Grands, resserrée dans ses justes bornes, & protégée contre l'audace des hommes puissans. Ce Saint Roi n'étoit pas le seul modèle de piété qu'il y eût à sa Cour. Blanche de Castille sa mère, Princesse aussi pieuse qu'habile, mériteroit nos éloges, quand elle n'auroit fait d'autre bien que de former à la vertu le cœur du jeune Roi qu'elle éleva pour la gloire & le bonheur de la France. Marguerite de Provence, son épouse, réunissoit à un si haut-degré toutes les belles qualités de l'esprit & du cœur, qu'on a fait son éloge en disant, que le Ciel sembloit s'être plu à la rendre digne d'un tel époux. Isabelle sa sœur vécut dans la pratique des bonnes œuvres, & mourut saintement dans le Monastère de Longchamp

qu'elle avo  
de Poitiers  
qui l'accor  
des, & qu  
conde, m  
bravoure,  
Tristan, s  
levé par  
Tunis, fa  
de vingt a  
une pureté  
valeur intr  
comme un  
lippe-le-H  
avoir le ca  
tus du Sai  
rer le Trôn  
qualités est  
roit perfe  
long-tems.  
Plusieur  
France dan  
zèle à la f  
à leurs soi  
Guillaume  
de la Fam  
S. Etienne  
neviève de  
Tournai,

qu'elle avoit fondé. Alphonse, Comte de Poitiers & de Toulouse, son frère, qui l'accompagna dans ses deux Croisades, & qui mourut au retour de la seconde, marcha sur ses traces, imita sa bravoure, & plus encore ses vertus. Jean Tristan, son troisième fils, qui fut enlevé par une mort prématurée devant Tunis, faisoit admirer en lui, à l'âge de vingt ans, une sagesse de conduite & une pureté de mœurs, qui, jointes à sa valeur intrépide, firent regarder sa perte comme un malheur public. Enfin, Philippe-le-Hardi, son successeur, sans avoir le caractère élevé, ni toutes les vertus du Saint Roi, ne laissa pas d'honorer le Trône & la Religion par plusieurs qualités estimables que l'expérience auroit perfectionnées, s'il eût vécu plus long-tems.

Plusieurs Saints Evêques illustrerent la France dans ce siècle, & travaillèrent avec zèle à la sanctification des fidèles confiés à leurs soins. Tels furent entr'autres S. Guillaume, Archevêque de Bourges, de la Famille des Comtes de Nevers; S. Etienne, d'abord Abbé de Sainte Geneviève de Paris, & ensuite Evêque de Tournai, qui fit revivre en lui la sim-

XIII.

SIÈCLE

— plicité, la charité & le désintéressement des hommes apostoliques; un autre  
 XIII. **S I È C L E.** Etienne, qualifié de bienheureux, qui fut tiré de la Chartreuse des Portes, pour être élevé sur le Siège de Die, & qui porta dans l'exercice du ministère épiscopal l'esprit de mortification & de prière auquel il s'étoit formé dans la solitude; & S. Guillaume Pinchon, Evêque de S. Brieux, qui signala son amour pour les pauvres par d'abondantes aumônes. L'Eglise de France possédoit encore dans le Clergé, tant séculier que régulier, plusieurs personnages également recommandables par leurs lumières & leurs vertus. Nous en avons déjà fait connoître quelques-uns; nous parlerons des autres dans les articles XI<sup>e</sup>. & XII<sup>e</sup>.

L'Espagne eut dant ce siècle l'avantage de compter, comme la France, un grand Saint parmi ses Rois. Nous parlons de S. Ferdinand qui réunit les deux Couronnes de Castille & de Léon. Ce vertueux Prince fut presque toujours en guerre contre les Musulmans, & fit sur eux plusieurs conquêtes importantes. Il leur enleva les Villes d'Ubéda, de Cordoue, de Jaën, de Séville, & un grand nombre d'autres moins considé-  
 rables.

rables. I  
 rebâtit c  
 donna d  
 ces Ville  
 dre à la R  
 s'il eût  
 fleurir le  
 milieu de  
 nes. Dan  
 contre le  
 qui preno  
 pre gloire  
 foi, reçu  
 de la pro  
 esprit foit  
 indistinct  
 coin du  
 homme Y  
 jeter ceux  
 authentiq  
 raison sol  
 Historiens  
 les prodig  
 plus comp  
 mand & d  
 gne, arm  
 dans la c  
 n'est pas p  
 ser toutes

*Tome*

ables. Il y rétablit le Christianisme, rebâtit ou fit réconcilier les Eglises, donna de bons Evêques aux Sièges de ces Villes que sa valeur venoit de rendre à la Religion, & s'appliqua, comme s'il eût été lui-même Evêque, à faire fleurir les bonnes mœurs & la piété au milieu de ces nouvelles sociétés chrétiennes. Dans le cours de ses expéditions contre les Mahométans, ce Saint Roi qui prenoit moins les armes pour sa propre gloire que pour l'accroissement de la foi, reçut souvent des marques signalées de la protection du Ciel. S'il est d'un esprit foible & trop crédule d'admettre indistinctement tous les faits marqués au coin du merveilleux, il est aussi d'un homme sage & judicieux de ne pas rejeter ceux qui sont munis de témoignages authentiques, multipliés, & qu'aucune raison solide ne rend suspects. Ce que les Historiens du tems ont raconté, touchant les prodiges que Dieu opéra, pour rendre plus complètes les victoires de S. Ferdinand & de quelques autres Rois d'Espagne, armés pour la même cause, entre dans la classe des faits avérés, dont il n'est pas possible de douter, sans renverser toutes les règles de la saine critique.

**XIII.** Si Jacques I, Roi d'Aragon, l'un des plus grands Capitaines de ce siècle, n'imita point S. Ferdinand dans la pratique des vertus chrétiennes, il fut du moins son rival de gloire dans les guerres qu'il entreprit contre les Maures. Les avantages qu'il remporta sur ces infidèles, furent si continuels & si importants, qu'ils lui firent donner le surnom de conquérant. Ces victoires ne tournoient pas moins à l'utilité de la Religion qu'à celle de l'Etat. L'île de Majorque, délivrée du joug Musulman en 1237 par les armes de ce Prince qui n'avoit encore que vingt ans, rentra sous celui de J. C. La Ville de Valence, Capitale d'un petit Royaume de ce nom, eut le même bonheur l'année suivante; la grande Mosquée de cette Ville fut changée en Eglise, & l'on y mit un Evêque, des Chanoines & un Clergé, pour y célébrer le service divin. On avoit fait la même chose à Majorque, aussitôt que cette île étoit rentrée sous la domination des Chrétiens.

Il y avoit dans les Villes d'Espagne & d'Afrique soumises aux Mahométans, un grand nombre de Chrétiens; il y en avoit même à Maroc & à Tunis. Quelquefois ils jouissoient d'une assez grande

C  
berté pour  
ices de leur  
qui les go  
toient vèx  
es d'une  
eurent regard  
ers, comme  
et la plupa  
de l'Alcoran  
es Martyr  
qu'ils avoie  
erte à la  
Chrétiens a  
illes sangl  
re les ador  
es Villes ou  
pour venger  
propre défa  
ues I leur de  
r les Chré  
On a écrit qu  
ois bataille  
ires, & c  
ille Eglise  
oute les M  
u culte de  
emarque, q  
Christianism  
es ruines de

liberté pour faire publiquement les exer- XIII.  
 cices de leur Religion, sous des Evêques SIECLE.  
 qui les gouvernoient. Mais souvent ils  
 étoient vexés & outragés par les infidè-  
 les d'une manière si violente, qu'on  
 peut regarder ces orages, quoique passa-  
 gers, comme de véritables persécutions,  
 & la plupart de ceux que les sectateurs  
 de l'Alcoran firent mourir alors, comme  
 des Martyrs. C'étoit ordinairement lors-  
 qu'ils avoient éprouvé quelque grande  
 perte à la guerre, & que les Princes  
 Chrétiens avoient gagné sur eux des ba-  
 tailles sanglantes, qu'ils s'irritoient con-  
 tre les adorateurs de J. C. établis dans  
 les Villes où les Terres de leur obéissance,  
 pour venger la mort de leurs freres & leur  
 propre défaite. Le Roi d'Aragon Jac-  
 ques I leur donnoit souvent sujet d'exercer  
 sur les Chrétiens ces cruelles représailles.  
 On a écrit que ce Prince leur livra trente-  
 trois batailles, qui furent autant de vic-  
 toires, & qu'il bâtit ou répara jusqu'à  
 mille Eglises, en y comprenant sans  
 doute les Mosquées qu'il fit consacrer  
 au culte de J. C. Nous ne faisons cette  
 remarque, que pour montrer combien le  
 Christianisme s'étendit en Espagne, sur  
 les ruines de la loi Musulmane.

**XIII.**  
**SIÈCLE.**

— Nous avons donné une idée de la guerre funeste qui se rallumoit entre le Sacerdoce & l'Empire au commencement de ce siècle, & qui dura jusqu'à ses dernières années. Les maux qu'elle causa dans tous les pays exposés à l'action de ce feu dévorant, ne sont pas concevables. L'Eglise d'Allemagne, agitée dans toutes ses parties par ces troubles civils, y perdit son repos & sa gloire. Les Prélats qui étoient pour la plupart Princes de l'Empire & Membres du corps politique, à raison des fiefs qu'ils possédoient, ne pouvoient se dispenser d'entrer dans ces querelles dont les tristes effets se faisoient sentir par-tout. Plusieurs abandonnoient le gouvernement de leurs Eglises, pour se mettre à la tête de leur Vassaux, & tenir la campagne, en faveur du parti qu'ils avoient embrassé. D'autres qui se sentoient plus de talens pour les affaires que pour la guerre, intriguoiént dans les diètes, & ne contribuoient pas moins à fomentier les troubles. Ainsi presque tous les Pasteurs étoient sortis de leur état, & avoient abandonné leurs fonctions, pour se livrer au métier des armes & à la discussion des intérêts politiques. Au milieu de ces cruelles

dissensio  
 & les A  
 il étoit  
 tre les a  
 conservé  
 sur les  
 hors; lo  
 plus l'est  
 nent au  
 sans laq  
 tire son  
 Rien  
 état où  
 bée par  
 que le M  
 goire X  
 que d'O  
 rain Pon  
 sont dép  
 manière  
 aux dépe  
 elles den  
 mal est e  
 ses paroi  
 gnes; qu  
 plus; qu  
 & qu'il  
 nistres ét  
 naire de

dissensions qui changeoient les Evêques & les Abbés en guerriers ou en factieux, XIII.  
 il étoit impossible qu'on ne vît pas renaître les anciens abus, & que la Religion conservât son empire sur les esprits & sur les cœurs. Elle perd toujours au dehors ; lorsque ses Ministres ne méritent plus l'estime & la considération qui donnent au ministère une force extérieure, sans laquelle le caractère sacré d'où il tire son autorité ne suffit pas. S I È C L E.

Rien ne fait mieux connoître le triste état où l'Eglise d'Allemagne étoit tombée par une suite des malheurs publics, que le Mémoire envoyé au Papé Grégoire X par Brunon ou Brunon, Evêque d'Olmutz. Il représente au Souverain Pontife, que la plupart des Eglises sont dépouillées de leurs revenus, de manière que n'ayant pas de quoi fournir aux dépenses qu'exige le service divin, elles demeurent abandonnées ; que ce mal est encore plus sensible dans les Eglises paroissiales des Villes & des campagnes ; que le peuple ne les fréquente plus ; qu'il méprise la voix des Curés, & qu'il court en foule après des Ministres étrangers, attiré par l'attrait ordinaire de la nouveauté ; que le nombre

XIII. de ceux qui entrent dans l'état ecclésiastique que est si grand, qu'il n'est pas possible de leur donner à tous des bénéfices pour les faire subsister, de sorte qu'on le voit recourir à des moyens qui avilissent leur état, pour se procurer les besoins de la vie; que l'oïveté de ces Clercs indigens est la source de mille désordres, qui déshonorent l'ordre sacerdotal, & le rendent méprisable aux Laïques. L'Evêque d'Olmütz se plaint encore d'un grand nombre d'autres abus, qu'il supplie le Pape de faire cesser par son autorité. C'étoit aux Pasteurs ordinaires à travailler, chacun dans son Diocèse, à détruire ces abus & les vices dont ils étoient l'effet, au lieu de recourir au Pape, déjà surchargé de tant d'affaires. Mais de quel zèle, de quelle vigilance étoient capables des Evêques factieux, qui dédaignent les saintes fonctions de leur ministère, pour vivre dans la dissipation & dans les intrigues?

Faut-il s'étonner après cela si l'autorité pastorale tomboit dans le mépris? Il est rare, disons mieux, il est presque impossible que les peuples la respectent lorsque la personne de ceux qui en sont revêtus ne se fait pas respecter. Ce mépris de

pris de  
 fures ecc  
 porté e  
 On y pré  
 étoit un  
 Evêques  
 daleux,  
 le pour  
 les Prê  
 édifiante  
 d'être é  
 cilité de  
 saisir co  
 aux pei  
 tement  
 légitime  
 la dépe  
 Nous v  
 gereux  
 les trou  
 fanatis  
 ces les f  
 croître  
 celle qu  
 L'Ég  
 de viole  
 dérable  
 emporte  
 Jean-sa

pris de l'autorité spirituelle & des censures ecclésiastiques qui en émanent, fut porté en Allemagne jusqu'à l'hérésie. On y prêchoit publiquement que le Pape étoit un usurpateur & un tyran; que les Evêques, la plupart simoniaques & scandaleux, avoient perdu par leurs péchés le pouvoir de lier & de délier, & que les Prêtres, dont la vie n'étoit pas plus édifiante, ne méritoient pas davantage d'être écoutés. Ces discours que l'indocilité des pécheurs ne manquoit pas de saisir comme un moyen de se soustraire aux peines canoniques, tendoient ouvertement à secouer le joug des Pasteurs légitimes, & à rompre tous les liens de la dépendance dans l'ordre spirituel. Nous verrons les progrès que ces dangereux principes firent dans la suite, & les troubles qu'ils causèrent lorsque le fanatisme les adopta, & que les Princes les favorisèrent, dans l'espérance d'accroître leur puissance, par la ruine de celle qu'on vouloit arracher au Clergé.

L'Eglise d'Angleterre fut agitée par de violens orages pendant la plus considérable partie de ce siècle. Le caractère emporté, capricieux & foible du Roi Jean-sans-Terre, la politique intéressée

XIII.

SIÈCLE.

**XIII.**  
**S I È C L E .** des Papes qui profitoient de toutes les circonstances pour étendre leurs droits & en acquérir de nouveaux, la conduite impérieuse & dure des Légats, la manière pleine de hauteur dont ils traitoient le Prince & le Clergé, leurs exactions, leur avidité; enfin, les murmures de la Nation, ses attroupemens, ses révoltes contre les Romains, auteurs de mille vexations criantes, contre le Roi, qui les avoit attirés en leur livrant l'Etat & le peuple, tels sont les objets que met sous nos yeux, dans l'époque où nous sommes, l'histoire de cette île fameuse qui goûta rarement les douceurs de la paix. Jean, toujours inégal & toujours contraire à lui-même, après avoir bravé Rome & menacé de repousser les outrages qu'il en recevoit, en chassant de ses Etats les Ecclésiastiques & les Moines, s'abassa jusqu'à se rendre tributaire du Pontife dont il avoit défié le pouvoir. Les suites d'un orgueil si mal soutenu, & d'une bassesse si méprisable, furent telles qu'on devoit les prévoir. Le Roi, en achetant la protection du Pape, par le sacrifice de tous ses droits les plus précieux, & même de la souveraineté dont il ne lui resta plus que l'ombre, ne remé-

dia po  
 une no  
 trouble  
 chaque  
 aussi.  
 suite d  
 en esch  
 sentit  
 march  
 joug c  
 au Ro  
 sionné  
 Cardin  
 lévatio  
 le gré  
 toutes  
 Agens  
 & ré  
 ques,  
 Prima  
 Légat  
 doit e  
 de ple  
 sulter  
 ment  
 souven  
 des u  
 cette J  
 Les

dia point au mal déjà fait, & il ouvrit XIII.  
 une nouvelle source de désordres. Les troubles & les malheurs augmentant S I È C L E  
 chaque jour, les plaintes augmentèrent  
 aussi. Le Clergé lui-même qui, par une  
 suite des préjugés du siècle, s'étoit prêté  
 en esclave aux vûes de la Cour Romaine,  
 sentit bientôt l'imprudence de ses dé-  
 marches. Il plioit en murmurant sous le  
 joug qu'il s'étoit imposé. Il s'en prenoit  
 au Roi, dont les fautes avoient occa-  
 sionné les siennes. D'un autre côté, le  
 Cardinal Etienne de Langton, dont l'é-  
 lévation au Siège de Cantorbéri, contre  
 le gré du Roi, avoit été l'occasion de  
 toutes ces brouilleries, voyant que les  
 Agens de Rome s'emparoié de tout,  
 & réduisoient à rien l'autorité des Evê-  
 ques, sans ménager davantage celle du  
 Primat, s'opposoit aux entreprises du  
 Légat; & celui-ci, que la résistance ren-  
 doit encore plus impérieux, remplissoit  
 de plein droit les Sièges vacans, sans con-  
 sultier personne, & décidoit arbitraire-  
 ment toutes les affaires ecclésiastiques,  
 souvent même au préjudice des loix &  
 des usages observés de tout tems dans  
 cette Eglise.

Les Ministres de la Cour de Rome;

XIII.  
S I È C L E .

gens d'une avarice insatiable, formoient tous les jours de nouvelles demandes au Roi, au Clergé, à la Nation. Non contents du denier de S. Pierre, ancienne imposition qui se levoit en Angleterre au profit du Pape, ni des mille marcs de sterlings que Jean-sans-Terre s'étoit obligé de payer annuellement au Saint-Siège, lui & tous ses successeurs, en se déclarant son Vassal, les Commissaires Romains exigeoient encore d'autres sommes pour eux, sous divers prétextes; car ils n'étoient pas moins occupés de leur propre intérêt, que de la conduite des affaires qui leur étoient confiées. Ils produisoient sans cesse de nouvelles bulles pour autoriser leurs exactions. Ils demandoient au nom du Pape, tantôt le revenu de deux prébendes dans chaque Eglise, & de deux places dans chaque Monastère; tantôt la dîme de tous les biens-meubles possédés par les Seigneurs, les hommes libres & les gens d'Eglise; tantôt, enfin, le cinquième des revenus ecclésiastiques d'Angleterre & d'Irlande. On savoit que tout l'argent qui sortoit des deux Royaumes par ces différens canaux, étoit employé à soutenir la guerre que les Papes avoient entre-

prise  
le fast  
roient  
& da  
emplo  
comm  
de l'  
empê  
poids  
& la p  
On e  
elle-m  
ses M  
instru  
que le  
tirer,  
tribue  
vroien  
bienfa  
parfait  
La  
fous l  
Terre  
sous c  
encore  
s'entr  
à leurs  
les fur  
ble, l

prise contre l'Empereur, & à entretenir le faste des Cardinaux; faste qu'ils décorent des beaux noms de splendeur & de dignité de l'Eglise Romaine. Cet emploi des sommes levées sur les grands comme sur le peuple, & que la crainte de l'excommunication ou de l'interdit empêchoit de refuser; rendoit encore le poids des exactions plus insupportable, & la personne des exacteurs plus odieuse. On en vint jusqu'à rendre la Religion elle-même responsable des maux dont ses Ministres étoient les auteurs ou les instrumens. Conséquence injuste, mais que les peuples ne manquent jamais de tirer, lorsqu'ils se croient en droit d'attribuer leurs malheurs, à ceux qui devroient être pour eux des sources de bienfaisance, & des modèles du plus parfait désintéressement.

La guerre civile qui s'étoit allumée sous le règne orageux de Jean-sans-Terre, & qui continua quelque tems sous celui de Henri III son fils, accrut encore les désordres. Les Citoyens qui s'entr'égorgeoient, mettoient le comble à leurs maux, en s'abandonnant à toutes les fureurs dont le peuple devient capable, lorsqu'il est armé contre ses Maî-

tres. Ces tems de crimes & d'atrocités  
 XIII. sont toujours ceux où la Religion à le  
 S I È C L E. moins d'empire sur les esprits & sur les  
 cœurs. Sa voix n'est pas plus écoutée que  
 celle de la raison. Quand on foule aux  
 pieds sans remords la nature & l'humani-  
 té, on ne connoît plus rien de sacré.  
 Cependant, au milieu de ces convul-  
 sions, il y avoit encore des hommes  
 estimables & même vertueux en Angle-  
 terre. Ce Cardinal Langton, par qui  
 les troubles avoient commencé, étoit  
 un Prélat très-éclairé pour son siècle,  
 & très appliqué aux devoirs de sa place.  
 Dans un tems plus calme, il auroit tra-  
 vaillé avec succès au rétablissement du  
 bon ordre dans la Société chrétienne.  
 Il avoit du savoir & des talens. Il s'ap-  
 pliquoit, autant que les circonstances pou-  
 voient le permettre, à l'instruction de  
 son peuple. Il a laissé des commentaires  
 sur l'écriture sainte & quelques autres  
 écrits qui ne sont pas sans mérite. On  
 les a conservés manuscrits dans quelques  
 Bibliothèques d'Angleterre.

Richard, son successeur au Siège Pri-  
 matial de Cantorbéri, étoit aussi un  
 personnage savant & vertueux. Mais S.  
 Edmond, qui monta sur le même Siège

après  
 ble de  
 sa pri  
 rier c  
 Clerg  
 lui p  
 Ansel  
 grand  
 sous f  
 positio  
 nus ec  
 dans l  
 plus g  
 est un  
 dératio  
 Evêqu  
 marcs  
 impôt  
 étoit la  
 & con  
 de ce  
 désolo  
 retira a  
 dre de  
 xerre.  
 pratiqu  
 solitud  
 qu'elle  
 y repo

après Richard, fut le plus recommandable des Prélats d'Angleterre, par son zèle, sa prudence & sa piété. Il étoit Trésorier de l'Eglise de Salisbéri, lorsque le Clergé de Cantorbéri jetta les yeux sur lui pour l'élever à une dignité que les Anselme, les Lenfranc & tant d'autres grands hommes avoient illustrée. Ce fut sous son épiscopat que commença l'imposition du cinquième sur tous les revenus ecclésiastiques. Il ne s'y opposa point, dans la crainte qu'un refus ne causât de plus grands maux. Dans cette vue, qui est une preuve de sa sagesse & de sa modération, il donna l'exemple aux autres Evêques, & paya pour sa part huit cents marcs d'argent aux Collecteurs de cet impôt. On voit par cette somme quelle étoit la richesse des Eglises d'Angleterre, & combien les Romains tiroient d'argent de ce Royaume. Affligé des maux qui désoloient sa patrie, Saint Edmond se retira au Monastère de Pontigni, de l'Ordre de Cîteaux, dans le Diocèse d'Auxerre. Il acheva de s'y sanctifier par la pratique de toutes les vertus, dont cette solitude offroit alors autant de modèles, qu'elle renfermoit d'habitans. Son corps y repose, & la vénération publique

**XIII.** dont ces restes précieux ont toujours  
 été l'objet, s'est conservée jusqu'à notre  
 siècle.

**SIÈCLE.**

S. Richard, Evêque de Chichester, & Séval, Archevêque d'Yorc, tous deux Disciples de S. Edmond, furent encore l'ornement de l'Eglise d'Angleterre dans ces tems d'agitation, de même que Robert, Evêque de Lincoln. Ce dernier, homme d'un grand zèle & d'une vie irréprochable, gémissoit hautement sur les maux de l'Eglise en général, & sur ceux dont l'Eglise d'Angleterre, en particulier, ressentoit les tristes effets. Il en parloit avec beaucoup de liberté dans les instructions qu'il faisoit à son peuple & dans ses écrits. Il en attribuoit la cause au défaut de pasteurs éclairés & vigilans. C'est, disoit-il ordinairement, par les bons Pasteurs que la foi de l'Evangile & la Religion chrétienne se sont étendues dans toutes les parties du monde; c'est aussi par les mauvais Pasteurs que la foi & la Religion se sont éteintes en plusieurs endroits, & qu'on a vu le schisme, l'hérésie, la corruption des mœurs, ravager l'univers. Cette réflexion du pieux & savant Prélat. peut s'appliquer à tous les tems.

Le C  
 progrès  
 où l'on  
 ses flor  
 la No  
 qui ét  
 aux N  
 dans l  
 Missio  
 vailloie  
 leur cō  
 une au  
 Eglises  
 prenoi  
 les éte  
 Ils y en  
 cher l'  
 vaux de  
 sacroie  
 trepris  
 Evêque  
 à favor  
 nouvea  
 les Mir  
 à leur  
 Prusse  
 Silésie,  
 rent da

Le Christianisme faisoit de nouveaux progrès dans les Royaumes du Nord, où l'on voyoit depuis long-tems des Eglises florissantes. La Suède, le Dannemarck, la Norvège, la Pologne & la Bohême qui étoient Chrétiennes, fournissoient aux Nations voisines, encore plongées dans les ténèbres du paganisme, des Missionnaires-zélés & courageux qui travailloient à les convertir. Les Papes de leur côté, qui exerçoient par leurs Légats une autorité absolue sur ces nouvelles Eglises, ne les perdoient pas de vue, & prenoient tous les moyens possibles de les étendre sur les ruines de l'idolâtrie. Ils y envoyoient des Religieux pour prêcher l'Evangile, & ils dirigeoient les travaux des hommes apostoliques qui se consacroient d'eux-mêmes à cette pieuse entreprise. Ils écrivoient aux Princes, aux Evêques, aux Villes, pour les engager à favoriser de tout leur pouvoir, & les nouveaux Chrétiens de ces contrées, & les Ministres charitables qui se devoient à leur instruction. Ainsi la Livonie, la Prusse, la Curlande, la Lithuanie, la Silésie, & d'autres pays du Nord, reçurent dans ce siècle la lumière de la foi.

par l'organe de plusieurs saints Missionnaires, que la crainte des dangers auxquels ils s'exposoient en entrant dans cette pénible carrière, n'en détournoit pas. Les peuples de ces climats étoient ignorans, féroces, & très-attachés à leurs anciennes superstitions. D'ailleurs, leur légéreté naturelle & la force de l'habitude, les faisoient souvent retourner à leur premier culte, après l'avoir quitté. Alors ils étoient plus opposés à la vérité, plus animés contre ceux qui persévéroient dans la foi, qu'avant de renoncer aux Idoles. Peut-être ne les éprouvoit-on pas assez, avant de les admettre au Baptême. Peut-être aussi les voies de rigueur qu'on employoit pour leur faire embrasser le Christianisme, servoient-elles plutôt à leur en inspirer de l'éloignement, qu'à les y attirer.

En effet, sous prétexte de défendre contre les attaques des Payens, les nouvelles sociétés chrétiennes qui se formoient dans ces lieux où la Religion de J. C. pénétrait si difficilement, on y entroient les armes à la main, & l'on égorgeoit tous ceux qui ne vouloient pas renoncer aux Idoles. Les Papes offroient aux Croi-

sés qu  
 tre les  
 d'acco  
 & tou  
 préfèr  
 & me  
 Terre  
 dépen  
 climat  
 Ils tou  
 Nord  
 des n  
 que le  
 même  
 de l'E  
 ples q  
 mis d  
 infidèl  
 tems,  
 sée de  
 sent u  
 effet u  
 taires  
 Christ  
 toient  
 épée a  
 nit ent  
 nique

fés qui ne pouvoient pas aller combat- XIII.  
 tre les Sarrafins en Orient, ce moyen S I È C L E.  
 d'accomplir leur vœu. Les Allemands  
 & tous les peuples d'au-delà du Rhin,  
 préféroient ces expéditions plus voisines  
 & moins périlleuses, au voyage de la  
 Terre-sainte, qui entraînoit beaucoup de  
 dépense, & qui joignoit les dangers du  
 climat aux risques ordinaires de la guerre.  
 Ils tournerent donc contre les Payens du  
 Nord leur zèle & leur épée. Ces Croisa-  
 des ne paroissoient pas moins légitimes  
 que les autres, parce qu'il s'agissoit de  
 même dans celles-ci d'étendre l'empire  
 de l'Eglise, & de lui soumettre des peu-  
 ples qu'on regardoit aussi comme enne-  
 mis de la Religion, parce qu'ils étoient  
 infidèles. Tels étoient les préjugés du  
 tems, & personne alors n'avoit la pen-  
 sée de soupçonner, que ces préjugés fus-  
 sent une erreur. On institua même à cet  
 effet un nouvel Ordre de Religieux Mili-  
 taires qu'on appella les Chevaliers de  
 Christ ou de l'Épée, parce qu'ils por-  
 toient sur leur manteau la figure d'une  
 épée avec celle de la Croix. On les réu-  
 nit ensuite avec ceux de l'Ordre Teuto-  
 nique, qui étant d'une institution plus

ancienne, s'étoient déjà rendus considé-  
 rables par leur puissance & leurs richesses. Les Papes leur accorderent la propriété de toutes les terres qu'ils pourroient conquérir sur les peuples idolâtres. On les accusa d'avoir quelquefois abusé de cette concession & de leurs autres privilèges, pour traverser le zèle des Missionnaires qu'ils devoient protéger. Un Ecrivain judicieux a observé que dans les beaux âges du Christianisme, on ne connoissoit d'autre voie, pour la conversion des infidèles, que l'instruction & la persuasion, soutenues par la prière & les bons exemples. Mais les idées avoient bien changé depuis ces heureux tems, puisqu'à l'époque où nous sommes, il y avoit déjà près de deux cens ans qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût permis de contraindre les Payens, les Relaps & les Hérétiques à changer d'opinions en matière de culte, par la force & la terreur des armes. Cette différence de moyens, par rapport au même objet, fait mieux sentir celle des siècles, que toutes nos réflexions. Si la méthode du XIII<sup>e</sup>. siècle, si contraire à celle des premiers âges, est d'ailleurs

XIII.  
 S I È C L E

si c  
 tian  
 doi  
 des  
 pri

si opposée au véritable esprit du Chris-  
 tianisme, ce n'est donc pas à lui qu'on  
 doit l'imputer, mais au peu de lumière  
 des tems postérieurs & aux écarts de l'es-  
 prit humain.

XIII.

SIÈCLE.

*Fin du cinquième Volume.*

---



---

# TABLE

## DES ARTICLES

Contenus dans ce cinquième Volume.

---

### DOUZIÈME SIÈCLE.

- ART. I. **E**TAT de l'Empire Grec pendant le douzième siècle, pag. 1
- ART. II. Etat de la puissance Musulmane sous les Sarrafins & les Turcs, 17
- ART. III. Etat des Monarchies & de la Société politique en Occident, 34
- ART. IV. Etat de l'esprit humain par rapport aux Sciences & aux Lettres, 76
- ART. V. Etat du Christianisme dans toutes les contrées du Monde, 108
- ART. VI. Considérations sur l'Eglise de Rome, & sur le caractère de quelques-uns de ses Pontifes, pendant le douzième siècle, 129
- ART. VII. Seconde & troisième Croisade. Etat de l'Eglise Latine en Orient, 150
- ART. VIII. Erreurs qui s'élevèrent au douzième siècle, tant sur le dogme que sur la morale, 181
- ART. IX. Personnages illustres par leur sainteté; fondation de quelques nouveaux Ordres, tant religieux que militaires, 216

TABLE DES ARTICLES. 597

ART. X. Auteurs Ecclésiastiques qui ont fleuri dans le douzième siècle ,	266
ART. XI. Mœurs générales. Usages. Conciles généraux. Discipline ,	297
Chronologie des Conciles ,	322
— des Papes ,	372
— des Patriarches Latins d'Antioche ,	380
— des Patriarches d'Alexandrie ,	382
— des Patriarches Latins de Jérusalem ,	384
— des Patriarches de Constantinople ,	387
Synchronisme des Souverains ,	392

TREIZIÈME SIÈCLE.

ART. I. État de l'Empire Grec. Conquête de Constantinople , par les Princes Latins. Suites de cet événement ,	393
ART. II. Etat de la puissance Musulmane en Orient. Invasion & conquêtes des Mogols. Révolution qu'elles occasionnent en Asie ,	412
ART. III. Etat de l'Europe & des Puissances politiques en Occident ,	426
ART. IV. Dernières Croisades entreprises pour la conquête de la Terre-sainte ,	481
ART. V. Réflexions sur les Croisades. Leur influence sur les divers états de l'Europe , relativement à la politique & aux mœurs ,	498
ART. VI. Etat de l'esprit humain , par rapport	

aux Sciences & aux Arts, dans le treizième  
siècle, 525

ART. VII. État de l'Église Grecque. Tentatives  
inutiles pour sa réunion avec l'Église  
Latine. Consommation du schisme, 543

ART. VIII. État des principales Églises d'Occi-  
dent, 569

*Fin de la Table.*

quiziemo

525

Tenta-  
Eglise

543

s d' Oc-

569



